

La laisse du tigre

**F(r)ictions humanimales
en Amérique du Nord**



David Jaclin

Les Presses de l'Université d'Ottawa

LA LAISSE DU TIGRE



University of Ottawa **Press**
Les **Presses** de l'Université d'Ottawa

Les Presses de l'Université d'Ottawa (PUO) sont fières d'être la plus ancienne maison d'édition universitaire francophone au Canada et le seul éditeur universitaire bilingue en Amérique du Nord. Depuis 1936, les PUO « enrichissent la vie intellectuelle et culturelle » en publiant, en français ou en anglais, des livres évalués par les pairs et primés dans le domaine des arts et lettres et des sciences sociales.

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives Canada

Titre: La laisse du tigre : f(r)ictions humanimales en Amérique du Nord / David Jaclin.

Noms: Jaclin, David, 1982- auteur.

Collections: 21e - Société, histoire et culture.

Description: Mention de collection: 21e - Société, histoire et culture | Comprend des références bibliographiques.

Identifiants: Canadiana (livre imprimé) 20190208767 |

Canadiana (livre numérique) 20190208856 |

ISBN 9782760330702 (couverture souple) |

ISBN 9782760331679 (couverture rigide) |

ISBN 9782760330719 (PDF) |

ISBN 9782760330726 (EPUB) |

ISBN 9782760330733 (Kindle)

Vedettes-matière: RVM: Animaux sauvages en captivité—Anecdotes. | RVM:

Animaux—Mœurs et comportement—Anecdotes. | RVM: Animalité—Anecdotes. |

RVM: Relations homme-animal—Anecdotes. | RVMGF: Anecdotes.

Classification: LCC SF408 .J33 2019 | CDD 636.088/9—dc23

Dépôt légal : 2019

Bibliothèque et Archives Canada

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

© David Jaclin, 2019

© Presses de l'Université d'Ottawa 2019



Ce(tte) œuvre est mise à disposition
selon les termes de la [Licence Creative Commons](#)
[Attribution – Pas d'Utilisation Commerciale –](#)
[Partage dans les Mêmes](#)
[Conditions 4.0 International.](#)

Imprimé au Canada

Révision linguistique : Amélie Cusson

Correction d'épreuves : Carine Paradis

Mise en page : Nord Compo

Maquette de la couverture : Édiscript

Photo de la couverture : Tiger Eyes (© David Nash/Gnasher Murals 2013, graffiti mural, peinture aérosol)

Les Presses de l'Université d'Ottawa sont reconnaissantes du soutien qu'apportent, à leur programme d'édition, le gouvernement du Canada, le Conseil des arts du Canada, le Conseil des arts de l'Ontario, Ontario créatif, la Fédération canadienne des sciences humaines, et surtout, l'Université d'Ottawa.



Canada Council
for the Arts

Conseil des arts
du Canada

Canada



uOttawa

LA LAISSE DU TIGRE

F(r)ictions humanimales en Amérique du Nord

Les Presses de l'Université d'Ottawa
2019

Page blanche conservée intentionnellement

« On conçoit qu'un animal,
dans un milieu
complexe et
accidenté,
aurait peu de chances
de survivre
s'il ne pouvait se livrer
qu'à des mouvements stéréotypés,
même plus ou moins corrigés
par des stimuli orientateurs.
Bien plus importantes sont les
réponses improvisées directement
sur le stimulus [...]
agissant comme
une sorte d'irritant,
non comme un signal. »

R. Ruyer¹

1. Raymond Ruyer, *La genèse des formes vivantes*, Paris, Flammarion, 1958, p. 147.

Page blanche conservée intentionnellement

Voilà 10 ans que je fréquente des jungles de garage ; 10 ans que je documente l'existence forcée en domesticités d'animaux dits « exotiques » – comme ce tigre du Bengale, importé clandestinement en Floride où il réside désormais, nourri à la viande de supermarchés, sous pilule contraceptive, et qui saute, quand il fait trop chaud, dans une petite piscine en plastique ; 10 ans que je soigne un intérêt anthropologique pour ces écologies « accidentées » ; 10 ans que je documente le surréalisme d'une Amérique du Nord trafiquant sans relâche et par centaines de milliers la vie d'animaux toujours réputés sauvages ; 10 ans que je problématise ce que « capturer *un* animal » non seulement veut dire, mais peut bien vouloir faire – à qui, pour quoi, pour qui, où, quand et comment ; 10 ans, donc, que je cartographie ces territoires limites et en travaille les enjeux. Ces humanimalités contemporaines sont aussi puissantes qu'explosives. Elles alimentent aujourd'hui le troisième marché noir mondial et s'inscrivent, plus largement peut-être, au cœur de ce qu'on appelle (certainement trop rapidement et maladroitement) l'« anthropocène ».

Page blanche conservée intentionnellement

Ce livre est une sorte d'atlas, que l'on peut parcourir rapidement ou dans lequel arrêter une étude plus fine des reliefs nord-américains proposés, un mélange entre un précis de zoologie mutante et un assortiment, parfois insolite, d'enquêtes ethnographiques transespèces. On y trouve un ensemble baroque de biographies vivantes, sorte de diagrammes matriciels d'existences postnaturalisées. On y raconte des faits divers (par exemple, l'évasion musclée du zoo de Zanesville, en Ohio) et des événements de premier plan (la fermeture de laboratoires de recherche utilisant les grands singes comme cobayes). On y découvre aussi, dans une Amérique tiraillée entre animaux esclaves et animaux rois, des vignettes socio-économiques (le rachat, par l'aquarium d'Atlanta, d'une colonie de dauphins à la retraite pour un nouveau spectacle financé par Coca-Cola) et des théorisations métaphysiques (l'individuation psychique et collective d'après Gilbert Simondon). Mais l'on y rencontre surtout des êtres singuliers (Honey, Rachel, Molloko, OncoMouse^{MD}) se détachant de plus en plus des fictions spécistes auxquelles on aime tant faire tenir leurs appartenances individuelles (les Tigres ceci, les Chimpanzés cela, les Condors, les Souris...).

Ce livre, de facture relationnelle, processuelle et transindividuelle, navigue ainsi entre sciences humaines, éthologie et littérature. Il fraye avec obstination entre indétermination et concrétude, mêle (sans les mélanger pour autant) induction, déduction et abduction. Mais c'est surtout un livre qui s'efforce de cultiver un peu de cette animalité commune, celle que nous logeons tous quelque part et qui reste, pourtant, si difficile à apprivoiser.

Page blanche conservée intentionnellement

Table des matières

LISTE DES FIGURES	xv
AVANT-PROPOS	xvii
Coordonnées d’une heccéité	xxiv
COURSE	1
Micropolitique des modes d’existence.....	2
(Reposer) la question de l’animal	7
PORTRAIT 1 : HONEY	11
Exister	11
Insister	13
Persister	17
Variation sur le thème de... la conservation	21
ÉTUDE 1 : COMMERCE DE LA BÊTE	27
<i>Beastness</i> et sociétés.....	28
Aniculture, grande et petites histoires.....	31
<i>Hold up</i> (précis de détournements énergétiques)	34
Variations sur le thème de... l’animal <i>medium</i>	36
PORTRAIT 2 : RACHEL	47
Instase	48
Exstase	54
Hétérostase.....	58
Variations sur le thème du... totem	60
ÉTUDE 2 : ÉCRITURE DU VIVANT	67
Biographie.....	69
<i>Animalls</i>	74
Variation sur le thème du... Déluge.....	77

PORTRAIT 3 : MOLLOKO	81
Je(u)	83
Tue	87
Île	90
Variations sur le thème de... l'artificialité	93
ÉTUDE 3 : META-ODOS	97
<i>Beastness Trip</i>	99
Transpécifisme.....	103
Sur la route.....	108
Variation sur le thème de... l'indétermination.....	112
PORTRAIT 4 : NELLIE	123
Survivre	127
S'ouvrir	132
Construire	138
Variations sur le thème de... la captivité.....	142
ÉTUDE 4 : INDIVIDUATION	145
Régime (ou premier mouvement d'une pensée de l'individuation).....	149
Intensité (ou deuxième mouvement d'une pensée de l'individuation).....	157
Seuil (ou troisième mouvement d'une pensée de l'individuation).....	161
Variations sur le thème du... changement qualitatif	164
PORTRAIT 5 : ONCOMOUSE^{MD}	169
<i>Occupy DNA ?</i>	171
Souricière.....	177
Leurrer la nature	180
Variations sur le thème des... reproductibilités (bio)technologiques	184
ÉTUDE 5 : ANIMALITÉ	189
Fission.....	190
Fusion	197
Radiation	202
Variation sur le thème de... l'animation	203

PORTRAIT Ω : KANUK	209
<i>Born Again</i>	209
MATRICE	219
Penser l'animalité, animaliser sa pensée.....	221
Formes, matières, mouvements	223
CONCLUSION	229
BIBLIOGRAPHIE	245

Page blanche conservée intentionnellement

Liste des figures

- 1 – Coordonnées d'une heccéité
- 2 – Humanimalités vitrées
- 3 – *(Free) Riding Animality*
- 4 – The Wild Animal Sanctuary
- 5 – Commerce des regards
- 6 – *Boosting Fitness*
- 7 – Casse-bête
- 8 – *Glowing Chimp*
- 9 – Rachel
- 10 – Plan de la *Chimp House*
- 11 – *Being*
- 12 – Matricule 216
- 13 – *Puppet Condor*
- 14 – Préparatifs
- 15 – *Zoo smart, Jungle smart*
- 16 – Régulations
- 17 – Nellie
- 18 – Captivité, selon Martine Colette
- 19 – ImmortoMouse^{MD}
- 20 – Artistes de l'immunité
- 21 – Protocinéma
- 22 – Mouvements
- 23 – Seconde tigre...
- 24 – The Wilds

Page blanche conservée intentionnellement

Avant-propos

A line is a dot that went for a walk.

Paul Klee

Dans le texte qui suit, je me demande deux choses. D'abord, quels rôles jouent nos idées dans les écologies animales (dire d'un vivant qu'il est sauvage, c'est le plus souvent l'offrir, lui et ses écologies, en captures). Ensuite, je me demande quels rôles jouent les animaux dans nos écologies mentales. Pourquoi ? Parce que nombreuses sont nos idées animales (idées *d'*animaux et idées *sur* les animaux) projetées à même la chair de celles et ceux qui disparaissent aujourd'hui à toute vitesse. Souvent limitées, parfois désincarnées, nos idées *de* et *sur* ce(ux) que *sont* les animaux, eh bien ces idées tuent ou épargnent, protègent, conservent ou bien encore exterminent. Je me demande donc quoi de ces idées, à la fois de leurs animations et de leurs animalités respectives. Et je me demande cela *avec* des animaux, au contact de ces grands silencieux, réfugiés écologiques précoces, arrachés à leurs environnements historiques et désormais forcés de vivre ailleurs, autrement.

Premiers pas. Au tournant du millénaire, le trafic d'animaux exotiques constituait, après la drogue et les armes, le troisième marché noir mondial¹. Autrefois réservé à de riches puissants, cousu à même

1. Pour un aperçu général de ce commerce, se reporter à Alan Green, *Animal Underworld: Inside America's Black Market for Rare and Exotic Species*, Public Affairs, 2006, et Rosemary-Claire Collard, *Animal traffic: making, remaking and unmaking commodities in global live wildlife trade*, University of British Columbia, 2013.

leurs passions collectionneuses de souverains zoophiles, le commerce d'animaux n'était pas encore une industrie, tout juste un négoce opéré en creux de mouvements civilisationnels successifs² (l'animal réputé « sauvage » était à la fois symbole de puissances et jouet de chasses). Plus tard, avec l'arrivée de ménageries privées, d'institutions zoologiques et de multiples cirques ambulants, le commerce de la bête s'élargit aux urbanités, passe du princier aux cités. À ce moment-là, l'animal sauvage n'est plus simplement capturé dans les rêves du souverain et de ces puissances aveugles, mais aussi dans celui de citoyens, foule urbaine de plus en plus détachée des réalités agricoles ou forestières. Dans nos métropoles en devenir, le sauvage est décalqué du soi-disant civilisé. L'animal se conjugue au spectaculaire, tout entier conçu d'étrangetés, tantôt monstrueuses, tantôt merveilleuses, mais toujours offertes. C'est alors que le commerce devint économie tout entière, organisation mercantile arrimée aux forces domestiques de production (animaux de labeur), mais ouverte sur le fantastique, nourrie d'imaginaire – parfois cruel ou surnaturel – et mêlée d'émerveillement (animaux de désirs). Retournant alors parfois aux modalités plus anciennes du rêve (l'animal so.u.rcier), leurs corps n'en restent pas moins mis en cage comme mis en scène, le long d'une fascination funeste, aussi faible de ses émancipations que forte de ses captures.

Arrêt sur image. Topsy est cet éléphant que l'on grille en public, faute de pouvoir le pendre, ce 4 janvier 1903 dans le parc d'attractions américain de Coney Island. C'est un mastodonte que seule l'électricité de Thomas Edison saura à la fois foudroyer, mais filmer³. Alors que le moteur à vapeur remplace progressivement la force animale dans les champs, le cinéma déplace les lieux de l'exploitation animalière et de ses spectacles, faisant entrer dans les foyers non seulement ces corps faits de chairs, mais bien aussi leurs jeux de lumière. Un clair-obscur qui commence avec la télévision, et que l'on retrouve aujourd'hui proliférant sur nos écrans numérisés. Ainsi en va-t-il de la lance, du fusil, du stylo et de la caméra... pensés ici comme autant de laisses. C'est-à-dire, le long de successions et de récapitulations médiatiques désormais structurées en véritables marchés (marchés de réserve et de dépenses, safaris et abattoirs), transfigurant les corps animaux

2. Gustave-Antoine-Armand Loisel, *Histoire des ménageries de l'antiquité à nos jours*, Paris, O. Doin et fils, H. Laurens, 1912.

3. À propos de corps et de cinéma, de capital et d'électricité, voir Nicole Shukin, *Animal Capital: Rendering Life in Biopolitical Times*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 2009, p. 87-130.

en capital, tour à tour captivants, capturés, captifs. En deux mots : sauvages de domestiques.

Dans les plis de ces carrefours historiques et idéologiques, l'animal « sauvage » continue de se débattre. Prisonnier de mirages puissants (mêlant labeur, désir et sorcellerie ; urbanité, divertissement et anthropotechnie), le corps animal est toujours fantasmé sous un rapport de contrôle ; animaux à chasser, animaux à conserver, animaux à ne plus manger, animaux à synthétiser, l'animal – en fait, il faudrait dire les êtres animaux – animal qui n'est jamais beaucoup plus que ce que nous pensons qu'il est... En d'autres termes, notre soi-disant modernité conçoit nos rapports aux *non* humains, aux *autres* qu'humains, sur le mode impartial d'un assujettissement collectif. C'est précisément cet assujettissement que j'entends ici problématiser.

Je reviens donc à cette idée bizarre de vouloir posséder – ou même maîtriser – ce(ux) qui, par définition, ne peuvent être possédés. Idée ancienne... trop ancienne pour en faire ici une archéologie sérieuse, mais suffisamment chargée pour qu'on tâche d'en discerner les tendances. Capturer un animal que l'on fantasme sauvage et dont on rêve les puissances, l'enfermer pour le mieux posséder (mais, ce faisant, tuant un peu de ses puissances), voilà le cercle rouge, le cycle vicieux de la cage. Du magique au domestique, depuis les limites du Royaume jusqu'à son cœur, de la friche aux champs, nombreux sont-ils à devenir sauvagement animaux.

Mais au fait, ne devrions-nous pas plutôt dire « étrange » ou « étrangère » plutôt que « sauvage » ? Tant de raisons (dis)qualifient aujourd'hui l'organisme vivant autre qu'animal, celui dont les formes peuvent être inédites, suggestives, incompréhensibles, peut-être même subversives, dangereuses, déstabilisantes. En effet, ne devrions-nous pas, et avant de commencer à écrire à leur sujet, faire l'effort de caractériser un peu mieux, c'est-à-dire mieux que de « sauvage » ou « exotique », ce qui n'est, en fait, et tout simplement, pas nous ? Plutôt, donc, que de fonctionner sur un plan à géométrie variable, de penser en termes de variations sur un continuum moyennisant (*cette* forme animale est plus ou moins sauvage, exotique ou contrôlable), ne pourrions-nous pas mieux faire pour dire la variété de ces existences et ainsi comprendre ce qui se passe, depuis deux ou trois siècles, en matière de relations entre humains et animaux ? Comprendre comment les cabinets de curiosité d'antan, ceux où s'abîmait lentement l'existence sauvage concernée (celle d'un tigre, d'un éléphant ou d'un chimpanzé) ? Comment tout cela s'est-il mué en un grand drainage

d'espèces ? Animaux sur le dos desquels une capitalisation mutante allait petit à petit pouvoir s'emballer, au point de contribuer à ce que l'on appelle à l'heure actuelle, presque lâchement, la « perte de biodiversités ».

Aujourd'hui, et c'est ce dont fait question ce livre, le commerce de la bête a définitivement joint les rangs de la grande entreprise extractive. Devenus ressources et matière à exploitation (suivant ainsi le destin des minerais et des arbres, des entrailles de la terre et de son couvert), transmués en marchandises à faire circuler, conçus comme corps à partir desquels, et sur lesquels, créer de la valeur, des *millions* d'animaux dits « exotiques » s'échangent chaque année sur notre planète. Des millions.

Ici, écrire « échanges », c'est commencer d'insister sur le complexe relationnel dans lequel sont désormais prises ces existences animales, complexe où la circulation, la distribution, l'accaparement et l'investissement de ces animaux relèvent d'une véritable économie. C'est l'économie *du* et *de* vivants, avec ses rapports de production, d'accumulation, de financement, mais aussi de mises en concurrence et d'exploitations, économie de captures où se sont les logiques mêmes de l'animalité (prédation, territorialisation, reproduction) qui alimentent et fournissent, à ce *beatsness*, son infrastructure.

Premières boucles. Après la drogue et les armes, donc, le troisième marché noir mondial... Un tel commerce alimente évidemment des réseaux de contrebande considérables, et abrite, comme souvent, l'illicite, violences, argents sales, banditismes et fantasmes. S'y brassent annuellement plusieurs dizaines de milliards de dollars tandis que s'entretiennent, quotidiennement, des filières écocriminelles intégrées, dont la tâche première consiste à mettre le « sauvage » au service du domestique, la nature et ses « richesses » à portée de nos cages, en deux mots transposer la jungle dans un garage. S'arrachant à prix d'or sur un marché discret que les entreprises mafieuses habituelles se sont empressées de noyauter, des millions d'« exotiques », donc, passent ainsi d'intermédiaire en intermédiaire, de pisteurs en convoyeurs, de receleurs en blanchisseurs, de distributeurs en exploitants, de grossistes en détaillants. Ici, profits astronomiques et dispositifs légaux fragiles offrent à l'avidité des trafiquants une certaine forme d'impunité, une impunité *sur* et *par* l'animal que peine encore à circonscrire, le long d'une révolte de plus en plus prononcée idéologiquement, défenseurs du droit des animaux ou simple « amoureux » de la nature.

Je m'intéresse à ces domaines qui composent aujourd'hui la vie humanimale, et me demande quoi de ces vivants que l'on extirpe de leurs habitats naturels, massivement, pour les catapulter le long de routes commerciales noyautées et toujours plus pressées, des vivants qui finissent alors, lorsqu'ils survivent au voyage, par atterrir dans ces nouveaux territoires de domesticités que j'appelle « jungles de garage ». Ces territoires sont géographiques (géologiques, hydrographiques, climatiques, ce sont des *terreaux*). Ils sont aussi historiques et culturels (civilisationnels, d'habitations et de colonisations, chargés par milliards de gestes et d'occupations humaines, ce sont aussi des *terroirs*). Mais ce sont en même temps des territoires anthropologiques (politiques, de souveraineté et de capitaux, de propriétés et de droits, de croyances, de pouvoirs et de désirs, ce sont des *terriers*). Pris ensemble, ces territoires forment, pour moi, des domaines complexes de vie.

Ce sont des domaines d'*incubation*, qui nourrissent et mettent au monde (la grossesse d'un corps tigre qui donne naissance à un autre corps et qui aura dû, pour ce faire, atteindre maturité sexuelle, se reproduire, se protéger et se nourrir sans arrêt). Ce sont en même temps des domaines de *filiation* (grand buissonnage évolutif où le corps tigre se sera constitué philogénétiquement, historiquement et dans la durée, en creux de nécessités comme de contingences). Ce sont aussi des domaines d'*intégration*, qui reposent sur des équilibres écologiques finement enchâssés (le tigre et la jungle, où il grandit effectivement, ici et maintenant, corps auquel la prise de forme est ainsi permise). Le long de ces *dispositions*, ce sont enfin des domaines d'*extractions* et de *circulations* qui se dessinent, c'est-à-dire des domaines de *déplacements* et de *déracinements*⁴ successifs – de la jungle au piège, du piège à la cache, de la cache à la boîte ou au sac, jusqu'au bateau, qui traversent douanes et deep web, passent par nos fantasmes et nos cosmologies. Ce sont des domaines qui se (re)composent alors le long de plateaux de *valorisation* (ce que les économistes appellent dans leur langage de l'« accumulation par captation »), et qui nous rappelle ici la chaîne d'intermédiaires qui se seront échangés le corps tigre, le corps d'un tigre et qui auront ainsi, à chaque vente, à chaque passage, « créé » de la valeur en détruisant, justement, ce(ux) qu'ils n'auront pas produit,

4. À propos de déracinements, d'Amérique du Nord et de cette implacable machine, capitaliste et étatique, de fabrication du territoire, lire Dalie Giroux, *La généalogie du déracinement : enquête sur l'habitation postcoloniale*, Presses de l'Université de Montréal, 2019.

mais bien cueilli ou capturé. Captures dont nous verrons qu'elles oscillent constamment entre sursis et surplus.

Ainsi, à la jonction de tous ces domaines, au seuil des petites et de la grande histoire des animaux et des humains, je discerne plus qu'un simple trafic. Je devine en fait une véritable proposition écologique, celle d'une cohabitation forcée entre vivants, cohabitation mue par f(r)ictions, c'est-à-dire par frottements et contacts interposés. Mais alors, si ces nouveaux terrains de l'humanimalité peuvent être envisagés en creux de domaines et de plateaux, encore faut-il en penser l'embrayage comme la transduction, c'est-à-dire le passage d'un domaine à l'autre, d'un plateau vers l'autre, et non pas simplement sur le mode mécanique de l'échangeur, mais bien sûr celui, peut-être plus organique peut-être, de la rencontre. Nos f(r)ictions disent précisément cela : la physique et la métaphysique de toutes ces rencontres successives. Elles suggèrent le jeu d'une écologie relationnelle où ce que l'on suit, dans l'observation et le mouvement de l'analyse, dans l'engagement des corps sur le terrain, c'est en fait l'événement⁵ f(r)ictionnel.

J'emprunte le terme de f(r)iction à A. L. Tsing⁶, et me concentrer, dans notre frayage en jungle de garage, sur certaines zones de frictions existentielles entre régions domaniales disparates (grandir sans maternité tigre, mais nourri et logé de maternité humaine, ne pas avoir à chasser et être tenu en laisse, mais pouvoir être caressé). Ce sont des frictions *entre*, mais aussi des frictions *de*, c'est-à-dire qui nourrissent de puissantes fictions, narrations à valeur à la fois explicatives et performatives (par exemple : pourquoi posséder un tigre, comment faire pour que ce tigre soit docile, que sa possession soit reconnue comme légale ou, au contraire, regardée comme interdite, reposant sur l'idée que l'animal est dangereux, etc.). Narrativités qui disent bien les discours, comme leurs articulations à des pratiques, qui inmanquablement viennent épaissir ces cultures humanimales souterraines, les enrobant d'une couche sémiotique complexe. En d'autres termes, ce ne sont pas seulement des organismes vivants qui se retrouvent à

5. J'entends ici « événement » au sens qu'en donne Brian Massumi (*Semblance And Event: Activist Philosophy and the Occurrent Arts*, Cambridge, MIT Press, 2011, p. 5 et 20) et pour qui un événement est toujours singulier, relationnel, qualitatif et irréductible dans son déroulement.

6. Voir Anna Lowenhaupt Tsing, *Friction: An Ethnography of Global Connection*, Princeton University Press, 2005, p. 1-20. Elle appelle friction : « *the awkward, unequal, unstable, and creative qualities of interconnection across difference* », p. 4.

partager le garage (humains, tigres, exotiques), mais bien aussi des consciences (langagières, intelligentes, intuitives ou instinctives, faites de potentiels et de *communicationnalités*).

Territoires (jungles de garage assises sur terreaux, terroirs et terriers), *domaines* (d'incubation, de filiation, d'intégration, de dispositions), *plateaux* (d'extractions, de circulations, de déplacements et de déracinements) et finalement, *f(r)ictions*... Voici pour les principaux ressorts, logiques, conceptuels, et poétiques, de notre atlas.

Voilà qui nous sert d'introduction et de premiers jalons pour mieux comprendre ces rapports (de position et de puissance) que produit actuellement le troisième marché noir mondial, ce grand trafic du vivant, ces rapports entre individus appartenant à des espèces et à des écologies différentes, mais rapports aussi entre dispositifs légaux, conceptions morales, agencements biopolitiques et réalités ethnographiques disparates.

Si un tel commerce est producteur de valeur (plateaux d'extraction qui deviennent des plateaux de spéculation et de profit), c'est en même temps un incubateur d'écologies nou-

*Known living organisms
are experiencing unknown
reorganizations of life.*

velles, bancales et brutales, mais écologies tout de même, ainsi qu'un milieu inédit de rencontres et de cultures souterraines entre vivants. En matière de transformations environnementales radicales, d'anthropocénie, la réalité mi-braconnées mi-bricolées de ces millions de vivants, fait ici figure si ce n'est d'avant-garde écologique, tout au moins d'expérience *in vivo* à grande échelle. Je m'intéresse donc à ces êtres non imaginaires qui peuplent et composent désormais un cirque inédit, collection baroque de créatures délogées, accidentées, devenues marchandises et dont la seule appartenance biologique peine désormais à caractériser l'existence, tout comme l'infatigable négoce d'animalités qui les travaille, quelquefois les génère⁷.

Pour autant, si nous retrouvons aujourd'hui omniprésente cette marchandisation de l'animal, de l'animal ressource naturelle à l'animal conservation, en passant par l'animal cobaye ou l'animal antisocialité, c'est bien souvent sur la base de ce que la bête *nous* apporte (et non pour ce qu'elle est ou pourrait être en dehors de nos captures

7. Peter Laufer, *Forbidden Creatures: Inside the World of Animal Smuggling and Exotic Pets*, Lyons Press, 2010.

anthropocentriques) que ces vies animales sont saisies, prisées, échangées, jugées, rêvées, en un mot valorisées unilatéralement, le long d'un désir explosif, irrationnel et hautement affectif, produisant en fait une constellation de désirs organisée autour de la capture de ceux qui... captivent.

Voilà pourquoi, je m'engage ici pour l'exploration d'autres modalités d'interaction, pour un travail de *décapture* (comme l'on dirait de déconstruction), dans le sens (triple de direction, signification, sensation) d'une relationnalité créative, c'est-à-dire d'un vivre ensemble qui n'épuise pas inexorablement la source de son vivre, en tuant, par exemple, l'animal pour un faire un simple trophée, en exterminant une espèce croquée en ennemi impitoyable, en colonisant les entrailles d'organismes reproduits en série ou encore en enfermant simplement ceux dont la liberté faisait justement rêver.

COORDONNÉES D'UNE HECCÉITÉ⁸

Dans les chapitres qui suivent, je brosse successivement le portrait d'un tigre prénommé Honey (1), d'un chimpanzé baptisé Rachel (2), d'un condor surnommé Molloko (3), d'un dauphin sifflé Nellie (4), d'une souris qui répond au nom, qui est aussi une marque déposée, d'OncoMous^{MD} (5) et d'un chien qu'on appelle Kanuk (Ω). En parallèle de ces *portraits* (territorialisés), j'élabore une série d'*études* (déterritorialisantes) qui précisent et développent chacun des portraits dressés, les emmenant ailleurs, hors captures peut-être. Cela commence avec des concepts « maison », ceux de commerce de la bête (1) et d'écriture du vivant (2) avant de revenir sur ce travail important qu'est celui d'une méthode (3). J'élabore ensuite les deux concepts pulmonaires de ce livre, celui d'individuation (4) et celui d'animalité (5). Enfin, à la suture de chacun de ces chapitres je formule une série de réflexions et de critiques, dont les saillances argumentatives jouent ici le rôle de transductifs puissants.

Entre chaque portrait et chaque étude, j'opérationnalise ainsi de plusieurs *thèmes*, à la fois récurrents et décisifs, pour nos humanités contemporaines. Je reviens sur la question de la conservation

8. « Il y a un mode d'individuation très différent de celui d'une personne, d'un sujet, d'une chose ou d'une substance. Nous lui réservons le nom d'*heccéité*. » dans Gilles Deleuze et Felix Guattari, *Mille plateaux*, Paris, Éditions de minuit, 1980, p. 318. Ici, cette cartographie annoncée du commerce animal peut ainsi être comprise telle une *heccéité* aux nombreuses puissances animatives.

animale et formule une critique, animative, de notre taxonomi*ti*te actuelle (Honey). Je propose alors de considérer l'animal tel un médium puissant (Commerce de la bête), ce qui permet d'articuler autrement l'idée profondément médiatique d'une animalité totémisable (Rachel). Cette animalité, je la mets ensuite en rapports, dans la perspective biblique d'un Déluge, avec certains discours actuels, et ce, de manière à repenser certaines de ces écologies mutantes désormais nôtres (Écriture du vivant). Puis, je pose la question de l'artificialité en regard d'un certain mode d'existence de l'artifice lui-même et me demande si l'artificialité du vivant ne renverrait pas à une certaine forme d'animativité (Molloko). C'est alors un détour, en même temps qu'un retour, au silence que je fais, ici posé dans son rapport à la trace et à la mémoire. C'est en même temps, toujours depuis ce même silence, un nouveau départ que je formalise ensuite à destination du souffle et de ses rythmes (*Meta-odos*), avant de revenir sur le motif, comme sur les motivations, de la captivité animale. Je discute alors, sous l'angle de l'élan vital, des modalités d'existence de certains captifs (Nellie), et ce, avant de développer l'importance, pour cesdits modes d'existence, de mouvements transductifs (Individuation). Ce faisant, j'interroge l'actualité d'une reproductibilité (bio)technologique dont les pratiques contemporaines me semblent reprendre, en les intensifiant, l'inflexion humanimale que nous partageons encore et toujours avec une entreprise animalière des plus plastique (OncoMouse^{MD}). En dernier lieu, c'est à la question de l'animation que je reviens (Animalité) et à laquelle tout le texte revient alors lui aussi (Kanuk).

Mais avant tout cela, je veux reposer les souffles et tâcher de dessiner une course. Je voudrais parler de Chantek, l'orang-outan.

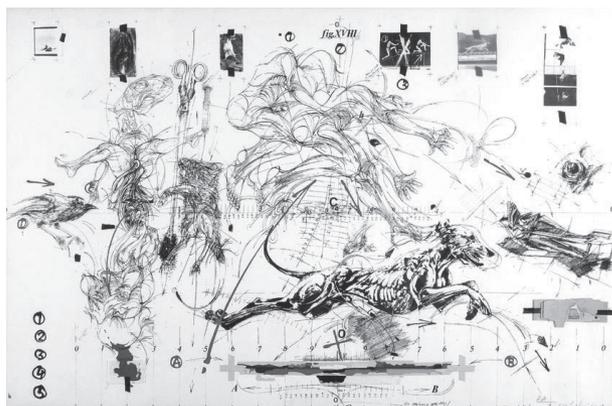


Figure 1. Coordonnées d'une heccéité⁹.

9. Planche originale de Vladimir Veličković.

Course

Ce qui constitue l'animalité, c'est la faculté d'utiliser un mécanisme à déclenchement pour convertir en actions « explosives » une somme aussi grande que possible d'énergie potentielle accumulée¹.

H. Bergson, *L'évolution créatrice*

Chantek est un orang-outan mâle. Il vit à Atlanta, en Géorgie, et fait partie de ce cercle très fermé de grands singes maîtrisant en partie le langage des signes américain². Primatologue chevronnée et chaperon assigné, Marietta Dindo Danforth supervise les recherches menées sur l'animal et raconte à son sujet l'histoire suivante³. Habitué à des expériences plutôt complexes au Yerkes National Primate Research Center où il est né (mais aussi où il a grandi, travaillé et, à bien des égards, appris le métier), Chantek arrive au zoo d'Atlanta pour une nouvelle « carrière ». Chantek et Danforth font donc œuvre commune et participent à ce qu'elle appelle des « expériences cognitives »⁴ et à ce que lui désigne comme étant du « travail-vie-jeu ». Danforth raconte ainsi que lors de ses premiers protocoles, Chantek était manifestement très sceptique (abaisser une porte de verre pour obtenir de la nourriture pouvait sembler simpliste par rapport à des opérations mathématiques réalisées sur un écran tactile). L'animal reste donc, quelque temps, prudent, en retrait, guettant le piège. Une fois tranquilisé

1. Henri Bergson, *L'évolution créatrice*, Paris, Presses universitaires de France, 1941, p. 121.

2. À propos de ce cercle et de ces initiés, voir en particulier Dominique Lestel, *Paroles de singes l'impossible dialogue homme-primate*, Paris, La Découverte, 1995.

3. Communication personnelle. Atlanta (GO, États-Unis), le 8 mars 2011.

4. M. Dindo, Stoinski et Whiten, « Observational learning in orangutan cultural transmission chains », *Biology Letters*, vol. 4, 2010.

vis-à-vis du travail qu'on attendait de lui, Chantek se plie au jeu. Cela n'était pas un piège. L'expérience était bien facile, puisqu'il suffisait d'abaisser une porte pour obtenir une récompense...

Pendant quelques jours, il abaisse et remonte donc des portes, jusqu'à ce qu'il décide de ne plus vouloir « travailler-vivre-jouer » et d'user de ce fameux langage des signes (qu'on avait si patiemment tâché de lui enseigner et qu'il avait, tout aussi patiemment, bien dû essayer d'apprendre) pour faire savoir son mécontentement et ainsi justifier son refus d'obtempérer. Il exigeait une revalorisation de ses conditions de travail. Chantek n'aimait pas les brocolis qu'on lui donnait (par souci à la fois économique et diététique) en guise de récompense pour toutes ces portes bien abaissées et bien remontées. Il réclamait désormais des... *cheeseburgers*, souvenir délicieux de ces dimanches où, plus jeune, il accompagnait son ancienne maman compagne maîtresse patronne, l'anthropologue Lyn Miles, au McDonald's. Par-delà l'anecdote, la (petite) histoire dit beaucoup, me semble-t-il, de nos interactions humanimales contemporaines...

MICROPOLITIQUE DES MODES D'EXISTENCE

Dans le prolongement de certains travaux de nature anthropotechniques, produits dans le champ des sciences humaines et sociales⁵ et en archéologie médiatique⁶, travaux qui s'attachent à penser outils, machines et autres prothèses inorganiques comme constitutifs de notre humanité (à la fois dans sa genèse et dans son développement, mais aussi dans sa différenciation vis-à-vis du royaume animal), je propose de penser l'animal déraciné et les transformations bio-éco-technologiques qui l'accompagnent comme autant des vecteurs propres à infléchir le cours de nos histoires culturelles et postnaturelles. Je

5. Raymond Ruyer, *La genèse des formes vivantes*, Paris, Flammarion, 1958.

Gregory Bateson, *Steps to an Ecology of Mind; Collected Essays in Anthropology, Psychiatry, Evolution, and Epistemology*, San Francisco, Chandler, 1972.

Bernard Stiegler, *La technique et le temps*, Paris, Galilée, 1994.

Misgav Har-Peled, Vincent Jolivet et Gil Bartholeyns, *Adam et l'Astragale : essais d'anthropologie et d'histoire sur les limites de l'humain*, 2013.

6. Marshall McLuhan, *Understanding Media: The Extensions of Man*, New York, McGraw-Hill, 1964.

Erkki Huhtamo et Jussi Parikka, *Media Archaeology: Approaches, Applications, and Implications*, University of California Press, 2011.

Thierry Bardini, Lionel Broye et Yves Citton, *Manifeste Médiarchéologue*, Cerisy-la-Salle, 2016.

souhaite ainsi replacer, au cœur d'un continuum coévolutif puissant, cette propension animale du vivant à l'information et à la communication, c'est-à-dire à la transmission et à l'expression d'une différence qui fait une différence. Orang-outan et *cheeseburgers*...

Pour ce faire, je m'intéresse à ces territoires de domesticités post-naturelles, territoires qui composent désormais une part non négligeable (et pourtant souvent négligée) de nos réalités écologiques et biopolitiques contemporaines. Ainsi, centres de reproduction clandestins, spectacles de cours arrière, sanctuaires évangélistes ou encore laboratoires de recherche en faillite figurent autant de milieux disparates où la vie *humanimale* partagée se fait de plus en plus explosive. Au cœur de ces nouvelles ménageries, les leviers écoéthologiques classiques (ressources, domaines, activités, reproductions) subissent d'importantes modifications, tandis que les pressions sélectives désormais exercées sur ces écosystèmes miniaturisés obligent primates, félins et autres reptiles à une série d'adaptations tout sauf graduelles.

En m'intéressant aux processus qui font et défont l'actualité de ces jungles de garage, je me demande comment caractériser les modes d'existence néodomeistiques d'une entreprise animalière sous influence. J'explore ainsi la diversité des registres adaptatifs observables chez quantité de ces organismes troublés. C'est là un matériel de pensée original, car bien que *connus* de divers savoirs (notamment naturalistes) et de plusieurs sciences (en particulier zoologiques et éthologiques), ces animaux expérimentent en ce moment des conditions de vie jusqu'ici méconnues, pour ne pas dire *inconnues*.

Or, si nous savons plutôt bien certains de leurs comportements et certaines de leurs habitudes en « nature » (de la même manière que nous savons parfois bien, trop bien peut-être, certains de nos comportements humains et certaines de nos habitudes en « culture »), nous ignorons presque tout des modalités d'interactions entre animaux exotiques et humains exotisés dès lors que tous partagent la durée d'un quotidien reconfiguré, réinventé en quelque sorte, et ce, malgré la dimension souvent déconcertante, parfois terrible, de telles reconfigurations.

Mais revenons à Chantek. Entre un orang-outan vivant dans la jungle indonésienne, parmi ses semblables, pour qui l'homme blanc pourrait bien se résumer à un explorateur plus ou moins habile à se déplacer en forêt, portant habits kakis et appareils photo, et cet autre orang-outan qu'est Chantek, singe parlant, à qui l'on a enseigné pendant plusieurs années un autre langage des signes que le sien,

quelles différences, quels points communs, quelles animalités transformées ? Comment décrire ces changements non seulement des habitudes sociales, mais des capacités et des compétences générales ? Ce grand système général de la récompense, qu'actualise Chantek, mais auquel beaucoup d'animaux en voie d'humanisation sont aujourd'hui soumis (assis, debout, couché), pose directement la question des pressions sélectives artificielles et du jeu domestique des transformations animales plus ou moins graduelles.

En effet, selon le canon biozoologique traditionnel, nos deux primates, l'indonésien et l'américain, appartiennent à la même espèce. Mais l'un est *capable* de communiquer avec les membres (multi-espèces) de son laboratoire/habitat, et ce, grâce à une convention normalement réservée aux sourds-muets, d'une autre espèce que la sienne, donc, et l'autre pas, tout au moins pas encore.

Pour emprunter au vocabulaire spinoziste, nos deux corps animaux ne sont pas capables des mêmes affects, c'est-à-dire d'*affecter* comme d'*être affecté*. Probablement que notre singe de garage aurait quelques difficultés à recouvrer l'état sauvage, c'est-à-dire à s'intégrer au sein d'un groupe où les relations sont essentiellement simiesques et non exclusivement humaines. Pour autant, peut-être que Chantek réussirait à transmettre une partie de son étrange langage à d'autres de ses congénères (comme cela a été observé dans le cas de Washoe et de son enfant adoptif, Loulis⁷). Peut-être même en élaboreraient-ils, ensemble, un tiers... Bien entendu, la mutation génétique nécessaire à une véritable spéciation biologique est encore loin, mais les « cultures » animales ainsi créées n'ont-elles pas d'emblée un statut d'incontournable pour le chercheur qu'intéressent les rapports humains-animaux-machines ? Contagieux, les organismes vivants s'enchevêtrent sans cesse (c'est même là une des conditions nécessaires à la vie elle-même), d'où nos difficultés à concevoir de manière générale et globalisante les interactions entre individus d'espèces différentes. Dans nos jungles de garage, les régimes habituels inter et intraspécifiques du vivant se trouvent assez rapidement bouleversés, ouvrant ainsi sur une zone grise de nos compréhensions éthologiques.

Autre anecdote (qui n'est peut-être pas simplement anecdotique) : lorsque Chantek rencontre pour la première fois l'un de ses congénères,

7. Voir Allen R. Gardner, *Teaching Sign Language to Chimpanzees*, Albany, State University of New York Press, 1989. Notons que ce même Loulis travaille désormais avec le musicien Peter Gabriel à un projet de musique dit « interspécifique ».

dans un zoo, il se retourne, un peu effrayé, un peu excité, du côté des siens (du côté des humains) pour les prévenir de la chose et ainsi désigner, avec son vocabulaire et dans sa grammaire si particulière, un « chien rouge »... Voilà l'histoire d'un orang-outan qui n'a jamais vu d'autres orangs-outans et qui signe cette rencontre du troisième type pour prévenir une autre espèce que la sienne (effectivement, peut-être un peu sourde) de la présence d'un chien (figurant ici l'animal « autre »). Dès lors, comment rendre compte, comment concevoir, comment même vivre avec de telles transpécificités ? Chantek n'est pas bizarre, plutôt une anomalie sur un continuum simiesque stable et propre. C'est un être vivant improvisant, selon ses moyens et ses dispositions, à partir d'irritants, et non de simples signaux, des réponses jetées en creux de cette grande aventure sémio-écologique qu'on appelle le « monde ».

Penser ces existences animales pour le moins inédites, à partir d'une métaphysique qui distingue fermement telle espèce, entre le naturel et le culturel, le sauvage et le domestique, me paraît ainsi de plus en plus difficile, pour ne pas dire sérieusement problématique. Dans le cas particulier de Chantek, nous sentons bien de quelle façon (et dans quelle mesure) son naturel ne se distingue plus très bien de son culturel. Comme nous le verrons dans le cas de nombreux animaux « postnaturalisés », l'organique est de plus en plus souvent artificialisé (reproduction assistée, usage de contraceptifs, gestion des populations à partir d'outils statistiques, informatiques et génétiques, etc.), tandis que le naturel s'exhibe et se construit désormais régulièrement selon des logiques marchandes ou théâtrales de spectacle, logiques qui n'ont plus grand-chose à voir avec cette « nature », primordiale et romantique des siècles passés.

Subsumant alors la simple question environnementale du poids des activités humaines sur les environnements animaux, je tâche ici de réfléchir en termes de dynamiques une multiplicité d'activités vitales proprement reconfigurées, exercées sur des écologies en mutation. C'est-à-dire que je ne m'intéresse pas à la « part humaine de l'animal » ou bien à sa réciproque, la « part animale de l'humain », mais bien à ce mouvement, concomitant et inventif, d'une animalité partagée, donc transpécifique. Par-delà la simple justification utilitariste, « l'humain a des besoins, donc pour cette raison nous capturons, sélectionnons, croisons, reproduisons, élevons, tuons des millions animaux », il m'apparaît nécessaire d'appréhender ces associations du vivant non seulement sous l'angle de leurs productions, mais bien aussi sous celui de leur *productivité*.



Figure 2. Humanimalités vitrées (Aquarium de Géorgie)⁹.

Alors même que nous *assistons*⁹ à des transformations macro et microévolutives majeures, non seulement des espèces animales elles-mêmes (accélération des rythmes biologiques, altération des écosystèmes, mutations sélectionnées, disparitions et apparitions de nouveaux taxons, manipulations biotechnologiques, programmes internationaux de conservation, législations en panne), mais aussi de leurs conditions de vie (modification des habitats, allocation des ressources, répartition des territoires et distribution des activités), de plus en plus de nos contemporains s'inquiètent de (ré)concilier développement des sociétés humaines et biodiversité.

Dans de telles conditions, et par-delà l'idée de programmation, de code ou de destin tout tracé, mieux mesurer pour la vie humanimale l'importance de l'épigénétique (et des logiques croisées d'irritation, d'expression et de communication qui le fondent) permet d'augmenter sensiblement la compréhension des limites d'une écophilosophie de la conservation qui ne se limiterait qu'à maintenir et, ainsi, à entretenir un réservoir génétique intact (ce qui est important, mais non suffisant). En démontrant de la sorte la nécessité de prendre en compte non plus nécessairement les identités génétiques ou encore

8. Toutes les photographies qui suivent (à l'exception de quelques-unes, dont je notifie alors la propriété) sont l'œuvre de Laura Shine.

9. Ici, « assister » veut dire non seulement être *devant*, mais bien aussi être *dedans*. L'assistant n'est pas que spectateur, il est aussi, très souvent, aide-participant.

les appartenances taxonomiques qui leur sont traditionnellement rattachées, mais bien aussi les existences cosmogoniques et les biographies singulières qui leur sont désormais associées, j'insiste sur l'importance de mieux saisir

*As man gets cleaner,
the animal gets dirtier.
As animals get cleaner,
men get dirtier.*

ce qu'est, ou n'est plus, telle forme de vie, mais aussi ce dont telle forme de vie est désormais capable, en termes croisés, cette fois-ci, d'animalités et de communications. C'est-à-dire qu'on doit non seulement établir ce qu'est une existence, mais aussi, et peut-être surtout, ce qu'elle fait et de quoi, plus profondément peut-être, elle participe.

(REPOSER) LA QUESTION DE L'ANIMAL

En examinant la filiation de ce que Jacques Derrida appelle « la question animale »¹⁰, l'on comprend que le mot « animal » et les maux des animaux qui l'accompagnent ont toujours été, indéfectiblement, liés à la définition arbitraire et circonstanciée d'une humanité en quête de sens¹¹. Autrement dit, les définitions historiquement données au mot « animal » peuvent aussi se lire en décalque des définitions historiquement forgées pour définir ce que serait notre humanité¹².

Or, cette question de l'animal se retrouve aujourd'hui de plus souvent confinée à des ghettos argumentaires, aux espaces et aux manifestations justement disparates. Par exemple, la question se trouve fréquemment propulsée au centre des débats actuels sur la conservation d'espèces menacées, et ce, lorsqu'il s'agit de définir le bien-fondé de telle intervention avant d'en fixer les objectifs et, ainsi, d'en justifier les moyens. De la même manière, cette question de l'animal se pose en filigrane des problématiques extensives dites de « bioéthiques », et ce,

10. Voir en particulier Jacques Derrida, *L'animal que donc je suis*, Paris, Galilée, 2006.

Anne Berger, *Demenageries Thinking (of) Animals after Derrida*, Amsterdam, Rodopi, 2011.

11. Voir ici sous la direction de Jean Birnbaum, *Qui sont les animaux ?*, Paris, Gallimard, 2010.

12. Voir ici la mise au point de Rosi Braidotti et son invitation à désœdipialiser cet autre qu'est l'animal : « *A bioegalitarian turn is encouraging us to relate to animals as animals ourselves, the way hunters do and anthropologists can only dream of. The challenge today is how to deterritorialize, or nomadize, the human/animal interaction, so as to bypass the metaphysics of substance and its corollary, the dialectics of otherness, secularizing accordingly the concept of human nature and the life that animates it* », dans « *Animals, Anomalies, and Inorganic Others* », *PMLA*, vol. 124-2, mars 2009, p. 526.

qu'il s'agisse alors d'en asseoir les fondements idéologiques ou d'en juger les pratiques. Enfin, l'on retrouve ces mêmes interrogations animales régulièrement portées aux nues par les différents mouvements dits « de défense du droit des animaux ». Pour autant qu'elles soient absolues ou relatives, fondamentales ou circonstanciées, les questions liées d'une conservation animale, d'une bioéthique ou d'un droit des animaux relèvent immanquablement de questionnements à la fois philosophiques, légaux, politiques et économiques. Majoritairement préoccupée de définir *ce* que serait ou ne serait pas un « animal », l'histoire des idées déborde d'arguments, d'écoles et de points de vue sur l'animal¹³, et si peu, me semble-t-il, sur *ceux* qui incarnent effectivement des existences animales¹⁴.

C'est que cette question, qui n'est pas une question métaphysique simple tant elle imbrique quantité de formes de vie¹⁵, de pratiques et de représentations, manque cruellement de données sérieuses non pas sur l'animal, mais bien sur *les animaux*, c'est-à-dire à propos de ce que font (et ne font pas ou plus) ces traditionnels porteurs d'animalités. Voilà pourquoi, plutôt qu'un retour continu à l'histoire naturelle, je propose un crochet du côté d'histoires postnaturelles, notamment en tâchant de démontrer l'importance (pour les débats contemporains ayant trait à la biodiversité, à la bioéthique ou encore aux biotechnologies), d'une approche transpécifique et non seulement d'un compte rendu d'interactions quasi mécanisées entre humains (qui seraient tantôt coupables, tantôt sauveurs) et animaux (qui seraient tour à tour, et un peu trop facilement, victimes ou à sauver).

De ce point de vue, vétérinaires, éleveurs, propriétaires, chercheurs, environnementalistes, activistes ou encore trafiquants ont beaucoup à dire non seulement de l'animal, mais bien à propos des animaux. Il s'agit donc ici de mettre à jour ce que ces relations inédites engendrent réellement de capital, de gènes et d'écosystèmes, mais aussi d'affects, de sélection et de mutations non seulement actualisés, mais toujours potentialisés.

13. Voir en particulier l'anthologie de Luc Ferry et Claudine Germé, *Des animaux et des hommes : anthologie des textes remarquables, écrits sur le sujet, du xv^e siècle à nos jours*, Librairie Européenne des Idées, Paris, Poche, 1994.

14. Voir ici l'introduction du livre de Florence Burgat, *Une autre existence : la condition animale*, Paris, A. Michel, 2011.

15. À propos de formes de vie et de vie en forme, on se reportera avec intérêt à Stefan Helmreich et Sophia Roosth, « Life Forms: A Keyword Entry », *Representations*, vol. 112-1, 2010, p. 27-53.



Figure 3. (Free) Riding Animality.

En m'attachant de la sorte aux transformations actuelles d'existences animales à la fois humaines et non humaines, mutagènes et souterraines, j'interroge les possibles évolutifs rattachés aux organismes et à leurs médiations. J'entends ainsi rendre compte d'un potentiel relationnel d'inscriptions technico-organiques bien souvent difficile à circonscrire depuis la seule perspective biologique, technologique ou encore culturelle. C'est pourquoi, en replaçant l'humain au cœur d'un panoptique non seulement technologisé, mais animalisé, je resitue nos modalités d'existences individuelles à la croisée d'un monde ouvert où l'avenir ne saurait s'annoncer par avance, ni se jouer absolument librement, mais bien plutôt devoir s'ébaucher¹⁶ et se deviner, touche par touche, à mesure que se conjuguent ces dimensions qui, bien que distinctes, restent finalement indissociables.

Grâce à une approche communicationnelle de l'(hum)animalité, la prise en compte réactualisée de telles situations (comme les figurent

16. Selon S. Mallarmé, *Variation sur un sujet*, La Revue Blanche, 1^{er} février 1981, p. 98 : « Tu remarques, on n'écrit pas, lumineusement, sur champ obscur, l'alphabet des astres, seul, ainsi s'indique, ébauché ou interrompu ; l'homme poursuit noir sur blanc. »

nos jungles de garage nord-américaines¹⁷) permettrait non plus de stigmatiser une réalité contre nature, mais bien plutôt d'incarner la consistance (et peut-être la persistance) d'une manifestation plus large de transpécifications continuellement remises en jeu. Ce faisant, je m'engage à penser toute la potentialité d'une animalité ainsi partagée. Plutôt donc que de s'inquiéter de ce qu'est ou n'est pas ou plus un animal, de distinguer ce que nous, humains, avons en commun ou de différent avec les autres membres du royaume¹⁸, je suggère le détour par un certain nombre d'existences en pleine irritation.

Ainsi, cette question humanimale¹⁹ nous oblige à repenser ces rapports au monde sur une infinité de modes associatifs (coûts et avantages, commensalisme, mutualisme, parasitisme, mais aussi adaptation et expression), modes où les termes en présence (humains et animaux) non seulement produisent de la nourriture, du capital, du pouvoir et des histoires, mais aussi coproduisent une société, des responsabilités, des statuts, des rôles, donc en deux mots : embarcation et sillage. À la traîne de ces individuations contemporaines flottent désormais actes de naissance mutants, gènes manipulés, héritages détournés, mais aussi acquisitions vitales et créativité inépuisables.

17. À bien des égards, ces jungles de garage états-uniennes renvoient aux *paradeisos* assyriens et babyloniens, parcs zoologiques avant l'heure où la puissance des monarques se mesurait alors à la quantité et à la variété de bêtes contenues dans des enclos protégés. En persan, « *paradeisos* » désignait ainsi un « vaste enclos planté circonscrit par des murs ». Avec les prophètes hébreux, cela deviendra le « paradis » promis à l'humanité régénérée, où le lion et la brebis devaient vivre en paix, côte à côte. Enfermer des animaux pour son bon vouloir est semble-t-il un trope assez ancien dont les différentes manifestations disent bien les époques et leurs névroses. À ce propos, on se reportera avec intérêt aux analyses d'Henri Ellenberger, « Jardin Zoologique et Hôpital Psychiatrique », *Psychiatrie animale*, Éd., Paris, A. Brion, 1965, p. 559-578.

18. Voir notamment Thierry Gontier, *De l'homme à l'animal : Montaigne et Descartes ou les paradoxes de la philosophie moderne sur la nature des animaux*, Paris, Librairie philosophique J. Vrin, 1998.

19. Telle que reposée par notre *xxi^e* siècle, où elle implique effectivement la transformation radicale, à la fois économique et politique, mais aussi écologique, zoologique et éthique, de structures organiques composites.

Honey

Les tigres myopes ne font plus que des petits bonds.

H. Michaux, *Tranches de savoir*

EXISTER

Honey and Irwin came from an El Paso Texas truck stop where they were a roadside attraction. They were allowed to breed at random, and their cubs were sold to motorists who stopped to get gas. They exchanged their small concrete cages in Texas for spacious indoor-outdoor enclosures at The Wild Animal Sanctuary, plus time to roam and swim in the Tiger Pool. Now 24, Honey is the oldest Tiger at TWAS¹.

Née dans une caravane échouée aux abords d'une *interstate* peu fréquentée, Honey aura d'abord senti les relents d'alcool d'une station-service américaine avant l'air humide et sucré d'une jungle asiatique. Vendu pour quelques centaines de dollars à des motards de passage, l'animal a rapidement troqué les griffes de sa mère pour l'emprise d'un marché noir à la férocité désormais coutumière. Et chaque fois, ce même scénario semble se répéter. Jeune, l'animal s'achète et se transporte facilement. À dos de moto ou sur la banquette arrière d'un *pick-up*, bébés tigres, chimpanzés, lions ou encore panthères noires vont ainsi au supermarché, se promènent en laisse, passent leur temps à se faire caresser au son strident d'onomatopées admiratives. Puis, vient l'adolescence,

1. Extrait du guide de présentation des animaux du Wild Animal Sanctuary.

monte la poussée d'hormones et grandissent les appétits sexuels. Petit à petit, l'ouvert se referme. Un jour que l'animal rugit un peu trop fort, on l'enferme, au mieux, dans une cage artisanale, bricolée avec les moyens du bord et l'aide de quelques bons amis, ou bien encore dans une autre caravane, au pire, dans les limbes, après lui avoir tiré un coup de chevrotine entre les deux oreilles et abandonné son corps dans un terrain vague, souvent de l'autre côté de l'*interstate*. Fini alors, les ballades, les centres commerciaux, les onomatopées et les caresses, commence l'enfermement. Honey, elle, aura la « chance » d'atterrir dans un sanctuaire, dans les mains de Pat Craig et de son équipe. Eux se déplacent avec une autre caravane, aux proportions tout à fait américaines, capable de sillonner le pays tout entier à la rescousse de ces propriétaires un peu désabusés qui, bien que profondément attachés à leur animal, se voient désormais contraints de s'en débarrasser. Cet animal aura donc « grandi » avec des humains, aura fait partie de la famille pendant quelques années, dorées, mais précisément parce qu'il a grandi, il ne peut plus continuer à en faire partie, de la famille. Ce mouvement, qui est aussi passage, de l'adolescence à l'âge adulte, le monde animal le chevauche depuis longtemps. Il n'existe rien de nouveau, donc, dans cette obligation de quitter la mère pour l'accouplement, le nid pour d'autres territoires. Ce qui est nouveau, en revanche, c'est l'obligation de devoir le faire sans la possibilité de le réaliser soi-même. Là encore, il faut un peu d'aide, côté animal comme familial, et beaucoup de prise en charge. Ce camion qui sillonne l'Amérique du Nord à la recherche de prédateurs en difficulté illustre bien l'une des dimensions profondes de ces f(r)ictions humanimales, annoncées dans le titre de ce livre, la dimension sauvetage, celle de la réparation, du *fix*, celle qui aime tant régler les problèmes de l'autre.

Un beau matin, donc, sous l'effet du pistolet tranquilisant, Honey s'est endormi dans sa cage d'enfant pour se réveiller, une douzaine d'heures plus tard et quelques milliers de kilomètres plus loin, dans un champ d'adultes, qui est encore une chambre, qui est encore une cage, mais qui est plus spacieuse. Doyenne orpheline de sa nouvelle famille, elle coule aujourd'hui des jours paisibles au pied des montagnes du Colorado.



Figure 4. The Wild Animal Sanctuary.

INSISTER

Tawny Richey s'occupe des programmes éducatifs au Wild Animal Sanctuary². Dans cet immense ranch, on recueille depuis des années les laissés-pour-compte d'un marché noir en plein essor. Y vivent plusieurs dizaines de félins, tous rescapés, mais aussi des ours, des loups, des panthères et des chiens. Pour des raisons à la fois budgétaires et pédagogiques, le sanctuaire est ouvert au public. Malgré tout le mérite de l'entreprise, Richey fait très souvent face à l'incompréhension grandissante d'une partie importante de visiteurs. Nombreux sont en effet ceux qui se disent déçus de leur « safari ». Pourtant, les tigres sont bien là. Seulement, ils ne se donnent pas à voir. Aucune mise en scène n'est conçue pour mettre les félins en valeur. Les enclos sont construits pour les tigres, et non pour d'éventuels spectateurs. Pas de cerceaux donc, pas de feu ni même de clowns ! Tout juste quelques décors un peu kitsch reproduisent des motifs de savane en papier peint. Il y a là-bas, dans leur plus simple appareil, des... tigres, la plupart du temps assoupis. Et c'est bien comme cela que vit désormais Honey. Mais un tel décalage entre la réalité éthologique de l'animal et la fiction des représentations animalières du visiteur en conduit certains à demander un remboursement. Pour la soigneuse, c'est là tout le problème, un problème qui n'est pas financier, mais

2. Informations sur les lieux et ses activités, notamment pédagogiques, à l'adresse suivante : www.wildanimalsanctuary.org.

cognitif. « Les gens croient ce qu'ils voient. Et ce qu'ils voient, ce sont des tigres au cinéma !³ »

Les films de Walt Disney, les productions hollywoodiennes hyperanthropomorphisées, le côté mièvre de certaines programmations télévisuelles nourrissent de véritables clichés et ne vont pas sans fixer l'animal, ainsi totémisé, dans un monde de représentations souvent très éloigné des réalités éthozoologiques. De ces médiatisations croisées, de cet écart symbolique entre *être* et *passer pour*, certains animaux pâtiront toute leur vie⁴. Vecteur et catalyseur de représentations animales, le zoo (qu'il soit institution centenaire ou attraction saisonnière) est en ce sens un espace postnaturalisé important de nos sociétés⁵. Présent dans la plupart des grandes villes du monde, il assure en quelque sorte un contact entre le monde humain des centres urbains et les contrées sauvages d'un monde animal dès lors rendu accessible au plus grand nombre. Enjeux de découvertes et de connaissances, il est aussi sujet à des questionnements éthiques de plus en plus serrés. Dans ces espaces où la mise en scène (des visiteurs et des animaux) participe d'un savoir pointu (à la fois commercial et éthologique, mais aussi marketing et vétérinaire), l'expérience de chacun prend vite les apparences d'un vrai théâtre. La fille de Richey n'a encore jamais eu le droit d'aller au zoo. Pourtant, la jeune maman a elle-même travaillé pendant plusieurs années, comme assistante-vétérinaire, dans un grand zoo californien. Écœurée, Richey refuse désormais d'alimenter, ne serait-ce qu'en y participant, le volet « spectacle » d'une économie politique animale qu'elle juge inacceptable.

Au cours de l'année 2011, j'ai visité plusieurs des grands zoos nord-américains (New York, Atlanta, San Diego, Vancouver, Chicago, Toronto). À chaque arrêt devant l'habitation (on ne dit plus « cage ») des tigres, j'entendais les mêmes cris : ceux des enfants qui poussent une exclamation suffisamment profonde pour qu'on saisisse l'importance d'une telle rencontre, que l'on soupèse un peu mieux la différence entre la suggestion d'un dessin animé (tous ont déjà vu une représentation de tigre) et l'impression que laisse l'original sur

3. Communication personnelle. Keenesburg (CO, États-Unis), le 10 mai 2011.

4. Il est intéressant de noter le nombre considérable d'espèces vivantes portant le nom, vernaculaire ou scientifique, de « tigre ». Il est encore plus intéressant, pour nous, de noter le nombre de ces espèces répertoriées menacées et « listées rouges » par l'UICN (<http://www.iucnredlist.org/apps/redlist/search> – taper « tigre »).

5. Éric Baratay et Elisabeth Hardouin-Fugier, *Zoos : histoire des jardins zoologiques en Occident (xvi^e-xx^e siècle)*, Paris, La Découverte, 1998.

les esprits⁶, mais aussi le cri de certains adolescents, la violence de leur harangue quand ils interpellent l'animal, trop éloigné à leur goût, plus habitué qu'ils sont à l'arène sportive et aux stades qu'aux observations silencieuses en milieux naturels. Ici l'animal

*Relational entanglements
between a biological
backup and a cultural
engine move forward
the scale of the "I."*

est mentalement automatisé, discipliné, sommé de répondre à la (télé) commande. Ces représentations particulières, manifestement héritées d'un rapport prolongé et surexposé à la technique⁷, jouent un rôle fondamental dans l'interaction, y compris humanimale. À ce propos, je voudrais ici rapporter quelques faits particulièrement saisissants. À Atlanta, il nous a été donné d'assister à une scène des plus frappante⁸.

Un dresseur, son assistante et un éléphant prodiguaient au public captivé un numéro de cirque. Sous les coups de bâton secs et vifs du dresseur, l'éléphant s'agenouillait, se relevait, avançait, reculait, se couchait, se relevait à nouveau. À chaque opération, l'éléphant avait droit à une récompense : un bout de carotte. La première partie du numéro s'effectuait sans heurts (on imagine ici le nombre d'heures, de carottes et de coups de bâton nécessaires à un tel spectacle, et l'on devine ainsi le genre de relation qui se noue alors entre l'homme et la bête⁹). Mais tandis que le dresseur demandait à l'éléphant de s'agenouiller une énième fois, l'éléphant se coucha¹⁰... coup de bâton. Il se relève. Et tandis que le pachyderme s'approchait de l'assistante et de ses carottes, un nouveau coup de bâton frappe. Pas de récompense quand on se trompe, alors l'éléphant recule. Il se met à regarder fixement le dresseur, puis, longuement, il défèque. Toujours en regardant le dresseur, il s'agenouille, puis ramasse ses excréments,

6. De nombreux écrivains diront, souvent même vivront intensément, cette même impression. Lire, en particulier, Jorge Luis Borges, *Labyrinthes : L'Immortel, Histoire du guerrier et de la captive. L'Écriture du dieu, La Quête d'Averroès*, Paris, Gallimard, 1953.

7. Voir Erkki Huhtamo et Jussi Parikka, *Media Archaeology: Approaches, Applications, and Implications*, University of California Press, 2011.

8. Visite effectuée le 8 mars 2011. Le « numéro » s'est déroulé à onze heures précises au pavillon Mzima Springs (pavillon simulant couleurs et terrain des fameuses sources kenyanes).

9. À propos de bête, justement, et du fait d'être bête, voir Vinciane Despret et Jocelyne Porcher, *Être bête*, Arles, Actes Sud, 2007.

10. Dans la variation du huitième chapitre et de l'étude, je reviens en détail sur ces différences dans la répétition, sur ces changements qualitatifs émergeant d'une série par ailleurs quantitativement stable.

excréments qu'il engloutit alors, devant les yeux médusés de mon jeune voisin, très lentement. Nouveaux coups de bâton et exclamations, cette fois-ci dégoûtées, du public... La différence entre un safari et une visite au zoo réside précisément ici, dans de tels dérapages, et s'actualise à chaque événement du genre. Dans un zoo, ne s'attend-on pas (puisque l'on paye) à voir l'animal, à ce qu'il soit là, assis, debout couché pour nous, prêt à se montrer, enclin à poser pour l'appareil, à être, une énième fois, capturé ? Dans la « nature », l'apercevoir est fruit d'un véritable savoir-faire, un savant mélange de chance et de patience. Le face à face avec l'animal « sauvage » est non seulement rare, mais pas toujours de bon augure pour la suite¹¹. Or, dans cette autre jungle qu'est le garage, le rapport de force est évidemment différent, littéralement inversé¹². À chaque centre commercial humanimal il y a son trafic.

Qu'il s'agisse d'un zoo, d'un laboratoire ou encore d'un sanctuaire, les impératifs (économiques et politiques, individuels et collectifs) diffèrent évidemment. Mais il s'agit, me semble-t-il, d'une différence de degré et non d'une différence de nature, puisque l'existence animale, elle, continue de s'ébaucher au gré de pressions sélectives complexes (certes, ici, de plus en plus artificielles). Savane sud-africaine ou plaine états-unienne, parc national ou zoo privé, tous ces centres commerciaux pour animaux contraignent absolument au mouvement, mais abritent aussi le changement. Et s'ils obligent à l'adaptation, ils offrent en même temps la possibilité renouvelée d'une certaine inventivité. C'est donc dans cette durée et le long de ce fil transpécifique qu'humains et animaux se partagent temps, milieux, ressources et activités, mais aussi découvertes et créativité. Pas toujours heureuse, cette cohabitation n'en fournit pas moins des exemples précis d'adaptations véritablement singulières.

11. À propos de face à face et de représentations symboliques, Harriet Ritvo souligne justement : « *The symbolic resonance of large ferocious wild animals – the traditional representatives of what seems most threatening about the natural world – has thus proved much more durable than their physical presence. Indeed, their absence has often had equal and opposite figurative force.* », dans *Noble Cows and Hybrid Zebras: Essays on Animals and History*, University of Virginia Press, 2010, p. 204.

12. Je reviendrai plus loin, dans la variation du portrait 4, sur la différence entre captif et captivé, entre fascination et fascisme.

PERSISTER

Le 19 octobre 2011, 56 animaux dits « exotiques » (lions, grizzlys, tigres, loups et singes) s'évadent du zoo privé qui les abritait et sèment la panique dans la petite ville américaine de Zanesville, en Ohio. En plus de provoquer un véritable safari urbain, ils défrayent plusieurs des chroniques médiatiques locales, nationales et internationales¹³ en rappelant ainsi, à qui voulait bien l'entendre, l'existence troublante, rarement publicisée et pourtant considérable, d'une véritable colonie animalière pénitencière. De cette traque asphaltée, les tenants (pourquoi et comment des dizaines de fauves se retrouvent ainsi « relâchés » en pleine ville) et les aboutissants (dans une telle situation, quelles sont les responsabilités légale, sociale, politique alors engagées) restent flous. Il ne s'agit donc pas ici de commenter la gestion de l'événement lui-même, encore moins d'attribuer torts et mérites, mais plutôt d'ouvrir un tel événement à une série de questionnements écologiques postnaturalistes, à la fois anthropogéniques et médiatiques.

Appelé à la rescousse par le shérif Lutz dans cette grande évasion, Jack Hanna, directeur du zoo de Columbus, déplorait devant les caméras la perte tragique d'un si grand nombre d'animaux¹⁴. Malgré son soutien à l'action des forces de l'ordre, il regrette particulièrement la mise à mort des tigres dont l'espèce est aujourd'hui sérieusement menacée. Or, voilà précisément un point d'inflexion où s'actualise un des paradoxes du commerce animal actuel. Lorsqu'un spécialiste animalier, aussi proche des bêtes qu'un dirigeant de zoo puisse l'être, déplore la perte d'individus vivant en captivité et appartenant à une espèce menacée, quel type d'opérations logiques et de raisonnement fait-il ? En considérant les animaux de Zanesville à l'égal de leurs congénères menacés vivant encore en liberté, Hanna suppose-t-il l'immutabilité des corps et des appartenances ? Qu'importent alors les véritables conditions de vie de l'animal, ses activités et ses relations, son histoire ou sa biographie ? Un tigre du Bengale reste-t-il un tigre du Bengale, et ce, qu'il vive à Sumatra, en pleine forêt, ou dans le Bronx, en plein béton ? Ce faisant, il devient d'autant plus facile de justifier la captivité de certains animaux réputés sauvages par le fait même que ces animaux sont, par ailleurs, menacés d'extinction.

13. Timothy Williams, « Preserve Owner Was Bitten By Big Cat, Authorities Say », *The New York Times*, 20 octobre 2011, [https://www.nytimes.com/2011/10/21/us/preserve-owner-was-bitten-by-big-cat-authorities-say.html] (3 avril 2019).

14. *Ibidem*.

Les zoos deviendraient alors autant d’abris que de refuges, tandis que leurs cages, au lieu d’enfermer, désormais protègent, d’où l’importance grandissante supposée de ces lieux de sauvegarde et de résistance faisant face à la menace extérieure qui pèse sur l’avenir de l’espèce tout entière.

Ici, l’appartenance phylogénétique précède (et détermine) l’existence même des organismes dont on nie alors (puisqu’on oublie ainsi) la singularité et les capacités¹⁵, le potentiel de transformations et les qualités mutagènes.

Avant plus ample discussion, je voudrais donc rappeler, dans un contexte mondial marqué par des bouleversements écologiques majeurs, quelques données importantes à propos des tigres (*Panthera tigris*). En 1900, notre planète abritait un peu plus de 100 000 spécimens. En 2008, les estimations les plus optimistes évoquent une population inférieure à 20 000¹⁶. Parmi ces derniers, seuls 3 000 vivraient encore en liberté. En l’espace d’une centaine d’années, l’espèce tigre a donc perdu plus de 80 % de son poids démographique total, tandis que sa distribution « sauvage-captif » s’est radicalement inversée. Je rappelle le fait que désormais plus de 75 % des tigres vivent en captivité et que les États américains du Sud abritent à eux seuls plus de tigres captifs qu’il n’en reste à l’état sauvage sur l’ensemble de la planète¹⁷. Dans ces conditions, qui souhaiterait rendre compte de ce que sont devenus ces félins, en dressant, par exemple, le portrait-robot du tigre moyen contemporain, qui ne pourrait plus seulement s’arrêter du côté des plateaux himalayens ou des jungles indonésiennes. Il devrait aussi chercher à l’intérieur de ranchs texans. Il lui faudrait s’imaginer l’enclos ou la cage plutôt que les herbes hautes, et visualiser, en lieu et place du gibier fraîchement décharné, des morceaux de viande décongelée achetés au supermarché.

Les tigres d’aujourd’hui, dans leur écrasante majorité, ne chassent plus. Ils jouent. Ils ne sautent plus (ou alors dans des cerceaux), mais plongent dans de petites piscines en plastique lorsque l’été devient

15. À propos de capacités, voir en particulier l’approche biconstructiviste développée par Dominique Lestel, « What Capabilities for the Animal? », *Biosemiotics*, vol. 4-1, avril 2011, p. 83-102.

16. S. Luo, W. Johnson, J. Martenson et coll., « Subspecies Genetic Assignments of Worldwide Captive Tigers Increase Conservation Value of Captive Populations », *Current Biology*, vol. 18-8, 2008, p. 592-596.

17. Bill Marsh, « Fretting About the Last of the Tigers », *The New York Times*, 6 mars 2010, [<https://www.nytimes.com/2010/03/07/weekinreview/07marsh.html>] (3 avril 2019).

trop chaud. Ils n'arpentent plus ce que l'on avait coutume d'appeler un territoire, mais ils tournent en rond. Et s'ils dorment toujours autant, c'est avec, autour du cou, une chaîne d'acier inoxydable pour veiller sur leur grasse digestion.

Que de tels animaux présentent encore un danger pour l'humain, cela ne fait aucun doute. C'est même probablement la raison de leur captivité¹⁸. Mais sans cette fascination qu'exercent ces animaux mythiques sur l'esprit, il y a fort à parier que ces prédateurs ne seraient ni encagés, ni chassés, ni même menacés. En revanche, que ces animaux soient encore « sauvages », cela n'est pas évident. Les conditions de vie en captivité n'ont-elles qu'une incidence marginale sur l'existence même d'individus par ailleurs menacés ? Sans apporter de réponse formelle au débat ancien entre l'inné et l'acquis, s'intéresser à cette frange marginale de l'animal porte néanmoins plusieurs pistes de réflexion intéressantes. Sans en faire un modèle à valeur extensible, ces observations et les opérations logiques qui les encadrent offrent un bon exemple d'adaptation¹⁹, une adaptation qui dépasse ainsi le simple cadre tautologique (ces animaux existent, donc ils sont adaptés) pour offrir un précédent existentiel en figurant le visage d'une expression à la fois réactive et créative aux pressions sélectives de l'environnement.

Pour revenir à l'épisode de Zanesville, que sait-on réellement de ces animaux exotiques évoluant en captivité ? Quel genre de bestialité ces jungles de garage américaines abritent-elles encore ? Que peut-il bien se passer, côté loups, ours, tigres ou chimpanzés, lorsque s'ouvre la cage, lorsque pour la première fois l'inconnu s'offre ? S'agit-il d'une libération, celle de véritables fauves enragés qui guettent les petits d'hommes au coin de la rue ? S'agit-il plutôt d'une expérimentation, celle d'animaux vierges d'immensité qui font l'expérience d'une latitude de mouvement inattendue et jusqu'ici infréquentée ? Effrayante pour le fermier et son bétail, ces bêtes ne sont-elle pas, elles-mêmes, tout aussi effrayées ? Soumises à l'effet « horde » ? Que se passe-t-il entre les animaux lorsque disparaissent les barreaux de la cage qui, depuis toujours, les retiennent ? Que reniflent-ils de l'autre côté, de ce voisin immédiat, lui aussi captif, observé de loin, derrière les barreaux, mais jamais véritablement rencontré ? Qui, alors, fait quoi ?

18. Richard Ellis, *Tiger Bone & Rhino Horn: The Destruction of Wildlife for Traditional Chinese Medicine*, Washington, Island Press, Shearwater Books, 2005.

19. Nigel Thrift et Sarah Whatmore, *Artificial Life*, Sage Publications, 2012.

Tous semblent avoir franchi le seuil de la cage (ce qui déjà est un pas, un geste), mais tous ne sont pas partis dans la même direction, tous n'ont pas réagi de la même manière. Qui savait encore se débrouiller seul ? Qui a su, en esquivant l'homme, son camion et ses fusils, survivre un peu plus longtemps et... retrouver une cage, sain et sauf ?

En d'autres termes, de quelle manière ces animaux ont-ils été, tout un chacun, affectés par cette « évasion » ? Qu'ont-ils fait de cette nouveauté ? Qu'en font, de leur côté, le shérif Lutz et l'Amérique profonde ? Qu'en aurions-nous fait ? Qu'en faisons-nous ?

Seigneur tigre, c'est un coup de trompette en tout son être quand il aperçoit la proie, c'est un sport, une chasse, une aventure, une escalade, un destin, une libération, un feu, une lumière. Cravaché par la faim, il saute. Qui ose comparer ses secondes à celles-là ? Qui en toute sa vie eut seulement dix secondes tigre²⁰ ?

N'en déplaise aux trompettes du poète, le tigre du *xxi*^e siècle ne semble plus véritablement cravaché par la faim. Il vit désormais dans des zoos ou des sanctuaires, dans des cours arrière et des garages, mais toujours à l'intérieur d'espaces construits et aménagés. Dans ces milieux hautement artificialisés, la subsistance physiologique de l'animal est entièrement prise en charge²¹. Terrain (clos et couvert), eau, nourriture, mais aussi reproduction sont sous étroite surveillance. Les bruits, les odeurs et la vie partagée des hommes font du tigre contemporain non plus l'égal ou le parent pauvre du roi de la jungle, mais le fils adoptif du bœuf ou du cochon²². Dans ces conditions, que penser, ou, plus exactement, comment penser, de la transformation pour le moins radicale des conditions de vie « tigre » et de l'émergence de nouveaux comportements chez ses représentants ? Dans quelle mesure cette transformation affecte-t-elle leur constitution, leur identité, leur ontologie, leur devenir, nos représentations ? Quel genre de vies animales voit-on, dans ces cas-ci, s'ébaucher ?

20. Henri Michaux, *Poteaux d'angle*, Paris, Gallimard, 1981.

21. Charge ? Dans sa lettre à Paul Demeny, datée du 15 mai 1871, Arthur Rimbaud parle du poète et de sa charge animale : « Donc le poète est vraiment voleur de feu. Il est chargé de l'humanité, des animaux même ; il devra faire sentir, palper, écouter ses inventions ; si ce qu'il rapporte de là-bas a forme, il donne forme : si c'est informe, il donne de l'informe. Trouver une langue. ».

22. À propos d'affects rapportés aux ressemblances et différences interspécifiques, voir Deleuze et Guattari, 1980, et en particulier le chapitre 10 : « Devenir-intense, devenir-animal, devenir imperceptible... » (p. 284 à 380).

Nous voyons bien que les poètes, les écrivains et les enfants continuent d'être irrémédiablement fascinés par la démarche chaloupée du félin, par le regard mystérieux de ses yeux amande et le feu de sa robe, tandis que la communauté scientifique s'évertue à maintenir une diversité génétique que l'on dit nécessaire, et que l'on pense suffisante, à la conservation d'une espèce en voie de disparition²³.

VARIATION SUR LE THÈME DE... LA CONSERVATION

Autre milieu, autres rapports... en 2008, la revue scientifique *Current Biology* publiait une étude démontrant le rôle décisif que joueraient à l'avenir certaines populations animales vivant en captivité dans la conservation de patrimoines génétiques fragiles²⁴. Toujours dans le cas du tigre, l'équipe internationale de biologistes a démontré comment et pourquoi l'avenir de l'espèce tout entière dépendait désormais de spécimens vivant derrière les barreaux. En effet, alors que la population mondiale évoluant en liberté ne cesse d'être décimée, la population captive continue d'augmenter²⁵. Non seulement cette dernière représente-t-elle une part non négligeable de la population totale (plus de 75 % dans le cas des tigres, rappelons-le), mais son lignage est tel qu'elle abrite dorénavant une quantité d'informations génétiques à la fois accessibles (*stud-book*, séquençages génomiques, réseaux zoologiques) et inédites (fruit d'une reproduction artificielle poussée et d'hybridations originales). Dans une véritable logique de conservation scientifique, il serait donc nécessaire d'étendre le réservoir des données génétiques sensibles aux habitants de zoos, de centres de reproduction ou aux individus appartenant à des propriétaires privés. Du point de vue de la génétique des populations, la captivité ne serait donc pas si mauvaise chose. Dans certains cas, elle permettrait même d'assurer l'avenir pourtant sombre de l'espèce tout entière. Pour préserver une espèce sauvage (que nous avons, directement ou indirectement, décimée), la communauté scientifique compte

23. Philip W. Hedrick, « Genetic conservation in captive populations and endangered species », dans S. K. Jain, L. W. Botsford (Éd.). *Applied Population Biology*, vol. 67, éd. S. K. Jain et L. W. Botsford, Dordrecht, Springer Netherlands, 1992, p. 45-68.

24. S. Luo et coll., *op. cit.*

25. Se reporter aux chiffres publiés annuellement par l'International Union for Conservation of Nature.

désormais aussi sur les descendants engagés²⁶. Même si l'argument est discutable (jusqu'où peut soutenir qu'en préservant sa simple diversité génétique, on conserve une espèce), il n'en reste pas moins performatif. Appliqué, il fait de la différence une passivité. Non plus portée, mais supportée, la diversité génétique évacue la question des conditions de vie de l'animal et fait de l'individu un porteur d'informations bien plus qu'un véritable acteur, et encore moins un producteur. Tant que ce dernier se révèle capable de se reproduire (produire du sperme pour les mâles, être fertile et pouvoir mettre bas pour les femelles), on maintiendrait le réservoir intact. Mais qu'est-ce qu'un réservoir sans expressivité ? Nous savons que la reproduction est l'un des piliers de la théorie moderne de l'évolution²⁷. Elle constitue ce passage obligé de la génération, de la transmission et de la sélection. Sans reproduction... rien. Une reproduction peut être identique d'une génération à l'autre (mitose) ou différente (méiose), qui toujours continue la vie, décidant de ses formes, oscillant entre conformisme et nouveauté, conservation et intensification. Elle est, pour les animaux, un moteur puissant de leurs actions, le fondement, pense-t-on, de leurs organes, assurément, l'empêcheur de tourner en rond. Or, voilà que dans le cas du tigre, cette reproduction est non seulement assistée, mais planifiée dans ses moindres détails²⁸.

À l'instar de ce qui se passe dans les élevages industriels du monde entier, j'ai découvert, en visitant sur la côte pacifique le West Coast Game Park Safari, ce que pouvait être la cour moderne du félidé. Répondant à une panoplie sophistiquée de techniques reproductives,

26. Victime de son succès, l'animal qui dispose d'un capital symbolique auprès de la population humaine voit ses jours comptés. Capturés, engagés, ce ne sont pas seulement des individus que l'on retire de leur environnement, mais toute une descendance. Ligne de fuite taoïste : « Alors qu'il traversait une montagne, Chuang-tzu vit un grand arbre aux longues branches et au feuillage luxuriant. Un bûcheron qui coupait du bois près de là ne touchait pas à cet arbre. Chuang-tzu lui demanda pourquoi. "Parce que son bois n'est bon à rien, dit le bûcheron." » dans Chuang-tzu, Paris, Pléiade, 1994, chapitre XX. Tandis que la médecine chinoise est friande des griffes et du pénis de l'animal, la peau d'un tigre s'échange jusqu'à plusieurs dizaines de milliers d'euros sur le marché noir.

27. Stephen Jay Gould, *The Structure of Evolutionary Theory*, Cambridge, Belknap Press of Harvard University Press, 2002.

28. Bryan G. Norton, « Ethics on the ark: zoos, animal welfare, and wildlife conservation », Washington, Smithsonian Institution Press, 1995.

Leslie Kaufman, « Zoos Divide Over Contraception and Euthanasia for Animals », *The New York Times*, 2 août 2012, [https://www.nytimes.com/2012/08/03/science/zoos-divide-over-contraception-and-euthanasia-for-animals.html] (3 avril 2019).

le savoir zootechnique, loin d'être réservé à la seule ferme, s'étend désormais aux zoos, aux sanctuaires et, *a fortiori*, aux centres de reproduction d'animaux toujours considérés comme « exotiques ». Il existe en la matière tout un registre, plus ou moins empirique, visant à empêcher un accouplement non désirable ou, au contraire, à en provoquer un lorsque l'un ou l'autre des partenaires se montre réfractaire. Comment aiguïser le désir du vieil animal reproducteur ? Comment stimuler la fertilité de futures mères porteuses tout en contenant les élans de jeunes prétendants ? Tout cela participe d'un savoir en devenir, d'une histoire non plus naturelle, mais véritablement post-naturelle. Ici, la contraception n'est plus chasse gardée humaine et la biotechnie sexuelle de devenir, zoologiquement, contagieuse. Le détournement des vitalités de ce monde, désormais partagé et interspécifié, sublimerait véritablement les instincts les plus sauvages. Dans la plupart des cas, pour la plupart des cages, la reproduction est donc affaire de planification (économique, mais aussi sociale et politique). Elle est le jouet d'une démiurgie humaine, car en matière de chasse, de cour ou de maternité, l'animal postnaturalisé n'a plus son mot à dire, il n'a qu'à obéir.

Dans la même veine, j'ai pu observer, lors de cette même visite dans ce parc animalier de l'Oregon, la manière dont étaient « élevés » les petits tigres. Retirés le plus vite possible des griffes de leur mère, ils grandissent dans un environnement exclusivement humain, ce qui permet, m'explique la soigneuse²⁹, non seulement d'offrir au public un atelier payant de caresses (la publicité dit : « *The Unique Exotic Animal Petting Park in the US* »), mais aussi d'assurer aux futurs propriétaires (institutionnels ou privés) la livraison d'un animal habitué à la présence humaine³⁰. Attristée par la perspective de « perdre » ses bébés tigres dont elle a la responsabilité lorsque ces derniers seront vendus, Shelley se console en nous disant qu'il y en aura d'autres et qu'elle aura tout de même bien profité d'eux. Elle raconte alors son dernier week-end pascal, où famille et amis lui ont rendu visite. Ses proches voulaient absolument voir les *kids* s'ébattre dans la cuisine, jouer avec eux dans le jardin, leur donner le biberon. Les photos sont vraiment *nice*, insiste Shelley. Lorsqu'elle aura un peu de temps, elle

29. Communication personnelle. Bandon (OR, États-Unis), le 26 avril 2011.

30. Alan Green, *op. cit.*

Bryan Christy, *The Lizard King: The True Crimes and Passions of the World's Greatest Reptile Smugglers*, New York, Twelve, 2008.

les mettra en ligne, sur le profil Facebook qu'elle a créé pour ses *babies*. C'est ainsi que les petits tigres vivent une enfance « humaine », tandis que Shelley vit une maternité « tigre ». La maman tigre, elle, ne vit rien du tout.

Voilà donc l'actualité de certains tigres contemporains. Ces derniers sont désormais pris au cœur d'une série de révolutions : géographique (diminution, pour ne pas écrire disparition, de leurs anciens habitats : désormais cages plutôt que forêts), physiologique (réorganisation des processus de nutrition : désormais viande hachée plutôt que gibier traqué, et remaniement des logiques reproductives : désormais policées plutôt qu'exultées), mais aussi éthologique (comportements différents en captivité, transformation des relations inter et intraspécifiques). Biologie modifiée et culture reconstituée, donc, et c'est à ce prix que se préserve une diversité génétique. C'est ainsi que se téléguide l'avenir d'une espèce tout entière. C'est comme cela que s'écrit désormais la cohabitation avec nos anciens prédateurs.

En matière de reproduction artificielle, les jungles de garage que forment les centres de reproduction souterrains, les collections privées d'animaux exotiques ou encore les sanctuaires peuvent être considérées comme des ménageries « voyous », en ce sens où l'élevage tient plus ou moins au hasard et que les préoccupations de sauvegarde génétiques répondent plutôt à des impératifs esthétiques qu'à des projections biotechnologiques de conservation. À l'autre bout du spectre reproductif, au contraire, les zoos les plus modernes utilisent le dernier cri des outils de biologie moléculaire pour assurer l'efficacité d'une reproduction assistée et programmée dans les moindres détails. Des *stud-books* détaillés dressent l'inventaire précis des lignées, tandis que les plans de survie des espèces dictent les grandes lignes de qui est autorisé à se reproduire et avec qui. Dans de nombreux cas, bien avant la naissance, le destin de l'animal est donc déjà écrit (une situation qui met de nombreux animaux sous la coupe de subjectivités à la fois taxonomiques et politiques). Parce que certaines sous-espèces doivent être protégées et non d'autres (d'abord de l'extinction, ensuite du parasitage génétique), nombreux sont les habitants de zoos vivant sous contrôle eugénique étroit³¹. La majorité des lionnes, des tigres, des girafes ou encore des chimpanzés femelles prennent ainsi la pilule contraceptive. Dans le cas où les politiques internes l'interdisent, les

31. Cheryl S. Asa et Ingrid J. Porton, *Wildlife Contraception: Issues, Methods, and Applications*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 2005.

nouveau-nés non désirables pour l'avenir de la lignée seront alors euthanasiés, mais pas avant d'avoir atteint l'âge adulte, ce qui répond à la fois aux normes de parentalité surveillée des zoos, mais aussi au goût prononcé du public pour les portraits de famille³². Le changement de statut des zoos contemporains qui, de lieux d'exposition d'animaux « autrefois sauvages », se présentent désormais comme des espaces de conservation d'animaux « bientôt en voie de disparition », semble justifier un eugénisme non seulement toléré, mais revendiqué, un régime qui serait juridiquement, éthiquement et politiquement inacceptable, s'il n'était justifié par des impératifs politiques urgents de conservation³³.

De ce point de vue, penser la biodiversité sans véritablement penser aux entreprises de conservation qui s'y attachent semble de plus en plus difficile. Mais penser à ces entreprises de conservation sans une dimension anthropologique sérieuse semble tout aussi difficile, voire périlleux. Je soutiens donc ici que la conservation n'est plus efficace lorsque le conservatisme se réduit à la préservation d'une simple collection d'attributs.

Ni simple biologie ni complète mythologie, le tigre d'aujourd'hui adopte les traits d'une véritable hybridation. À la fois *Panthera tigris* et *Shere khan*, signe du zodiaque chinois et logo de station-service, l'animal est tour à tour peau et chagrin, cadavre et aphrodisiaque³⁴. Pour les poètes Michaux, Borges, Kipling, la bête évoque, et l'animal (tigre, jaguar, panthère) est incantation. Pour les scientifiques Luo, Johnson, Martenson, la bête se troque, et l'animal (tigre) est incarnation. Cependant, dans les deux cas, les animaux génèrent de l'information (selon différents niveaux d'organisation, du moléculaire au stellaire), et provoquent du sens (direction, signification, sensation) en les articulant. Qu'il s'agisse de reproduction biologique ou symbolique, traversé et investi de toute part, l'animal tient lieu de médium. Il participe à une puissante économie politique où l'on travaille sans relâche le potentiel organique des corps, leur hybridité³⁵ comme leur

32. Leslie Kaufman, *op. cit.*

33. Voir Matthew Chrulew, « Managing Love and Death at the Zoo: The Biopolitics of Endangered Species Preservation », *Australian Humanities Review*, 2011.

34. Voir ici Kristin Nowell, *Far From a Cure: The Tiger Trade Revisited*, Cambridge, TRAFFIC International, 2000.

35. À noter, en termes stricts d'hybridité et de biologie reproductive, les essais fructueux réalisés aux États-Unis par Baghavan Antle et ses ligers (mélange entre un tigre et un lion). Lire Jon Cohen, *Almost Chimpanzee: Searching for What Makes us Human, in Rainforests, Labs, Sanctuaries, and Zoos*, New York, Times Books, 2010, p. 31 à 53.

transpécificité. Ainsi, l'existence de ce tigre moyen contemporain n'est-elle plus seulement constituée de gènes, de chair et d'os, mais elle est aussi composée d'imaginaires et de croyances³⁶. Dynamiques et ontogéniques, ces dimensions croisées tendent chacune à imprimer leur cours au développement de l'individu, faisant de ce dernier le produit et le processus d'un véritable jeu d'écriture³⁷. Distribuée, agencée, partagée, modulée, mais aussi artificialisée, la vie même de ces animaux témoigne ainsi d'une profonde logique d'information et de communication.

36. Voir notamment Paul Wells, *The Animated Bestiary: Animals, Cartoons, and Culture*, Rutgers University Press, 2009, 240 p.

37. Dans l'étude 2, je reviens en détail sur cette question de l'écriture, mais je suggère d'ores et déjà ici que ce jeu d'écriture est aussi le nôtre, le mien, comme celui d'ailleurs de l'animal livre.

Commerce de la bête

The word "beasts" should properly be used about lions, leopards and tigers, wolves, and foxes, dogs, apes and other which rage about tooth and claw, with the exception of snakes. Further, they are beasts because of the violence with which they rage, and are known as wild (Ferus) because they are accustomed to freedom by nature and are driven (Ferantur) by their own wishes. For their wills are free, and they wander hither and thither, and where the spirit (Animus) will lead them, there they roam.

T. H. White, *The Book of Beasts*

Entre milieux et organismes vivants, entre biotopes et biocénoses¹ ronfle un antique trafic. Se développe ainsi, progressivement et sous une forme actualisée, empruntant les traits de notre modernité, un véritable commerce entre jungles de garage et animaux « exotiques ». Dans cette première étude, je tâche de conceptualiser, sous l'étiquette d'un *beastness* que j'espère évocateur, ce curieux négoce. Pensé dans la perspective d'un temps long, un tel commerce nous invite ici à reconsidérer les relations humanimales sous l'angle historique de leurs productions (que nous dirons alors « aniculturelles »), mais aussi sous celui, transhistorique, de leurs puissances anthropogéniques. C'est ainsi que je propose de considérer tout commerce du genre par-delà

1. Le terme « biocénose » renvoie à l'ensemble des êtres vivants d'un biotope donné. Ainsi, la biocénose et le biotope constituent ce qu'on appelle un « écosystème ».

les simples logiques économiques ou boutiquières qu'il implique, en suggérant notamment à l'analyse une perspective *milieux-mnique*, qui serait celle d'échanges technico-organiques mutualisés, c'est-à-dire la prise en compte d'échanges non seulement marchands, mais bien aussi affectifs, politiques et culturels.

BEASTNESS ET SOCIÉTÉS

Aujourd'hui employé pour désigner des échanges financiers, d'agents et de capitaux, le mot commerce dit l'économie de marché renvoie au négoce en tout genre, amende le capitalisme. Mais cette acception reste récente, celle qui relègue au second plan un champ sémantique beaucoup plus large, historiquement attribuable au mot², pour qui entretenir un commerce avec quelqu'un ou quelque chose renvoyait alors à cette embarcation commune sur laquelle voguaient bourses et cœurs, comptabilité et littérature. Dans la perspective de notre *beastness*, le mot « commerce » est à comprendre au sens que l'on donnait autrefois au terme, signification non exclusivement économique (comme pourrait aujourd'hui le laisser penser son emploi), mais bien relationnelle. On entretenait ainsi le commerce avec une dame, on disait d'un homme qu'il était d'un commerce agréable. Kaléidoscope de modalités relationnelles, notre commerce de la bête est affaire de bricolage comme de braconnage.

Qu'elles soient subies ou encouragées, les transformations animales ne vont donc pas sans modifier de concert organismes, cultures et représentations. Ainsi s'articulent *bios*, *ethos*, *pathos* et *logos*, s'ébauchent gueules et visages. De ces expérimentations grandeur nature jailliront de puissantes civilisations, faisant de la question domestique un axe névralgique du développement des sociétés modernes et de leurs explosions³. C'est pourquoi

*Beastness is about alliances
between kingdoms.
As such, it soon became
a (bio)political issue.*

2. Voir les différentes acceptions du mot dans l'histoire de la langue française à l'adresse suivante : <http://atilf.atilf.fr/dendien/scripts/tlfiv5/advanced.exe?8;s=3074998590> (22 mars 2013).

3. À propos de puissances domestiques, voir Jared Diamond, *Guns, Germs, and Steel: The Fates of Human Societies*, New York, W.W. Norton & Co., 1999.

Pat Shipman, Lucinda Backwell, Francesco D'Errico et coll., « The animal connection and human evolution. », *Current anthropology*, vol. 51-4, 2010, p. 519-538.

le concept de *beastness* s'attache précisément à cet étrange commerce de bestialités. Il fait bien sûr référence à ces importants flux monétaires chaque année (ré)investis dans une économie animale pas toujours reluisante⁴, à ces vies qui, depuis des millénaires, se sont usées le long des flancs domestiques, à ces efforts colossaux nourris par des générations et des générations animales. Mais dire *beastness*, c'est aussi intégrer toute une économie affective où la vie partagée des hommes et des bêtes ne va pas sans moduler biologies, reproductions, comportements, cultures, mythologies, religions et sacrifices. L'on ne doit jamais oublier le travail de fond d'une sélection artificielle draconienne, cette manie exigeante d'une chasse aux traits domestiques qui, consciemment ou non, favorise ici et là d'étranges formes de vie. En d'autres mots, la cohabitation humanimale renvoie inlassablement au commerce de ceux que travaille en continu l'agrégation biopolitique de liens hybrides et que je nomme un peu plus loin « aniculture ». C'est alors que l'animal est souvent convoqué pour expliquer, voire justifier, certaines de nos comportements tant sa figure⁵ sert à situer, sur le plan des idées, mais aussi sous celui des actes, la hiérarchie des bêtes, la responsabilité des hommes vis-à-vis d'elles, l'importance ou non de leur reconnaître un statut, etc. Sans eux, nous n'existerions pas, littéralement et métaphoriquement. Et sans nous..., ils seraient assurément tout autre.

Voilà pourquoi parler *beastness* et penser commerce de la bête revient à s'intéresser à l'argent et aux castes, aux mariages et aux divorces, à tous ces héritages qui marquent à jamais nos assiettes, nos champs, nos laboratoires et nos foyers. Comment rendre compte d'un tel commerce ? Comment saisir, dans leurs flux et leurs mobilités, un ensemble de dynamiques relationnelles à la fois matérielles et

4. À titre d'exemple, l'American Pet Products Association estime, pour l'année 2009, les dépenses faites par les 72 millions de foyers nationaux possédant un animal de compagnie à quelques 47,7 milliards de dollars. À ces chiffres, qui concernent la face dorée des relations humanimales, il me paraît important d'ajouter d'autres comptes, notamment concernant les côtés plus obscurs de la force animale. Je pense à ces immenses trafics que contrôlent l'industrie aviaire et bovine, certains laboratoires d'expérimentation ou encore plusieurs organisations mafieuses responsables du commerce illégal d'animaux exotiques. Bien entendu, la plupart de ces chiffres sont difficiles à obtenir, et, ce faisant, notre *beastness* délicat à estimer quantitativement. Nous verrons plus loin que de telles estimations ne se comptent qu'en milliards de dollars et qu'il s'agit bien là de *big beastness*.

5. Pour l'histoire de cette question animale, voir aussi Jacques Derrida, *op. cit.* Jacques Derrida, *Séminaire La bête et le souverain*, Paris, Galilée, 2008.

immatérielles, économiques et affectives, non seulement quantitatives, mais qualitatives et toujours vitales ?

D'abord, l'on doit cartographier cet important pacte domestique, à l'aide d'un dispositif d'enquête ethnographique et transpécifique spécialement conçu qui rendrait précisément compte de ces centres commerciaux d'animaux dans la souplesse de leur transpécificité. Ensuite, l'on doit privilégier une approche « filière » pour distinguer avec précision l'intégration verticale des acteurs, c'est-à-dire en se concentrant sur certains foyers de commerces animaliers tels les centres de reproduction, les laboratoires, les sanctuaires ou encore les zoos. Enfin, l'on doit raconter le parcours de ces corps pris au cœur d'un réseau de rapports non seulement interspécifiques, mais transpécifiques, en interactions continues, c'est-à-dire en suivant le genre et les techniques classiques attachés au style historique biographique, détournée pour la circonstance en entreprise biographique. De la sorte, je m'intéresse à nos relations humanimales contemporaines depuis la prise en compte, à la fois géographique et culturellement inscrite, d'une série d'existences postnaturelles. En m'attachant ainsi aux processus d'information et de communication qui opèrent aujourd'hui au cœur des jungles de garage, mon propos se retrouve, lui-même, animé d'un vivant commerce entre les bêtes, commerce qu'un ensemble de relations processuelles non seulement permettent, mais entretiennent. En aucun cas, donc, notre entreprise cartographique ne saurait être dissociable de ces mouvements. La carte fait ici partie intégrante du territoire.

En d'autres mots, faire la biographie d'un animal singulier permet d'actualiser chaque fois un peu plus finement la multiplicité de notre *beastness* (trajectoire, mais aussi mouvement dans l'espace, de même qu'espace en mouvement). L'actualisation d'une telle multiplicité renvoie alors à un mouvement plus vaste encore, à la fois écologique et médiatique, de vies partagées, d'embarcations communes, c'est-à-dire d'une arkéographie.



Figure 5. Commerce des regards (au Houston Rodeo Festival).

ANICULTURE, GRANDE ET PETITES HISTOIRES

Bricoler la nature, y compris animale, à des fins plus ou moins définies, est tout sauf un phénomène récent. Ainsi, les manipulations zoologiques et biotechnologiques contemporaines ne sont pas sans filiations, avec un mouvement à la fois plus large et plus ancien de modifications non seulement agricoles, mais « anicoles ». Génériquement désignés sous le terme « domestication », de tels rapports abritent (et entretiennent) un agencement baroque de métamorphoses, plus ou moins graduelles et raisonnées, du vivant. Depuis la sélection par croisement reproductif de traits désirables jusqu'à la manipulation génétique du code de la vie même, nous savons cette histoire des relations humains-animaux aussi longue que vitale⁶.

De la même manière, nous mesurons l'importance de cette aniculture pour les civilisations humaines, ainsi que le caractère déterminant de son évolution et des transformations ainsi encouragées⁷.

Cependant, par-delà la simple justification utilitaire (« l'humain a des besoins, pour cette raison, nous capturons, sélectionnons, croisons, reproduisons, élevons, tuons des milliers d'animaux »), il m'apparaît nécessaire d'appréhender ces associations du vivant non seulement

6. Pat Shipman, Lucinda Backwell et Francesco D'Errico, « The animal connection and human evolution », *Current Anthropology*, vol. 51-4, 2010, p. 519-538.

7. Jared Diamond, *Guns, Germs, and Steel: The Fates of Human Societies*, New York, W.W. Norton & Co., 1999.

sous l'angle de leurs productions (économiques, politiques et sociales) ou encore sous celui de leurs conditions de possibilité (biologiques et culturelles), mais bien aussi selon leur potentiel évolutif. Ce mélange indécidable d'animalités participe alors moins d'une dénaturation ou d'une enculturation⁸ que d'une animation.

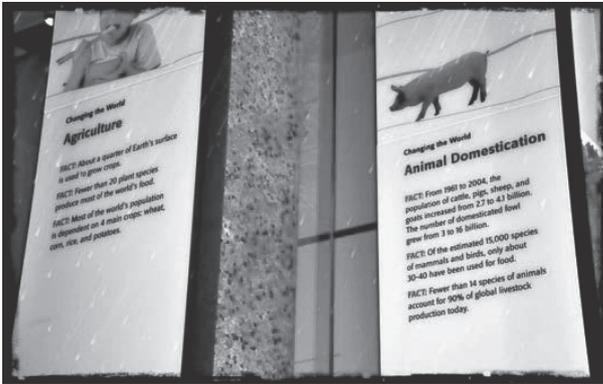


Figure 6. *Boosting Fitness.*

Plus tout à fait sauvages ni complètement apprivoisées, nombre des existences cultivées par ce cirque domestique apparaissent dès lors problématiques. Humainement reconditionnées, elles composent désormais une ménagerie à l'expressivité étonnante⁹.

Difficile à cartographier, le phénomène s'avère extrêmement complexe tant il mobilise et imbrique, à des échelles différentes, quantité d'interactions interspécifiques (biologiques et culturelles, économiques et affectives, physiques et psychiques). Cela ne va pas, bien entendu,

*Mapping is a colonial tool,
often serving economic
interests, political prospects
or legal issues.*

sans troubler certaines conceptions classiques du vivant. En soutenant *de facto* un déplacement des catégories ontogénétiques et taxonomiques traditionnellement rattachées aux espèces, l'existence de ces animaux défie les narratifs

8. Margaret Mead, « Papers in Honor of Melville J. Herskovits: Socialization and Enculturation », *Current Anthropology*, vol. 4-2, avril 1963, p. 184-188.

9. À propos de ménageries mutantes et de taxonomie bouleversée, voir en particulier le travail d'Harriet Ritvo, *The Platypus and the Mermaid, and Other Figments of the Classifying Imagination*, Cambridge, Mass., Harvard University Press, 1997.

biologiques et anthropologiques traditionnels. Plutôt, donc, que d'articuler ces données à partir de classiques concepts bicéphales, tels nature-culture, objet-sujet, bourreau-victime, je propose de penser ces vies animales en termes d'individuations et d'évolutions créatrices¹⁰.

Voilà pourquoi je m'attache moins à ce petit bout d'histoire « culturelle » solidement épinglé à la suite d'une longue évolution « naturelle », que j'entends véritablement problématiser la transparence de ces existences pour lesquelles la plupart de nos appareillages conceptuels traditionnels semblent ne plus suffire. Non seulement formes de vie, mais bien complexe de vitalité, la vie animale, telle que conçue dans ce livre, suggère un réel potentiel de transformations bio-zoo-philotechnologiques. Ce faisant, on devine la plasticité importante, de même que la résistance toujours créative, d'un mouvement communicationnel animalisé, mouvement qui est aussi celui d'une animalité douée de communication. En d'autres mots, cette animation, bien qu'intrinsèquement irréductible à la simple biologie des êtres, n'a de cesse d'entraîner dans son sillage quantité de formes vivantes au creux desquelles fraye, presque instinctivement, le passage d'un courant informationnel, courant qui est à la fois singulièrement incarné et toujours, quelque part, enceint d'une contagieuse multiplicité.

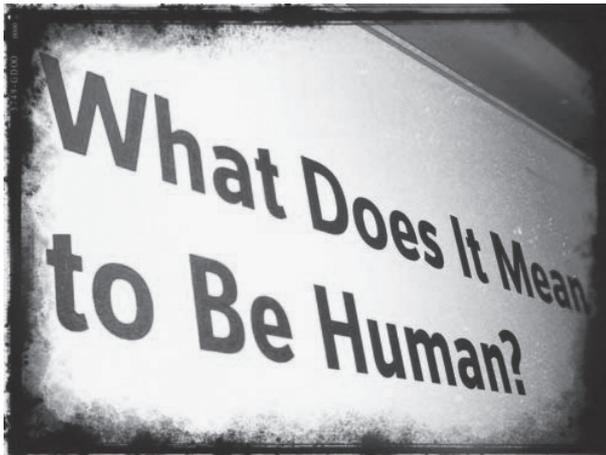


Figure 7. Casse-bête.

10. Je reviens en détail, dans les études 4 et 5, sur le concept simondonien d'individuation et sur celui, bergsonien, d'évolution créatrice.

HOLD UP (PRÉCIS DE DÉTOURNEMENTS ÉNERGÉTIQUES)

À l’instar de notre technologie¹¹, indissociable, elle aussi, de tout narratif anthropogénique¹², l’animalité semble bien avoir dû circuler non seulement de corps en corps, mais de discours en discours. Mobilisée à répétition pour expliquer non seulement notre évolution humaine, mais aussi pour définir notre spécificité vis-à-vis des autres animaux, la domestication d’une partie de ces derniers occupe une place importante dans la grande saga des origines humaines (saga au demeurant racontée *par* des humains, *pour* des humains, *à* des humains et dont les implications ne vont jamais sans conséquences importantes pour les autres membres du royaume¹³).

Fable. Lorsqu’apparurent agriculture, aniculture et écriture, l’histoire remplace la préhistoire. À mesure que le chasseur se fait progressivement éleveur, à mesure que le monde se met progressivement à pouvoir être puissamment réécrit (un monde qui jusqu’ici était soit lu, soit déchiffré), à la faveur d’un nouveau rapport au monde, l’humanité devenait *sapiens*. En expérimentant sur et avec l’animal (l’animal du dehors, mais aussi l’animal du dedans) s’ouvrait alors un immense champ des possibles¹⁴, non pas que ce champ ait été, jusqu’ici, complètement vierge¹⁵, mais bien que cette sagesse ait alors compris, au point de devoir désormais la pratiquer sans vergogne, les avantages d’un tel *hold up*. C’est alors que détourner ainsi les souffles de la nature allait devenir non seulement un sport, mais une croisade aux ressorts évolutifs puissants. On s’agrège ainsi les services de quelques loups devenus chiens et l’on fait rapidement de la manipulation, cette action primaire et première de la main humaine sur les corps animaux, un puissant bouclier biotechnologique. Le champ domestique devenait expérimental, et même si l’on devinait un peu de ce pouvoir des corps ainsi retravaillés, on ne soupçonnait

11. À propos de *techné* et de *logos*, du discours sur la technique ou des techniques du discours, voir Bernard Stiegler, *La technique et le temps*, Paris, Galilée, 1994.

Michel Onfray, *Féeries anatomiques : généalogie du corps faustien*, Paris, Grasset, 2003.

12. À propos de technologie et d’anthropogénèse, voir André Leroi-Gourhan, *Le geste et la parole 1, Technique et langage*, Paris, A. Michel, 1964 et *Le geste et la parole 2, La mémoire et les rythmes*, Paris, A. Michel, 1965.

13. Voir ici la discussion ouverte par Pat Shipman, *op. cit.*

14. À propos de lumière et d’obscurité, je reviens dans l’étude 5 sur le cas des peintures rupestres, leurs représentations fortement animalisées et l’hypothèse du protocinéma.

15. De ce point de vue, la chaîne trophique pourrait être considérée comme l’ancêtre stéréotypable de toute médiatique, peut-être même le lieu le plus ancien non seulement d’un recyclage des corps, mais d’une corporéité sans cesse à réinventer.

probablement pas (comment aurait-on pu ?) toutes les potentialités coévolutives qui en résulteraient alors.

Nous aurions donc profité deux fois de l'animal : d'abord pour passer de proie à prédateur, en nous assurant des forces et des prédispositions d'autrui pour, par exemple, chasser de plus gros gibiers et, ainsi, nous octroyer la part du lion, mais aussi pour transformer à notre avantage quantités de formes de vie devenues alors, pense-t-on encore parfois, corvéables à merci ; ensuite (et ce mouvement n'est probablement pas sans lien) pour asseoir notre nouveau pouvoir, pour répartir comme il se devait rôles et mérites, statuts et obligations, pour renégocier non plus les parts, puisque le lion n'en a souvent que pour lui, mais les répartitions. C'est ainsi que nous aurions décidé non pas de gouverner le monde, mais bien d'un mode de gouvernance pour notre monde désormais humanimalisé. Ce monde, dès ses débuts, n'était pas seulement humain, mais d'ores et déjà transpécifique (transpécifié et transpécifiant), puisque précisément nourri de ces contacts entre espèces différentes. Cette protobiopolitique repose ainsi sur deux mouvements mutagènes. Le premier engage, le long d'une sélection humainement orientée, le corps de nouveaux animaux, tandis que le second détermine, en même temps que quantité de représentations animales, au gré donc d'une attribution générale des pouvoirs, la latitude de mouvement de ces animaux. Mais c'est alors qu'un troisième mouvement, inhérent aux animaux eux-mêmes, et qui bien souvent est oublié ou négligé, accompagne le déploiement d'un véritable potentiel de création. On comprend le mouvement de spéciation (du loup, au chien), on comprend le mouvement de dressage (faire faire au chien ce que l'on décrète que les chiens doivent faire), mais comprend-on vraiment les mouvements de transpécification associés (le devenir-chien de l'humain, par exemple)?

Si l'on peut diversifier les races de chien à outrance, si l'on peut entraîner l'animal à telle tâche, à tel comportement, si l'on peut lui autoriser certains parcs et lui interdire certains magasins, lui ouvrir des boulangeries, des boîtes de nuit et des chenils, que fait-il, ce chien, d'une existence certes encadrée (quelle existence ne l'est pas ?), mais résolument ouverte ? Peut-on dès lors penser la plupart de nos pionniers animaliers (anciens comme contemporains, chiens comme tigres) tels des *media* en perpétuelle évolution ? A minima, la question invite à réfléchir la force des rapports inter et intraspécifiques, rapports qui font et défont les existences mêmes d'organismes vivants (humains compris). Au même titre que n'importe quel *medium*, un organisme

vivant ne subit-il pas toujours des logiques croisées d'information et de communication ? Or, généralement associé à la mise en forme de l'inerte et du minéral, l'humain façonnement du monde s'appréhende le plus souvent depuis un point de vue centré sur l'inorganique et sur le potentiel de transformation qui lui est associé (pensons humanités numériques ou encore intelligence artificielle). C'est ainsi que le sable peut être transformé en microprocesseurs ou devenir du verre, tandis que la pierre peut servir à la construction d'abris ou de projectiles. Mais qu'en est-il du végétal et de l'animal ? De la rencontre entre *bios* et *techno* ? En élargissant certaines de nos conceptions technogéniques à l'organique et en interrogeant ainsi le véritable caractère mutagène de ces plasticités, je propose de réfléchir à l'expressivité inexplorée (le potentiel) qu'elles contiennent.

*Media-oriented modes
of affectiveness*

À la croisée de tout mouvement d'information et de communication gît donc la question des relations, et du lien comme des puissances qui les accompagnent, *entre* organismes et milieux. L'une des dimensions de notre *beastness* s'attache de ce fait à la problématique médiatique, problématique faisant de chaque entité vivante un émetteur-récepteur d'information en même temps qu'un personnage à part entière de la communication.

VARIATIONS SUR LE THÈME DE... L'ANIMAL MEDIUM

Inscrite au cœur des études en communication, l'écologie médiatique déploie ainsi ses analyses autour d'une arithmétique aussi simple que contre-intuitive. Pour elle, $1+1 = 3$. Lorsque additionnés, deux termes, deux chiffres, deux entités, quoiqu'il arrive, produisent de la matière organisée, de l'organisation matérialisée ou encore des discours. L'addition de termes disparates ne saurait être neutre. La mise en contact, la communication et l'échange d'informations *génèrent* toujours autant qu'ils impliquent. La logique est valable pour les empires¹⁶, les routes et les moyens de communication, mais aussi pour les individus. Ses effets s'observent ainsi à l'échelle sociétale comme à une échelle neuronale. Insérer l'animativité inhérente aux rapports humains-animaux

16. Harold Adams Innis, *The Bias of Communication*, Toronto, University of Toronto Press, 1951.

dans un cadre théorique écologique (en l'occurrence, communicationnel et médiatique) offre ainsi quelques outils analytiques importants.

Il est banal de considérer que la technique opère la médiation entre la nature et l'homme. Par cela, on entend généralement que la technique apporte un certain nombre de moyens qui permettent de transformer des ressources naturelles, données d'emblée, en éléments utiles à l'homme. Nous voudrions ici donner au mot de médiation un sens plus fort en montrant que, en particulier dans les processus d'élaboration technique, se spécifient de façon conjointe les dispositifs et les éléments naturels ; loin de pouvoir être décrit par des propriétés intrinsèques des éléments naturels, le caractère de ressource doit être appréhendé comme le rapport construit par la médiation technique entre éléments naturels et formes d'organisation socio-économiques¹⁷.

Chaque organisme peut ainsi être considéré comme le vivant résultat, l'aboutissement, mais aussi le témoin et le messager, d'une évolution millénaire. Mais depuis que quelques-uns se sont vus greffer, à l'extrémité de ce continuum évolutif, une prothèse culturelle (plus exactement, une extension humaine), ces formes de vie animale d'un genre nouveau, la biologie seule ne saurait en rendre compte... De nombreux organismes, notamment ceux que l'on dit « domestiques », sont ainsi l'incarnation de deux histoires, de deux narrations écologiques, de deux lignages : l'un biologique, l'autre culturel. Or, de ce point de vue, et même si ce point de vue est le plus souvent cantonné aux seules machines et à l'inorganique transformé, les études de la science et de la technique ont déployé tout un arsenal visant à mieux comprendre ce que la vie partagée des hommes et des machines offrait lors de situations nouvelles, mais aussi de capital, d'usages, d'interactions, de modes de vie, d'affect, de devenirs, enfin¹⁸. Il s'agit dans ces cas-là de penser non seulement aux conditions de possibilité d'une innovation technique, mais bien aussi à ses effets, à la fois technologiques et sociaux¹⁹.

17. Madeleine Akrich, « Les formes de la médiation technique », n° 60, 1993, p. 92.

18. Madeleine Akrich, Bruno Latour et Michel Callon, *Sociologie de la traduction : textes fondateurs*, Paris, École des mines de Paris, 2006.

19. À propos de médiations, de conditions de possibilité et d'élévations au carré, voir les travaux de Thierry Bardini, *Junkware*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 2011.

Il existe ainsi tout un courant, dans les études en communication, qui s'attache à penser la machine, l'outil et la prothèse comme constitutifs de l'humanité, à la fois dans sa genèse et dans son développement. Je voudrais ici reprendre une partie de cet arsenal théorique pour penser non seulement l'outil et la machine inorganique, mais la domesticité animale comme l'un des fondements médiatiques de l'histoire humaine.

Au même titre que les machines sociales qu'on peut ranger sous la rubrique générale des Équipements collectifs, les machines technologiques d'information et de communication (de l'informatique à la robotique en passant par les médias) opèrent au cœur de la subjectivité humaine, non seulement au sein de ses mémoires ou de son intelligence, mais aussi de sa sensibilité, de ses affects, de ses fantasmes inconscients... On ne peut juger ni positivement ni négativement une telle évolution machinique ; tout dépend de ce que sera son articulation avec des agencements collectifs d'énonciation²⁰.

Pour F. Guattari, les machines technologiques d'information et de communication opèrent au cœur de la subjectivité humaine. Pour moi, les machines domestiques, opèrent de manière tout aussi puissante au cœur d'une subjectivité partagée non seulement humaine, mais aussi chienne, simiesque, tigresque ou souricière. En engageant une multitude de devenir, ces machines transpécifiques (re)conditionnent l'existence de toute une ménagerie (humaine comprise), selon une dynamique multifactorielle de sélections et de mise en forme plus ou moins créatives. Ainsi, dire : « sans bêtes, pas d'homme » fait référence à ce cofaçonnage du monde organique. Or, cette inclinaison pour le moins universelle à la mise en forme et à la déformation, je la constate le plus souvent rapportée à l'inorganique, au minéral, à la pierre, à la glaise, au fer ou au silicone. Je propose donc ici de la rapporter à l'organique, aux pattes, aux croupes, aux museaux, à un trafic phénotypique (qui est aussi génotypique) mondialisé. Reprendre ainsi, toujours dans une perspective écologique et médiatique, un ensemble de réflexions déjà opérées sur la machine permet d'en essayer la transition sur l'animal, en particulier lorsque ce dernier est dit

20. Félix Guattari, *Chaosmose*, Paris, Galilée, 1992, p. 15 et 17.

« domestique », c'est-à-dire en passe de devenir non seulement un artefact vivant, mais un vivant artefact.



Figure 8. *Glowing Chimp* (au Yerkes National Primate Research Center, à Atlanta).

De ce point de vue, mon travail s'apparente à une certaine activité académique contemporaine, celle désormais désignée sous l'étiquette un peu lâche d'« études animales ». À l'instar de nombreuses « études culturelles », les études animales s'inscrivent à la croisée de nombreux savoirs disciplinaires (la zoologie, l'anthropologie, la littérature, mais aussi la psychologie, l'histoire de l'art ou encore les études vétérinaires et l'éthologie). La plupart de ces études s'attachent ainsi à mieux comprendre le rôle et l'importance des interactions non seulement biologiques, mais aussi culturelles qui existent entre organismes vivants d'espèces différentes²¹. Leurs adeptes enquêtent du côté de nos assiettes²², de nos laboratoires de recherche²³, de nos foyers²⁴, de nos entreprises de distractions massives²⁵, mais

21. Marianne DeKoven et Michael Lundblad, *Species Matters: Humane Advocacy and Cultural Theory*, Columbia University Press, 2012.

22. Susan Squier, *Poultry Science, Chicken Culture: A Partial Alphabet*, Rutgers University Press, 2012.

23. Jim Endersby, *A guinea pig's history of biology*, Cambridge, Mass., Harvard University Press, 2007.

24. Aubrey Manning et James Serpell, *Animals and Human Society: Changing Perspectives*, London, New York, Routledge, 2006.

25. Ralph R. Acampora, Helena Pedersen, Natalie Dian, *Metamorphoses of the Zoo: Animal Encounter after Noah*, Rowman & Littlefield, 2010.

aussi de nos littératures comparées²⁶, de nos croyances²⁷ et de nos sciences²⁸. Je souhaite ici suggérer, à ces études animales bourgeonnantes, quelques pistes de réflexion sur les rapports entre animalité et communication, c'est-à-dire à la fois sur la vie humanimale partagée, mais aussi sur le potentiel adaptatif et créatif que toute forme de vie recèle.

Dans cette perspective, ce n'est plus seulement l'inorganique, mais bien aussi l'organique, non seulement la technologie, mais le vivant biotechnologisé, non seulement le sable et les microprocesseurs, mais l'ADN et les organismes génétiquement modifiés, qu'il faudrait alors considérer comme le résultat vivant et le vivant processus de *médiations*, c'est-à-dire comme le puissant milieu d'individuations complexes. Dès lors, l'animal apparaît à la fois comme un objet (d'élevage, de reproduction, d'implication), comme un sujet (vivant, souffrant, communiquant, plus ou moins empli d'intentionnalité), mais aussi comme un *medium* (un milieu, un moyen, un intermédiaire). Rappelons que pour la biologie, un medium est la substance à l'intérieur de laquelle ou grâce à laquelle une culture se développe, tandis que pour la médiatique, un medium est une technologie à l'intérieur de laquelle une culture se développe. Pour les études animales, un medium pourrait bien être un organisme vivant à l'intérieur duquel se développe une culture. Ainsi, si l'on pense à n'importe quel animal « domestique » (chien, chat, cochon, poulet, vache, etc.) et que l'on tâche de comparer deux représentants d'une même espèce, force est de constater que l'un pourrait bien être « naturel » (c'est-à-dire plutôt semblable à ses ancêtres, un Husky et un loup), alors que l'autre serait sérieusement bricolé (c'est-à-dire très peu semblable à ses ancêtres, un Shih Tzu et un loup). Fruit d'une longue sélection artificielle, notre équipage domestique traduit à sa façon le potentiel d'information et de communication de la vie animale. Ainsi, la plasticité du chien, du poulet ou de l'humain n'est en aucun cas limitée au poulet, au chien ou à l'humain. Il s'agit là d'une tendance comme d'un potentiel inhérent au vivant et sur lesquels joue l'animalité telle que je la problématise dans ce texte.

26. Aaron Gross et Anne Vallely, *Animals and the Human Imagination: A Companion to Animal Studies*, Columbia University Press, 2012.

27. Sue Donaldson et Will Kymlicka, *Zoopolis: A Political Theory of Animal Rights*, Oxford University Press, 2011.

28. *Animals and Science: From Colonial Encounters to the Biotech Industry*, Éd. Maggie Bolton et Cathrine Degnen, Cambridge Scholars Publishing, 2010.

En incarnant de la sorte le détournement vitalisé de certains processus génétiques et métaboliques, l'existence animale domestique n'a cessé d'être créative, en même temps qu'elle obéissait sans conteste à des logiques résolument productives (économiques, esthétiques ou bien encore politiques). Entre les pressions sélectives de l'environnement (artificielles ou naturelles, extérieures ou intérieures) et les réponses non seulement adaptatives, mais créatives, des organismes vivants, entre ce qui se cherche et ce qui se trouve, gît précisément un terreau animal et animalisable. En explorant ainsi, avec plus ou moins de curiosité ou d'intensité, les leviers d'une véritable expérimentation vitale, un animal domestique produit alors des modes de vie tout à fait expérimentaux. Or, nous avons hérité des Lumières l'idée glorieuse qu'un individu soit une entité à part entière, capable d'autonomie, de libre arbitre et d'indépendance, mais nous semblons (re)découvrir, avec l'avènement de l'âge non plus électrique, mais génétique, les logiques universelles du vivant, c'est-à-dire l'interdépendance et les implications écologiques qui relient ensemble la totalité des formes de vie²⁹.

Il faudrait donc ici, à propos de ces singularités et de ces expérimentations vitales à échelles multiples, trouver un autre terme que « domestique » pour désigner ces trajectoires non seulement originales, mais pionnières. En effet, « domestique » dit bien le foyer et la quotidienneté, rappelle la vie partagée et les compromis incessants, mais oublie un peu trop vite, me semble-t-il, l'appriivoisement, le long et lent processus de familiarisation qu'il charrie nécessairement. « Domestique » oublie la durée. Dans cette mesure, considérer la plupart des animaux domestiques comme les composants actifs d'un dispositif technique, mais aussi social, économique, politique et culturel, permet de mieux saisir le potentiel mutagène de toute interaction humanimale, potentiel transmué le plus possible dès lors que la manipulation humanimale, cette action première de la main humaine sur le corps animal, se pare de biotechnologies. Ainsi le trope (inclinaison *anicole*) rencontre les moyens (scientifiquetechniques) et le vivant animal (nous le verrons dans le cas particulier des souris transgéniques) de se redéployer le long de ces lignes contemporaines.

À propos de dispositif, il est important de dire ici quelques mots. La généalogie d'un tel concept renvoie évidemment aux travaux de Michel Foucault, lorsque ce dernier

29. Lynn Margulis et Dorion Sagan, *Acquiring Genomes*, New York, Basic Books, 2003.

essaie de repérer sous ce nom, [...] un ensemble résolument hétérogène comportant des discours, des institutions, des aménagements architecturaux, des décisions réglementaires, des lois, des mesures administratives, des énoncés scientifiques, des propositions philosophiques, morales, philanthropiques ; bref, du dit aussi bien que du non-dit, voilà les éléments du dispositif. Le dispositif lui-même, c'est le réseau qu'on établit entre ces éléments [...] par dispositif, j'entends une sorte – disons – de *formation* qui, à un moment donné, a eu une fonction majeure de répondre à une urgence³⁰.

Or, en qualifiant de dispositif le réseau possible entre des éléments aussi hétérogènes qu'un règlement ou un bâtiment, Foucault ouvre le champ des disparations et montre l'interconnexion, comme l'interconnectivité du dit et du non-dit, de *ce* qui est avec *ce* qui consiste. Dans le cas des jungles de garage, un tel concept me semble central tant il permet d'ouvrir les logiques commerciales auxquelles je m'attache, à des dimensions supplémentaires. Par-delà la présentation binaire classique qui fait de l'organisme un élément et de son milieu un autre élément à même d'explicitier le mouvement d'adaptation, de réaction, voire de création possible à l'intersection des deux, et qui, ce faisant, pose souvent en termes de surface la rencontre entre deux entités préformées et ainsi réifiées, le concept de dispositif me semble ouvrir les champs relationnels à des niveaux différents et effectivement disparates. Ce jeu d'ouverture-fermeture, Giorgio Agamben essaye de le penser à son tour lorsqu'il propose « tout simplement une partition générale et massive de l'être en deux grands ensembles ou classes : d'une part les êtres vivants (ou les substances), de l'autre les dispositifs à l'intérieur desquels ils ne cessent d'être saisis »³¹. Si cela dit bien l'étendue comme les rapports de pouvoir associés à ces espaces à l'intérieur desquels vivants et non-vivants se meuvent, si cela dit bien aussi les positions respectives des uns et des autres de même que leurs puissances, cela me semble, en revanche, manquer d'une dimension qualitative. Je veux dire qu'une telle partition suppose de nouveau la distinction entre organismes et milieux, entre êtres vivants et dispositifs. Or, il m'apparaît clair qu'une telle distinction

30. Cité par Giorgio Agamben, *Qu'est-ce qu'un dispositif ?*, Paris, Payot & Rivages, 2007, p. 8 et 9.

31. *Ibidem*, p. 30.

empêche de penser le mouvement entre ces deux termes en ce sens où les distinguer suppose la préinstance de leur forme sur, par exemple, leurs devenir. Encore une fois, dans le cadre des jungles de garage, supposer une forme avant les forces, c'est risquer d'enfermer trop tôt ce qui, *de facto*, ne peut se jouer entièrement dans la forme. C'est ici l'une des raisons principales pour laquelle je mobilise les travaux de Simondon, qui pense l'individu comme la forme d'une solution (comme le résultat, toujours provisoire, mais métastable, d'une résolution), et ainsi invite à considérer le problème et les disparations qui le sous-tendent avant l'information et la prise de forme. La résolution et les processus qui y sont associés deviennent alors plus importants que les résultats en tant que tels. Encore une fois, il faut ici penser à l'individu depuis son individuation, plutôt que le contraire (j'y reviens en détail dans l'étude 4). En attendant, je reconnais l'importance du concept de dispositif proposé par Foucault en ce sens où il ouvre la pensée de l'individuation à de nouveaux rythmes, à des dimensions et des intensités nouvelles. Par ailleurs, sa visée stratégique et politique me paraît tout aussi importante à souligner dans le cas des jungles de garage, dont nous verrons plus loin les implications en termes, notamment, d'une gestion biopolitique des corps animaux. Dans ces cas-là, dit et non-dit, règlements sanitaires et propositions philosophiques s'avèrent déterminants pour le devenir non seulement de l'animal ou de sa jungle, mais des différents éléments qui composent ici d'autres échelles, infra et supraorganismiques. Cette conceptualisation, particulièrement dans sa reprise et dans la partition qu'Agamben propose à sa suite, me semble manquer cruellement... d'animation, c'est-à-dire de mouvements *entre* ce qui est ici, quasi d'emblée, fixé et divisé.

C'est pourquoi le concept de maillage, développé par Tim Ingold, me paraît plus intéressant en ce sens où il figure précisément moins un dispositif qu'un champ relationnel.

[...] *there is no inside or outside, and no boundary separating two domains. Rather there is a trail of movement and growth. Every such trail discloses a relation. But the relation is not between one thing and another – between the organism “here” and the environment “there.” It is rather a trail along which life is lived. Neither beginning here and ending there, no vice versa, the trail winds through or amidst like the root of a plant or a stream between its banks. Each such trail is but one strand in a tissue of trails that together comprise the texture of the lifeworld. This texture is what I mean when I speak of organisms being*

*constituted within a relational field. It is a field not of interconnected points but of interwoven lines ; not a network but a meshwork*³².

Mais retour à la fable et à ses pouvoirs, qui veulent que *dans* la plasticité du vivant et son détournement, homo sapiens trouve les moyens de son évolution, en même temps qu'une occasion renouvelée de réfléchir à son sort.

Dès lors, si l'ADN est effectivement ce grand mécano avec lequel jouer, se dépasser et se réinventer, c'est aussi une cause sérieuse de dommages pour nos croyances les plus intimes³³. Tapie à l'intérieur même du génome, la manipulation de ce fameux code pourrait bien avoir raison de nos murs et des identités. Cette culture animale émergente qu'incarne à sa manière chacun de nos portraits développe précisément une série de charges portées à l'encontre de nos murs. Technologiquement orienté, industrielle et moléculaire, ces cultures animales contemporaines nous rappellent non seulement la plasticité des existences, leurs latitudes et nos marges de manœuvre vis-à-vis de nos ancêtres et de leur mode de vie, mais bien aussi la perméabilité de ces mêmes existences. Sans l'aide de notre entreprise animalière (qui peut se figurer sous les traits d'un animal de compagnie, d'un hamburger, d'un vaccin ou encore d'une colonie bactérienne digestive), il n'y aurait pas d'humains. Ce *bios* sous tutelle que nous abritons (au sens propre comme au figuré) modifie bien sûr notre conception du patrimoine génétique des individus, mais bouleverse aussi nos conceptions relatives à ce qu'est un animal et à ce que nous serions, à sa suite, de plus, de moins, de semblable, d'autre. De ce point de vue, les biomédias ne sont pas des nouveaux médias. Les *media* ont toujours été *bio*³⁴.

32. Tim Ingold, *op. cit.*, p. 69 et 70.

33. Thierry Hoquet, « Bricolages », *Critique*, n° 709-710, juillet 2006, p. 516-528.

34. Je pense ici aux travaux d'Eugene Thacker, qui s'efforce de repenser la théorie médiatique depuis le mariage de l'informatique et de la génétique. Voir en particulier son livre : *Biomedias*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 2004. Or, nous verrons un peu plus loin, avec le portrait d'OncoMouse^{MD}, que la manipulation humanimale a tôt fait du *bios* un milieu de culture. Ainsi, plutôt que de penser les biomédias comme les dernières créatures engendrées par notre *mediatite* contemporaine, je suggère, notamment grâce au concept d'« aniculture », la prise en compte d'un mouvement plus profond, et qui serait cet enchevêtrement archaïque de *bios* et de techno. En s'adressant d'abord au corps, c'est-à-dire à l'organique, n'importe quel outil est de nature biologique. La véritable différence avec l'aniculture réside pour moi dans le caractère retors de la manipulation, en ce sens où l'outil « animal » et la main humaine sont

Dans une perspective à la fois anthropologique et médiatique, il me paraissait donc important de souligner, dans cette première étude, la puissance du pouvoir animal, en montrant notamment les puissances, les leviers et certaines des conceptualisations possibles. Même cantonné à la cage, cet exercice du pouvoir animal n'en est pas moins l'un des passages obligés du devenir collectif qui nous implique tous (il faut bien fabriquer la cage ou faire avec lorsque le voisin se décide à en fabriquer une). L'animal « domestiqué » n'est donc pas seulement un véhicule passif réductible à un dispositif de transmission ou à quelques signaux (isolé et docile), il est aussi milieu, intermédiaire, dispositif de production et message (impliqué et retors).

Cette hypothèse d'une culture extensive peut bien sûr être racontée à partir de chacun des points de vue des acteurs impliqués : c'est une nouveauté culturelle dans l'histoire humaine que de faire activement entrer des animaux dans des registres inédits de comportements, phénomène culturel qui s'ajoute à une longue liste de ceux qui désignent l'appropriation et la domestication ; c'est une nouveauté culturelle pour ces animaux que d'entrer dans ces registres inédits. Mais l'idée d'une culture extensive, convoquant des êtres les plus divers, une culture au sein de laquelle des inventions se propagent dans des réseaux compliqués où humains et non-humains se font mutuellement faire des choses, se font agir, où les chimpanzés font faire des choses à leurs chercheurs et encouragent ceux des cochons à inventer à leur tour de nouvelles propositions, me semble pouvoir raconter ce qui nous arrive dans des termes qui mettent en appétit par rapport au devenir possible de cette histoire : multiplier les lieux qui, progressivement, composent un monde commun³⁵.

organiques, donc tous deux doués d'une plasticité en même temps que d'une sympathie (pour parler comme Bergson) particulières.

35. Cette hypothèse d'une culture extensive que Vinciane Despret développe ici (dans Jean Birnbaum, *op. cit.*, p. 126), me paraît très importante à considérer dans le cas de nos jungles de garage, qui impliquent, le plus souvent, côté humains, non seulement des chercheurs ou des scientifiques, mais des individus tiers, sans formation éthologique ni diplôme particulier, et qui, pourtant, vivent avec des organismes rarement *testés*, comme dans le cas des tigres, par exemple, et, ce faisant, font ensemble leurs premiers pas dans une culture extensive sans protocole ni hypothèse.

Dès lors, l'animalité bricolée, telle que notre premier portrait la suggérait et telle que l'histoire de la « domestication » peut l'enseigner, est non seulement porteuse d'affects, d'argent, de pouvoir, mais donneuse d'affection, de vie, de leçons. Plutôt, donc, que de considérer ces animaux transformés (humains compris)³⁶ tels les ambassadeurs d'un moderne cabinet de curiosités, je propose de penser leurs transformations, mais d'ailleurs la « transformabilité » qu'elles supposent, de manière coconstitutive, c'est-à-dire imbriquée et embarquée.

But if it is easy enough to say we must "recognize the plant [animal?] as autonomous power," even a superpower, we must somehow do the more difficult work necessary to inhabit this space where plants present a paradoxical and uncanny "autonomy" when we are most directly and unmistakably linked to them.

Richard Doyle

36. Nous verrons plus loin, grâce notamment aux travaux de Simondon, quels pourraient être les différents degrés de cette transformation, du physique au collectif, en passant par le vital et le psychique.

Rachel

Une cage allait à la recherche d'un oiseau.

Franz Kafka, *Réflexions*

Dans ce deuxième portrait, je poursuis mon entreprise biographique, et continue d'arpenter le commerce humanimal en m'attachant cette fois-ci aux devenir d'une autre population animale singulière, les chimpanzés. En Amérique du Nord, parmi les dizaines de milliers d'animaux « exotiques » qui y vivent actuellement, figurent en effet plusieurs milliers de *Pan troglodytes*. Majoritairement nés en captivité, la plupart sont dans les faits nourris, logés, blanchis, parfois même « occupés » et « enrichis ». C'est ainsi que loin de leurs écosystèmes habituels, ces chimpanzés du *xxi*^e siècle composent une multiplicité pionnière. Une part croissante d'entre eux évolue dans ce que l'on appelle des « sanctuaires ». Déplacée, errante ou réfugiée, cette colonie pénitencière un peu particulière peuple aujourd'hui plusieurs dizaines de centres, spécialement conçus pour les « accueillir », les laissés-pour-compte d'un trafic aussi prospère que problématique.

Alors que le portrait de Honey nous a permis de mieux saisir l'étendue et l'entrecroisement des ramifications (historiques, géographiques, biologiques, zoologiques, médiatiques, juridiques, scientifiques ou encore philosophiques) de notre *beastness*, le portrait de Rachel devrait nous aider à mieux comprendre certaines des logiques affectives œuvrant au cœur même de nos humanimalités bricolées. Du macroscopique au microscopique, je souhaite donc ici jeter un regard, et m'attacher de la sorte au destin d'un sanctuaire en particulier, canadien cette fois-ci, et à l'animalité modulée qu'il loge

(animalité qui est à la fois fruit *et* rejet d'une industrie biomédicale controversée, mêlée d'entreprises militaires devenues obsolètes et de studios hollywoodiens en faillite). C'est ainsi que je reviens sur un mode d'existence humanimale particulier : celui, problématique, d'une population déplacée, coincée, pourrait-on dire, entre une carte perpétuellement retravaillée (ce que l'on se représente *comme étant* une vie de chimpanzé) et un territoire continuellement négocié (la vie que mènent *effectivement* certains chimpanzés). En détaillant de la sorte, par l'entremise de Rachel et de la Fondation Fauna, l'importance d'une économie animalière florissante, j'insiste sur ce brassage quotidien (maillage) qu'alimentent en continu dollars et cobayes, protocoles et scénarios, chairs et de représentations. Plutôt qu'une énième carte pour dire le pays de chimpanzé, je propose ici un jeu d'écriture sur ces différences qui *nous font* et *les défont* sans cesse, mais qui, toujours, nous rassemblent et nous ressemblent.

INSTASE

Rachel aura 35 ans cette année. Elle est née en Oklahoma, à Norman, pour être précis, dans les cages de l'Institute for Primate Studies, centre de reproduction hyperactif à l'époque, et qui devait jouer un rôle de premier ordre dans l'existence et la composition d'une colonie de chimpanzés américains¹. Achetée par un couple fortuné, Rachel a grandi en Floride, dans une propriété luxueuse, sous le regard fasciné de ces « parents » sans enfants. Pendant trois ans, elle a vécu dans un appartement privé, doté d'une garde-robe taillée sur mesure et d'un spa. Régulièrement, Rachel était l'attraction de dîners mondains, régaland de ses grimaces petits et grands convives. Elle a grandi ainsi, sans aucun contact avec les siens, en s'attachant à ses parents trop humains pour comprendre qu'elle deviendrait un jour adulte, qu'elle serait non seulement belle, mais grosse. Après la séparation du couple (Rachel avait alors trois ans), le chimpanzé a été confié aux bons soins de sa nourrice, elle qui s'était tant attaché à l'animal, mais qui n'aura jamais les moyens (financiers comme politiques) de s'en occuper en dehors d'un travail payé et qui, donc, pour quelques centaines de dollars, la revend rapidement au Laboratory for Experimental Medicine and Surgery in Primates (LEMSIP). Elle habite alors dans une petite cage,

1. Il peut être intéressant de noter ici que ce même institut sera aussi le point de départ de chimpanzés appelés à devenir célèbres, comme Washoe ou Nim Chimpsky.

au centre de laquelle se balance un pneu. Elle participe à trois études, toutes invasives, et subit 39 biopsies du foie. Derrière les barreaux, elle rencontre, pour la première fois, quelques-uns de ses congénères, retrouvant peut-être quelques frères et sœurs comme elle dispersés. La carte des mouvements chimpanzés aux États-Unis et au Canada, dans la dernière moitié du xx^e siècle, est une carte éminemment politique où les animaux sont produits et élevés (c'est comme cela que l'on devient un chimpanzé nord-américain, disent les studios de cinéma californien). Le centre-est abrite des terres immenses où l'agriculture intensive aura eu raison de plusieurs populations mammifères indigènes, et une côte est, intellectuelle, scientifique, tout entière, est occupée de protocoles, d'hypothèses sur nos origines déracialisées et réanimalisées. Rachel est l'une de ces trajectoires, une histoire singulière, distinguable, mais non dissociable d'un mouvement humanimal continental dont la défense du droit des animaux nord-américaine contemporaine se nourrit encore (de PETA à Peter Singer).



Figure 9. Rachel. Photo : Jo-Anne McArthur².

Prisonnière du LEMSIP, Rachel a montré le violent loisir de détester les armes tranquillisantes, de s'attacher à ceux qui la nourrissaient et de se méfier de ceux (souvent les mêmes) qui

2. On se reportera ainsi avec intérêt au travail de Jo-Anne McArthur et à son site Web : <http://www.weanimals.org/blog.php> (2 février 2019).

la piquaient. Après plusieurs années de bons et loyaux services, Rachel aurait dû être euthanasiée, à l'instar de nombreux cobayes devenus « inutiles », soit parce que trop vieux ou trop « endommagés », soit parce que dans l'opinion publique commence de se lever un vent constant de dénonciation. Le LEMSIP menace ainsi de fermer ses portes. Il est alors approché par un sanctuaire canadien en construction, prêt à accueillir et à racheter plusieurs de ces animaux en fin de carrière. On accepte alors de « donner » Rachel, qui, après 11 années passées au LEMSIP, traverse les frontières, quittant l'État de New York pour le Québec. Depuis plus de 15 ans, elle vit à Carignan en compagnie d'autres chimpanzés, tous rescapés. Ensemble, ils habitent un étrange hospice, espace architectural spécialement conçu, aménagé et organisé pour accueillir ces étranges pensionnaires. La fondatrice du lieu, Gloria Grow, décrit l'endroit comme un curieux mélange entre une prison de haute sécurité, un monastère zen, une maison de retraite et un *deli* montréalais à l'heure de pointe³.

Depuis plus de 10 ans, Grow vit le quotidien de plusieurs chimpanzés, et partage avec eux le plus clair de son temps, de son argent et de son énergie. Dévouée et engagée de longue date dans de nombreuses causes de défense du droit des animaux, mais sans formation en primatologie, la directrice de la Fondation Fauna a un jour décidé (elle se dit elle-même *born again*) de faire tout son possible pour sauver quelques-uns des chimpanzés américains en déshérence dont on commençait alors, en dehors des cercles autorisés, à découvrir le triste sort. À ces cousins infortunés qu'une bifurcation obscure condamne à la cage, elle a voué sa vie. Ses armes, elle les a faites progressivement, développant ses connaissances après un séjour chez Roger et Deborah Fouts (dont l'expérience, les conseils et les contacts l'aideront énormément, puisque Glow suivra finalement leurs pas, et leurs plans de construction, pour construire son sanctuaire). Sans que ce soit réellement prémédité, la voilà devenue responsable du premier centre canadien pour primates en fin de vie⁴. Avec l'aide de son mari, vétérinaire, elle fait construire un bâtiment unique en son genre, spécialement conçu pour recevoir et soigner autant de chimpanzés que d'individualités et de cas particuliers. En effet, la

3. Andrew Westoll, *The Chimps of Fauna Sanctuary*, 1^{re} édition canadienne, Toronto, HarperCollins Publishers, 2011.

4. *Ibidem*.

vie en groupe n'est plus toujours possible, ni même souhaitable, pour de nombreux cobayes, soit parce qu'atteints de maladie grave, soit parce que leurs comportements sociaux sont incompatibles avec un quelconque vivre-ensemble. Il aura donc fallu penser à l'aménagement d'espaces hermétiques, mais ouvrables, à la circulation et à la communication des différentes aires, à la sécurité et au bien-être d'animaux dont on savait qu'ils seraient tout sauf normaux. Mais avant même de savoir quels chimpanzés sauver (la rencontre avec Rachel se fera plus tard, lorsqu'une dizaine de chimpanzés seront exfiltrés en catimini du LEMPSIP déclinant), le couple avait décidé d'offrir à ces animaux un sanctuaire, un lieu où ils pourraient finir leurs jours, et ce, sans qu'aucune « contribution » ne soit exigée de leur part. Les animaux de la Fondation Fauna ne « travaillent » donc pas. Ils ne sont ni exposés au public ni véritablement publicisés (seul le voisinage inquiet de devoir cohabiter avec des « singes qui ont le sida » reçoit beaucoup d'information). En théorie, ces animaux ne servent aucune cause, aucun commerce, aucun caprice ni autre envie anthropomorphe, mais ils sont nourris, logés, blanchis, souvent même divertis. À noter ici que la liste d'attente des bénévoles prêts à donner un peu de leur temps et de leur argent pour participer à l'aventure, qui est non seulement longue (plus d'un an d'attente en moyenne), mais passée au crible des motivations, puisque les bénévoles sont triés sur le volet, devenant ainsi le plus souvent, au bout de quelque temps, membres à part entière de cette communauté, une communauté qui est à la fois hybride⁵ et faite de devenirs réciproques⁶, c'est-à-dire composée de membres hétérogènes, mais dont précisément l'hétérogénéité transforme chacun des membres. Pour le dire en des termes plus conceptuels, il s'agit là d'une écologie foncièrement multispèces, environnementale, sociale et mentale, écologie produite et produisant, de laquelle émerge et une multitude de processus transindividuels, à la fois adaptatifs et créatifs, c'est-à-dire irritants et expressifs.

C'est ainsi que Grow et son équipe rapprochée pourvoient quotidiennement aux besoins d'une douzaine de chimpanzés, formant ensemble une colonie *humanimale* organisée pour et autour de

5. Dominique Lestel, *L'animal singulier*, Paris, Éditions du Seuil, 2004.

6. Chris Herzfeld et Patricia Van Schuylenbergh, « Singes humanisés, humains singes dérive des identités à la lumière des représentations occidentales », *Social Science Information*, vol. 50-2, 2011, p. 251-274.

primates. Chaque semaine, une cuisinière élabore et concocte des petits plats, tandis qu'un accord passé avec les agriculteurs de la commune permet d'acheter des fruits et des légumes biologiques, victuailles disponibles en permanence sur des chariots roulants situés à l'entrée des chambres (ce système de nourriture en libre-service est d'ailleurs une des inventions et des fiertés de Glow, pour qui cela gomme petit à petit le sentiment de manque et de privation desquels certains animaux souffrent cruellement, en même temps que cela évite les contacts répétés, souvent trop proches et par conséquent dangereux, entre les chimpanzés et les équipes responsables de leurs soins). Partie intégrante du dispositif d'« enrichissement actif », une télévision est souvent allumée dans la grande salle, à gauche de la cuisine. Les chimpanzés aiment particulièrement les séries américaines, les publicités pour voitures de sport ou encore les scènes dénudées. Cela n'a rien d'érotique pour Glow, simplement une curiosité enfin assouvie à l'encontre de ces corps humains trop souvent dissimulés derrière des vêtements ou des blouses. Autre particularité : tous les pensionnaires raffolent de la bière Budweiser. Lorsque, par accident, certains chimpanzés arrivent à s'évader de leur quartier et qu'ils peuvent enfin circuler à l'intérieur des espaces habituellement réservés aux humains de la *Chimp House*, ils ne cherchent pas à sortir ou à s'évader du bâtiment (rappelons-nous l'épisode du zoo de Zanesville), mais se précipitent plutôt vers le frigo. Ils se gavent alors de nourriture et vident les bouteilles disponibles avant d'enfiler les gants de caoutchouc pour jouer à faire la vaisselle (les enregistrements des caméras de surveillance sont en ce sens un précieux matériel éthologique !).

Voilà donc ce lieu unique où humains et animaux vivent, d'une manière tout aussi unique, ensemble, où l'expérience mutuelle de l'altérité produit autant qu'elle ouvre des modalités d'interactions nouvelles. Dévoisement, disent certains, expérience en direct diront les autres. Ce qui est certain, c'est que la vie partagée de la Fondation Fauna laisse suffisamment de latitude aux acteurs pour que s'expriment des comportements *a priori* peu évidents, pas toujours prévisibles, mais d'une richesse et d'une diversité à même d'intéresser primatologues et éthologues, mais aussi anthropologues, philosophes et conservationnistes.

De ce contact unique avec les chimpanzés, Glow et ses équipes disent en retirer une immense sagesse, une connaissance approfondie de l'autre que l'on apprend à découvrir à mesure, mais aussi de

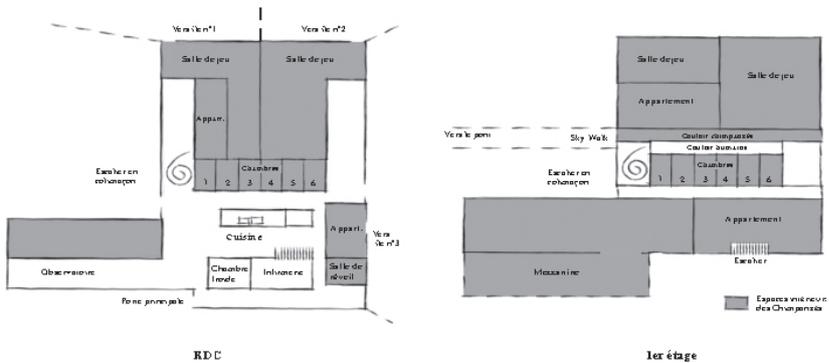


Figure 10. Plan de la *Chimp House* (Fondation Fauna, Québec, Canada).

soi-même qui se dessine en filigrane de cette interaction répétée, de cette cohabitation avec d'autres formes de vie. La Fondation Fauna abrite ainsi quantité de médiations (organiques, machiniques, discursives), et offrent aux humains comme aux chimpanzés un devenir non seulement *medium* mais médium, c'est-à-dire que s'y dessinent les conditions de possibilité d'une communication interspécifique et transindividuelle. Il s'agit là d'un passage créé en direction d'un monde animal aussi rarement écouté que régulièrement menacé, et d'un échange bien réel d'informations entre plusieurs milieux qui, bien que de configurations différentes, restent non seulement compatibles, mais inmanquablement attirés les uns vers les autres. La captivité renvoie ici au statut du captif, mais aussi à la fascination de celui dont on dit qu'il est captif. En ce sens, ces jungles de garage qui reproduisent en miniature des écosystèmes complexes, hautement artificialisés où chacun des participants doit trouver (et le plus souvent faire) sa place, ces jungles de garage fournissent autant d'exemples qu'il existe d'occasions d'interactions renouvelées entre les organismes vivants.

Une telle écologie renvoie au travail *milieux-minique* du chamane, à ces capacités partagées de faire communiquer non seulement les vivants et les morts, mais bien les vivants d'espèces différentes. Écouter, fréquenter, travailler avec, c'est souvent (re)découvrir un monde animal oublié (le sien y compris), c'est cultiver une facette supplémentaire de cette réalité que les contacts communs d'un zoo ou d'une animalerie ne font jamais qu'effleurer. Les chimpanzés et les

humains qui composent cette étrange communauté qu'est la Fondation Fauna nourrissent ainsi, depuis plus de 10 ans, les leviers hybrides d'une existence collective partagée, et, ce faisant, se découvrent acteurs et vecteurs d'une communication inédite entre les organismes vivants.

EXSTASE

À la Fondation Fauna, il n'y a plus d'aiguilles ni de tranquillisants, mais bien une autre modalité du vivre ensemble, une autre facette de la vie animale partagée. Là-bas, l'animal est affranchi de toute objectivation et n'est plus un simple moyen permettant d'atteindre une fin. Il n'est ni un cobaye au service de la science, ni un nouvel animal domestique, ni même un compagnon de substitution affective (quoique...). Ce changement de statut et de considération libère ainsi les pensionnaires d'une identité jusqu'ici essentiellement indexée sur leur utilité. En ce sens, la biographie de Rachel et les existences qu'elle exemplifie sont révélatrices d'un pendule affectif puissant au bout duquel balancent des milliers de vies animales. En effet, la vie de Rachel n'est pas sans rappeler celle de nombreux animaux ayant passé ou passant leur existence à la croisée d'affects anthropomorphisés, au gré d'une économie politique déterminante⁷. Animaux de cirque, animaux de laboratoire, animaux de compagnie, combien d'existences dépendent aujourd'hui de ce commerce lucratif où la bête sert tour à tour de cobaye, de clown ou encore de poupée ? Le docteur

*Such an unfortunate
cousin, sentenced by an
occult diversion to prison
while, on the other side of
the bars, fiercely stands this
other primate, pleased to
call himself human(e).*

Steven Ross, du Regenstein Center for African Apes, à Chicago, responsable chimpanzé de l'Association for Zoos and Aquariums, estime la population américaine à plus de 2000 individus⁸. Autant d'existences, donc, que d'explorations où les conditions et les expériences de vie oscillent selon des considérations humaines à géométrie variable. Bien entendu, la captivité détermine la plupart des

7. Lori Gruen, « Chimpanzee Stories -The First 100 », [<http://www.nytimes.com/interactive/2011/11/08/science/08science-chimps.html?ref=science>] (22 mars 2019).

Chris Herzfeld, *Petite histoire des grands singes*, Paris, Éditions du Seuil, 2012.

8. Steven Ross, « Where Are Chimpanzees in the United States? », [<http://www.chimpcare.org/map>] (17 mars 2019).

modalités et des interactions qui font et défont ces existences. Cependant, la vie partagée, derrière ou devant des barreaux, ne va pas sans permettre aux individus humains et chimpanzés l'expérience d'une certaine nouveauté, la rencontre et le jeu des identités (comme on dirait d'une roue qu'elle joue sur son axe).

Ce frayage biographique est important non seulement pour les individus qui y participent, mais aussi pour leur descendance. Et l'on aurait tort de croire que ces conditions de vie mutantes n'affectent que les individus qui les subissent. Dès lors que les logiques reproductives sont sous contrôle humain (on ne parle bien entendu jamais de « sexe » dans les laboratoires, mais de « reproduction assistée »), l'avenir de l'espèce ou de la lignée tout entière s'en trouve bouleversé. Rappelons que la population américaine de chimpanzés aura oscillé, au gré de la recherche subventionnée (militaire d'abord, dans le cas de la NASA, biomédicale ensuite, dans le cadre de la recherche sur les hépatites et le VIH), de quelques dizaines d'individus à plusieurs milliers⁹. Au tournant du siècle, de nombreuses associations de défense des animaux ont réclamé l'abolition de toute forme d'expérimentation sur les primates. À la suite d'un lobbying savamment orchestré, le parlement américain a finalement voté, en décembre 2011, une loi condamnant l'utilisation de chimpanzés dans l'industrie biomédicale¹⁰. Désormais, les centres de reproduction ne seront plus financés par la recherche gouvernementale. Cette décision risque de mener à l'engorgement des quelques sanctuaires existants, ces derniers préférant souvent « adopter » les déclassés plutôt que de les voir euthanasiés¹¹. Cette loi pourrait donc bien avoir au moins autant d'impacts sur la vie des chimpanzés américains, en termes de natalité, mais aussi de population, qu'un virus ou une déforestation pourrait en avoir sur des populations ne vivant pas en captivité. Il s'agirait dans ce cas d'une véritable pression sélective, non seulement naturelle, mais bien intrinsèquement biopolitique¹².

Que ce soit pour aider la conquête spatiale ou pour enrichir les connaissances épidémiologiques, les chimpanzés auront chèrement

9. Allison Argo, « Chimpanzees. An Unnatural History », Chicago, Questar, 2008.

10. James Gorman, « U.S. Suspends Use of Chimps in New Research », *The New York Times*, 15 décembre 2011.

11. Il pourrait être intéressant de réfléchir cette tendance en termes de syllogomanie.

12. À propos de biopolitique, de filiation et de génération, voir en particulier Cary Wolfe, *Before the law: humans and other animals in a biopolitical frame*, Chicago, London, The University of Chicago Press, 2013.

contribué à « l'avancement » des sociétés humaines¹³. Sacrifiées sur l'autel du progrès, plusieurs milliers de ces existences auront ainsi marqué l'histoire contemporaine occidentale (sans jamais que l'on ne les commémore ni d'ailleurs que l'on se souvienne véritablement d'une telle contribution). Pourtant, le fait que l'humanité se cultive au contact des animaux n'est pas nouveau. La tradition d'un apprentissage sapiens, qui ne serait possible que grâce à l'observation ou à la vie partagée d'autres animaux, remonte au moins jusqu'à l'Antiquité, où la notion grecque de « métis » disait bien la forme d'intelligence développée par les hommes au contact de l'animal¹⁴. L'idée était alors que pour devenir pleinement homme (on ne disait pas encore humain...), il était impératif de devenir d'abord renard ou poulpe, c'est-à-dire de passer suffisamment de temps au contact de ces non-humains dont on valorise alors l'intelligence, les capacités adaptatives, l'imagination. La métis était cette ruse impossible à obtenir sans l'aide et l'enseignement de ceux qui n'étaient pas hommes. En ce sens, le xx^e siècle aura sans conteste donné à ce trope ancestral la forme et le visage d'une véritable exploitation. Au creux de notre métis contemporain gît ainsi un rapport violent d'asservissement, reposant sur une supériorité fantasmée, mais performative, aux conséquences souvent dramatiques. À cet égard, la rédemption hollywoodienne mise en scène dans les dernières versions de *La planète des singes* est éclairante : que ce soit dans un laboratoire de biotechnologies ou dans un foyer américain recomposé, que cela passe par le travail en commun (la triade du scientifique, du cobaye et de l'institution) ou par la cohabitation domestique (recueillir et élever un bébé chimpanzé comme on le ferait d'un petit humain), la vie partagée recèle toujours une part de découvertes et de créativité... modalités indécidables à la fois réflexives et révélatrices, mais toujours productrices de connaissances et de pratiques nouvelles. Autrement dit, vivre avec un animal n'est jamais neutre, tant cela débouche toujours sur une forme de relation individuante, c'est-à-dire risquée, capable de remettre en question les normativités associées à une humanité dont on croit pouvoir stabiliser, par ailleurs et coûte que coûte, les modalités. C'est hors norme, donc, au-delà et en deçà du normal, et sans que cela devienne pour autant pathologique, mais que cela puisse même éventuellement

13. *Animals and Science: From Colonial Encounters to the Biotech Industry*, op. cit.

14. Marcel Detienne et Jean Pierre Vernant, *Les ruses de l'intelligence : la métis des Grecs*, Paris, Flammarion, 1974.

devenir psychogénique, que se jouent continuellement nos relations humanimales. Pour autant, chaque époque et chaque société déploient une série de rapports qui lui sont propres. Tel un marqueur important des dynamiques individuelles et collectives, les cohabitations humanimales reposent alors sur une conception marquée, bien que changeante, de l'altérité. En ce sens, elles disent beaucoup des humains et de leurs temps. De ce point de vue, les nôtres sont particulièrement schizophréniques. D'un côté, nous traitons certaines bêtes comme si elles n'étaient que de simples objets, de l'autre, nous choyons certains animaux comme s'ils étaient des demi-dieux. Ceux destinés à nos assiettes vivent ainsi des existences véritablement concentrationnaires, tandis que ceux destinés aux coussins brodés coulent des jours on ne peut plus paisibles. Au creux de ce système se dessine une conception relative de la vie animale, où toutes les vies ne semblent pas disposer de valeurs égales, mais plutôt devant être valorisées en fonction des liens qui relient, entre elles, différentes existences. En ce sens, s'intéresser sérieusement à ces sanctuaires et à la vie qui s'y mène pourrait bien aider à mieux mesurer l'importance humaine pour la vie animale et vice versa.

En ce qui concerne les sanctuaires, qu'il s'agisse des fondateurs, directeurs, soigneurs ou bénévoles, tous semblent unanimes : vivre au contact de chimpanzés a littéralement changé leur vie, sauvé leur couple, aidé à leur réinsertion sociale, à un sevrage, ou encore donné à leurs existences précédentes, en quête de sens, la consistance d'un véritable combat, parfois même d'une vocation. Il est ici permis de mieux saisir la nature de ces liens humanimaux tissés entre des chimpanzés rescapés et des humains qui, bien que sauveurs, se disent souvent eux-mêmes sauvés, comme leurs animaux. Dans ces conditions, acter le simple fait que quelques individus (rares si l'on mesure le privilège qui est celui de vivre au quotidien avec des chimpanzés) cultivent précieusement la transpécificité de rapports hybrides est, me semble-t-il, significatif. Ces rapports, faits de patience, de résilience, parfois de dévotion, ne sont pas sans rappeler le sens premier du mot « sanctuaire » et certaines de ses connotations religieuses qui renvoient directement à l'idée de sacré. Et peut-être cette cohabitation humanimale extraordinaire est effectivement un peu sacrée, un peu religieuse dans cet accès à un autre, à un au-delà qu'elle permet. Le latin *religare* ne dit-il pas justement ce lien tissé entre deux mondes ? Et s'il ne s'agit pas ici nécessairement de terrestre et de spirituel, il s'agit assurément de tangible et d'intangible, d'existences et de

disparitions. Tout primatologue sait le privilège qui est le sien... lui qui partage, avec une forme de vie non humaine, à la fois si proche et si lointaine, la richesse d'une communication. Cette proximité, cette mise en relation irritante, repose souvent sur un fantasme de contrôle, même le non-contrôle absolu de la Fondation Fauna. Pour qui les chimpanzés doivent être laissés tranquilles, mais tranquilles en cage, même ce non-contrôle est contrôlé. C'est donc bien un problème de modalité qui nous occupe, modalités d'une relationnalité qui disent plus qu'un simple contact, modalités qui ouvrent sur un régime qualitatif d'informations et de communication, d'irritations et d'expression. Or, une fois que l'on comprend qu'il n'existe pas de fondements éthologiques ou métaphysiques solides derrière la mise en quarantaines des espèces, cela ouvre sur une question de formes, d'expériences, d'imagination, un questionnement de nature esthétique et étique très différent de nos habituels découpages biologiques, politiques et monothéistes.

Les sanctuarisés dont il a été question dans ce chapitre peuvent apparaître tels les médiums singuliers d'espèces humanisées, plus habitués aux imageries hollywoodiennes d'une planète singée qu'à l'existence véritablement irritée de primates vivant désormais un peu partout sur la planète. Passeurs de mondes, ils ont de notre appartenance vivante une autre image, d'autant plus imaginative que sont partagées ses imaginations croisées.

HÉTÉROSTASE

Plutôt que de définir *a priori* ce qu'est (ou n'est plus) un animal, un chimpanzé ou un humain, l'analyse d'une jungle de garage, comme peut la figurer sans l'y restreindre un sanctuaire pour chimpanzés, une collection privée de félins ou un élevage reproductif d'animaux exotiques, permet de s'attacher à ce qu'est (ou n'est pas) une *existence* animale et aux différentes manières dont se réorganise un quotidien partagé lorsqu'émergent des conditions de vie inédites.

Dans ce chapitre, j'ai donc tâché de rendre compte d'un lieu étrange où la vie partagée d'humains et de chimpanzés génère autant qu'elle active le potentiel explosif d'existences jusqu'ici infréquentées, à la fois baroques et originales. Cette culture *humanimale* contemporaine, marginale et parfois souterraine donne désormais naissance à de véritables espaces postnaturalisés, espaces où de nombreux chimpanzés vivent « humainement » tandis que plusieurs humains

vivraient presque « chimpanzément »¹⁵. Reformulons : où humains et chimpanzés, ensemble (même si différemment, et de manière différentielle), s'individuent conjointement, selon des logiques partagées, à des vitesses et selon des intensités différentes, bien qu'opérant simultanément. Bien entendu, les comportements des uns et des autres répondent encore et toujours en partie à l'héritage millénaire qui les a forgés. En d'autres termes, un chimpanzé reste chimpanzé ; un humain, humain. IL est difficile de ne pas considérer la puissance épigénétique de certains facteurs, intra et interspécifiques¹⁶. Difficile, en fait, de ne pas accorder d'importance à la reproduction assistée et intensive, aux régimes alimentaires calibrés, aux interventions biomédicales répétées, à la prise quotidienne d'expédients, bref, à un spectre de liens affectifs hybrides et, plus généralement, à toutes ces interactions mutagènes qui sont présentes dans ces communautés composites. Comment, dès lors, ne pas repenser formes et forces, rôles et mouvements, aujourd'hui capables de redonner à nos ontologies spécifiques la gueule et le visage d'existences particulières ? Sexe sous surveillance, drogues obligatoires et individuations pionnières transforment désormais non seulement les corps et les identités de nombreux primates, humains compris, mais aussi les sociétés et les représentations mentales qu'ensemble, nous nous voyons contraints de recomposer.

La nouveauté, le caractère presque surréaliste de certaines situations (un chimpanzé qui joue à la poupée, mange bio, consomme des antidépresseurs et raffole des séries télé), l'inédit et l'aspect problématique de ces existences animales, tout cela ne saurait complètement répondre à une simple logique d'adaptation préétablie, logique qui renverrait à un mode prédéterminé de normalité ainsi maintenue, sorte de boucle de rétroaction spéciste. Dans ces conditions, penser en termes d'évolution créatrice¹⁷ (plutôt qu'en termes d'évolution simplement adaptative) insiste sur le caractère innovant et viable de certains comportements. Cela permet ainsi de rendre compte des élévations au carré qu'induisent ces situations nouvelles et de traduire la vie partagée d'organismes qui, bien que cousins, restent aujourd'hui

15. À propos de domestication réciproque, voir Dominique Lestel, « How Chimpanzees Have Domesticated Humans: Towards an anthropology of human-animal communication », *Anthropology Today*, vol. 14-3, juin 1998, p. 12-15.

16. Étienne Danchin et coll., « Beyond DNA: integrating inclusive inheritance into an extended theory of evolution », *Nat Rev Genet*, vol. 12-7, juillet 2011, p. 475-486.

17. Henri Bergson, *op. cit.*

encore éloignés. Il n'y a pas si longtemps, les sociétés occidentales découvraient l'existence des grands singes. Fascinés, nous les aurons capturés, enfermés, étudiés, dressés et finalement, peut-être, redécouverts. Certains primatologues auront ouvert les portes à une meilleure compréhension de ces animaux, tandis que les industries culturelles continuent de forger les représentations populaires associées à ces derniers (de ce point de vue, les publicités, les dessins animés comme les productions cinématographiques sont à la fois révélateurs d'une fascination collective, d'une peur partagée et d'une attirance indélébile vis-à-vis de ceux qui, à la fois, nous ressemblent tout en étant si différents). Cette étrange relation, infiniment récente au regard de nos histoires évolutives respectives, aura inéluctablement rapproché ces familles taxonomiques¹⁸, à un point tel que, dans certains cas, l'union sera consommée. Suffisamment proches de nous pour servir de modèles ou de moteur, les protocoles scientifiques comme les œuvres de science-fiction arbitrent entre points communs et différences, oubliant souvent qu'une opposition est aussi une certaine forme d'association.

Coincée entre une série de savoirs multiples (biologiques, éthologiques, mais aussi anthropologiques et culturels), à la fois réels et fictifs, alimentée par quantité de discours (politiques, historiques, éthiques ou même cinématographiques), discours qui accompagnent les savoirs en question, fraye aujourd'hui, la fragile existence d'une colonie animalière pénitencière à bien des égards exemplaire. De moins en moins « sauvage », de plus en plus artificialisée, à la fois sujette à manipulation et productrice de liens psychoaffectifs, cette colonie fait territoire.

VARIATIONS SUR LE THÈME DU... TOTEM

Le 24 décembre 2011, dans un contexte médiatique un peu vide de nouvelles fraîches, était annoncée la mort de Cheetah. À l'âge de 80 ans, au Suncoast Primate Sanctuary, à Palm Harbor, en Floride, mourait ainsi le compagnon légendaire de cet autre roi de la jungle, version bande dessinée, qu'est Tarzan. En ce soir de Noël, l'ogre médiatique se délecte, tandis que représentations et divertissements se mêlent et se mélangent autour d'une photogénie puissante. Une

18. À propos de rapprochement et de connectivité, voir la magie humanimale de David Abram, *The Spell of the Sensuous: Perception and Language in a More-Than-Human World*, New York, Pantheon Books, 1996.

rapide recherche sur Google montre bien l'étendue des bribes identitaires semées derrière l'animal. De Cheetah, il restera donc de nombreuses d'images, des clips et des séquences vidéo, quantités de publicités et d'extraits de films. Compilées, ces traces numérisées forment à elles seules une oraison funèbre à la fois rapide et efficace. Pourtant, à l'image de ces quelques humains ayant emprunté la peau de Tarzan le temps d'un tournage, l'animal qui vient de décéder n'est pas *vraiment* Cheetah, mais plutôt l'une de ces nombreuses doublures, c'est-à-dire un acteur (ayant plusieurs fois le rôle de Cheetah) répondant au doux nom de Org. Du coup, qu'est-ce qu'être acteur peut bien vouloir dire pour un chimpanzé ? Qu'est-ce qu'un chimpanzé peut bien *acter* ? Combien sont-ils alors à avoir « joué » Cheetah ? Combien sont-ils de qui nous pourrions dire qu'ils ont été « été » Cheetah ? Certaines jungles de garage réclament en effet la possession du vrai Cheetah... probablement parce qu'un « singe », pour toute une génération occidentale, c'est toujours un peu un Cheetah... Coincés que sont ces grands singes entre un enclos et une représentation, nombreux sont effectivement devenus des Cheetah. Ajoutons à cela le fait que pour un zoo en bordure de route, avoir un chimpanzé « Cheetahisable » (véritable ou prétendu, peu importe, finalement) est un sacré atout publicitaire et commercial. En fait, la logique est frappante pour les médias. Pour une nouvelle de Noël, peu importe que Cheetah soit la vraie Cheetah ou Org ou bien n'importe quel autre chimpanzé (on retrouve la puissance de nos cosmologies spécistes à l'œuvre), ce genre d'histoire animale est la bienvenue. Puis, de toute manière, qui pourra dire la différence¹⁹ ? Qui est suffisamment familier de la situation, de ces individus pour noter ces différences qui feraient la différence ?

Noël est désormais derrière nous, ou devant, c'est selon. Mais j'aimerais poser ici, avec Cheetah, la question du Totem. Autre volet de notre *beastness*, la mort de Org (Cheetah ne meurt jamais, seuls meurent ses incarnations) pose la question de l'identification et me permet de penser le Totem non seulement comme un animal investi de tout un tas de représentations, mais bien comme une forme d'animalité (pas

*Fever made more animals
than ovaries ever did.*

19. Andrew Woods, « Me Cheeta... no, me Cheeta: the myth of Tarzan's favourite chimp », *The Guardian*, 28 décembre 2011.

nécessairement organique, d'ailleurs) servant à nous réinventer en permanence (à mesure précisément que nous totémisons)²⁰. Qu'une ou plusieurs qualités animales soient ainsi isolables et transmissibles, que ces qualités soient *métempsychiques* et *métempsychosables*²¹, voilà donc qui intéresse mon *beastness*. Pour mieux saisir ces qualités associées, pour comprendre avec plus de finesse quelques-uns des ressorts qui fondent aujourd'hui cette association (qui est aussi une sorte de fusion entre un humain et un animal), j'ai mené une petite expérience, rien de très « scientifique », une curiosité, plutôt, à même d'injecter une certaine animativité. Je suis allé voir ceux qui s'y connaissent le mieux en animaux et en magie, à ceux qui totémisent à tour de bras et dont les fièvres fabriquent plus d'animaux que les ovaires, pour reprendre les mots d'H. Michaux. Je suis allé leur demander à des enfants ce qu'était pour eux un « animal ». Un mardi après-midi, je suis allé à l'école primaire Lajoie, à Montréal, demander à des *enfants* s'ils voulaient bien partager un peu de leur animalité avec moi. J'ai alors écrit sur leur tableau le mot « animal » en leur demandant de bien vouloir dessiner sur une feuille de papier ou sur leurs tablettes ce que *ce* mot évoquait pour eux. Une demi-heure plus tard, j'avais devant moi un tas de dessins colorés et une idée plutôt forte du pouvoir de suggestion, ici baroquement totémisé, de l'animal dont nous faisons question...

Curieusement, la plupart des enfants n'avaient pas dessiné *leur* animal de compagnie (la majorité dira pourtant, après l'exercice, avoir un animal à la maison, tandis que tous *ont* une tortue dans la classe).

20. La question du totémisme est une question importante pour l'anthropologie, mais je ne rentrerai pas, ici, dans les controverses que le thème continue de susciter (d'abord entre Américains et Britanniques, entre Frazer et Boas, entre cultures amérindiennes et cultures australiennes, ensuite entre Lévi-Strauss et Descola, entre exorcismes et ontologies). Je rappellerai simplement cette longue association entre animaux, entre animalité, spiritualité et humanité, entre ces caractéristiques propres à l'animal, mais transmissibles à l'humain, et ce, moyennant un dispositif (mythologique, rituel, anthropologique) particulier. Or, ce sont précisément ces logiques circulatoires et leurs transmissions possibles qui m'intéressent ici.

21. C'est-à-dire ici un mouvement véritable des âmes (*anima*, toujours) qui, de corps en corps, sait se propager et infuser non seulement dans le temps, mais dans l'espace. Cette tigréité dont Honey fait encore preuve, mais dont Pat Craig est aussi dépositaire, ne renvoie pas, pour moi, à une autre forme idéale platonicienne, mais bien plutôt à ce qui, de génération en génération, passe de corps en corps, et que les seuls gènes ne sauraient contenir complètement. Sans être moi-même un tigre, je peux pourtant loger une certaine tigréité, c'est-à-dire une qualité et non une forme attachée à l'animal tigre, à un tigre rencontré. Il s'agit donc là d'une affectivité plus ou moins contagieuse et non pas d'un affect *a priori* circonscrit.

Il n'existe pas de lien, ici, entre le corps animal et sa construction sémantique associée, pas d'implication nécessaire, pour ces petits d'hommes, entre le mot et la chose. Certains ont ainsi dessiné un monstre, d'autres une chimère. L'un des enfants a même dessiné le fond d'écran de l'ordinateur familial, sur lequel flottaient d'étranges poissons, mélange de barrières de corail et de l'ami Nemo. Plutôt que la représentation de formes de vie connues, les enfants ont, ce jour-là, opté pour une série d'assemblages véritablement insolites de qualités animales disparates.

Ce petit détour par l'enfance nous rappelle les puissances évocatoires inhérentes à la vie animale. Ma fille n'a pas deux ans, et déjà, ses murs, ses livres, ses pyjamas, ses assiettes en bambou, son mobile, ses jouets sont tout entier baignés de formes animales (pas toujours réussies). Avant de savoir parler, d'avoir vu un éléphant, un lion, un phacochère, les formes tournent dans sa tête, habitent son univers, provoquent (mais qu'en sais-je ?) un imaginaire vivace qui l'accompagne peut-être jusque dans ses rêves. Ces puissances anthropogéniques ne sont donc pas nécessairement fidèles à la réalité des animaux (un peu comme une certaine littérature qui, pendant des centaines d'années, n'avait rien de réaliste, mais qui, depuis quelques décennies déjà, s'efforce majoritairement de dire le monde tel qu'il est)²². Ainsi, charges et décharges animales renvoient non seulement à ces animaux totems, mais bien aussi à certaines animalités dès lors totémisées. Dans le cas particulier de Honey, comme dans celui de Rachel, il me paraît essentiel de rappeler la puissance de suggestion qui accompagne leurs existences, et d'intégrer à notre *beastness* cette dimension totémique, qui n'est pas que fictive, même si fictionnelle, qui n'est pas seulement exorcistique, même si parfois faite d'exorcismes, mais qui est absolument opérative et renvoie ainsi à une

22. Je renvoie ici à une très belle interview du poète argentin Jorge Luis Borges, qui, au seuil de sa vie, réfléchit à haute voix sur ce qu'est devenu la littérature (voir Jean Daive, « Entretiens avec Jorge Luis Borges », Genève, Radio France, 2005.) Bien entendu, cela n'est que très partiel, et loin de moi l'idée de sceller le sort de la littérature contemporaine d'après ces mots. Simplement, la figure est suffisamment importante pour être digne d'écoute, et l'idée suffisamment intéressante pour être creusée. En effet, pourquoi ce réflexe de ne voir dans l'animal qu'uniquement les animaux... Problématiser cette idée d'animalité renvoie ainsi, pour moi, à ces autres formes de vies suggérées par l'animal, mais non réductibles aux animaux et qui, pourtant, sont pleines d'animalités, à la fois transpécifiques, plastiques et contagieuses. Cette idée, je la développe plus en détail à propos de mammoth et de résurrection promise dans Bruce Thomas Boehrer, Molly Hand et Brian Massumi, *Animals, Animality, and Literature*, Cambridge University Press, 2019. p. 301-318.

totémique potentialisable des animaux, donc, peut-être, de l'animal. Rachel est non seulement un chimpanzé, mais elle a été aussi, tour à tour, enfant de substitution, cobaye, ambassadrice et ermite. Sa présence et ses puissances sont ainsi non seulement physiques, mais psychiques et collectives. C'est ainsi que dans ce texte, Rachel non seulement existe, mais consiste et insiste. Ce je(u) d'écriture, dans sa récursivité, modifie les leviers mêmes de l'existence. N'est-ce pas là le principe d'une ambassade, comme celui de toute virtualisation, que de distribuer les présences à distance, que de rendre absent le présent, présent l'absence ?

Ce travail d'écriture, qui est le mien dans ce livre, découle évidemment d'un travail de recherche, mais il est aussi le compagnon maître d'un animal littéraire petit à petit constitué. De ce point de vue, peut-être que ce texte n'est autre qu'une version un peu plus élaborée de ces dessins offerts par les enfants. Peut-être est-ce là aussi un moyen (auquel la livre ne serait être réduit, mais qui néanmoins y participe joyeusement) de redonner à quelques mots la consistance de choses, en même temps que de redonner à certaines choses la consistance d'un mot. Peut-être aussi ce genre de dessin est à rapprocher de ces peintures rupestres, dont je reparle à l'étude 5 et qui mettent en scène non seulement des formes animales en mouvement, mais bien aussi la forme animalisée d'un mouvement, sur une surface, le mur, mais aussi derrière le voile que toute surface ne manque jamais d'être.

Animaux, animal, mais surtout animations.

Animals on LSD

CATS lose their fear of dogs, bat the air, and salivate. They toy with mice instead of eating them. One mother cat allowed mice to suckle her.

MICE pack their bodies into a furry ball in a corner of their cage to avoid contact with sober specifics. When alone, they gnaw any object placed in front of them or in general behave inexplicably.

SPIDERS given low doses weave their webs with exceptional regularity, achieving greater perfection than ever before. At higher doses they spin only loose, disconnected threads.

HORNETS AND WASPS become oversensitive and show aggression tendencies vis à vis their colony.

FISH appear confused, stop having sex and cease to care for their young. Their school disperses.

PIGEONS isolate themselves from other fellows and form a subgroup. They ignore mating signals and nest duty and any caring for their feathers.

RATS show poor orientation during the experiments and run into walls just as often as blind rodents do.

GOATS walk in geometric paths, forming squares, figure eights or Ls.

TOADS AND NEWTS are drained of skin colors.

I. Niermann and A. Sacks,
The Curious World of Drugs and Their Friends

Page blanche conservée intentionnellement

Écriture du vivant

La difficulté, pour une biographie au présent, c'est de ne pouvoir gommer la figure advenue, encore au futur pour l'instant qu'on décrit : il faut rebrousser chemin depuis ce qu'on sait pour tenter de retrouver ce qui, à chaque instant, est indéterminé, tient du hasard et informe le destin.

François Bon,
Rolling Stones, une biographie

Dans une première étude, nous avons vu que les marchés du commerce animal étaient nombreux (centres de reproduction, animaleries clandestines, foires itinérantes, cours arrière, etc.) et diversifiés (production, distribution, vente, « récupération »). Quant aux acteurs, multiples, ils s'intègrent verticalement (autour d'un axe de production, d'une filiation), mais aussi horizontalement (selon un réseau de distribution, une génération). Saisir au mieux ces connexions suppose ainsi une approche croisée des situations d'interactions, une approche qui serait à la fois qualitative *et* quantitative. Dès lors, en me demandant à quoi peut bien ressembler le quotidien de certains animaux postnaturalisés, je fraye un chemin de traverse en territoires ontogéniques. Je m'intéresse à la diversité de toutes ces modalités contemporaines, doublement existentielles et humanimales, dont certains organismes vivants sont aujourd'hui les témoins et les explorateurs. Il s'agit de caractériser un phénomène dont les vitesses, les intensités et les puissances ne cessent d'être modulées, un phénomène au devenir constant, en somme, c'est-à-dire qu'il me faut non seulement

tâcher d'écrire ce que peut être un tel phénomène, mais aussi, et peut-être surtout, de m'attacher à ce qu'il peut faire de vivant et faire aux vivants.

Pour commencer à mieux comprendre la puissance de toutes ces émergences, j'ai proposé (dans nos deux premiers portraits) l'écriture d'une série de biographies. Chacune de ces biographies vise ainsi à cartographier une zone troublée (opaque, mais aussi mouvante et pleine de jeux) du savoir zoologique. Nous avons lu le cas particulier de Honey, ce tigre qui n'en est plus vraiment un, mais qui sans cesse semble devoir se réinventer, tangentiellement, le long d'une certaine tigréité, tigréité contagieuse, puisque infusant chacun de ces corps marqués par sa rencontre avec l'animal. Nous avons ensuite découvert le portrait de Rachel, ce chimpanzé humanisé que ne cesse de renégocier son individualité à chaque milieu qu'on lui impose. Un peu plus loin encore, nous ferons la connaissance de Molloko, condor californien, élevé à la marionnette et chanteur bien malgré lui du *geotagging* animal. Nous ferons aussi la connaissance de Nellie, dauphin devenu acteur, puis athlète, finalement doyen de son espèce. Puis, nous verrons l'étrange cas des souris transgéniques, fabriquées, vendues et reproduites en série avant de (ré)introduire Kanuk, canidé adopté et apprenti ethnographe.

Chacun de ces arrêts sur « existence » pose véritablement problème, tant ils fixent ce qui, par la force des choses, ne peut être et ne serait être fixé. On considérera peut-être alors, et à bon droit, qu'il s'agit, dans ces biographies, d'un regard non seulement arbitraire, mais réducteur, porté à l'endroit d'une forme de vie, comme d'une vie en forme, qui pourtant ne saurait se réduire (autrement que par la pensée ou pour la pensée) à des faits singuliers, à des dates, à des actes ou encore à des témoignages. Pire encore serait d'y voir une simple instrumentalisation d'éléments biographiques au service d'un projet, qui n'est même pas ethnographique, et qui vise pourtant à dire ce que seraient ces êtres, tout sauf imaginaires. C'est pourquoi il me faut prendre la peine de bien distinguer les définitions du mot « biographie », principalement en ce sens qu'elles s'attachent souvent à ce qui est mort, tandis qu'ici, nos biographies sont tout entière tournées vers ce qui vit (non seulement les formes de vie, mais les affects qui traversent et animent lesdites formes). Il ne s'agit donc pas de découper et de recomposer le vivant lui-même en décomposition-recomposition constante, mais bien de suivre (et d'une certaine manière de

chevaucher) les forces compositrices¹ de toute animalité. Toutes les biögraphies, et ce, malgré leurs limites intrinsèques, comportent ainsi une certaine part de réalité humanimale, donc de mouvements qui sont nôtres en même temps que partagés, et qui permettent d’amorcer un questionnement croisé (relationnel, processuel et individuationnel) à propos du vivant en général, mais depuis le commerce de la bête en particulier.

BIÖGRAPHIE

Par « biögraphie », ici, il faut comprendre l’écriture du vivant. La biographie s’intéresse à l’histoire (la petite et la grande) d’une trajectoire de vie identifiable et isolable, c’est-à-dire discernable, mais non dissociable du milieu qui l’abrite. Le long et au travers de cette trajectoire se dessinent les ressorts d’une véritable individuation. Ce sont ces ressorts qui m’intéressent. Ils portent la trace (sans nécessairement en porter l’entièreté) d’un monde beaucoup plus vaste, beaucoup plus complexe et certainement moins facilement identifiable. Dans ces biögraphies textualisées, il ne s’agira pas de déduire le tout de ses parties ni même d’en induire certaines propriétés, mais bien plutôt de s’essayer à l’abduction même du vivant, par résidualité explosive, pourrais-je presque dire. Ce sont non pas des biögraphies pour dire tout le commerce de la bête, ou encore une bête commercée pour dire le grand commerce, mais bien plutôt des biögraphies pour aider à commercer *avec* les bêtes.

« Biögraphie » (du grec *bios*, vivant, et *graphein*, écriture-inscription) renvoie donc à l’information du vivant, à son inscription au cœur du monde. De la même manière que la biographie d’un personnage célèbre évoque souvent son siècle, la biögraphie d’un animal évoque évidemment ses écologies (pris au sens large, incluant organique et inorganique, matière et représentations, marées et ensoleillements, inné et acquis). C’est pourquoi je décris le parcours humanimal d’individus dans leurs interactions avec d’autres formes de vie. À la manière troyenne, cavalière et stratégique, je poursuis la vie d’un organisme et sa participation à une série d’interactions médiatiques (non limitées dans ce cas aux catégorisations classiques nature-culture,

1. Composer, composer, le travail étymologique est intéressant ici. Pour plus de matière à ce sujet, lire le chapitre « Camille et des enfants du compost » dans Donna Jeanne Haraway, *Staying with the Trouble: Making Kin in the Chthulucene*, 2016.

sciences-sociétés, sujet-objet). Je m'intéresse à l'environnement et aux prothèses de ce même organisme pour pouvoir décrire, sans en perdre le fil, ses liens et sa trajectoire dans le monde. Il s'agit là d'une concordance spatiale et temporelle avec une multitude d'autres trajectoires. C'est ainsi que j'espère rendre compte d'une relation, d'un échange et d'une histoire commune. À partir de ces exemples, il s'agit surtout de se faire plus sensible à certaines saillances de la vie animale, irritations comme expressions, crises comme potentiels, images comme imaginations.

Le terme « exemplum » renvoie ici, outre ses sens classiques d'exemple et de ressources rhétoriques (« d'objet distingué des autres et mis à part pour servir de modèle »), à une réflexion plus large et qui touche le concept même de paradigme. En particulier, Giorgio Agamben le discute à la suite de Michel Foucault :

[...] nous n'avons pas affaire ici à un signifiant élargi pour désigner des phénomènes hétérogènes en vertu d'une même structure sémantique ; plus semblable à l'allégorie qu'à la métaphore, le paradigme est un cas singulier qui n'est isolé du contexte dont il fait partie que dans la mesure où, en présentant sa propre singularité, il rend intelligible un nouvel ensemble dont il constitue lui-même l'homogénéité. Prendre un exemple est un acte complexe, qui suppose que le terme qui fait fonction de paradigme soit désactivé de son usage normal, non pour être déplacé dans un autre domaine, mais au contraire pour montrer le canon de cet usage, qu'il n'est pas possible de présenter d'une autre manière. Festus nous informe que les latins distinguaient *exemplar* et *exemplum* : le premier, que l'on considère avec les sens (*oculis conspictur*), indique ce que nous devons imiter (*exemplar est quod simile faciamus*); le second exige en revanche une évaluation plus complexe (pas seulement sensible : *animo aestimatur*) et revêt une signification surtout morale et intellectuelle. Le paradigme foucauldien unit ces deux notions : non seulement exemplaire et modèle, qui impose la constitution d'une science normale, mais aussi et surtout *exemplum*, qui permet de rassembler des énoncés et des pratiques discursives dans un nouvel ensemble intelligible et dans un nouveau contexte problématique².

2. Giorgio Agamben, *Signatura Rerum: sur la méthode*, Paris, Vrin, 2008, p. 19.

Ainsi, mes exemples renvoient ici à cette *animoaestimatur*, à cette action de donner vie à une estimation, d'animer une entreprise d'évaluation qui devient alors, aussi, mouvements d'appréciation. En ce sens précisément, mes exemples visent à provoquer la réflexion chez celle ou celui qui s'y trouve confronté. C'est pourquoi ces exemples (ou animoparadigmes) ont moins valeur d'exemplarité (plants) que d'exemplifications (boutures replantées). Ainsi, nos biographies renvoient moins à l'animal (à la plante mère, à Honey ou à Rachel) qu'ils charrient d'étranges animalités, comme autant de bourgeons, peut-être même une plante en devenir ou un devenir plante, en tous cas, le mouvement singularisé d'une vie comme d'un jardinage³.

Nos biographies impliquent donc l'état *et* le processus, la photographie et le film d'un monde coproduit où interagissent toute sorte d'entités : organiques, organisationnelles et sémiotiques. Il s'agit de penser les rapports humanimaux de manière à la fois plus souple et plus résistante (notamment en récusant l'occidentale et canonique distinction entre nature et culture). Ainsi, en prenant acte d'une tendance naturelle à l'artificiel et d'une inclinaison à l'artificialisation naturalisée, on comprendra un peu mieux les rapports humains-animaux dans leurs différents modes d'existence, soit le long d'une consistance appréciée à l'effectivité sur le réel, consistance dont il nous faut bien prendre acte surtout si l'on entend décrire avec le plus de finesse possible ce déphasage animal particulier qui est celui de l'aniculture et qu'animent en continu des ressorts domestiques non seulement adaptatifs, mais créatifs.

Il devient alors important de fouiller, de nourrir et de justifier les avantages théoriques et méthodologiques qu'offre une telle perspective de la multiplicité, comme il devient nécessaire d'intégrer la description *elle-même* en tant qu'élément actif des situations observées. Cela permet d'élargir, dans une perspective générative, la vie en commun, mais aussi le partage d'une réalité et ses implications, à autre chose qu'une simple humanité cantonnée et souvent consanguine dans ses rapports d'écriture⁴.

À propos d'écriture, il faut ici revenir aux travaux de Jacques Derrida, en particulier lorsque ce dernier souligne :

3. À propos de jardinage, de devenirs et de plantes, voir Karen L. F. Houle et Anne Querrien, « Devenir-plante », *Chimères*, vol. 76-1, 2012, p. 183.

4. À propos de consanguinité et de ces mauvaises questions souvent posées aux animaux, voir l'étonnant bestiaire de Vinciane Despret, *Que diraient les animaux, si... on leur posait les bonnes questions ?*, Paris, la Découverte, 2012.

On tend maintenant à dire « écriture » pour [...] désigner non seulement les gestes physiques de l'inscription littérale, pictographique ou idéographique, mais aussi la totalité de ce qui la rend possible ; puis aussi, au-delà de la face signifiante, la face signifiée elle-même ; par-delà tout ce qui peut donner lieu à l'inscription en général, qu'elle soit ou non littérale et même si ce qu'elle distribue dans l'espace est étranger à l'ordre de la voix : cinématographique, chorégraphique, certes, mais aussi « écriture » picturale, musicale, sculpturale, etc. On pourrait aussi parler d'écriture athlétique et plus sûrement encore, si l'on songe aux techniques qui gouvernent aujourd'hui ces domaines, d'écriture militaire ou politique. Tout cela pour décrire non seulement le système de notation s'attachant secondairement à ses activités mais l'essence et le contenu de ces activités elles-mêmes. C'est en ce sens que la biologie parle aujourd'hui d'écriture et de *programme* à propos des processus les plus élémentaires de l'information dans la cellule vivante⁵.

Si l'écriture est cette action d'inscription, irrémédiablement liée à la trace et aux passages du flux vivant, dire écriture suppose la plasticité de l'inscription, c'est-à-dire une certaine inscriptibilité dans le temps et dans l'espace, au cœur donc de puissances et de présences. Ainsi, ce qui peut être écrit un jour peut être effacé le lendemain. Comme toute inscription, des durées sont à l'œuvre qui, dans leurs rencontres et leurs chevauchements respectifs, opèrent au cœur même de la plasticité, qui peut alors avoir certaines surfaces et certaines profondeurs⁶. Est *écriture* ce qui travaille la plasticité de la matière, organique et inorganique, dans un mouvement d'inscription dont les traces font sillage. Même si ces traces permettent effectivement à l'indéterminé de s'exprimer en creux de processus informationnels, elles ne sauraient pour autant les déterminer complètement à l'échelle communicationnelle.

Pour revenir à la citation de Raymond Ruyer, qui ouvrait tout le livre, une théorie de l'irritation devient ici nécessaire, qui permet de passer de la trace à l'écriture, de l'information à la communication, du programme à l'événement. Ce passage de la disposition à la

5. *De la Grammatologie*, Paris, Éditions de Minuit, 1967, p. 19.

6. À propos de plasticité, voir Catherine Malabou, *La plasticité au soir de l'écriture : dialectique, destruction, déconstruction*, Paris, Léo Scheer, 2005.

proposition, du signal à l'irritant, dans ses conditions de possibilité, renvoie à l'expression à la fois affective et effective du sensorium : propositions tigre ou chimpanzé, dispositions humaines, signaux vitaux, irritations vivantes, concrétudes qui ouvrent sur de l'indéterminé. C'est précisément en chevauchant cette part d'indétermination, permise par la plasticité, activée dans l'écriture (réactivable au gré des événements dans l'inscription,) que l'animalité devient frayage. Une fois, dix fois, mille fois, chacun des sillons laissés au passage creuse une trajectoire, dessine une biographie... ligne singulière aux résonnances multiples⁷, capable de puissance comme de modulation, mais qui, toujours, entre dans un registre d'intensité où l'habitude pourrait elle aussi finir par frayer.

Écriture renvoie donc à ces mouvements d'inscription qui sont ceux de la vie animale, qui sont donc ceux de Honey, de Rachel et de David, qui sont aussi ceux de ce texte, de ses concepts, de vos lectures. C'est ainsi que l'écriture figure la trace d'un mouvement traversant corps, temps et espace. Ce mouvement ne peut être sans inscription, c'est-à-dire sans corps ni lieux pour le charger et le décharger, le nourrir et l'exploser.

C'est ainsi que je concentre chacun de mes propos biographiques sur deux niveaux : celui, organique, d'un animal, d'un corps, et celui, tectonique, d'un lieu, d'un espace et d'une durée. De cette façon, je tâche de broser, en faisant (toujours trop rapide) l'histoire, les leviers d'une existence particulière (comme dans le cas de Honey ou de Rachel), existences que je tâche ainsi de rapprocher d'un centre animalier, en revenant notamment sur les origines, les acteurs et le fonctionnement de ces jungles de garage qui tiennent lieu, pour chacune de ces existences singulières, d'habitat (comme dans le cas des sanctuaires tels le Wild Animal Sanctuary ou la Fondation Fauna). De la sorte, je peux, à partir de ces

Maintaining a certain level of activity often implies, for organisms, a complete reorganization of other levels, cellular or collective for example. Being domestic thus supposes the constant rearrangements of several enmeshed regimes of individual processes.

7. Au sujet de lignes et du grand frayage vivant, à propos de traces soustractives et additives, de fils, de tissus, lire et relire Tim Ingold, Sophie Renaut et Zones Sensibles, *Une brève histoire des lignes*, Bruxelles, Zones Sensibles, Pactum Serva, 2014.

animalls où vivent nos animaux biographiés, dessiner et destiner quelques lignes de fuite en direction d'autres centres et d'autres animaux, sous bien des aspects apparentés, non seulement dans leur mission, mais dans leurs logiques, c'est-à-dire dans le principe de leur représentation politique, dans leurs modes de financement, dans leur plan de construction, dans la passion et le dévouement qu'ils abritent. Entre ces deux types d'existence, celles de lieux improbables et celles de bêtes invraisemblables, je tâche de rendre compte non seulement de ce qu'est un animal (un chimpanzé, un tigre, un condor, une souris, un dauphin, un humain), mais surtout de ce que peut être (ou ne plus être), au début de notre xxi^e siècle, une existence animale. Je tâche ainsi de mieux cerner les modalités d'une vie humanimale partagée.



Figure 11. *Being.*

ANIMALLS

Pris sur le vif, observé en un lieu de rencontres interspécifiques et cristallisé autour d'une occasion particulière, j'écris donc l'événement biographique à partir d'une organisation composite qui implique une communauté d'humains et d'animaux. Dans la prochaine étude, méthodologique, je localiserais précisément chacun de ces centres commerciaux nord-américains. Mais avant, je tiens à préciser l'idée même de centre commercial animal (ou *animall*). Le jeu de mots entre « animal » et « mall » est un peu facile, mais il rappelle pour moi quelque chose d'important, à savoir que le « mall » est aujourd'hui

une institution, qu'il est devenu ce lieu de sociabilité mondialisé (et mondialisable) où s'expriment de nombreux enjeux économiques, mais aussi culturels et politiques. En ce sens, il est cette actualisation contemporaine du marché d'antan⁸. On s'y balade, on s'y rencontre, on se montre et se raconte. On consomme et se consume. Le centre commercial est ainsi un lieu de rencontres et d'échanges, où les frontières entre espace public et espace privé se négocient en permanence. Au cœur de ces lieux qu'affectionne tout particulièrement notre modernité, magasiner n'est pas tout. Et en aucun cas, le magasinage ne saurait se réduire au seul acte d'achat. Les *malls* sont ainsi devenus de véritables lieux de vie. De la même manière, le foyer, entendu au sens contemporain, statistique et économique, dépasse la simple désignation d'un domicile. On s'y réchauffe et s'y retrouve. On y cuisine et s'y restaure. D'ailleurs, les plus vieilles techniques de recensement s'en servaient pour mesurer le développement des villages et des campagnes⁹.

Individualisés, nos foyers continuent de cristalliser un ensemble de dynamiques politiques, économiques et sociales considérables. En plus de décrire ces lieux et leurs modalités de fonctionnement (structures, organisations, dynamiques), ce qui, en soi, constitue déjà une série d'observations micropolitiques importantes, je tâche de recueillir une série d'informations biographiques pertinentes quant aux logiques de fonctionnement d'une communauté humanimale des plus particulière.

Mais attention, si la biographie s'intéresse ainsi à l'histoire (la petite et la grande) d'une trajectoire de vie identifiable, sa tâche est périlleuse tant elle isole pour suspendre et surprendre les reliefs d'une existence qui autrement resterait « noyée » dans une marée d'autres existences. Ces rythmes organiques qui contribuent au renouvellement créatif de la vie (pour certains aux durées millénaires) sont

8. Voir ici l'héritage des travaux de F. Braudel, son travail sur le capitalisme et la place qu'il accorde aux marchés dans ce contexte : *Civilisation matérielle, économie et capitalisme (xv^e-xviii^e siècles)*, Paris, Armand Colin, 1979.

9. Toujours à propos de centres de commerces et de ce que les économistes appellent la « scalability » d'une activité commerciale, je renvoie au travail considérable fait par l'anthropologue A. L. Tsing, à qui j'emprunte le sous-titre de ce livre et qui, avec des champignons, cette fois-ci, réinvente une bonne partie de l'anthropologie contemporaine, le long de lignes auquel mon travail doit beaucoup. Anna L. Tsing, *Friction: An Ethnography of Global Connection*, Princeton University Press, 2005.

Anna L. Tsing, *The Mushroom at the End of the World: On the Possibility of Life in Capitalist Ruins*, Princeton University, 2017.

désormais aux prises avec d'autres rythmes, par exemple, des rythmes machiniques (je pense ici à ces dispositifs de capture qui permettent à nos caméras de plonger là où aucun humain n'avait encore pu ou su retenir ses souffles)¹⁰. Or, l'assemblage parfois houleux de ces rythmes, qui sont autant de durées propres, tend parfois à engloutir les singularités de chaque organisme vivant au profit d'une appréhension globale de l'organisation du vivant capable d'offrir rapidement à notre cognition souvent monomaniaque une cause suffisante de compréhension.

En effet, c'est une chose que de penser savoir ce qu'est un chimpanzé, un tigre ou un dauphin, de peut-être même penser savoir ce que sont les chimpanzés, les tigres, les dauphins. Une autre chose est de rencontrer un chimpanzé, un tigre, un dauphin. Une autre chose encore est de vivre avec eux au quotidien. Or, voilà qu'il existe (et le trope n'est pas limité aux animaux) une quantité non négligeable de discours se produisant facilement (et se déversant tout aussi facilement) « au nom » de l'animal et qui, pour autant, ne semblent ni les écouter vraiment ni leur donner sérieusement la parole (où et quand en auraient-ils d'ailleurs l'occasion ?). Ceux que le silence pourtant distingue n'en constituent pas moins l'une des catégories biopolitiques les plus bavardes¹¹.

Couramment, l'animal est donc objet de zoographies, c'est-à-dire de fiches d'identité qui décrivent de manière archétypale le représentant d'une espèce ou d'une variété spécifique¹². On parle alors du cochon, peut-être des cochons, rarement pourtant d'un cochon. Je voudrais ainsi inverser cette logique zooépistémologique en tirant le portrait d'animaux lambda, non pas lambda au regard de leurs congénères (un singe qui maîtrise le langage des signes aurait de quoi surprendre les siens si jamais il était parachuté en plein éden

10. À propos d'appareils de capture, de plongée et de souffles, je recommande le visionnement de la série *Planet Earth*, produite par la BBC et commentée par l'inénarrable David Attenborough.

11. Notons d'ores et déjà ici qu'en me faisant le biographe d'animaux singuliers, je participe, moi aussi, à la production d'un savoir contemporain sur le vivant animal (sur les bêtes, bien sûr, mais aussi sur l'humain, animal lui aussi). C'est pourquoi le biographe lui-même ne saurait se détacher du processus tout entier, et c'est aussi pourquoi je reviendrai en détail sur cette dorsalité épineuse dans la variation de l'étude 3, celle sur le thème du silence.

12. Voir ici les classiques manuels de zootechnies, par exemple, M. Cunningham, Mickey A. Latour et Duane Acker, *Animal Science and Industry*, New Jersey, Pearson Education, 2005.

forestier¹³), mais bien ordinaire du point de vue des communautés transespèces qu'ensemble, nous composons (il existe de nombreuses expériences faites sur les singes...).

Écrire la biographie d'animaux singuliers renvoie ainsi à trois niveaux d'écriture : celui d'une trajectoire animale dans le monde (les éléments biographiques de l'animal), celui du choix narratif opéré par le biographe (la sélection narrative de tel événement plutôt qu'un autre), celui de l'écriture même du biographe (que son travail ne peut laisser indifférent, pour qui écrire une biographie devient à son tour biographique). Autrement dit, il ne s'agit pas pour moi de faire la simple biographie d'animaux un peu étranges et ainsi espérer (dé)montrer l'étrangeté de notre époque (tentative au demeurant tout sauf étrangère à nos institutions). Non, il s'agit plutôt de rejoindre l'étrangeté supposée de ces existences en faisant leur biographie, c'est-à-dire en associant dans un même mouvement de constitution biographe, biographé et écriture. Ainsi, *dire* l'animal n'est en aucun cas faire un *retour sur* ce qui serait alors observé de l'extérieur. Bien au contraire, il s'agit ici de *dire avec* l'animal tout ce qui, à l'intérieur, est partagé, comme ce qui, à l'extérieur, est projeté. Ici, « transpécifique » n'est pas une simple épithète accolée à *ethnographie*, « transpécifique » dit le « graphe », la graphie elle-même et, ce faisant, nous engage à repenser l'ethnos qui jusqu'ici non seulement supportait une telle inscription, mais en vivait.

Cette mainmise des hommes sur le monde animal est une vieille idée, fixe, qui plus est. Responsable par Dieu d'appareiller arche et troupeau, Noé se voit confier (et avec lui la descendance humaine tout entière) la responsabilité de sélectionner, de conduire et de sauver les animaux du grand Déluge (cataclysme et Apocalypse à l'origine desquels on retrouve déjà la volonté divine de punir une humanité trop coupable)¹⁴.

VARIATION SUR LE THÈME DU... DÉLUGE

En reprenant le mythe de l'Arche de Noé, je m'intéresse à ce qui peut bien se passer *dans* l'arche (et non seulement aux causes du Déluge

13. À propos de langage, de société humaine et d'exceptionnalisme, voir la discussion de Dominique Lestel, « Language and the Constitution of Human Societies », *Generalized Science of Humanity Series*, vol. 4, 2008, p. 73-83.

14. En plus de l'extrait biblique (Livre de la Genèse, chapitres 6 et 9), voir Schwartz, 2000, et Tonsing, 1984.

ou encore aux promesses de mondes nouveaux). Je plonge alors dans l'embarcation même et m'attache au quotidien qu'humains et animaux partagent effectivement, plutôt que le « avant » et le « après » du Déluge, le *pendant*...

Embarqués sur le flot d'une destinée commune, désormais inséparables, humains et animaux se doivent de cohabiter. Moment fondateur pour la culture judéo-chrétienne, l'épisode biblique servirait aussi de parabole écologique¹⁵. Et de nous demander : qui est aujourd'hui responsable des animaux ? Ou plutôt comment se compose-t-elle et se dilue-t-elle cette responsabilité humaine partagée du troupeau ? Les poètes nomment-ils encore les bêtes ? Qui est responsable de les nourrir et de les marier ? Vétérinaires, gardiens de zoos, éleveurs, visiteurs, spectateurs, activistes, maîtres, propriétaires, scientifiques, chercheurs, commerçants, biographes, nous participons tous de cette responsabilité, plus souvent d'ailleurs, héritée qu'assumée. À l'image de l'épisode biblique, la responsabilité humaine semble continuer de se concentrer sur les causes (activités humaines déplorables et destructrices, sauvetage nécessaire de la part de certains « écologistes ») et sur les conséquences pour l'avenir (préserver nos chances de retrouver le monde tel qu'il était avant les bêtises, une fois le Déluge et la colère de la terre passés). Notre responsabilité ainsi engagée s'inquiète du pourquoi et prospecte du côté des conséquences, mais ne dit pas grand-chose de l'entre-deux, des entrailles et de la boîte noire...

Que sait-on *réellement* de la cohabitation humanimale diluvienne ? En tant que tel, l'épisode biblique parle peu du voyage ou de la traversée proprement dite, si ce n'est d'une colombe, mais s'attarde longuement à l'avant et à l'après, à la menace et au dénouement. Ce qui se passe sur le bateau, le quotidien effectivement partagé des humains et des bêtes, la Bible ne s'en émeut guère¹⁶. La manière dont humains et animaux cohabitent, partagent leur temps, leurs énergies, bref, s'échangent et se transforment, est du même coup passé sous silence...

Envisagée sous l'angle d'une individuation, la prise en compte biographique de ces existences animales contemporaines m'aide à discuter d'un ensemble d'arguments ayant trait à la conservation des espèces, particulièrement lorsque celles-ci sont déclarées menacées.

15. Michel Pastoureau, *Les animaux célèbres*, Paris, Bonneton, 2001.

16. Groupe de recherche ASTER, *Le déluge et ses récits : points de vue sémiotiques*, Sainte-Foy, Québec, Presses de l'Université Laval, 2005.

Ces arguments sont déterminants, puisque débouchant souvent sur une série de mesures légales aux répercussions politiques, économiques, scientifiques et techniques considérables. Lorsqu'une espèce est menacée, que cette espèce est significativement considérée (par exemple, essentielle à l'équilibre des écosystèmes, ou encore hautement symbolique pour les esprits et les représentations collectives), de l'argent, du temps, des passions et des hommes sont consacrés à sa protection, pour sa sauvegarde. Qu'il s'agisse de décimer ou de sauver, l'humanité ne semble ni vouloir ni pouvoir s'empêcher d'intervenir. Cette ère géologique dans laquelle nous vivons et que l'on aura finalement décidé d'appeler, sans grande imagination, Anthropocène¹⁷, est profondément marquée par cette idée non seulement écologique, mais idéologique, qu'il faut sauver cette nature que nous condamnons¹⁸. En ce sens, nous verrons que le cas du Condor californien reste emblématique. Rare sauvetage écologique

17. « Chers collègues, de nombreuses questions me sont posées sur l'Anthropocène. Voici des éléments de réponse, sous forme de FAQ. Que veut dire Anthropocène ? Ce nom a été proposé par un géochimiste (Paul Crutzen) pour souligner l'importance que joue désormais l'Homme dans la nature, et les traces qu'il y laisse (biologique et chimiques notamment). Est-ce une ère géologique ? Certains voudraient faire reconnaître ce terme comme une ère géologique parce que l'influence de l'Homme serait est globale. C'est pour cette raison que le nom est construit de la même façon. Par ailleurs, dire que c'est géologique semble souligner l'importance, MAIS c'est oublier un élément fondamental... une ère géologique n'a pas du tout la même durée. L'ère géologique la plus courte atteint 65 millions d'années. La visibilité d'un terme autorise-t-elle un amalgame trompeur ? Il y eut longtemps l'ère Quaternaire, pour magnifier la présence de l'Homme sur Terre. Mais la science avançant, les données ont été complexifiées... cette ère a été dite marquée par des glaciations, mais on découvrit qu'il y en avait eu d'autres, etc. L'ère quaternaire a donc disparu (congrès géologique international de Florence, 2004). Mais par quelque anthropocentrisme mal géré le Quaternaire est revenu par la fenêtre, il s'agit aujourd'hui d'une subdivision de l'ère Cénozoïque, et le nom a perdu un niveau hiérarchique. Déjà ici notons que le Quaternaire, simple système fait 2,6 millions d'années, alors que les autres systèmes sont bien plus longs, le plus court fait plus de 20 millions d'années. Il n'est donc pas interdit de différencier l'Anthropocène, mais le présenter comme une ère géologique est inapproprié. » La mise au point est de Partick De Wever, chercheur au Muséum national d'Histoire naturelle, à Paris. Elle me paraît importante tant elle rappelle le mouvement affectif qui existe entre savoir spécialisé et savoir populaire, mouvements que nous retrouverons, à la fin de notre étude 5, à propos des extinctions. Pour en lire un peu plus sur le sujet, voir Jason W. Moore, *Anthropocene or Capitalocene?: Nature, History, and the Crisis of Capitalism*, Oakland (CA), PM Press, 2016. Christophe Bonneuil et Jean-Baptiste Fressoz, *L'événement Anthropocène : la Terre, l'histoire et nous*, 2016.

18. Claude Lorius, *Voyage dans l'anthropocène : cette nouvelle ère dont nous sommes les héros*, Arles, Actes Sud, 2010.

réussi, l'espèce doit miraculeusement sa survie à une conjonction complexe d'intérêts économiques, politiques, culturels et scientifiques¹⁹. Ici, le succès reproductif (*fitness*) du charognard ne se mesure plus à l'aune de certaines capacités biologiques ou éthologiques, mais bien au capital symbolique que l'animal possède auprès d'une autre espèce, prédatrice *et* salvatrice. L'humain porte en lui des germes de mort et de salut, deux faces d'une même médaille écologiste, sorte de zoo/star-académie affective. Or, dans cette course, certains animaux sont plus égaux que d'autres.

Qu'avais-je besoin en premier lieu de m'embarrasser dans cet imbroglio de bateau, et de ménagerie, où pas un dompteur, même moi, n'aurait pu se reconnaître, dont pas un nautonier, même moi, n'aurait voulu assurer la sauvegarde au milieu de ma colère déchaînée. Et la manigance, la voici : il n'y avait pas d'arche. Mais non ! Il n'y avait pas de bateau de cent, de trois cents ou de mille coudées, de cent, de trois cents ou de mille enjambées, d'aucune mesure matérielle. Il y avait le cœur de Noé. Un point c'est tout. Comme il y a le cœur de tout homme, un point c'est tout. Et j'ai dit à Noé – comme je peux le dire à tout homme : Fais entrer dans ton cœur toute chair de ce qui est au monde pour le conserver en vie avec toi... et j'établirai mon alliance avec toi.

Jean Giono,
Fragments d'un Déluge

19. Noel F. R. Snyder et Helen Snyder, *The California Condor: A Saga of Natural History and Conservation*, San Diego, Academic Press, 2000.

Molloko

La discussion se clôt dès qu'elle commence : nul ne connaît de langage pour dire le donné indépendamment du langage. Toute description de ladite chose même ne présente qu'un donné relatif au langage usité. La chose fuit sur l'asymptote infinie du dit.

Michel Serres, *Les cinq sens*

Arizona... nous approchons de l'entrée méridionale du Grand Canyon, cette « merveille » du monde naturel. Contrairement à d'autres de ces merveilles, celle-ci s'admire en baissant les yeux, du haut vers le bas. Mais comme beaucoup d'autres, il s'agit là désormais d'une attraction mondialement courue, au sommet de laquelle des millions de visiteurs se pressent chaque année. Conséquence précisément de cet afflux massif, nul besoin de transpirer pour découvrir la splendeur de ces gorges titanesques. Il suffit d'emprunter une petite route asphaltée permettant aux valides comme aux invalides de longer les arrêtes époustouflantes que des millénaires d'érosion ont bien voulu polir. Ainsi, à chaque point de vue notable, sur les quelques arbres maigres qui survivent encore à de telles expositions, des *chewing-gums* de toutes les couleurs sont les signes mastiqués de ceux qui passent par là¹. Par endroits, la roche est à ce point lissée qu'on devine les

1. Je dis tout cela pour deux raisons : d'abord, parce qu'il s'agit ici des traces tangibles d'un passage, lui aussi doué d'érosion, et que toutes ces empreintes, non seulement écologiques, mais économiques, laissées derrière un tel frayage touristique, constituent le donné d'autant de sillons (qui, au demeurant, ne vont pas sans rappeler le bœuf); ensuite, parce qu'il s'agit là précisément d'écriture, en ce sens où de tels sillons

pas, le trajet répété et les mouvements exécutés par un flux ininterrompu de visiteurs (dont nous faisons alors partie intégrante), et qui ne semble vouloir admirer ladite merveille que le long d'un dispositif scénographié. La disposition des sols fait ici le mouvement des corps, tandis qu'un seul et même patron invite à admirer la vue depuis tel angle. On distingue alors quelques sentiers qui plongent manifestement jusqu'à la rivière Colorado, 1 500 m plus bas. Vus d'en haut, quelques points noirs à l'horizon laissent deviner un essaimage de vie humaine qui, à mesure que l'on descend, aura tendance à se raréfier. À quelques minutes d'intervalle, nous croisons ainsi de jeunes militaires à la course et un vétéran en fauteuil roulant... C'est aussi ça, le merveilleux du monde, un mélange surréaliste d'organismes vivants aux régimes et aux vitesses si différents.

Si je raconte cela, c'est parce que cet écosystème un peu spécial qu'est en passe de devenir le Grand Canyon était jusqu'à très récemment le terrain de jeu réservé d'une faune plutôt sauvage. Mais sous les assauts répétés d'une humanité suréquipée, voilà que la merveille s'est littéralement transformée. Automobiles qui font des routes et des parkings, pique-niques huileux dont les miettes régalent quotidiennement une microfaune à la *fitness* ainsi augmentée, réseau tentaculaire d'assainissement des eaux usées, mais aussi logements de passage et de supermarchés, voilà que désormais des milliers d'humains *occupent* le Grand Canyon (jamais les mêmes humains, mais toujours des humains et le mode de vie touristique qui nous est désormais associé). Ainsi, se succèdent au pied du vide les nationalités du monde entier. Et la roue des fortunes, sous une pression qui est d'abord démographique, tourne rapidement tout en redistribuant les cartes existentielles. En ce 1^{er} avril 2011, nous croisons donc, pour la première fois, la route du condor de Californie. J'aurais vraiment aimé raconter ici comment nous avons aperçu l'animal, à la jumelle, après neuf heures de marche dans des pierriers qui n'en finissent pas, comment j'ai réussi à distinguer la plaque de vinyle et le numéro sur l'aile du charognard alors en plein vol ou alors une fois à l'abri dans l'une des multiples anfractuosités que recèlent les lieux. Malheureusement, même après être descendu dans le cœur du Canyon pour y camper, après avoir passé des heures à scruter l'horizon, rien... pas un seul condor à l'horizon...

renvoient à la plasticité des lieux, qui est non seulement celle de la terre, mais celle des êtres qui la peuplent et la contemplent, et qui ne cessent, ensemble, de la travailler.

Sacré pour des générations de Premières Nations², il faudra attendre le retour au stationnement et la conférence bihebdomadaire d'un Park Ranger pour découvrir la bête, son histoire et ses aventures... le tout sur... vidéoprojecteur. C'est aussi comme cela que l'on peut dorénavant rencontrer *Gymnogyps californianus* et en comprendre un peu plus sur ce qu'il porte désormais d'insignes honneurs et de stigmates. Devenu héros d'une conservation exemplaire, il est en même temps héros d'une vigueur humanimale très spéciale. En effet, le majestueux animal a bien failli, il y a quelques années de cela, y passer et ainsi venir grossir les rangs de ces espèces disparues, de plus en plus nombreuses. Heureusement, diront certains, à tout Déluge son sauveur. Victime de délocalisation sauvage et d'empoisonnement collatéral, quelques rares spécimens auront ainsi été sauvés de l'extinction par une communauté de passionnés résolue à ne pas voir disparaître définitivement ce symbole des grands espaces américains.

Dans ce troisième portrait, je fais la biographie de Molloko, premier de ces condors GPS à avoir été réintroduit dans la « nature » (comprendre le Grand Canyon, ses miradors cafétéria et sa promenade asphaltée). Depuis les gorges de la merveille jusqu'aux ordinateurs du San Diego Zoo Institute for Conservation Research, j'ai tâché de suivre le vol emblématique de ce phénix moderne.

JE(U)

Many people believed that once condors were removed from the wild, they wouldn't breed in zoos. Fortunately, they were proven wrong on March 3, 1988 when a female condor named UN-1 laid the first fertile egg ever produced in captivity. UN-1 (which stands for "Unknown #1" – Biologists were unsure of her breeding history) was one of the original wild condors removed from the wild in 1985. Her mate, AC-4 ("Adult Condor #4"), was also removed from the wild in 1985. That was the first year the California Condor Recovery Team started trapping adult condors and bringing them into captivity. The reason for the trappings was that the wild condor population dropped down to only nine birds, with only one active breeding pair left. The belief was that if the condors didn't get help through a captive breeding effort, they were

2. Ces Autochtones n'imaginaient probablement pas voir ce totem disparaître un jour ni même renaître et encore moins, peut-être, sous les coups d'une énième saisie capitalisable qui finirait par l'emporter grâce à un combat aussi idéologique qu'éthologique.

in danger of going extinct. It took three years of getting to know each other, but AC-4 and UN-1 became one of the most important pairs of California condors !

Because we didn't know how good their parenting skills were, their egg was put in an incubator and after 55 days the famous little egg began to hatch. Sixty hours after the chick pipped a hole in the shell some of the egg membranes were starting to dry out, indicating that she needed a little assistance getting out of the shell. An eight-person team of keepers and veterinarians mobilized to help her into the world and after 21 minutes of carefully picking away pieces of the shell, the chick was finally out. She was given the name Molloko ("MO-lo-ko"), which means "condor" in Maidu, a northern California Native American dialect³.

C'est ainsi que commence la vie de Molloko. Aîné d'un programme de conservation important, fruit d'un amour sous haute surveillance, l'animal sort ainsi de son œuf pour découvrir les (bonnes) intentions d'une armée de bénévoles attendris. Ensemble, ils devaient ainsi signer la première existence *humanocondor*. Pour ne pas trop dépayser l'animal et ainsi préserver toute sa « condorité », les responsables de ce programme de conservation décident de placer le nouveau-né dans une sorte de couveuse, pièce isolée où des haut-parleurs diffusaient une bande-son subtile et venteuse, préalablement enregistrée sur les hauteurs du Grand Canyon. Cette bande-son jouée en boucle était censée évoquer le milieu naturel de l'animal. Plutôt donc que les hauteurs, le premier d'une longue lignée de condors expérimentait les profondeurs. Ainsi, le long d'un axe transespèces encore inédit, la roue métempsychique venait de faire une petite révolution. Dans un drôle de jeu cosmogénique, ces corps humains que les condors préfèrent en général morts devaient alors, vivants, essayer de les sauver, et non seulement les sauver, mais bien leur « apprendre » à devenir un condor.

Ce mélange des genres n'est pas simplement paradoxal, mais il est aussi génératif. Dans les années 1980, au moment où l'on découvrait la menace d'extinction qui planait sur l'espèce tout entière (et

3. Ce petit faire-part provient d'une association de conservation composée de nombreux scientifiques et d'« amoureux de la nature » participant activement au programme de réinsertion du condor californien. Pour plus de détails, voir Bird Keeper, « California Condor Conservation, blog Archive, Twenty Years of Molloko », [<http://cacondorconservation.org/2008/02/twenty-years-of-molloko/>] (13 mars 2019).

c'est toujours ici que les choses s'intensifient, lorsque précisément la bête entre dans le giron des attentions humaines), quelques pionniers de la conservation animale alors en développement décident de se pencher en détail sur l'étho-

gramme de l'animal en danger. Or, problème, leur faible nombre, ajouté à la difficulté de les localiser, donc de les observer, ne suffisait pas alors à donner de véritables indications sur leur reproduction, l'amplitude de leurs déplacements, leurs rapports sociaux éventuels, etc., si bien qu'il fallait extrapoler et baser toute la connaissance scientifique de laquelle découlerait ensuite la survie éventuelle de l'espèce, cet étrange « cours » d'initiation sur l'art et la manière d'être un condor. Toutes ces connaissances éthologiques, donc, reposaient alors sur les activités, par ailleurs enregistrées, d'une autre espèce, le Condor des Andes. Il est difficile ici de faire plus transpécifique... Pour sauver *les* condors du Grand Canyon, l'homo sapiens devait se baser sur ce que l'on savait alors de *Vultur gryphus* pour apprendre à un individu (Molloko) appartenant à une espèce menacée (*Gymnogyps californianus*) à ne pas oublier comment être soi-même et à redevenir ce véritable condor qu'il était, espérant prolonger la vie d'une espèce tout entière⁴...

Rapidement, Molloko deviendra donc un condor pondeur. À 20 ans, elle avait produit 26 œufs que les équipes du programme de conservation récolteront et amèneront à maturité pour 22 d'entre eux. Ainsi, Molloko fait figure de matriarche pour cette colonie (en redevenir) d'animaux rescapés. Non seulement sera-t-elle la première condor à sortir d'un œuf pondu en captivité, mais deviendra-t-elle aussi la mère biologique d'une vingtaine d'autres condors. La question de la reproduction n'est pas le seul enjeu de cette entreprise de réintroduction. Les dernières études menées à ce sujet montrent qu'il existe une menace tout aussi importante (menace qui renvoie aussi aux premières raisons de l'extinction frôlée) : la menace d'un empoisonnement au plomb⁵. En effet, les condors se nourrissent principalement de charognes. Or, la plupart de ces charognes sont le fruit de

That was then.

This is now.

R. Pell, Center for
PostNatural History

4. Noel F. R. Snyder et Helen Snyder, *The California Condor: A Saga of Natural History and Conservation*, San Diego, Academic Press, 2000.

5. Myra E. Finkelstein, Daniel F. Doak et Daniel George, « Lead poisoning and the deceptive recovery of the critically endangered California condor », *Proceedings of the National Academy of Sciences*, vol. 109-28, juillet 2012, p. 11449-11454.

la chasse, et les balles mortelles des chasseurs contiennent souvent du plomb. Ainsi va l’empoisonnement aussi lent que sûr de toute une population de charognards, composteurs désormais incapables de composer les corps de nos modernités. Pour ne pas voir réduit à néant, 20 ans de croisade et d’efforts pour sauver l’animal, plusieurs associations de défense du condor négocient avec les chasseurs, leur offrant même des bons de réduction pour des balles sans plomb, plus chère, mais *condor friendly*.

D’un bout à l’autre de la chaîne trophique, les menaces persistent donc, et ce, tandis que les entreprises de conservation se heurtent de plus en plus souvent à l’indémêlable réseau des chairs. Réintroduire « en nature » signifie en fait, le plus souvent, devoir abandonner l’animal à des paramètres écosystémiques que l’on ne pourra plus entièrement maîtriser.



Figure 12. Matricule 216. Véritable *artefact* de cette croisade humanimale, l’aile de chacun des rescapés porte désormais une plaque de vinyle sur laquelle est inscrit un numéro difficile à déchiffrer sans l’aide d’un zoom ou d’une jumelle et dont il faut bien alors apprendre le code.

Par une série de paradoxes, l’artificiel devient aujourd’hui la planche de salut du naturel, qui, à l’état de « nature », se trouve bien souvent de plus en plus incapable de survivre. Pour mieux comprendre la réalité de ces logiques transpécifiées et ainsi éclairer un peu plus certains aspects les plus politiques de notre *beastness*, je me suis rendu au centre de conservation du zoo de San Diego, où se pilote une bonne partie du projet de réintroduction du condor de Californie. Je voulais alors comprendre ce que cet étrange mélange de technique et d’organique pouvait bien produire, dans le cas de Molloko, des

condorisations ou, de manière plus large, de nos humanimalités, des animalisations.

TUE

Un peu à l'écart des cages se trouve l'Arnold and Mabel Beckman Center for Conservation Research. À l'instar de nombreux zoos, celui de San Diego abrite quantité de programmes de conservation. C'est ici que travaille James Sheppard, un *spatial ecologist*, spécialisé dans les mouvements, les trajets et les déplacements d'animaux protégés. Responsable de la géolocalisation et de la surveillance des condors participant au programme de conservation, il passe son temps entre son laboratoire, ses livres et ses écrans GPS, puis sur le terrain, où il descend régulièrement, en rappel, dans des canyons plus ou moins grands, vérifier que la nidification des oiseaux se passe correctement. Interviewé, il raconte comment ces nouvelles technologies de géolocalisation ont permis de mieux comprendre les déplacements, les migrations, mais aussi les rapports hiérarchiques entre condors⁶. En effet, grâce au *biologging*⁷, il est désormais possible de suivre le mouvement de certains groupes et de certaines activités météorologiques de la région. Surveillées et étudiées, les colonies se multiplient et la population de condor, autrefois réduite à une dizaine d'individus, s'élevait en septembre 2012 à 410 spécimens. Grâce à une série de sites spécialisés, il est donc permis aux internautes du monde entier de suivre la saga évolutive de cette population dorénavant célèbre (nombre, distribution, généalogie, habitats)⁸.

6. Communication personnelle. San Diego (Californie, États-Unis), le 8 avril 2011.

7. Les *biologgers* sont des instruments digitaux miniaturisés capables de fournir des informations très précises quant aux déplacements et aux comportements spatiaux d'animaux « sauvages » habituellement difficiles à suivre. Ces mêmes instruments fournissent ainsi quantité de données numériques alors éthologiquement digérées et participent d'une production nouvelle aux connaissances scientifiques. De ce point de vue, les débats actuels sur la biométrie n'épargnent pas certaines espèces animales. L'utilisation à la fois technique, scientifique et politique de ces données est un mouvement important pour notre transpécificité, en ce sens où ces pratiques encadrent aujourd'hui nombre de nos humanimalités. On parle de commercialiser des puces GPS pour chiens ou chats, et ce, dans l'idée d'éviter les enlèvements et de retracer les filières de contrebandes. Ces dispositifs sont donc capables de marquer la vie et, ce faisant, d'en décider, lorsqu'il le « faut », le cours, son prix et ses fluctuations acceptables ou non.

8. Voir notamment la page réservée aux condors sur le site des parcs naturels américains : National Park Service, « Condor Update Archive – Grand Canyon National Park », [http://www.nps.gov/grca/naturescience/condor_updates.htm] (14 mars 2013).

Ainsi, l'espèce continue d'habiter l'éther, les cieux et nos ondes. Cet engouement pour l'animal et certaines espèces phares n'est bien entendu pas étranger à son statut ni d'ailleurs à son futur. À en juger par le nombre grandissant de projets visant la réinsertion d'espèces en milieux naturels, on comprend l'importance de ce vedettariat mondial, qui redistribue sur une échelle hautement affective les cartes du devenir animal. Cette entreprise de conservation aura coûté des millions de dollars, majoritairement déboursés par les états, donc le contribuable américain. De nombreuses controverses ont ainsi jailli, dénonçant cet emploi discutable de ressources financières là où tant d'humains en auraient bien besoin⁹. J'ai donc posé la question de la légitimité d'une telle entreprise au docteur Sheppard. Sa réponse était intéressante. Il affirme s'être engagé dans ce travail parce qu'il voulait que ses enfants puissent, comme lui et les hommes avant lui, continuer d'admirer le vol magnifique de cet oiseau mythique pour l'identité américaine. Il est néo-zélandais... Dans l'arène des arguments et des contre-arguments, s'affrontent donc question de gros sou et question de principe, argent et idéologie, monnaie et idées, signes et sangs. De cette dialectique importante découle l'attribution (ou non) de budgets, de lois et de ressources, c'est-à-dire les conditions matérielles de possibilités d'un tel sauvetage ou la disparition programmée de ces entreprises de conservation.

En effet, l'histoire des réintroductions est aussi riche en échecs qu'elle est pauvre en succès. Ainsi, condors de Californie, oryx d'Arabie, bouquetins de Nubie ou encore chevaux de Przewalski figurent au numéro 10 du palmarès reproductif humanimal et voient leur *fitness* augmentée, comme d'ailleurs leur avenir radicalement transformé sous la pression d'une humanité Noé. À mesure que s'artificialise leur conception, se naturalisent nos représentations... Ici, technique et biologique s'entremêlent. Ces existences parfois millénaires ne jouent donc plus leur survie sur des capacités d'adaptation physiologiques, mais bien plutôt sur un potentiel de séduction graphique (on retrouve ici l'idée d'une écriture du vivant). Chaque année, apparaissent et disparaissent ainsi des taxons, des individus et du vivant. Les causes de ces disparitions sont complexes, et même si l'emprise des activités humaines sur un nombre croissant de milieux implique

9. C'est là l'un des arguments récurrents auxquels la défense du droit des animaux en général se heurte fréquemment. Avant de sauver les bêtes, peut-être devrions-nous sauver les nôtres.

nécessairement une série de pressions sélectives, les réflexes conservationnistes nourris à grand renfort de médiatisation ne vont pas sans affecter, à leur tour, la vie, toujours aussi complexe, des écosystèmes.

Ainsi, l'individuation psychique et collective, lorsque éprise de conservation, alimente une série d'individuations nouvelles, à la fois physiques (le corps animal), vitales (sa capacité à se prolonger dans l'espace et le temps) et collectives (ses possibilités d'entrer en relation avec d'autres corps, d'autres régimes d'individuation, de participer à d'autres écologies). Par un jeu d'écriture qui n'est plus le seul monopole des « biologies », mais bien aussi, désormais, celui de nos « sociologies », de nombreux organismes voient leurs existences (re)programmées.

Bien entendu, les puissances démiurgiques dont s'emparent fréquemment l'homo sapiens sont anciennes, en ce sens où elles déterminent depuis longtemps les conditions de possibilité de la vie, mais la part d'indétermination croissante associée à ces expériences grandeur nature nous rappelle ces autres dimensions du vivant, que sont l'invention sous contrainte et la créativité. Ainsi, dans le cas de Molloko, comme d'ailleurs dans la plupart des cas d'entreprises de conservation, les conditions de possibilités des existences animales se trouvent non seulement bouleversées, mais placées sous contrôle étroit. Ces situations postnaturelles ne vont pas sans ouvrir d'autres possibles. C'est là l'un des plus vieux enseignements liés à la domestication animale. La sélection *consciente* de tels traits animaux implique nécessairement la sélection *inconsciente* de tout un tas d'autres traits, de la même manière que cela implique l'ouverture de nouvelles avenues créatives et évolutives, non seulement adaptatives, mais expressives, non restreintes aux seules programmations, mais transpécifiées, effectivement remises en jeu à de multiples niveaux d'organisation : cellulaires, tissulaires, organiques, populationnels, spécifiques, écosystémiques. Ainsi, investie d'une mission de sauvegarde (qui très souvent vient compenser, réparer, des activités antérieures souvent destructrices), l'humanité rejoue, à des échelles jusqu'ici inaccessibles, peut-être, la grande aventure de l'Arche et du Déluge. Au passage, et sans nécessairement vouloir condamner toute action de conservation, nous voudrions peut-être (re)découvrir le potentiel animatif propre à la vie. En réponse, donc, à ces narratifs animaliers gonflés d'orgueil et de mièvreries, mettant en scène le retour à la nature de pauvres bêtes que nous avons bien failli tuer et voir disparaître à tout jamais, je voudrais reconsidérer ces événements comme des

crystallisateurs de devenirs, comme l'une des facettes (non la seule) de ce commerce humanimal, dont j'ai dit en introduction qu'il était aussi antique qu'avant-gardiste.

Qu'une véritable menace pèse sur la vie d'un nombre croissant d'êtres vivants n'est pas discutable. En revanche, que cette menace soit automatiquement confisquée sur l'autel de la culpabilité, sans que pour autant cela n'entraîne des réflexions plus larges sur nos rapports avec les animaux, sur cette manie que nous avons de toujours chercher la part humaine chez ceux que nous pensons si fragiles au point qu'il faudrait leur apprendre à manger, à couvrir, à se reproduire, voilà qui me semble être une tout autre histoire. La biographie de Molloko convoque donc ici un phénomène plus large et en même temps hautement problématique, de nos modes actuels de cohabitations humanimales, à savoir : quel système politique pour la gestion des royaumes ?

Le principe d'un souverain humain, qui reconnaîtrait son pouvoir de vie et de mort sur les habitants d'autres royaumes annexés sous son aile, n'est-il pas sérieusement désuet ? Il ne s'agit pas ici de plaider en faveur d'un droit des animaux, mais simplement d'inciter à reconnaître cet impératif de base qui est celui de la tolérance, et qui consiste précisément à devoir considérer l'autre pour ce qu'il est et, peut-être aussi, ce qu'il est en passe de devenir. Ainsi, je souhaite que mon travail engage à repenser les modalités biopolitiques, monarchiques et peu éclairées, sur lesquelles reposent encore la plupart de nos interactions humanimales, plutôt donc que de penser l'animal depuis son animalisation, plutôt que l'animalisation depuis l'animal ou, pire encore, depuis l'humain. Autrement dit, on doit s'efforcer de concevoir l'individuation humanimale et non seulement l'humanité de l'animal ou l'humanisation de notre animalité.

ÎLE

La plupart des entreprises de conservation, dont Molloko est à bien des égards emblématique, endossent un mode bien particulier d'interactions transpécifiques. La conservationniste aiguë de certains humains rappelle le spectre et l'étendue des relations humanimales. Face à l'autre, confrontés que nous sommes à la mort, la sienne, mais aussi la nôtre, s'ouvre un champ de réactions et de créations possibles et proprement immense. La voie protectionniste n'est pas la voie conservationniste, qui n'est pas non plus la voie créationniste ni

même la voie libérationniste. Les modalités inédites devant lesquelles nous nous retrouvons aujourd'hui n'impliquent pas nécessairement le recours à des pratiques passées et pourraient aussi bien nous inciter à développer de nouveaux modes d'interaction. L'épisode californien de Molloko nous rappelle la plasticité des existences humanimales, et nous invite à réfléchir sur nos interactions par-delà des catégories épistémiques et métaphysiques préconstruites, c'est-à-dire qui ne recouvrent aujourd'hui qu'une réalité limitée. Penser la vie de Honey, de Rachel ou de Molloko sur la base de nos traditionnelles dichotomies (nature-culture, victime-bourreau, victime-sauveur, bien-mal) ne saurait rendre compte ni des réalités ni des possibilités qui en découlent. Ainsi, ces situations postnaturelles, pionnières et contemporaines ne semblent pas inviter à l'application automatisée de règles générales, mais plutôt suggèrent la création de modes d'interaction aussi singuliers que ces modes de cohabitation actuels peuvent l'être. Ainsi, nous verrons dans l'étude 4 qu'une pensée de l'individuation (qui est en même temps une individuation repensée) permettrait de saisir toute la complexité relationnelle des situations ainsi engagées et, ce faisant, d'ouvrir une série de pistes inédites à la réflexion comme à l'action.

Interagir avec un lion croisé en pleine savane n'est probablement pas interagir avec un lion nourri au biberon depuis sa plus tendre enfance. C'est ici la question des instincts et des intelligences qui se posent. Or, les travaux de Bergson, de Simondon et de Ruyer montrent bien les difficultés de penser l'instinct sur le mode d'une simple conduite mécanique. Au contraire, ces derniers nous invitent à réfléchir (mais aussi à vivre) sur la part d'indétermination qu'implique nécessairement tout événement, particulièrement multispécifiant, et à développer de nouveaux modes opératoires lorsqu'il s'agit d'humanimalités.

La population tigre américaine est suffisamment importante pour que ces existences, qui sont les existences de prédateurs, rappelons-le, ne soient pas simplement conçues comme un fléau ou une aberration à corriger, mais bien aussi comme le mouvement de la vie elle-même qui met aujourd'hui en relation des organismes jusqu'ici relativement isolés les uns des autres. C'est alors la question de la rencontre (et la question de la durée de cette rencontre) qui se pose. Je ne suggère en aucun cas de traiter un lion comme l'on traite son chien, c'est-à-dire comme un animal de compagnie millénaire aussi docile que rompu à nos humanités. Au contraire, je suggère de considérer ce lion pour

ce qu'il est en train de devenir... en commençant par reconnaître ces efforts colossaux déployés par une population déplacée, aux environnements très différents des nôtres. Je suggère de nous creuser les méninges pour établir des modes d'interaction qui ne sont pas nécessairement empruntés au passé, qui ne limitent pas non plus l'appréhension des situations à ce que l'on connaît déjà, mais bien qui intègrent cette part d'indétermination intimement liée à toute communication, et qui peut prendre, sous certaines conditions (que je discute dans les chapitres suivants), les formes d'une animalité. Autrement dit, j'invite à l'animalité des comportements et de la pensée là où, peut-être, l'humanité est trop absolue.

Anecdote (qui n'en est pas une) : lorsque Lambert, un lion de quatre ans vivant en Ohio¹⁰, s'échappe de sa cage et que son propriétaire arrive à le rattraper *in extremis*, avant que la police ne l'abatte, la question du droit de posséder un tel animal a de nouveau envahi les débats médiatiques. Une journaliste se demande alors pourquoi ces animaux dont on sait le pouvoir et la dangerosité sont-ils admis dans les foyers. En écoutant s'affoler le micro, je me demande quelles différences avec les armes à feu dont on sait tout aussi bien le pouvoir et la dangerosité. De nouveau, dos à dos, mais main dans la main, se retrouve organique et inorganique, machine et animal, outil et domestique. Qu'est-ce qui, dans le semi-automatique et dans le lion, est investi avant même leur expression ? Qu'est-ce qui, dans le Beretta et dans le python, est contenu de virtualités ? Et comment, dans ces conditions, penser non seulement l'existence, mais la consistance ou l'insistance ? Bien entendu, certains diront qu'il faut appuyer sur la gâchette pour que l'arme fasse feu (principe de soumission de la technique à l'humain), tandis que le lion est seul capable de dévorer (principe d'autonomie de l'animal). Laisser un fusil dans un tiroir, c'est contenir dans ce même tiroir bien plus qu'un fusil (principe d'auto-défense qui est aussi un principe d'autoattaque). Pour notre lion, le tiroir est un peu plus grand, mais ce que la cage contient d'affects l'est tout autant. Fusil et lion participent ici à une réalité complexe où de nombreux processus opèrent avec plus ou moins de discrétion et de visibilité. La question des armes est celle de la liberté, des lobbies, des perdants, de l'individualisme grandissant, du hasard et de la malchance, peut-être, mais aussi des producteurs d'armes à feu, des médias et de nos peurs. De la même façon, la question des jungles

10. Voir Michael Webber, « The Elephant in the Living Room », 2010.

de garage est celle de l'âme, du marché noir, de l'ego, des chamanes, de l'individualisme grandissant, du hasard et de la chance, peut-être, mais aussi des éleveurs, des médias et de nos fascinations réciproques.

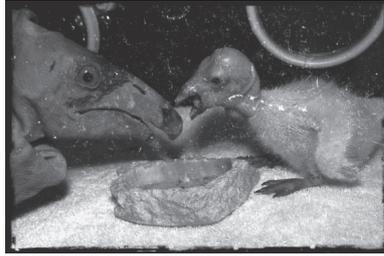


Figure 13. *Puppet Condor.*

Nous verrons ainsi, au sujet de l'individuation, qu'un objet technique ou un organisme vivant participent tous deux à un processus enveloppant d'individuation, et ces derniers apparaissent toujours comme étant partie prenante de modes opératoires qui les dépassent, à la fois intérieurs, mais extérieurs.

VARIATIONS SUR LE THÈME DE... L'ARTIFICIALITÉ

Dans cet étrange jeu d'identités et de volitions, l'écrasante majorité de ces survivants nouveau genre a donc dû non seulement s'adapter, mais bien se montrer créative. Ainsi, je me demande ce qu'il peut bien rester d'un animal emblématique tel le condor, vivant à des hauteurs généralement dissuasives pour des humains qui peuvent d'ailleurs aussi servir de déjeuner, lorsque les descendants dudit animal naissent désormais en captivité, que ces derniers grandissent désormais dans des environnements confinés, au son notamment d'une cassette audio grésillante, mais aussi nourris à la bécquée d'une bouillie diététiquement prétestée, distribuée par une marionnette sensée reproduire les formes maternelles ? Comment, dans de telles conditions, se négocie l'identité des uns et des autres ? En effet, l'artificialité joue ici un rôle crucial en ce sens où elle sert aux uns (les humains) à jouer aux autres (les condors), mais où les autres (les condors) interagissent désormais au contact de machines et autres simulations leur donnant une « idée » des uns, donc les leviers d'une construction identitaire « autre ».

Je voudrais donc ici discuter un peu plus en détail l'importance, pour ces générations d'explorateurs sous surveillance que sont désormais ces condors 2.0, d'un étrange artefact dont j'ai mentionné rapidement l'existence un peu plus haut, à savoir la *Puppet Condor*, et à propos duquel il y a bien des choses à dire. Je redis ici que cette marionnette sert de masque pour nourrir le petit condor qui, dès lors, identifie, dans un mouvement très pavlovien, les moments de sa nutrition à l'apparition de cette forme plus ou moins animée. Ici, la marionnette figure non seulement les traits, mais les modalités d'une relation devenue simulacre. Comment donc, d'une machine douée d'animation, peut-on reproduire les traits d'une certaine animalité, et ainsi « fabriquer » un véritable animal à qui faire (comprendre, aimer, agir) un certain nombre d'activités ? Ici, le masque reprend son étymologie première et renvoie à la question de la personne, du personnage et des problématiques identitaires qui y sont associées, problématiques dont traitent certaines très belles pages de Simondon, à commencer par ce paragraphe :

Il en va de même dans les êtres vivants ; quand on passe de l'irritabilité à la sensibilité, de la sensibilité aux véritables perceptions, on voit diminuer les niveaux d'énergie requis pour la stimulation, et augmenter les distances utiles, mais au prix d'une augmentation de la sélectivité, avec toutes les conséquences qu'elles impliquent. L'acteur antique au moyen du masque servant de porte-voix (*persona*) se fait plus facilement entendre (la bouche du masque est un court pavillon exponentiel réalisant une meilleure adaptation d'impédances entre organe de la phonation et milieu aérien); mais le registre de la voix transmis par cet adaptateur est moins étendu, et d'autre part les jeux de physionomie sont perdus ; pour toute la durée de la scène, le porteur de la *persona* est un personnage (le vieillard, le jeune homme); la *persona* implique une réduction des possibles ; elle impose, déjà matériellement, les limites d'un rôle¹¹.

Confronté dès ses débuts au masque et à la forme reproduite d'une mère artificielle, Molloko découvre alors le premier personnage d'une longue série d'interventions. En isolant la béquée, comme une fonction centrale, du corps maternel, la marionnette sert de distributeur

11. Gilbert Simondon, *Communication et information*, Chatou, Éditions de la Transparence, 2010.

alimentaire. Et peut-être le contenu diététique est-il alors intensifié tandis que le registre de cette transmission était réduit d'autant et les jeux de physionomie perdus. Un condor n'a-t-il pas de regard ? Je demande cela parce que l'on sait qu'il dispose d'une vue redoutable... À plusieurs centaines de mètres d'altitude, il est capable de repérer une forme au sol aussi petite qu'une capsule de bouteille de bière¹². L'artificialité ne s'oppose pas ici à la nature, en ce sens où les artefacts impliqués dans le processus de conservation (par exemple, la marionnette ou la cassette audio) jouent sur des tendances bien naturelles (grandir). Non, l'artificialité, c'est ce porte-voix du personnage masqué, ce qui impose, matériellement, les limites d'un rôle ainsi campé. L'artificiel ne s'oppose pas au naturel : il le prolonge, l'intensifie, le spécialise, l'engage dans plus de concrétude, au risque parfois d'en épuiser le potentiel, pourtant vital, d'intermédiation.

Dans le cas de Molloko, comme dans celui de nombreuses humanités, il s'agit moins d'opposer ce qui serait de l'ordre du naturel (du bien ?) et ce qui serait de l'ordre de l'artificiel (du mal ?) que de montrer, comme le suggérait Simondon, les rapports d'intensification possibles dès lorsqu'un masque (nécessairement fabriqué, à la fois dans ses formes, dans ses usages possibles, mais aussi dans l'inscription de ses registres affectifs, narratifs et politiques) est impliqué dans la relation. Ainsi, nourri à la main, sans regard, mais selon une diététique parfaite, Molloko a grandi, devenant alors le vivant ambassadeur d'efforts conjugués de conservation des rôles et d'artificialisation des possibles, et ce, partout dans le monde. Au sens propre comme au figuré, le masque promet de ne pas être le visage qu'il recouvre, alors que le voilà pourtant son fidèle portrait.

*For his Eagle Scout project, local Boy Scout, Jason Schmuckle, made some of the first condor puppets used to feed the newly hatched chicks to help to keep them from imprinting onto humans.*¹³

12. À propos de ces petites capsules et toujours dans la série « S'occuper de l'animal fragile », à noter les opérations combinées, lorsque les condors sont capturés pour vérifier le vinye de leur aile, l'ablation dans de nombreux estomacs de cesdites petites capsules. C'est que dans le reflet du soleil, leur lueur attire les condors, qui se jettent alors dessus et les ingèrent goulument, après la béquée artificielle, donc, les charognes métallisées et leurs ablations médicalisées.

13. National Park Service, *op. cit.*

Page blanche conservée intentionnellement

Meta-odos

Mais l'épisode et la mise en scène du voyage, mieux que tout autre subterfuge, permettent ce corps à corps rapide, brutal, impitoyable, et marquent mieux chacun des coups. La loi d'exotisme et sa formule – comme d'une esthétique du divers – se sont d'abord dégagées d'une opposition concrète et rude : celle des climats et des races. De même, par le mécanisme quotidien de la route, l'opposition sera flagrante entre ces deux mondes : celui que l'on pense et celui que l'on heurte, ce dont l'on rêve et ce que l'on fait, entre ce que l'on désire et ce que l'on obtient ; entre la cime conquise par une métaphore et l'altitude lourdement gagnée par les jambes ; entre le fleuve coulant dans les alexandrins longs, et l'eau qui dévale vers la mer et qui noie ; entre la danse ailée de l'idée, et le rude piétinement de la route ; tous objets dont s'aperçoit le double jeu, soit qu'un écrivain s'en empare en voyageant dans le monde des mots, soit qu'un voyageur, verbalisant parfois contre son gré, les décrive ou les évalue.

V. Segalen, *L'équipée*

Dans notre frayage en jungle de garage, biographe et lecteurs avancent. Derrière nous sont les trois portraits de Honey, Rachel et Molloko et les concepts développés de *beastness*, de biographie et d'*animalls*. En problématisant jusqu'ici quelques-unes de nos réalités humanimales contemporaines, j'ai souhaité soulever plusieurs questions qui me

paraissent cruciales, si l'on veut faire sens de n'importe quel événement humanimal : émergences, donc, d'un commerce de la bête qui non seulement consiste et existe, mais persiste et insiste. En dégageant progressivement l'idée d'un je(u) possible entre ce qui tue et ce qui sauve, en montrant qu'elles pouvaient être les ressorts d'une double capture, celle des forces vitales et celle de leur orientation, en soulignant la possibilité d'une île, j'espérais montrer comment et pourquoi la question animale (et non seulement la question *de* l'animal) était aussi celle de l'animalité. C'est pourquoi je suggère maintenant de nous attacher à un certain mouvement de mise en forme, de nous rattacher à *la* mise en forme d'un mouvement, et ce, plutôt que de vouloir, presque par automatisme, nous attacher aux formes en mouvement.

C'est pourquoi j'introduis progressivement un certain nombre d'inflexions propres à nous accompagner dans la création¹ de nouveaux modes possibles, pour la pensée animale comme pour la vie partagée. Dans cette perspective, il est important de rappeler que ce livre n'est pas un livre sur les animaux, ni même un livre sur l'animalité, mais bien un livre tout entier fait d'animalités.

Ce que j'ai explicité plus haut dans le texte, à propos d'écriture et de vivants, à propos d'animaux et d'animal littéraire, il me faut désormais y revenir, dans la réalisation et la justification de cette autre logique d'inscription qu'est la méthodologie. *Si* l'intention première de mon travail est bien d'être capable d'appriivoiser la transpécificité d'une animalité partagée (pour mieux l'habiter et ainsi pouvoir et savoir en rendre compte), *si* notre commerce animal peut dès lors être compris à la manière d'une conceptualisation à visée opératoire, c'est-à-dire inscrite au cœur d'une entreprise de cartographie qui chercherait à actualiser une sorte de *Terra Incognita* humanimale et qui charrierait alors, dans son sillage, autant de conditions d'animation spécifiques, et *si*, finalement, les biographies jouent alors le rôle de marins collectivement (*animals*) embarqués (arkéographie), *alors* la méthode tout entière renvoie précisément à une forme particulière de navigation et de frayage, c'est-à-dire de traçage et d'inscription.

En ce sens, la véritable méthodologie de ce travail figure elle-même une certaine animalité, aux problématiques d'orientation et de

1. Puisqu'il s'agit bien, dorénavant, de penser non seulement l'adaptation et certaines des conduites instinctives animales, mais bien aussi la création et certaines de leurs inventions.

découverte aussi singulières que ces organismes qui la motivent ou que ces démarches de connaissances qui lui sont dès lors associées. Cette troisième étude fait le point sur des questions de méthode, qui sont aussi des questions critiques, d'épistémologie.

BEASTNESS TRIP

Au cours de l'année 2011, Laura, Kanuk et moi avons parcouru plus de 25 000 km à travers le continent nord-américain. En suivant les principes méthodologiques récemment développés par une partie de l'anthropologie culturelle contemporaine², nous sommes ainsi partis à la rencontre de ces nouveaux mutants qui peuplent depuis peu une version biotechnologique de l'arche de Noé (tigres œstrogénésés, chimpanzés astronautes, condors satellites, chèvres araignées, souris oncogéniques et autres ménageries hollywoodiennes). Nous avons alors « visité » plusieurs de ces centres animaliers (*animalls*) où vivent, loin de leurs écosystèmes habituels, quantité d'animaux pionniers. Dans cette double perspective, à la fois milieu et humanimanière développée plus haut, nous avons donc réalisé une succession d'enquêtes en passant³, transespèces et multisites⁴. Je rappelle ici que l'enquête multisites est une enquête mobile qui examine la circulation des sujets, des objets et des significations. On y (pour)suit donc des choses, des personnes, des métaphores ou encore des récits à travers une série articulée de spatialités et de temporalités. Quant à l'enquête en passant, elle s'efforce de répondre à la question suivante, semblerait-il aujourd'hui aussi pressante que délicate : « *How do we conceive of the order, or system, at work in today's world, and where do we need to be to grasp it better?* »⁵ »

Dans le prolongement de ces pratiques ethnographiques, j'entendais donc ouvrir certains savoirs éthologiques à une complexité

2. À propos d'ethnographie multispécifique, voir « Klaus_Ley_7-1-2012.mov (objet video/quicktime) », [http://www.liai.org/files/Klaus_Ley_7-1-2012.mov] (22 mars 2019). Et la discussion de Hamilton & Placas, 2011.

3. Nick Couldry, « Passing ethnographies: Rethinking the sites of agency and reflexivity in a mediated world. », *Global Media Studies: Ethnographic Perspectives*, Routledge, New York, P. Murphy et M. Kraidy, 2003, p. 40-56.

4. George Marcus, *Para-sites: A Casebook Against Cynical Reason*, Chicago, University of Chicago Press, 2000.

5. Nick Couldry, « Passing ethnographies: Rethinking the sites of agency and reflexivity in a mediated world », *Global Media Studies: Ethnographic Perspectives*, Routledge, New York, P. Murphy and M. Kraidy, 2003, p. 40-56.

relationnelle non seulement vitale pour le commerce des sociétés humaines et les populations animales qu'un tel commerce engage, mais expérientielle, tant elle redessine les modalités d'un vivre ensemble à la fois archaïque et avant-gardiste.

C'est ainsi que nous sommes partis à la rencontre de ceux qui composent aujourd'hui une partie importante du *beastness* états-unien et canadien. Nous avons rencontré des soigneurs, des vétérinaires, des chercheurs, des scénaristes, des commerçants, des consommateurs, des propriétaires, des trafiquants, mais aussi des cobayes, des artistes, des nouveaux animaux domestiques (NAD), des humains, des chimpanzés, des tigres, des souris, des condors, des saumons et des chimères, parfois fluorescentes. De la sorte, nous avons parcouru de nombreux espaces postnaturels, tâché d'interviewer responsables et acteurs d'un commerce florissant, pas toujours reluisant, mais très souvent retors et surprenant. J'ai mené de nombreux entretiens (directifs et semi-directifs), documenté ce que j'avais pu voir de ce voyage (notes manuscrites, photographies, vidéos), tout en m'efforçant de consigner ce que j'avais su en pensée (archives numériques et billets de blogue). Ce travail de terrain, je l'ai partagé, du début à la fin, avec ma douce moitié, tour à tour camérawoman, instigatrice, copilote et interprète. Nous étions accompagnés de Kanuk, un labrador un peu bâtard recueilli quelques semaines avant notre départ dans un chenil des Cantons-de-l'Est québécois, où son ancienne maîtresse avait demandé à ce qu'on l'euthanasie rapidement du fait de sa dangerosité. Tous les trois, et chacun à notre manière, nous avons ainsi pris la route et participé à ce *beastness trip*. Pour déplacer nos transpécificités, pour vivre, dormir et nous nourrir, pour passer de territoire humanimal en territoire animal, pour réaliser nos enquêtes et donc ce livre, nous avons usé la route et laissé cette même route nous user à bord d'une Chevrolet Vandura de 1986. Véhicule « récréatif », converti en maison mobile et acheté à bas prix, dont l'état un peu douteux ne nous permettait pas de prédire les succès ou les échecs d'une telle aventure, mais dont les promesses valaient la peine qu'on s'y essaye. Bien entendu, ce que nous avons rapporté d'un tel voyage n'a finalement que peu à voir avec ce que l'on pensait trouver sur le terrain. Premiers (r)enseignements ethnographiques...

À l'affût du moindre signe d'animalité (un parc à chiens, une boucherie, un cirque, mais aussi des animaleries clandestines, des fermes ou encore des panneaux publicitaires), nous avons chaque jour nourri « l'animal littérature » de la même manière que nous nourrissions,

sans trop nous en rendre compte, nos animalités. Les impérieuses, sans cesse, nous rappelaient qu'avant d'être des chercheurs nous étions des corps, des corps en mouvements, souvent fatigués parfois exaltés, mais toujours gitans, mais aussi les contingentes, les instinctives, les intuitives, les féroces et les douces, les exaltées ou les terrifiées, les simples et les plus complexes. Chaque fois, pourtant, ce même mouvement d'usage et d'usure, dont parle Segalen, est propre à donner aux idées la consistance d'un nomadisme effréné. Au cours de ce périple, nous ne nous sommes que très rarement attardés. La plupart du temps, nous n'avons fait que passer, ce qui, pour un chercheur, est évidemment problématique (j'y reviens), mais ce qui, pour une cartographie extensive, était véritablement essentiel. Ce travail porte donc les marques d'un passage plus que celles d'une véritable installation. C'est là, je crois, le défaut de sa qualité.

In effect, by pursuing this strategy, I made a choice. I could have chosen a radical contextualist approach, which might have led me to abandon research altogether – since the context available was never going to be complete enough ! Instead, I took a more pragmatic approach, working in each case with what context I could obtain, and building up from a larger picture of the way people talked about those sites, and the patterns in such talk⁶.

Je redis ici le principe de ce travail, qui réside moins dans le compte rendu d'une réalité, qui serait trop complexe pour être fidèlement chiffrée, que dans la production (parfois adaptative, mais le plus souvent créative) d'un mouvement et d'une animation capables de donner à voir, et à sentir pour mieux la réfléchir, l'animalité d'un monde partagé. En ce sens, notre *beastness* faisait lui-même partie intégrante de ce commerce de la bête qu'il s'échine depuis le début à transcrire. Je dirai, un peu plus loin, ce que transcrire signifie pour moi lorsque, au retour de notre périple et après autant d'efforts et de travail, j'ai perdu une grande partie de mes données et avec elles, beaucoup des traces numériques de ma recherche. Alors que ce silence forcé aurait pu porter un coup sérieux à tout ce travail, il se transmue finalement en un moteur épistémique à l'animalité furieuse. Ce sera là le sujet de notre prochaine variation, sur le thème du silence, précisément.

6. *Ibidem*, p. 52.

Enfin, parce que ce travail consiste en la caractérisation d'un phénomène dont l'étude est encore vierge, il fallait entreprendre la cartographie d'un territoire jusqu'ici peu ou pas fréquenté. À l'exhaustivité d'un espace connu, il fallait, dans un premier temps, au moins, préférer le dégrossissement d'un espace jusqu'ici inconnu. Les sites sélectionnés répondent ainsi à cette interrogation explicitée plus haut, à savoir comment approcher, comment *apprivoiser* ce qui n'a pas encore la profondeur du sillon, mais qui pourtant a déjà les puissances d'un fraying. À propos de cet apprivoisement, je voudrais dire ici que le recours à la métaphore domestique n'est évidemment pas neutre. Cependant, et contrairement à la plupart des usages métaphoriques, il ne s'agira pas, dans ce cas particulier, de plaquer une réalité déjà intelligible (la domestication animale) sur une autre réalité quant à elle plus difficile à saisir (le commerce des jungles de garage). Il n'est pas question ici de métaphore au sens *heuristique*, mais bien plu-

À la maison,
sur la route.
Sur la route,
à la maison...

Bashô

tôt d'une métaphore *créative*, qui superposerait alors deux niveaux de réalité disparate pour les faire dialoguer et les faire entrer en résonance (une métaphore ne fusionne rien, elle élève plutôt au carré). Je propose de penser mon dispositif méthodologique sur le même mode, exploratoire, que

celui utilisé, par exemple, par l'éleveur. L'éleveur croise des animaux vivants, je croise des « animots ». En mettant ces deux croisements en résonance, j'espère mieux saisir les rapports entre relation et émergence, entre croisement et reproduction, entre pensée et compréhension. Les logiques du croisement reproductif d'animaux, précisément parce qu'elles sont de nature vivante et animalisée, peuvent très bien servir au travail des idées, tout aussi vivantes et animalisables. Je me suis donc efforcé de concevoir une méthodologie basée sur le croisement de logiques reproductives, en les considérant non pas de leur simple point de vue utilitaire, faire des petits, mais depuis leur force de proposition, depuis cette propension des mains, des ovaires et des neurones à (se) transmettre. C'est une cosanguinité, en ce sens où il s'agissait d'apprivoiser un complexe relationnel transpécifique, sans véritable consistance préalable, mais au potentiel d'appareillage sacrament puissant. De la même manière qu'au moment de la mise à bas, il est difficile de savoir à quoi ressemblera le rejeton, il était tout

aussi difficile, pour moi, au moment de la préparation du voyage et de l'élaboration méthodologique qui l'accompagnait, de savoir ce que deviendrait un tel projet. J'y voyais une indétermination pleine de promesses. Nous ne nous lançons pas alors à la découverte d'un sentier déjà balisé, mais nous proposons de frayer, avec nos machettes, un chemin de traverse en jungle humanimale. Nous voulions faire jungle et devenir garage.

En suivant la piste économique, mais aussi affective, sociale, politique et culturelle qu'offrent ces centres commerciaux animaliers, je voulais ainsi circonscrire une réalité humanimale à la fois baroque et composite. Simplement parti à la rencontre animalière de maternités et de salons funéraires, de centres de reproduction, de laboratoires et de zoos, de foyers ou encore de sanctuaires, j'ai poursuivi ces lieux que file et défile l'existence transpécifique au cours de son passage sur terre. Peut-être que de telles rencontres sauraient éclairer un peu mieux l'économie animale d'un monde en mutation trop difficile à saisir depuis un fauteuil.



Figure 14. Préparatifs.

TRANSPÉCIFISME

Par l'intermédiaire d'un dispositif méthodologique aussi hybride que les existences qui l'intéressent, je rends compte d'un commerce humanimal complexe, à la fois matériel et immatériel, économique et affectif, verticalement organisé (filiales de « production ») et horizontalement structuré (réseaux de « distribution »). Un tel commerce

implique la cohabitation parfois étrange d'individus appartenant à des espèces différentes, mais dont les existences, spatiotemporellement agencées, s'entrelacent toujours plus singulièrement. De ce point de vue, l'Amérique du Nord abrite une véritable tradition humanimale. En effet, qu'il s'agisse des rapports entre bétail et civilisation (conquête de l'Ouest, deuxième rang des producteurs de viande mondiaux⁷), entre troupeau et agroalimentation (fermes, abattoirs, restauration rapide), entre cobayes et pharmacopée, l'animal accompagne l'histoire nationale des États-Unis et du Canada depuis leurs débuts, tout en peuplant encore l'histoire locale des foyers⁸.

Les animaux transforment ainsi la vie des hommes, leurs champs et leurs assiettes depuis des siècles (nous avons vu cela à propos de l'aniculture). Ce phénomène considérable au regard de la constitution et du développement d'une puissance politique, économique et

Certains pensent qu'ils
font un voyage, en fait,
c'est le voyage qui vous
fait ou vous défait.

N. Bouvier,
L'usage du monde

militaire mondiale n'est que difficilement accessible et rarement présenté comme un tout. En suivant les frontières naturelles et artificielles de ce continent, en longeant donc les lignes civilisationnelles de ces deux pays, j'espérais bien démultiplier mon accès à cette vie humanimale comme à

ses centres commerciaux et à leur sémiologie. En longeant ces lignes, qu'elles soient géographiques, climatiques, culturelles ou encore linguistiques, j'espérais alors diversifier suffisamment mon approche de manière à pouvoir distinguer constantes et contingences, différences et répétitions. Il n'existe pas de représentativité absolue ici, mais des opérations articulées, pas de modélisation, mais de l'exemplification, parfois extraordinaire, parfois ordinaire, mais toujours, me semble-t-il, animatrice.

7. Voir le classement mondial et les poids associés à cette production colossale : [http://www.nationmaster.com/graph/agr_mea_pro-agriculture-meat-production] (12 novembre 2010).

8. Il est évidemment difficile de retracer l'histoire entière d'un continent depuis le prisme humanimal, mais les travaux fondateurs (pour les sciences économiques, l'histoire et l'étude des médias) du canadien H. Innis sont utiles : autour de la traite des fourrures, dont on sait les puissances jouées dans la rencontre entre les Premières Nations autochtones nord-américaines et les colons européens.

Harold Adams Innis, *The Fur Trade In Canada: An Introduction To Canadian Economic History*, S. L., University of Toronto Press, 1973.

Ce ne sont donc pas les résultats d'une éthologie branchée « mutants » qui intéresse mon travail, mais bien plutôt la production d'éléments ethnographiques, médiatiques et transpécifiques⁹ impliquant tous, dans un milieu donné et à un moment donné, la réunion d'humains et d'animaux, de croyances, d'outils, d'habitudes ou encore de gestes. Mes recherches s'intéressent ainsi aux environnements organiques et inorganiques qui permettent (et que permettent) les relations humanimales : « *Multispecies ethnography centers on how a multitude of organisms' livelihoods shape and are shaped by political, economic, and cultural forces*¹⁰. » Il ne s'agit donc pas non plus, ici, de comparer ce que seraient les conditions d'existence de certains animaux vivant dans des jungles de garage à celles, plus conventionnelles, d'autres animaux, de la même espèce ou d'espèces distinctes, évoluant dans des jungles¹¹ au grand air (en liberté, en semi-liberté ou en captivité). Non, il s'agit plutôt de rendre compte d'une dynamique transindividuelle où la vie partagée d'humains et d'animaux produirait non seulement des situations nouvelles, mais bien aussi des conditions de possibilité et d'individuation inédites. Or, de ce point de vue, les études sociologiques de la traduction¹² ont bien montré l'intérêt heuristique, à la fois théorique et pratique, d'une analyse, non seulement catégorielle, mais processuelle des interactions. En replaçant le social au cœur d'effets causés par la communication superposée d'actants hétérogènes, la théorie de l'acteur réseau, par exemple, confère à ces derniers, notamment aux non-humains, un pouvoir d'agentivité important (non plus objet ou sujet, mais actants, non plus humains, machines ou animaux, mais acteurs). Pour être réel et donc exercer sur la réalité un certain pouvoir, consister ou insister suffisent. Le tigre de *Kung-Fu Panda* n'est pas... et pourtant, il existe bel et bien ! Tandis qu'au passage, c'est le réel tigre, celui des tigres, qui s'élève au carré et devient animation dessinée.

Dans la même veine, les travaux de Donna Haraway fournissent d'importants outils pour (re)penser l'étendue d'une telle consistance.

9. Eduardo Kohn, « How dogs dream : Amazonian natures and the politics of transspecies engagement », *American Ethnologist*, vol. 34-1, février 2007, p. 3-24.

10. Eben Kirksey et Stefan Helmreich, *op. cit.*

11. À propos de jungles, voir un travail de déconstruction possible vis-à-vis de cette construction à la fois sémantique et idéologique : Michael Lundblad, *The Birth of a Jungle: Animality In Progressive-Era U.S. Literature And Culture*, New York, Oxford University Press, 2013.

12. Madeleine Akrich, Bruno Latour et Michel Callon, *Sociologie de la traduction : textes fondateurs*, Paris, École des mines de Paris, 2006.

En développant sa figure de *Companion Species*, elle aide à (re)penser le devenir « domestique » non seulement de manière bilatérale, mais bien de manière interactive. Pour elle, « être un, c'est toujours devenir à plusieurs¹³ ». Rapporté à notre ménagerie postnaturalisée, cet ancrage transdisciplinaire assure un relais théorique solide et ouvre sur une intéressante « zoologie de la traduction ».

Considérés non plus comme des objets-sujets de représentations ou encore comme des sujets-objets de manipulations, humains et animaux participent alors à un réseau composite où la notion même d'espèce peine à circuler. Ainsi, pour les ethnographies multisites¹⁴ et transpécifiques¹⁵ que je réalise, une telle perspective offre plusieurs avantages. D'abord, plutôt que de fixer d'emblée les animaux rencontrés dans une série de cases (« animal », « dangereux », « évadé », ou encore « tigre », « mutant », « menacé », « protégé »), cette autre approche permet d'épouser le mouvement des corps (limité, augmenté, ralenti, accéléré, dopé, pensons aux cages, au régime alimentaire, à la médication et aux autres dispositifs biopolitiques contraignants) dans un vécu partagé. Ensuite, plutôt que de chercher la comparaison automatique (humain-animal, avant-après, naturel-artificiel) et ainsi glisser incidemment du côté prescriptif (mieux-moins bien), penser en termes de devenirs ouvre la normativité générique aux potentialités démultipliées des singularités et de leurs régimes d'individuation propres. Enfin, cela permet, à la faveur du parcours, des rencontres et des entretiens réalisés, un assemblage *a priori* non hiérarchisé des bribes de réalité recueillies (dire « accueillies » serait probablement plus juste). En d'autres termes, il s'agit ici de redonner au mot « posture », régulièrement employé pour désigner certains des rapports théorico-épistémologique du chercheur, la consistance des corps et de leurs affres. Observer et participer sont affaire de chairs et d'inscription, de souffle et de mouvement, c'est-à-dire d'animation.

Dès lors, la question n'est plus de savoir si l'observateur est oui ou non participant (ce qu'il est toujours), mais bien plutôt de déterminer précisément ses degrés et ses modalités de participation (à géométrie variable). Le nœud de sa démarche ne réside plus dans une autoextraction de la réalité, ou encore dans l'effacement maximal

13. Donna J. Haraway, *When Species Meet*, University of Minnesota Press, 2007, 360 p.

14. George Marcus, « Ethnography In/Of The World System: The Emergence of Multi-Sited Ethnography », *Annual Review of Anthropology*, vol. 24, 1995, p. 95-117.

15. Eduardo Kohn, *op. cit.* Eben Kirksey et Stefan Helmreich, *op. cit.*

d'une présence parasitaire au profit d'une autre réalité qu'il s'agirait alors de dépeindre et d'analyser le plus objectivement possible. Non, le nœud d'une telle démarche habite plutôt l'expérience elle-même et réside dans l'ouverture réfléchie du chercheur à des mondes animaux visités. À ce sujet, il serait intéressant de réfléchir autrement, à l'aune de cette idée d'engagement, la désormais canonique question de l'environnement. Si le monde animal fonctionne sur la base de tropes ou, comme les nommait J. von Uexküll, de porteurs ou de supports¹⁶ de significations (*Bedeutungsträger*), l'humain ne doit pas être exempté de ces tropes ni de ces transports¹⁷. Nous sommes toujours les visiteurs de mondes qui nous échappent *a priori*, mais dont la technologie peut parfois entrebâiller quelques portes, par exemple, lorsqu'elle nous donne à voir ce que nos yeux nus étaient jusqu'ici incapables de saisir et du même coup réfléchir à de telle clarté. Puisque partielle, partielle et partagée, cette expérience est dès lors indissociable d'une certaine posture, d'une série de postures, plastiques, retorses et comparables à celles qu'épouse n'importe quel corps (animal) en mouvement, postures à la fois anthropomorphisables et anthropodécentrables. Plutôt que des observateurs dégagés, je tâche de penser la possibilité de visiteurs engagés. C'est ainsi que je propose de regarder le tigre d'aujourd'hui dans les yeux (une posture anthropomorphique), et non de regarder le monde du tigre avec mes seuls yeux (une posture anthropocentrique).

L'un des enjeux de ma recherche consiste donc à démultiplier au maximum les postures en espérant couvrir le plus largement possible

16. On retrouve ici la question médiatique, qui s'intéresse non pas au simple transport, mais au pouvoir de transporter. Qu'est-ce qu'un porteur de signification, un porteur d'ADN, un porteur de message ? Dans ma précédente variation sur le thème de l'*animal medium*, j'ai ainsi proposé de penser tout intermédiaire, tout moyen non seulement comme un véhicule, mais bien aussi comme un chauffeur, c'est-à-dire comme un milieu doué de puissances propres, actif et producteur. J'y reviendrai à nouveau, dans mon portrait 5, au sujet d'OncoMouse^{MD}.

17. Notons ici que même si à chaque organisme est associé un environnement, ces mondes propres ne sont pas sans mouvements. Non seulement l'organisme s'y meut, mais le milieu lui-même autant qu'il se transforme. Qu'est-ce qu'un réchauffement climatique ou, plus simplement, une maladie décimant une source alimentaire première, peut avoir comme conséquences sur les environnements des uns et des autres ? Autrement dit, il est important, toujours à propos d'environnements, de penser aussi ses significations portées et transportées, en termes de mouvement, de changement et pourquoi pas d'animation. À ce sujet, voir notamment Maxine Sheets-Johnstone, « Consciousness: A Natural History », *Journal of Consciousness Studies*, vol. 5-3, 1998, p. 260-294.

Il ne s'agit au fond que d'une chose qui est de savoir si le monde est réel et jusqu'à quel point. Et d'une autre, qui en dépend : de savoir si nous l'atteignons et jusqu'à quel point.

R. Munier,
Le su et l'insu

les champs de rapports humains-animaux (forme de souplesse ou d'élongation des souffles, si l'on veut). Modulables et modulées, ces postures portent (et transportent autant qu'elles supportent) la charge de mondes animaux en devenir. Désormais, humain et animaux ne partagent plus seulement un dehors, un environnement et une écologie, mais bien aussi, et peut-être surtout, un dedans, une

intérieurité et une ontologie. Entre ce dedans et ce dehors, une frontière médiatique s'ébauche, tandis que s'y déploie un véritable potentiel de transformations, plus ou moins silencieuses¹⁸.

SUR LA ROUTE...

La méthode suivie tout au long de cette recherche se devait ainsi, comme d'ailleurs l'organisation du texte lui-même, de répondre à la problématique centrale de mon travail, à savoir comment repenser communication et animalité. Étymologiquement, nous avons vu que le mot « méthode » provenait du grec *meta*, sur, et *odos*, route. Dans cette perspective, n'importe quelle méthode pourrait être pensée d'un point de vue pragmatique, tel un guide de voyage aguerri. Ainsi, cet horizon de déplacements, qui est aussi une certaine éthique de travail, nous rappelle quelques-uns des enjeux liés au statut de la recherche et à la posture du chercheur vis-à-vis de ces enjeux. Ainsi, les mouvements du chercheur (qu'ils soient géographiques, historiques ou encore épistémologiques) ne sauraient être assimilés à une quelconque neutralité (encore pire, à une objectivité fantasmée) tant le regard que l'on porte sur le monde provient lui-même de ce monde et porte, lui aussi, son monde. Non, il fallait que notre méthode puisse non seulement parler d'animaux, mais qu'elle soit elle-même animale, et que les principes méthodologiques la fondant renvoient sans compromission à cette idée (je le rappelle : non exclusivement quantitative ni d'ailleurs limitée à l'organique) d'animalité.

18. François Jullien, *Les transformations silencieuses*, Paris, Grasset, 2009.

Mon « terrain » devait donc être pensé comme la constitution progressive d'un espace et la préparation optimale de conditions de possibilités, c'est-à-dire tel un potentiel encouragé et soigneusement cultivé de rencontres, de découvertes et d'échanges transpécifiques. Ainsi, le choix des étapes, du tracé comme celui des rencontres, ne répond pas à une logique fermée qui pourrait même prétendre à l'exhaustivité, mais bien plutôt, au contraire, devoir répondre à une organisation méthodique capable de faire advenir, au moment précisément de la rencontre, quelque chose de l'ordre de l'animalité. Puisque historiquement, l'animal a été essentiellement capturé, je tenais absolument à m'émanciper de cette infirmité, infirmité qui consiste à vouloir sempiternellement faire faire quelque chose à l'autre, c'est-à-dire à l'employer, à l'instrumentaliser, à toujours le préalablement conditionner, et ce, dans un but fixé *a priori* et validé (sur la base de ces *a priori*) *a posteriori*. Non, je tenais plutôt à essayer non pas de capturer l'animal ou bien encore certaines formes d'animalité, mais bien plutôt de négocier autrement les conditions de possibilité d'être captivés (et non seulement capturés). En effet, j'étais (et suis encore) captivé par l'animalité de certains animaux, des animaux qui pouvaient être (et étaient très souvent) eux-mêmes capturés. Il s'agissait donc pour moi de la négocier au mieux, c'est-à-dire de commencer par reconnaître cette double captivité, pour tâcher, plus tard et très lentement, de s'en extraire, ou, plus exactement, pour permettre (événement qu'est chaque rencontre humanimale) la sortie d'une situation qui serait d'emblée discréditée parce que non naturelle, pour entrer dans un je(u) où précisément ce qui se passe ne peut être réduit à ce qui se passait ni même déduit de ce qui se passera. Il me fallait donc trouver (et souvent inventer) le moyen d'être conscient de ma présence au moment où je m'intéressais à la présence d'un autre et à cette conscience partagée que lui aussi devait bien devoir développer.

Illustration. Dans une cage de l'Oregon, un vieux lion sommeille. Depuis une dizaine d'années, il sert de reproducteur à la colonie animalière d'un zoo en bordure de route (jungle de garage que l'on rencontre souvent le long des flancs autoroutiers américains et qui captent avec plus ou moins de succès une partie du trafic motorisé). Pour aiguïser les appétits du vieux mâle, une femelle en chaleur occupe régulièrement la cage voisine. Notre animal est ainsi capable de sentir, de voir et de savoir la chaleur de sa congénère, mais il est incapable d'en jouir. Lorsque les portes s'ouvrent enfin, l'antique commerce des corps et des désirs reprend ses droits. Entre

deux activités sexuelles saisonnalisées (phasées), le roi de la jungle patiente et assiste placidement au défilé continu de visiteurs qui ne promènent leurs désirs et leurs curiosités. Une pancarte vaguement biographique rappelle l'historique vigueur de l'animal et ses succès reproductifs. Admiratifs devant les prouesses de la bête ainsi dévoilées, chacun essaye ensuite de faire venir le fauve, un peu comme on s'y prendrait avec un chien ou un chat errant croisé au hasard d'une ruelle et qu'on imagine ainsi pouvoir amadouer. La plupart du temps, le vieux lion, lui, ne bouge pas. Parfois, il tourne un peu la tête, balaye de son regard la foule avant de retourner, lentement, à ses souffles, à ses rêves. Rêvent-ils encore, ces animaux, et de quoi ? Cela prendra plusieurs heures pour qu'il s'approche finalement du grillage, derrière lequel je me tiens. Après m'avoir flairé pendant tout ce temps, peut-être s'est-il étonné de voir le corps que j'étais alors pour lui ne pas effectuer, comme la plupart des autres corps quotidiennement détectés, la translation vers la cage voisine. L'heure de midi avait sonné, et les allées s'étaient vidées. Nous étions seuls, deux plus un grillage. J'étais humain avant de plonger mon regard dans le sien. Lui était lion. Mais au moment de cet échange (et un regard est souvent, en la matière, des plus insistants), nous nous sommes retrouvés autres, nous sommes devenus, en l'espace d'un instant seulement, animés par quelque chose de très spécial. Cet instant hors du temps où le petit d'homme que j'étais (et que je devrais, par la suite, redevenir) plongeait dans l'immensité d'une communication à laquelle rien ne l'avait véritablement préparé. Cette communication en acte ne pouvait être pensée avant et ne saurait, non plus, être pensée après. Cette communication sera simplement, et pour toujours, à expérimenter *in situ*, c'est-à-dire à vivre, tout simplement et aussi difficilement que cela puisse être. En revanche, il reste encore de cet échange une animalité qui, dans le curieux fait d'écrire et de revenir sur l'événement lui-même, se trouve ravivée. Ce regard avait déposé quelque part dans mon être un supplément de quelque chose. Animalisé, j'étais. Voilà ce que cela avait produit comme effets. Ce que le vieux lion en aura retiré, je n'en ai aucune idée. J'ose pourtant croire que dans ces conditions, le « trans » a été plus fort que l'« inter » et que ce regard croisé lui fera, à lui aussi, quelque chose, c'est-à-dire autre chose¹⁹.

19. À propos de regards croisés et de *Beastness*, voir en particulier Marie-José Mondzain, *Le commerce des regards*, Paris, Seuil, 2003.

À plusieurs reprises, pendant notre *beastness trip*, ce commerce de regards m'aura saisi. Je pense aussi à Léo, le gorille du zoo de Granby, avec qui nous commercions tranquillement (mon amie soigneuse m'avait introduit discrètement en même temps que les autres employés), jusqu'à ce que le zoo ouvre ses portes et que le flot dominical de visiteurs se déverse et que le vieux singe, à qui on ne la fait pas, aille immédiatement se réfugier au fond de sa cage. Avant que ne commence réellement sa journée de travail, j'avais eu le privilège de prendre mon déjeuner avec l'animal, de manger ma barre de céréales tandis qu'il épluchait sa banane. Moment d'éternité suspendue, d'autant plus intense que je n'avais alors aucune éducation véritable en matière de primatologie. Au bout d'un moment, alors que je me faisais tout un film de partager mon repas avec un gorille, d'être si privilégié de partager avec lui un peu d'éternité, justement, Léo se redressa, menaçant. Quelques secondes passèrent où je continuais de le regarder, interrogateur, avant qu'il ne fonde sur moi et cogne la paroi de plexiglas avec une telle force que j'en tremble encore. Regarder un gorille dans les yeux, qui plus est quand il mange, est un acte de défiance important. Et voilà que je venais de lui voler ses quelques minutes de tranquillité quotidienne. On ne prend pas son déjeuner avec un gorille, cage ou pas cage. En tous cas, pas tout de suite, pas sans se (re)connaître.

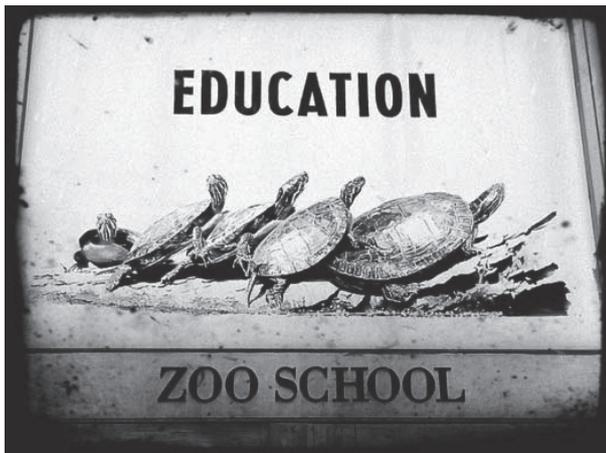


Figure 15. Zoo smart, Jungle smart.

VARIATION SUR LE THÈME DE... L'INDÉTERMINATION

Chaque voyageur sait, et ce, qu'il soit anthropologue ou non, qu'entre le trajet initialement conçu et la trajectoire effectivement concédée, il y a un monde, précisément celui, imprévisible, des inattendus, des surprises, des rencontres opportunes ou inopportunes, celui des espoirs déçus ou des moments d'éternité, des accidents comme des dangers, en deux mots : celui des routes et des déroutes. Ce qui motive le voyage est de ce même fait de l'ordre de l'exposition (exactement à ces routes et à ces déroutes), bien plus que celui d'un quelconque objectif à atteindre. Si cela n'était pas trop galvaudé, je dirais que ce qui compte dans cette perspective, ce n'est pas tant la destination que les différents moyens (media et médiations) à même d'en constituer une, destination. Cette « philosophie » du voyage me paraissait être partagée par des individus aux occupations, aux métiers et aux statuts très différents. Je pense non seulement à ces voyageurs écrivains que l'on a baptisés après coup des écrivains voyageurs (Blaise Cendrars, Charles-Albert Cingria, Nicolas Bouvier ou Bruce Chatwin), je pense aussi à quelques anthropologues de renom (par exemple, Gregory Bateson ou Margaret Mead). Enfin, je pense à toute cette tradition britannique de naturalistes (depuis les fameux *Species Seekers*²⁰ jusqu'à Alfred Russel Wallace en passant par Charles Darwin), une tradition forgée au gré des mers, au cours de grandes traversées et à qui nous devons bien des découvertes. À l'opposé de l'intellectuel en chambre, cette filiation transdisciplinaire (à la fois littéraire, anthropologique et naturaliste) me semble devoir se retrouver sur au moins un point, précisément celui de l'animation. En effet, qu'il s'agisse de découvrir un continent, une culture ou bien encore la « vraie » nature du monde, qu'il s'agisse de paysages, d'hommes, d'animaux ou de végétaux, c'est là toujours, me semble-t-il, une histoire de souffles. Mus par une soif de découvertes, animés par une curiosité intellectuelle ou encore propulsés par un besoin impérieux de mouvement, ces « voyages » comme leurs voyageurs sont avant tout des aventures et des aventuriers, c'est-à-dire les dépositaires d'un mode d'activité reposant tout entier sur le mouvement des corps, sur celui des idées, des arts et des savoirs. Cette filiation, je l'ai charriée avec moi tout au long de ce premier *beastness*

20. Richard Conniff, *The Species Seekers: Heroes, Fools, and the Mad Pursuit of Life on Earth*, 1^{re} éd., New York, W.W. Norton, 2011.

trip. Un tel patronage donnait à chaque imprévu les puissances nécessaires pour affronter ce qui prenait alors les figures d'un potentiel ouvert. Ainsi, lorsque survient le plus sérieux de tous les imprévus, cette filiation dont j'étais bien malgré moi enceint devait finir par me sauver.

Après avoir parcouru plus de 25 000 km, le disque dur qui contenait plusieurs de mes données est tombé du haut de mon étagère où je le gardais religieusement en attendant la livraison UPS d'un autre disque devant servir de sauvegarde. Les dommages sont

ici partagés. J'en ai beaucoup voulu aux trois entreprises spécialisées qui tour à tour ont essayé de récupérer mes données et qui moyennant fortune n'ont rien trouvé de mieux que de siller un peu plus, chaque fois qu'ils remplaçaient les bras de lecture défectueux, le disque au contenu si précieux. Mais je m'en suis surtout voulu de ne pas avoir, plus tôt, sauvegarder mon or comme on me l'avait pourtant maintes fois conseillé. Ce disque contenait des photos, des vidéos et quelques-unes de mes interviews. Je pensais utiliser tout ce matériel pour faire un documentaire et concevoir une installation numérique sur le mode d'un zoo virtuel où l'animal ne serait pas automatiquement accessible, mais où son animalité serait d'autant plus contagieuse. Il ne me restait donc plus que ces traces ethnographiques classiques, qui sont celles des carnets de notes et des appareils photo. Cela aura pris trois mois avant que je sache définitivement ne jamais devoir retrouver ce que j'avais, avec autant d'efforts et de patience, mis des années à récolter, trois mois pour décider des scénarios qui suivraient, trois mois pour trancher entre arrêter, recommencer ou continuer, trois mois où je devais méditer sur le silence. Bien sûr, c'était le silence que laissait dans mon crâne non seulement des prothèses mécaniques sur lesquelles je découvrais qu'il était si facile de compter et tout aussi difficile de s'en affranchir, mais aussi méditation sur un autre silence, plus profond, plus sérieux, plus important peut-être, celui que la perte de mes données numériques avait ouvert et qui jamais ne semblait devoir se refermer.

Marcher jusqu'au lieu
où tarit la source,
Puis attendre, assis,
Que se lève le nuage.
Wang Wei

Méditation.

Rembobinage : je travaille les rapports humains-animaux, des rapports qui s'effectuent donc entre organismes vivants, humains et autres qu'humains, rapports que nous, humains, aimons traduire en mots, analyser, projeter, dont nous faisons sens à l'aide de langues et de langages qui traduisent et transduisent des réalités infralangagières, partagées avec d'autres qui ne parlent pas, justement, et que l'on aime pourtant, souvent, faire parler. C'est une sorte de ventriloquisme métaphysique, si l'on veut. Mais voilà qu'après avoir saisi cela, après avoir patiemment construit des raisonnements, collecter des textes, des idées, des mots, après avoir produit, au contact de ces grands silencieux, tout un discours, bien voilà que je perdais mes mots... l'ensemble de ces traces, de ces captures logo et vidéocentriques qui devaient me servir de moteur pour penser les états et les transformations animales. Cet ensemble sémiotique serait désormais muet et voué au silence...

Pourtant, voilà que cet accident se transformait en moteur épistémologique furieux. Voilà qu'à l'occasion du pire (il suffisait pour prendre la mesure de ce pire de regarder mes collègues se décomposer en apprenant mon infortune, peut-être aussi désolés pour moi que terrifiés à l'idée que cela puisse aussi leur arriver), voilà qu'à l'occasion du pire, donc, j'entrevois le meilleur. Il faut dire ici que je suis de nature plutôt enthousiaste, mais il faut surtout rappeler les visées initiales de mon travail et les raisons profondes qui m'ont poussé à « faire » de la recherche, et de la recherche académique.

Je n'ai jamais considéré ces recherches comme un travail d'ordre journalistique. C'est-à-dire que je ne souhaitais en rien rendre compte d'un bout du monde oublié ou d'une réalité méconnue par souci de nouvelles, encore moins par souci de divertissement. Non, je tenais plutôt à (dé)couvrir, au contact et à la faveur de ces mondes animaux entrecroisés, la consistance d'une animalité (et les problématiques qualitatives associées à cette consistance), que je sentais bien partagée avec d'autres formes de vie, mais que le seul contact humano-humain ne savait jamais, complètement, ouvrir et déployer. En d'autres mots, je cherche depuis le début de toute cette entreprise à explorer plus avant les reliquats d'une bifurcation obscure, celle qui *contraint* aujourd'hui l'écrasante majorité d'entre nous à ne penser qu'en recourant à des mots, à assimiler pensée et langage sans que généralement ni l'un ni l'autre ne puisse être conçu autrement que dans un rapport de cause à

effet²¹. Or, j'avais l'intuition qu'une autre dimension était à (re)trouver dans ces manifestations animales qui interpellaient chaque fois un peu plus sérieusement, manifestations que la plupart d'entre nous semblent tâcher d'enfouir à tout prix (peut-être par crainte, peut-être aussi par manque d'appivoisement). Je pense, par exemple, au tremblement de l'être lorsque l'on a peur, lorsque l'on est amoureux ou encore lorsque l'on est gravement malade. De manière quasi réflexe, donc, lorsque quelque chose de ces tremblements semble surgir, les mots viennent rapidement les couvrir. Rester sans voix, ne rien avoir à dire alors que le monde tremble, voilà qui ne semble pas toujours très valorisé, encore moins pensé. Qu'on me comprenne bien, je ne suggère en rien le retour à un stade prélangagier, dans une tentation toute romantique de m'explorer comme tant d'autres sur une humanité si loin de tout, de la nature, des autres, d'elle-même, etc. Au contraire, ce que j'essaie de localiser ici, ce sont ces disparations respiratoires et cognitives qu'il est si souvent difficile d'habiter. Coller aux tremblements du monde, qui sont aussi des souffles, sans automatiquement sortir l'arsenal symbolique de nos puissances toutes cérébrales, voilà qui me paraît aussi difficile à explorer qu'essentiel à pratiquer.

C'est que je tiens ces tremblements pour beaucoup plus que de simples sensations, tant ils m'apparaissent aujourd'hui figurer de mystérieuses amorces de concrétude, non seulement mentales, mais physiques. Cette consistance qui est donc la réalité d'une telle concrétude, je n'étais jusqu'ici capable de la côtoyer qu'en de rares occasions (la plupart du temps, agrippé à quelques maigres morceaux de roches, suspendu que j'étais à plusieurs centaines de mètres au-dessus du vide faisant de « l'escalade »), occasions qui donnaient alors, à mon être, la véritable consistance d'un corps. Il ne s'agit pas ici d'annihiler nos puissances langagières, mais bien plutôt d'apprendre à les suspendre, pour un temps seulement. On ne sort jamais vraiment du mouvement (sauf peut-être mort). En revanche, il est possible de rythmer un tel mouvement, d'imprimer cadences et intensités différentielles à ce qui meut (langage compris). C'est précisément dans ces impressions rythmées, dans leurs potentiels comme leurs actualisations que je devais découvrir cette animalité qui me semble être intimement liée au tigre bondissant du poème de Michaux, cité plus haut. Ici, « anima » dit peut-être bien l'âme et

21. Je développe, un peu plus loin dans le texte, les rapports qui commencent ici à se dessiner entre langage, silence, trace, inscription et données.

l'animalité partageable, et ce, tout en se distinguant de l'esprit et de ses circonvolutions codées. Peut-être faudrait-il plonger plus avant dans la neurologie et réfléchir aux aires cérébrales frontales, latérales ou arrières, à ce reptilien et ses milliards d'années d'évolution, comme au limbique et au néocortex, ces jeunes bavards. Si l'idée est celle d'un devenir transducteur de chercheurs, alors les ductilités comme les promissions (promesses et permissions) afférentes à ces différentes régions s'avèrent toutes critiques. Les animaux n'ont pas de mots. Ce sont des mots que nous utilisons pour traduire leurs êtres, les deviner comme les capturer. En perdant mes mots, je retrouvais à la fois l'angoisse du langage impossible et l'importance d'un autre espace, infra ou supralinguistique au cœur duquel installer de vieilles intuitions et depuis lequel développer une perspective expérimentale sur l'animalité et ce supplément d'explosivité que partagent les vivants, humains et autres qu'humains.

Cette intuition première²², j'entendais lui donner la conscience d'une intelligence orientée, peut-être même la maîtrise d'une pensée véritable. Mais cette pensée en devenir ne pouvait être tout entière cognitive ni d'ailleurs restreinte académiquement. Or, voilà que ce silence forcé donnait soudain à mon parcours un *sens* nouveau, c'est-à-dire non seulement le sens d'une direction ou celui d'une signification, mais les sens aussi d'une sensation étrange que seule la respiration (et non plus les mots) sait désormais comprendre. En effet, je découvrais à l'occasion de cette perte non seulement le mutisme de mes données, mais la présence, silencieuse et puissante, de ce qui jusqu'ici était donné. Si le muet est silencieux, le silence n'est pas nécessairement muet. Une trace enregistrée et dont l'enregistrement devient muet n'est pas nécessairement, et pour autant, disparue. Il faut ici comprendre différentes échelles d'enregistrement possibles. Ce que mon disque dur avait perdu n'effaçait pas nécessairement la trace de ce que mes cellules avaient vécu. Simplement, les données de mon disque, étant académiquement beaucoup plus bruyantes que celles de mes cellules, occupaient une place de premier ordre dans mon processus non seulement méthodologique, mais épistémologique et créatif. Les perdre a changé la donne et a transmué mes données en « donné ». Moi qui ne me

22. Intuition que développe superbement G. Bataille dans son travail lorsqu'il écrit : « Le silence est un mot qui n'est pas un mot et le souffle un objet qui n'est pas un objet. », dans *L'expérience intérieure*, Paris, Gallimard, 1967, p. 29.

sentais pas toujours à ma place dans les cercles universitaires, qui ne me sentais pas non plus toujours à ma place dans les cercles athlétiques, mais qui vivais, par appétit, au carrefour de ces deux cercles, qui avais passé deux ans de ma vie alité, sans pouvoir me lever ni marcher, c'est-à-dire devoir me mobiliser autrement, moi qui devais par la suite passer plusieurs mois dans un monastère taoïste, perdu au fin fond de la Chine méridionale, à tâcher recouvrer l'usage de ce corps atrophié (et de l'animalité qui va avec), en médecine

traditionnelle et arts martiaux (sous le totem d'un bestiaire bien particulier, fait de postures physiques et mythologiques) et qui, finalement, écris aujourd'hui un livre sur l'animalité, ce silence forcé donnait désormais à toutes ces tranches de vie et à ces fragmentations individuationnelles le liant nécessaire (et jusqu'ici manquant) pour transformer mes enquêtes et ses tempêtes existentielles en un véritable texte.

Souvent, l'on me demande quel est le lien entre mon « sujet » et la communication. Jusqu'à ce que je perde mes données numériques, cette question me mettait mal à l'aise, tant la question instillait en moi des doutes et savait si bien planter les graines de ce syndrome létal pour tout chercheur qu'on dit être « de l'imposteur », mais qui est surtout celui du perpétuel incertain (ce qui, pour un chercheur, n'est, me semble-t-il, pas nécessairement devoir être un symptôme, mais plutôt être une ligne de force). Voilà donc que, confronté par la force des choses à la perte de traces discrètes et au silence digital, je comprenais que ce fameux lien (qui s'avère en réalité bien plus qu'un simple lien, peut-être une constitution commune) entre animaux et communication n'avait que peu à voir avec la *communication animale* ou encore avec la *communication entre humains et animaux* (qui serait plutôt la partie émergée de l'iceberg, au mieux une porte d'entrée, au pire un trou). Non, cette relationnalité était en fait à chercher du côté de l'animation. Qu'est-ce donc que la communication, si ce n'est la

La parole, qui est aussi ce jalon posé à la surface d'un monde étrange. Ancrage qui rassure donc (assure dirait peut-être l'alpiniste), mais ne dispense en aucun cas de l'ascension. À tâtons donc, avec plus ou moins de maestria, grimper... Car, dès lors, il ne s'agit plus de discourir ou encore de dire, mais bien plutôt d'élaborer.

science (mais aussi l'art²³) qui consiste en l'animation, autour de soi et en soi, d'un quelconque mouvement ?

Penser la singularité comme vecteur de multiplicité ne permet-il pas de mieux comprendre que « faire acheter », « faire vendre », « faire voter », « faire travailler », « faire comprendre » ou encore « lire », « écrire », « parler », « penser », que tout cela relève en fait non seulement de la communication, mais d'une animation communicative ? Je ne fais donc pas ici référence à la communication telle qu'elle s'est constituée, depuis quelques dizaines d'années seulement, en tant que discipline universitaire, mais bien plutôt à cette faculté, qui est aussi une tendance, propre au vivant, bien plus ancienne que nos universités, et qui consiste en une réinvention perpétuelle des modes d'existence, en la reproduction, à partir d'une certaine transmission, de tout ou d'une partie d'un état, et en cela, dans un mouvement affectif complexe, qui, toujours, implique un commun.

En revenant au silence des mots, je découvrais donc le bruit d'un autre monde (non pas un cri, plutôt une sourdine)²⁴. Quiconque essaye de se taire, de calmer le discours intérieur au point d'entendre les souffles remuer, le cœur battre, les tempes se gonfler, quiconque faisant le silence à l'extérieur et à l'intérieur, redécouvrira, à sa manière, avec son caractère et quelques prédispositions, l'activité d'un monde égaré (activité interne, bien sûr, mais qui est aussi une activité extériorisable, puisque partageable par tous). Ce monde gît et vit derrière nos prothèses anthropogéniques (vestimentaires, d'abord, technologiques, ensuite, langagière, avant tout), d'où il vaque à ses occupations. Ceux d'entre nous que la maladie a un jour touchés savent très bien (et « très bien » veut dire dans les chairs, bien plus que dans des souvenirs) ce que ces *activités souterraines* ont d'important. Elles sont vitales, primordiales, essentielles au fonctionnement du reste, de tout le reste. C'est donc sur ces occupations souterraines²⁵, dont je voulais m'occuper et auxquelles je tenais à m'exposer, que je souhaite ici *écrire* (inscrire et charger), non seulement pour mieux les comprendre, mais, à l'aune d'un certain partage, pour les mieux déployer.

23. Entendu comme une pratique esthétique et qualitative, à la fois instinctive et intelligible.

24. Et je veux ici remercier les astres pour leur hospitalité lorsque le proche se dérobaient.

25. En matière de souterrains, nos habitants des jungles de garage en connaissent assurément un rayon.

En relisant ces lignes, je comprends qu'il s'agit, dans cette variation sur le thème du silence, de ma propre biographie, en réalité tout à fait bavarde...

Méditation, suite.

Curieux constat, que celui-là... Nous ne pouvons pas vivre sans respirer. Pourtant, nous ne savons que très peu sur cet acte qu'est la respiration. Histoire de ne pas tomber dans la prose ronflante du yogi moderne, je rappelle ici ce que la racine indo-européenne *an(u)* veut dire : souffle, air, visage. L'étymologie renvoie à un air qui devient souffle, qui devient visage, qui devient air et ainsi de suite. L'animation est alors enceinte de ces phases transformatrices entre l'air du dehors, le souffle, qui est un échange entre le dedans et le dehors, et le visage d'un dedans. De ce point de vue, il me semble que l'on retrouve ces problématiques d'animation dans la publicité commerciale ou le marketing politique. On les retrouve aussi dans les rites et les pratiques culturelles, dans les arts, les lettres comme les sciences. Pensées sous l'angle de l'animation, toutes ces frontières entre un dedans (qui serait nôtre) et un dehors (qui ne l'est pas ou pas encore), ces frontières disparaissent, puisqu'elles deviennent alors moins des zones de démarcation ou des lignes de distinction que des espaces limitrophes de passages, de productions, c'est-à-dire des durées constitutives qui permettent au-dedans et au-dehors de jouer, ensemble, à quelques respirations²⁶.

La respiration est une affaire de flux (continus), et non simplement d'activités (discrètes). En d'autres mots, il s'agit là moins d'une chose aux contours définis, depuis l'ouverture (inspiration, inclusion) ou

26. Dans la marge d'une première version papier de ce texte, mon directeur de recherche, mentor et ami, Thierry Bardini, écrit (si justement que je le reproduis tel quel ici) : « Le monde se ramifie dans mes poumons : chaque invagination (matrice encore) du monde en moi me communique les souffles. Pourquoi alors ne pas insister sur les rapports troubles et délicats des souffles à la trace, et retrouver ainsi un discours de la présence différée, médiatisée, et ainsi encore la question médiatique : non pas celle d'un dispositif ou appareil de capture, mais bien plutôt que la perte des traces (médiatisées) t'aurait permis de te concentrer, de rediriger tes souffles sur l'animal-medium ? » C'est effectivement, dans cette disparition digitale devenue disparition analogique, le retour en fronde de la médiatique. L'animal thèse est lui aussi un animal *medium*, à la fois milieu de vie et vie du milieu, moyen d'animation et intermédiaire entre espèces toutes animales. Ce double mouvement donc entre les données (mutilées) et le donné (réactivé) offrira peut-être à d'autres l'occasion d'une sonde exploratoire, voire transpécifique, nouvelle, perçue comme autant de plongées possibles en territoires de tremblements.

la fermeture de portes (expiration, exclusion), que de champs aux puissances concentrées ou diluées (plateaux de concrétudes et d'indéterminations). Rien alors ne demeure indéfiniment figé, et quiconque ayant un peu pratiqué les frontières (du corps vivant ou des états-nations) comprend mieux ces spectres de porosité, ces seuils et ces autres inflexions qualitatives en perpétuel mouvement. Il s'agit donc, dans mon travail, de penser un niveau d'organisation hors langage, mais pour autant sensible aux langages, capable de subsumer formes et matières, dans un mouvement rythmé, sans symphonie préalable.

Retour aux « animots ».

Ainsi, perdre la trace numérisée d'un donné qui ne s'y réduit pas m'aura obligé à faire silence, à habiter autrement le chantier d'un édifice transpécifié jusqu'alors patiemment construit, pour découvrir alors que cette fameuse animalité que je tâchais de capturer d'une manière ou d'une autre serait désormais à chercher, non pas du côté du produit fini ou de la cage, mais bien plutôt du côté du processus et de ses puissances (« capturatrices » comme libératrices), qui sont précisément celles du mouvement et de l'animalité même.

Voilà qui m'a d'abord terrorisé, puisqu'il me fallait abandonner nombre des cadres formels de la pensée traditionnellement associés au vivant, précisément trop souvent rattachés à la forme de ce qui est vivant, terrorisant aussi parce qu'il me fallait penser au-delà de notre modernité et de ses individualités révérees (« *me, myself and I* ») pour espérer dépasser et la forme de vie animale (un tigre) et la forme de vie en mouvement (un tigre en laisse). Alors, il me devenait possible de penser la forme d'un mouvement (tenir en laisse) et, peut-être, découvrir cette animalité détachée de la forme (par-delà tigre, laisse et tenue).

Lorsque la voix se tait, lorsque l'armistice se signe, même provisoirement, lorsque les munitions explicatives du monde que les uns et les autres nous chargeons et déchargeons en permanence, se rangent, alors peut émerger un autre monde (et la problématique de l'émergence est ici capitale), peut-être aussi affleurer un autre mode d'existence, d'autres modalités de faire (avec soi, avec les autres, avec le monde), étant entendu que ces modalités peuvent ainsi être rechargées par les mots eux-mêmes, qui ne sont plus alors des substituts plus ou moins compensatoires, mais des alliés aux puissances véritables.

C'est ainsi que les biographies de Honey, Rachel, Molloko, Nellie, OncoMouse^{MD} ou encore Kanuk ont été pensées comme autant d'occasions à même de rendre au silence (et non, j'espère, de réduire) notre langage. Le temps d'un instant, ce langage est non seulement impossible à suspendre complètement, mais il est bien, lui aussi, partie prenante de l'animalité (nous pourrions alors penser le langage et l'écriture comme les formes actualisées de l'instinct devenu intelligence²⁷). Le temps aussi, peut-être, car une pensée différenciée et différenciable surgit... jusqu'à ce que les études conceptuelles prennent le relais, et charge à nouveau le langage pour mieux saisir ce que seul ne saurait saisir, mais que sans lui, nous ne saurions comprendre.

Entre ces deux mouvements, qui sont ceux des portraits et des études, mais aussi du texte et de sa lecture, des mouvements chaque fois circonstanciés, chaque fois renouvelés, entre ces deux pôles, donc, émerge graduellement une forme intéressante d'animation. Tout au moins est-ce bien là, l'esprit, l'anima, dans lequel ce texte s'est constitué...

27. Voir Henri Bergson, *op. cit.*, et toute la réflexion sur la sympathie et l'écriture développée par Brian Massumi, « Ceci n'est pas une morsure. Animalité et abstraction chez Deleuze et Guattari », hiver 2011, 2011, « Philosophie animale française », p. 67-91.

Page blanche conservée intentionnellement

Nellie

Ils se sont trouvés au bord du chemin, sur l'autoroute des vacances.

Michel Fugain, *Une belle histoire*

4874^e kilomètre... nous laissons la Géorgie derrière nous, traversons Jacksonville, puis Saint Augustine pour entrer de plain-pied en Floride et ainsi retrouver le littoral atlantique. Nous emboîtons le pas de cette immense caravane du soleil qui, chaque année, draine des milliers de *snowbirds*. Ces migrants annuels d'un nouveau genre fuient aujourd'hui le mordant du froid et la dureté des hivers nord-américains, qui pendant plus de 4 mois, frappent le nord du 35^e parallèle. Pour l'essentiel des retraités, ils composent une communauté mobile non négligeable. Nous les croiserons à maintes reprises sur la route, dans des aires de repos, dans les stationnements des Walmart (qui autorisent les véhicules récréatifs à y passer la nuit, alimentant ainsi un trafic et une forme de banditisme bien particuliers), mais aussi aux portes de ces résidences fermées, où vivent en vase clos nombre de ces oiseaux.

À l'instar de certaines oies, ces organismes grossissent les rangs d'un déplacement annuel aux rythmes propres dont on devine les conséquences environnementales à la faveur d'une économie touristique importante, pour l'État de Floride, pour les littoraux et leur vie aquatique (la pêche est ici directement touchée par ces migrations). Or, qu'une communauté de personnes âgées migrantes soit ainsi désignée *aviaire*, totémisée, donc, en même temps qu'animalisée ne pouvait pas échapper à notre *beastness trip*. D'autant plus que dans leurs bagages sans enfants, il n'est pas rare de trouver l'animalerie

domestique classique et de voir se multiplier, le long de leurs circulations, animaleries, vétérinaires et autres centres commerciaux pour animaux.

À regarder passer ces bus aménagés au confort ultramoderne, je me dis que cet héliotropisme n'est pas sans bouleverser l'économie des hommes et celle des bêtes. De ces interactions quotidiennes naissent de nouveaux équilibres écologiques, où il devient de plus en plus difficile de distinguer des formes culturelles, des formes biologiques et vice-versa.

Avec l'arrivée du soleil, nous nous défaisons de quelques couches. Les tenues se font plus légères, de même que les idées à mesure défaites de leur fixité et nourries au mouvement. Voilà plus d'un mois que nous roulons. La sédentarité se dilue petit à petit au point qu'on devienne quelque peu migrants, nomades, mais toujours chasseurs cueilleurs d'animalités. À notre gauche se trouve l'Atlantique et son bleu marine qui fend le ciel et que reniflent les sables chauds. La route 1A que nous descendons, à bien des égards emblématique d'une Amérique automobile, montre des signes de vieillesse. Celle qui a été, pendant près de 50 ans, le seul accès véritable au soleil, le passage obligé des vacanciers en quête de baignade, semble esseulée. Et pour cause : la dure loi des voies de communication en mutation frappe de plein fouet cet axe historique. Nous savons l'importance, pour toute civilisation, de ce que H. Innis appelle les biais spatiaux et les biais temporels¹. Ce qu'une route, un chemin de fer ou un sentier fait aux sociétés est d'une importance cruciale pour le développement des économies et des pouvoirs. Dans le cas de la route 1A, cette relation entre axe de communication et organisation sociopolitique est particulièrement significative. Depuis que l'aviation civile relie le froid au chaud bien plus rapidement que ne le fait l'ancienne route (et à des prix défiant toute concurrence), depuis aussi qu'un peu plus à l'ouest, dans l'intérieur des terres, l'autoroute 95, plus large et plus rapide (celle arrivant directement de Washington), déverse son lot rival de voyageurs motorisés, depuis enfin que Walt Disney World a ouvert ses portes, le trafic sur la route 1A s'est dilué au point parfois d'en être fantomatique. Et avec lui disparaissent les attractions touristiques qui faisaient le régal des plus jeunes, celles notamment qui avaient poussé le long des flancs autoroutiers, entre l'océan et le bitume, et qui aujourd'hui périssent silencieusement.

1. Harold Adams Innis, *op. cit.*

Signe des temps qui changent, bourreaux et victimes d'une modernité affolée, les haltes autrefois obligatoires sur cette ex-autoroute des vacances ne sont guère plus que des reliques où l'on déchiffre en filigrane ce que décadence peut faire à splendeur. Au-dessus de la lagune, un long pont nous emmène jusqu'à Marineland, parc d'attractions marin fameux où l'on finit de détruire l'ancien aquarium et qui semble subir de plein fouet cette réorganisation géographique des flux (populaires, monétaires et culturels). Si les jungles de garage ont aussi leurs cycles de vie, alors Marineland figure bien ces hauts et ces bas, ces moments de splendeur et de décadence².

La chaleur est telle qu'il est impossible de laisser Kanuk dans la *beastness mobile*. La marchande de glace qui, sous son parasol, devine la scène s'approche et nous propose de garder la bête le temps de notre visite. Celle qui nous explique alors vendre ici des rafraîchissements depuis 30 ans se désole du rachat récent de Marineland par l'Aquarium de Géorgie, à Atlanta. Nous apprendrons effectivement un peu plus tard³ que le plus grand aquarium du monde vient en effet d'acquérir Marineland, et ce, moins pour les lieux, l'activité ou le public que pour sa colonie de dauphins qui faisait jusque-là défaut à la collection géorgienne (un grand aquarium sans dauphin ?). Rappelons simplement ici que l'Aquarium de Géorgie a été construit sur un terrain cédé par Coca-Cola à la ville d'Atlanta, et ce, grâce à une généreuse dotation du fondateur de Home Depot, qui souhaiter remercié l'État de son soutien et enrichir l'offre touristique de la ville. Ces « détails » ne sont pas anodins. Lorsqu'un milliardaire décide de redonner à sa communauté et à ses dirigeants, lorsque des millions de visiteurs sont ainsi espérés dans ce qui allait devenir le plus grand aquarium du monde, des milliers d'animaux se trouvent alors impliqués, c'est-à-dire commandés, expédiés, entraînés. Voilà le

2. À l'heure où j'écris ces lignes, deux anciens dresseurs d'un autre Marineland, canadien, celui-là, sont traînés devant la justice non pas pour mauvais traitements sur l'animal, mais parce qu'ils dénonçaient justement les mauvaises conditions de captivité des animaux. Non seulement le Marineland historique floridien fait des petits un peu partout sur la planète, mais ces petits sont aujourd'hui devenus grands et puissants. Voir Linda Diebel, « Marineland animals suffering, former staffers say », *The Toronto Star*, 15 août 2012.

3. Lorsque nous essayerons d'interviewer avec caméra l'ancienne directrice des communications de Marineland, nous découvrirons qu'un contrat de confidentialité avait été signé entre le nouvel acquéreur et les anciens employés. De ce fait, nous irons par la suite rencontrer, à Atlanta, le directeur de la communication et des relations publiques de l'aquarium. L'entrevue s'est crispée alors sérieusement lorsque j'ai abordé la question de Nellie et de la colonie de dauphins...

genre de tractations, d'imbrications sociales, politiques, économiques et écologiques qui destinent bonne part de nos humanimalités contemporaines et contribuent quotidiennement à alimenter ce gros *beastness* que sont les grands parcs d'attractions animaliers et les zoos nord-américains.

Cet après-midi-là, nous rencontrerons la doyenne des employés. Elle se prénomme Nellie et n'a pas de nom de famille. Elle vient tout juste de souffler ses 58 bougies (nous arrivons le lendemain de son anniversaire et de la soirée organisée pour fêter celle qui vit depuis toujours à Marineland⁴). Elle est la survivante, l'emblème, mais aussi la mémoire de cette valse de transformations qui auront fait et défait le parc d'attractions depuis sa création. Nellie est un dauphin à gros nez (*Bottlenose dolphin*), et c'est aussi une athlète de haut niveau qui s'entraîne cinq heures par jour et enchaîne les prestations aussi souvent que possible. Elle est par ailleurs la mascotte de l'Université de Jacksonville, de même que la vedette d'une quantité improbable de photos prises par des millions de visiteurs (une rapide recherche dans Google permet de s'en convaincre). C'est enfin l'un des tout premiers animaux vedettes à avoir fait de la publicité et à avoir occupé, en plus des bassins et des chambres noires, les écrans de télévision américains. On peut ainsi redécouvrir Nellie dans une publicité pour des montres Timex⁵, à la fin des années 1950, dont on vantait alors les mérites de résistance, de solidité et de persistance. Probablement ne pensait-on pas à l'époque que cette même Nellie deviendrait non seulement le plus vieux dauphin en captivité, mais le plus vieux dauphin tout court. Présentations.

4. Anthony De Matteo, « Marineland's Nellie the dolphin turns 58 », *The Florida Times Union*, 28 février 2011.

5. John Cameron Swayze, « Timex Watches – Classic TV Commercials », Marine Studios, 1960.

particulières (diète, activités, contacts inter et intraspécifiques, etc.), aussi réglées que strictement contrôlées. Elles sont donc à la fois stables et écosystémiques. Cet écosystème rime avec humanisation et vise continuellement à introduire de l'ordre dans du désordre, de la maîtrise dans du spontané (horaires fixes, activités chronométrées, récompenses pesées, interactions réglementées, etc.). Cet ordre des choses, à la fois précis, orienté et quasi disciplinaire, fait de cet écosystème (et des animaux qu'il abrite) une actualisation puissante d'organisation autoritaire en matière d'interactions humains-animaux, l'équivalent humanisé de nos sociétés de contrôle. Codifications, procédures et modes d'emploi sont strictement pensés et résultent d'une expérience à la fois éthologique et commerciale. De ce point de vue, plonger dans l'histoire de Marineland est des plus instructif⁷. On y découvre des origines à la fois scientifiques et cinématographiques, on apprend notamment que ce centre d'abord artisanal a ensuite été le premier océanarium du monde, et que pendant longtemps (en fait, jusqu'à ce que la souris Mickey et l'univers Disney s'installent à quelques kilomètres), le parc fut l'un des parcs d'attractions américains les plus importants. Notons aussi que l'appellation « Marineland » sera reprise par plusieurs parcs en Amérique du Nord et en Europe⁸.

Aujourd'hui, ledit parc abrite une concentration unique de dauphins (les dauphins qui sont désormais, pour des raisons à la fois stratégiques de développement commercial et historiques de « savoir-faire », la seule espèce animale du parc). Marineland offre ainsi une série d'activités tout entières dédiées aux « contacts » avec l'animal. Les visiteurs peuvent ainsi enfilez une combinaison de néoprène et glisser lentement dans le bassin, pour se rapprocher de, mais aussi pour toucher l'animal. D'un côté comme de l'autre, côté humain comme dauphin, le contact n'est donc plus simplement opéré à distance. Cela est intéressant du point de vue des expériences partagées, puisqu'il ne s'agit donc plus (et tel est la tendance dans de plus en plus d'*animalls* touristiques) de simplement voir, c'est-à-dire de regarder ou d'être regardé par l'animal, mais bien aussi de faire participer,

7. Cheryl Messenger et Terran McGinnis, *Marineland*, Arcadia Publishing, 2011, 132 p.

8. À propos de l'histoire des vivariums aquatiques devenus aquarium au XIX^e siècle, puis océanarium dans la seconde moitié du XX^e siècle, toujours à mesure que les compétences techniques (verre, osmoseurs) comme l'appétit du grand public augmentait, voir le classique Vernon N. Kisling, *Zoo and Aquarium History: Ancient Animal Collections to Zoological Gardens*, CRC Press, 2001, 456 p.

dans un équilibre synesthésique d'un autre ordre, le toucher et le mouvement des corps. C'est une différence de taille, me semble-t-il, puisqu'il ne s'agit plus simplement de se rendre compte visuellement d'un mouvement ou d'une autre forme de vie en mouvement (appréciation première et distanciée des souffles que 100 ans de cinéma ont puissamment su retranscrire). Il s'agit là, aussi, de percevoir l'animal autrement (chaud, froid, visqueux, doux, brusque, rapide, joueur). Voilà donc un nouveau frayage dans le champ des possibles interactifs humanimaux. Pour s'en convaincre, il suffit d'observer petits et grands pousser des cris ou retenir leur souffle lorsque pour la première fois la main touche la peau de Nellie et devine l'animation dont cette dernière est douée. Mais on imagine aussi les effets « collatéraux » d'un tel frayage. Je pense ici, particulièrement, à la microbiologie humanimale, c'est-à-dire à ces autres vivants qui trouvent désormais là un pont et une connexion possibles. D'ailleurs, pour contrecarrer ces velléités de transmission, l'eau des bassins subit les assauts répétés du chlore et des autres composés chimiques artificiels. Cela a pour conséquences, notamment, d'irriter les muqueuses de certains dauphins. Par ailleurs, et comme dans la plupart des lieux publics américains, une pancarte rappelle désormais aux visiteurs de bien se laver les mains avant de rentrer dans le bassin...

À un tout nouveau contact humanimal, particulièrement lorsque ce dernier est sciemment encadré, une multitude d'autres contacts (microbiens, peut-être aussi cognitifs) voient leurs possibilités décuplées. On se rappelle ici du masque et de la persona, dont parlait Simondon (portrait 3) : élargir la flamme, baisser la gamme, augmenter la gamme, réduire la flamme.

La durée d'un contact limite ainsi l'intensité des connexions possibles, mais les connexions sont elles-mêmes *modulées* en fonction des avenues ouvertes ou fermées. Je dis tout cela en rapport bien sûr avec cette théorie médiatique

à laquelle je me rattache régulièrement, une théorie bien assise sur l'idée qu'un *medium* non seulement permette toujours une certaine qualité de rapports au monde, mais dont la mise à distance intrinsèquement charriée de ce monde forge un équilibre particulier des sens (nous ne développerons pas le même rapport à l'animalité au contact d'une image dans un livre ou à celui d'un animal dans un

You do not create a
peaceful existence.
You dissolve in it.

Myōkyō Zengetsū

zoo, l'implication de la perception et des processus cognitifs et épistémiques qui l'accompagnent sont ici différents et différenciels). De la sorte, penser l'appareil sensorimoteur comme étant toujours impliqué dans nos interactions avec le dehors (en l'espèce avec l'animal, mais ce peut être avec des idées ou des machines) renvoie à ces équilibres desquels émergent sensation, action et signification. Cela nous rappelle la nature irréductible de ces interactions qui engagent nos sens, et ce, dans une proportionnalité modulable qu'il convient toujours de réfléchir tant elle implique une certaine plasticité (capacité à se transformer), mais aussi une certaine affectivité (capacité à cohabiter).

Peut-être puis-je dire ici, aussi et toujours à propos de ces spectateurs devenus, chez Marineland, un peu plus acteurs, quelques mots au sujet de la marge de manœuvre. Cette marge de manœuvre est celle de l'humain, un humain qui est en combinaison, dans une piscine, qui se déplace maladroitement d'un côté à l'autre du bassin, qui lance un ballon pour amadouer l'animal, qui a signé tout un tas de papiers et dépensé quelques centaines de dollars, un humain, donc, qui rencontre un animal. Cet animal s'est levé de bonne heure, connaît son numéro par cœur, semble vite capable de savoir s'il s'agit de patauger avec un enfant ou avec un adulte, reçoit, une fois le numéro terminé, sa dose de poissons, se laisse distraire par un groupe d'Allemands qui tapote sur le verre de l'aquarium, répond rapidement au coup de sifflet qui le rappelle à l'ordre et cliquette à l'envie. Entre cet humain et cet animal, quelque chose se passe, quelque chose d'irréductible aux mots, quelque chose de bien souvent encadré, prévu, mais qui, toujours, peut surprendre.

Telle est l'espace et la durée de la marge de manœuvre⁹. Je pense alors à ce spectateur qui pourrait décider de sauter à l'improviste dans le bassin (il fait si chaud !) ou à ce dauphin qui pourrait bien décider de ne pas rendre le ballon ou de ne plus sauter dans le cerceau. Personne ne pourrait alors le réprimander, encore moins le molester, surtout pas devant un public fasciné¹⁰ et l'armada de ces appareils de capture que nous avons, tous, dégainés pour l'occasion. Ces

9. À propos de marge de manœuvre et pour continuer d'explorer ce que l'entre-deux humanimal ouvre, voir cette histoire à la fois sulfureuse et classique d'un attachement femme-dauphin : Christopher Riley, « The dolphin who loved me: the Nasa-funded project that went wrong », *The Guardian*, 6 août 2014.

10. À propos de public fasciné et de goût prononcé pour la mise en scène, on se reportera avec intérêt aux travaux d'Harriet Ritvo, *Noble Cows and Hybrid Zebras: Essays on Animals and History*, University of Virginia Press, 2010, p. 103-122.

enregistrements digitaux sont à même d’inonder la toile en quelques heures, si jamais quelque chose de *répréhensible* devait être capturé en images. Il ne faut ainsi jamais oublier que cette mise *en* scène reste une mise *de* scène, et que les surprises, même si tout est ici fait pour les éviter, arrivent, toujours. De passage à La Nouvelle-Orléans, je découvrirais notamment ce que catastrophe naturelle veut dire, non seulement pour les humains, mais pour l’entreprise animalière dont nous semblons incapables de nous défaire et dont nous devenons alors, *a minima*, responsables¹¹.



Figure 17. Nellie. Photographiée lors de son entraînement matinal.

Nellie est donc une artiste. Et comme de nombreux artistes, ses conditions de vie ne sont nécessairement pas réductibles aux conditions de son art. Tant bien que mal, Nellie exerce, Nellie s’exerce. De ce point de vue, penser les relations humains-animaux autrement que sous le prisme de la captivité permet de pousser un peu plus loin la compréhension de situations où le dresseur n’est pas toujours dresseur et où le dressé est parfois dressant. En effet, il faut bien réfléchir à ce que veut dire et à ceux qu’implique un numéro de cirque, conventionnel ou non. Il faut méditer ces heures passées ensemble à apprendre telle commande, à comprendre telle conduite, à lire l’autre,

11. Dans ma conclusion, je reviendrai sur cette distinction que l’on peut faire entre « être responsable *de* » et « être responsable *devant* », entre une vision éthique et une vision morale de la responsabilité, en particulier après la lecture de Gilles Deleuze, *Spinoza, Philosophie pratique*, Paris, Éditions de Minuit, 1981.

à lire celui qui doit faire son numéro, mais aussi à lire celui qui récompense le numéro bien exécuté ou encore réprimande tout le reste. Bref, des heures et des heures partagées où temps, énergie, patience, et finalement travail, débouchent sur une conduite spécifique, mais aussi sur de l'attachement, de l'animosité, peut-être même de la fierté, quelquefois, mais toujours de l'activité croisée. Bien ou mal, souhaitables ou non, ces situations engendrent production et processus, tant elles impliquent humains et animaux dans une commune durée.

S'OUVRIER

Il existe, à propos de la captivité, un dilemme profond chez les humains que nous sommes, dilemme souvent rendu manifeste lors, par exemple, d'une visite au zoo. C'est ainsi que, régulièrement, un visiteur demande à un soigneur si nous (les humains) pouvons savoir si l'animal est heureux¹². Ce dernier s'inquiète alors, manifestement, de savoir si l'animal est effectivement heureux ou bien s'il ne l'est pas, mais aussi de ce qu'il ressent ou ne ressent pas. C'est là, me semble-t-il aussi, toute la complexité du débat sur l'anthropocentrisme et l'anthropomorphisme. À ce genre de question, les spécialistes (éthologues, vétérinaires, mais aussi soigneurs et philosophes) ont souvent la même réponse, quasi automatiquement formulée. Selon eux, nous ne *pouvons* pas savoir si tel animal est heureux, et ce, en captivité ou ailleurs. Et nous ne *pourrions* pas savoir cela sans risquer de projeter nos idées du bonheur sur l'animal, ici inassimilables, et dont nous souhaiterions pourtant deviner toutes les intentionnalités. La conséquence de ce vrai problème, pourtant, me semble-t-il, est mal opérationnaliser : la seule chose que nous *pouvons* faire (m'ont assuré de concert les dresseurs de Marineland, les soigneurs du Wild Animal Sanctuary, du Duke Lemur Center, de Save the Chimps, du Wildlife Waystation ou encore le primatologue Steven Ross), c'est mesurer non pas le bonheur ou le malheur de l'animal, mais bien son stress. Baromètre irréfutable, selon eux, d'un changement (par

12. Pour Jaime Sheppard, soigneuse au National Aviary, à Pittsburgh, ce qui intéresse le plus les visiteurs, ce ne sont pas les spécificités techniques de l'animal (où vit-il normalement ? quelles sont ses activités ?), mais bien le fait de savoir si tel oiseau est bien heureux en cage. De ce commentaire, je retiens deux choses importantes : d'abord, cette tendance manifeste à se demander ce que peut bien ressentir l'autre, ensuite, cette autre tendance manifeste à lui prêter des sentiments bien humains... pouvoir d'altérité, donc, mêlé à un de projection.

exemple, un animal qui ne se nourrit plus, ne socialise plus, « traîne » et se traîne), le stress sert ici à mesurer le taux d'inquiétude dès lors manifesté par la bête et ainsi lisible par l'humain (et pourquoi pas par d'autres bêtes). C'est ainsi que dans les bonnes « boutiques », de gros efforts sont entrepris pour « stresser » l'animal le moins possible. Incontournables en la matière : l'animal dispose d'un endroit à l'abri des regards pour pouvoir s'y réfugier, au besoin, l'animal est intégré (surtout si c'est un animal social) au groupe (intra ou interspécifié), peu importe son rang ou son rôle, cela doit toujours être clarifié, ou encore l'environnement ne présente pas, de manière générale, de mauvaises surprises (par exemple, nourriture distribuée aux mauvaises heures ou, plus globalement, distorsions entre stimulus et réactions habituels). Bref, on rêve ici d'une vie avec le moins de heurts possible, réglée et sans surprises.

Or, cette perspective humanimale sur le bonheur commué en absence de stress, mais aussi parce que ces raisonnements sont en général prescriptifs et performatifs, sur le fonctionnement du monde qui, dès lors, en découle, cette perspective et ces raisonnements ressemblent à s'y méprendre à l'un des mots d'ordre puissants de nos sociétés contemporaines : « *no stress* » ! Qui, en effet, n'est pas sensible au stress, ce stress qu'on éviterait alors, qu'on fuirait au maximum, duquel on se tiendrait à l'écart ? Soucis et autres engagements contraignants sont ici à proscrire. Pourtant, cette affaire de stress s'avère hautement problématique.

Le professeur Michael Arnold, qui enseigne l'évolution à l'Université d'Atlanta, m'avait déjà mis la puce à l'oreille : et si les animaux avaient *besoin* de stress ? Et si tous nos efforts pour les déstresser le plus possible ne faisaient, en réalité, qu'accélérer leur ennui et précipiter leur mort ? À cela, j'avais d'abord rétorqué, un peu saisi, que dans de nombreux cas, notamment dans les filières illégales responsables d'approvisionner le marché noir et la contrebande d'animaux exotiques, le stress était bien là et pas du tout profitable, puisque évidemment on ne se souciait en général guère des conditions de vie des animaux, pourvu qu'on puisse les vendre, c'est-à-dire qu'ils n'aient pas l'air trop mal en point au moment de l'achat comme de la revente (c'est là une règle d'or de l'emballage, règle que les abattoirs connaissent d'ailleurs très bien) ! S'en suivit alors une longue discussion sur le *bon* et le *mauvais* stress, sur ce qui fait du bien (active) et ce qui fait du mal (empoisonne). Nous n'avons bien entendu aucune recette miracle, encore moins un mode d'emploi révolutionnaire sur

le stress et ses bienfaits, mais nous avons commencé à tordre le cou à cette question des conditions de vie et du stress qui y est associé, question qui semble en réalité directement liée au problème des interactions entre organismes et milieux¹³.

C'est ainsi que la zootechnie suggère, pour le bonheur de ces captifs et la réussite du système économique qui les entretient, l'absence de stress. Bien souvent accompagnées d'une visée productive, ces prescriptions d'une réduction de stress sont effectivement un moyen *mesurable* d'apprécier les conditions de vie de l'animal, par exemple, produire plus de lait parce que Beethoven accompagne la traite ou passer le plus de temps devant les glaces de la cage aux heures d'ouverture du public parce que la nourriture est abondante à cet endroit, etc. De la sorte, la plupart de nos modalités d'interactions humanimales sont ainsi mesurées sur une échelle quantifiable de valeurs. On ne peut pas mesurer le bonheur, mais on peut mesurer des litres de lait produits à l'heure, ou encore compter les heures passées au bon ou au mauvais endroit. Impératifs économiques riment donc ici avec connaissances éthologiques. Les uns et les autres entretiennent ainsi un rapport résolument commercial.

À propos de stress, il faut ici se rappeler cette inclinaison primaire de la vie sur terre, tendance qui veut qu'être stressé, c'est aussi être vivant. Dans le cas de Nellie, l'absence de prédateur (qui est, dans la « nature », probablement la source de stress la plus importante), cette absence de stress signifie dès lors une énergie libérée. Pensons à la révolution, pour nous, humains, du verrou sur une porte d'entrée et à ces nuits que nous passons de ne pas devoir veiller sur une porte qui pourrait à chaque moment s'ouvrir. Stress, attention, concentration et stimulation sont ainsi intimement liés. Ce temps de « conscience » ainsi libéré, cette attention désormais flottante, nous pouvons dès lors la consacrer à autre chose. Le régime des énergies disponibles ne change pas, mais se transforme. L'attention est toujours là, l'énergie et l'animalité, potentiellement exprimables. Simplement les lieux, les espaces et les gâchettes qui les invitent changent. Dans le cas de certains animaux athlètes, par exemple, cette autre chose ainsi libérée peut vouloir dire performer. Cette performance qui alimenterait

13. Michael Arnold, *Natural Hybridization and Evolution*, New York, Oxford, Oxford University Press, 1997.

Michael Arnold, *Reticulate Evolution and Humans: Origins and Ecology*, Oxford, Oxford University Press, 2009.

alors la part belle de notre commerce. Voilà pourquoi le cas de Nellie renvoie pour moi à une économie du spectacle, qui, jusqu'à l'arrivée de nos écrans modernes, faisait vivre quantité d'artistes. Jusqu'alors nombreux étaient les animaux parmi les intermittents du spectacle. La déception dont parlait Richey à propos de ses tigres et dont la plupart des visiteurs se plaignent lorsqu'ils découvrent un tigre en sieste constante, cette déception n'est pas sans lien avec l'animativité désormais véhiculée par des films que l'on dit justement d'animation : *Kung Fu Panda* : 1, *Honey* : 0. Les cabrioles et autres cascades effectuées par Nellie semblent d'autant plus extraordinaires qu'elles n'ont jamais été vues. Mais dès qu'un ordinateur et d'autres effets spéciaux entrent dans la danse, la physicalité des corps touche à ses limites. *The show must go on...*

Ainsi, nous avons vu à propos de Marineland les curieux cycles de vie de ces parcs d'attractions, quelque part toujours itinérants, obligés, si ce n'est que de changer de lieu, de changer de décor et de s'adapter à un public toujours plus exigeant, lui-même en constante évolution. De ce point de vue, l'histoire de nos zoos modernes dit bien les transformations obligées pour tous ces lieux chargés d'animalité. Une animalité et ses incarnations ne se racontent plus et ne s'exposent pas de la même façon au début du xx^e siècle ou au début du xxi^e siècle. Ces adaptations successives (qui sont aussi sérieusement créatives), certains animaux les ont subies en même temps que leurs dresseurs, et ce, à mesure que leurs environnements artificiels réagissaient aux pressions sélectives d'un marché redoutable. Corvéable à merci, mais toujours retors, le spectre animal aura ainsi dû apprendre à obéir. Mais attention, il sait encore désobéir. Je pense ici, notamment, aux évasions en tout genre (dont celle de Zanesville) et aux morsures, parfois mortelles, parfois salutaires, d'animaux libres. Je pense aussi à ce jeu du feu qui exige une flamme et porte toujours en lui la menace d'une brûlure...

De ce point de vue, les captifs d'aujourd'hui sont moins des nouveaux esclaves que de très anciens esclaves, toujours pas affranchis, mais dont la lutte ne serait pas, pour autant, complètement oubliée. Ne sous-estimons donc pas alors le caractère ignoble et inacceptable de nombreuses situations de captivité, tant il est vrai que ces situations, désormais d'autant plus facilement exposées au public, déclenchent et continuent de déclencher quantité d'animosités, incitant alors, souvent violemment, nombre d'entre nous à l'action, et l'animalité de se

transformer ainsi de corps en corps. Exterminer suppose toujours le retour d'un spectre.

Lors de notre *beastness trip*, nous avons ainsi tenu à interviewer quelques-unes des associations les plus importantes en matière de défense animale. Nous avons ainsi rencontré les cadres dirigeants de PETA (People for the Ethical Treatment of Animals) et discuté avec eux, en même temps que découvert leur quartier général, certaines des conditions primordiales de la lutte. Pour ces femmes (ce sont souvent des femmes), la fin justifie les moyens et tout doit être fait pour condamner (et à terme, ainsi, voire disparaître) toute forme de cruauté envers les animaux¹⁴. Pour ce faire, elles ne reculent devant rien, actions légales comme illégales, mais aussi utilisation des techniques modernes de persuasion et d'influence. Les fonds importants dont dispose cette association (le département des donations, notamment notariales, est l'un des plus importants de la structure...), mais aussi son mode d'organisation qui n'a rien à envier aux machines de guerre politiques conventionnelles, rappellent à quel point notre *beastness*, dans son volet éthicopolitique, n'est pas une simple affaire d'animaux, mais bien plutôt, encore une fois, d'animation. En effet, dire animation permet de mieux comprendre cette énergie noire débloquée à la faveur de situations effectivement noires et qui animent aujourd'hui non seulement quelques individus bien organisés, mais des débats de sociétés importants¹⁵. Je pense ici, bien sûr, aux problématiques alimentaires (et à la vague de conversion végétarienne), mais aussi à ces luttes juridiques qui statuent en ce moment sur la brevetabilité du vivant et s'échangent toujours au sujet du clonage thérapeutique-reproductif.

L'économie politique du divertissement animal nous invite ainsi à réfléchir à de nouveaux modes d'interaction non pas avec l'animal (qui n'existe que dans nos têtes), mais bien avec les animaux. À les regarder de plus près, nos fondations éthiques à ce sujet sont sérieusement bancales. Dans la très grande majorité des cas litigieux, ce que nous mettons en jeu (et ce qui, dès lors, fonde la distinction homme-animaux et la distribution des capacités, des rôles et des pouvoirs), ce ne sont jamais les traits animaux eux-mêmes, mais bien souvent les traits humains découverts (recouverts, mais aussi supposés) chez

14. À propos d'éthique végétarienne, voir Dominique Lestel, *Apologie du carnivore*, Paris, Fayard, 2011.

15. Ingrid Newkirk, *The PETA Practical Guide to Animal Rights: Simple Acts of Kindness to Help Animals in Trouble*, New York, St. Martin's Griffin, 2009.

les animaux de l'animal. Ainsi, nous devrions nous sentir coupables d'infliger de la souffrance aux animaux, de ne pas leur reconnaître les droits qu'ils méritent pour, eux aussi, utiliser des outils, avoir un système nerveux, ressentir, comprendre, être doué d'empathie, etc. Et il nous faudrait alors respecter les animaux pour cette humanité qui est la leur. Rarement, pourtant, il est question de la réciproque : respecter les humains pour leur part d'animalité.

Qu'on me comprenne bien ici. Je suis absolument sympathique à ce combat animal et aux changements (malheureusement dérisoires au regard d'une situation globale explosive), qui peuvent alors aller dans le bon sens, après justement de tels combats. Cependant, je ne pense pas que ces pratiques culpabilisatrices puissent un jour régler véritablement le problème. Les postulats métaphysiques sur lesquels reposent souvent les raisons d'un tel combat ne me semblent pas dignes des animaux et de ce que nous pourrions finir par comprendre grâce à eux. C'est pourquoi je propose de repenser l'animalité non pas par opposition à l'humanité, mais comme des qualités partagées par chacun des animaux que nous sommes et suivons effectivement.

Ainsi, mon travail tâche de proposer d'autres modes¹ d'interaction avec les animaux, et je plaide ici pour un respect de l'animal qui ne reposerait en rien sur un respect humain de l'humain dans l'animal (ce qui serait une version moderne d'un vieux trope que précisément notre époque semble définitivement avoir besoin de remettre en question), mais bien plutôt sur une observation fine et participante de la vie partagée. N'applaudissons pas ou ne condamnons pas telle conduite parce qu'exemplaire ou bien terrible de notre perspective humanisée, mais bien plutôt visitons, le plus humblement possible, ces mondes qui ne sont pas et ne seront jamais complètement les nôtres, mais qui, en même temps, dans leur partage et leur animalité, sont cependant, paradoxalement, les nôtres. Voilà pourquoi je tâche ici de trouver (en acte et singulièrement) les conditions d'une interaction qui ne sacrifierait pas la différence au profit d'une unité fantasmée, mais qui permettrait plutôt aux uns et aux autres la liberté du je(u). Initiative.

1. Mode dit bien ici, une nouvelle fois, la modalité ou, plus exactement, les modalités de ce que nous partageons, là aussi selon certaines modalités, avec les animaux. Nous verrons au prochain chapitre que ces modalités renvoient à des différences de degré, justement modulables, entre différentes échelles d'organisation et que le je(u) entre ces différents degrés et ces différentes échelles est précisément modulatoire.

CONSTRUIRE

Elle s'appelle Martine Colette. Elle vit à Hollywood dans une immense propriété nichée au cœur de ces montagnes qui surplombent la ville des anges. Jeune, elle aura commencé par récupérer, sur les plateaux de tournage où elle était maquilleuse, les laissés-pour-compte d'une économie peu reluisante. Cette même économie du spectacle qui, contrairement aux productions affectivement calibrées qui l'entretiennent, s'embarrasse peu de sentiments. C'est ainsi que petit à petit, l'appartement de Madame Colette est devenu trop étroit pour tous ces perroquets, ces chiens, ces chats, ces chimpanzés qu'elle avait fini par récupérer. C'est alors qu'elle s'est mise à militer, à demander des fonds, pour eux, pour elle, non seulement pour loger ses bêtes, mais pour manger. C'est ainsi qu'elle a obtenu le droit de construire, dans ces montagnes californiennes où le prix du mètre carré suit le cours du box-office, ce qui allait rapidement devenir un véritable sanctuaire. C'est là, dans cette jungle de garage à gros budget, que vit désormais Madame Colette. Et c'est ici, dans l'un des quartiers les plus huppés de toute l'Amérique, entourée qu'elle est de grands singes, de félins et d'oiseaux tropicaux, qu'officie chaque jour cette maquilleuse devenue, à la faveur d'un royaume aussi improbable qu'explosif, la grande prêtresse animalière du tout Hollywood.

Nous sommes un samedi matin. Nous avons rendez-vous à 8 h chez elle, chez eux. Nous avons passé la nuit en bordure de la route à nous faire réveiller par des gardes de sécurité privés inquiets de voir stationné, dans ce ghetto très privé, un camion rouge immatriculé au Québec. J'ai tremblé devant le fusil braqué et les injonctions répétées de quitter les lieux. Mauvaise nuit ! Peut-être donc sonnons-nous à la porte de la grande grille dans un état un peu second. Toujours est-il qu'une équipe de jeunes hommes ouvre la porte et nous demande de patienter, le temps de prévenir Madame Colette de notre arrivée. Les récepteurs grésillent à l'unisson, et on nous fait signe d'avancer. Je pense alors garer le véhicule et continuer à pied jusqu'au bâtiment, qui me paraissait être *le* bâtiment. Mais on me dit de suivre la petite route en contrebas, de ne surtout pas ouvrir les portes, de bien garder mon chien, que les animaux ont déjà commencé à sentir, à l'intérieur du véhicule et de bien vouloir nous arrêter lorsqu'on nous le dira. Il faut ici imaginer notre vieux camion engagé sur un sentier dégingué qui descend, avec des efforts, le long de cages de métal, au gré des cris dont on ne sait jamais très bien à quel

genre de bêtes ils appartiennent. On devine alors l'entreprise animale singulière, importante et métissée qui habite les lieux. En jetant un coup d'œil aux constructions, je devine que c'est là le fruit d'un travail d'équipe articulé, mais non le bâti de professionnels. À ce moment-là, je me rappelle les problématiques financières propres à ce genre de jungle, problématiques maintes fois rencontrées lors de nos différentes visites de sanctuaires. Le rêve animal a toujours un prix. Planté au beau milieu du chemin, un autre jeune homme nous fait signe de nous garer (Madame Colette nous dira plus tard aimer particulièrement travailler avec de jeunes hommes, eux dont la vigueur, précise-t-elle, a encore quelque chose d'animal). Je m'exécute et stationne notre bête de métal. Nous descendons, entrebâillons les fenêtres, remplissons d'eau le bol de Kanuk et emboîtons le pas de notre guide en nous demandant bien où il nous emmène (certaines de nos visites de sanctuaires se font à l'intérieur, d'autres dehors, parfois devant les cages, parfois même dans les cuisines à préparer des pochettes surprises avec des bénévoles). Nous arrivons ainsi à une clôture, qui n'est pas électrifiée et dont je me dis alors qu'elle est probablement sans fauves à surveiller. L'allée pavée débouche sur une toute petite propriété, dissimulée derrière une végétation importante. Il y a de l'eau ici et de la vie. Nous entendons quantité de chants et devinons, derrière le feuillage imposant de l'oasis, l'exotique d'une belle volière. Une femme s'approche et fait signe à notre guide de repartir. Elle est petite, manifestement latine. Elle porte une tenue de domestique colorée, une version disco de l'habituelle tenue noire et blanche. Ce n'est toujours pas Madame Colette... On nous conduit dans un bureau rectangulaire, encaissé, sans beaucoup de lumière, mais qu'on devine frais et agréable par des chaleurs comme celles de cette semaine. Et la voilà, Martine Colette, qui trône derrière un large bureau. Elle nous prie de nous asseoir, coupe le son de la télévision qui lui fait face, mais qu'elle laissera allumée, dans notre dos, pendant toute la durée de l'entretien et qui ne cessera de cracher ses éclats multicolores dans les yeux de notre hôte, si bien que l'on ne saura jamais

*And the Buffaloes used
to say be proud of your
name, The Buffaloes used
to say be what you are,
The Buffaloes used to say
roam where you roam, The
Buffaloes used to say do
what you do...*

Moriarty,
Jimmy

vraiment si elle regarde le mur ou les programmes animaliers de *National Geographic TV*. Peut-être pour l'ambiance, peut-être pour les animaux qui lui manquent déjà, peut-être pour se rappeler, en ces temps difficiles où cette grande dame remue ciel et terre pour sauver son sanctuaire en faillite, ce qu'elle nous présentera comme étant sa vocation... Nous installons les caméras. Madame Colette se recoiffe. Elle est grande, blonde, vieillie, mais coquette. Elle a beau s'appeler Martine, être la fille d'un diplomate belge, mais elle est californienne. La conversation s'installe. À mesure que nous racontons notre parcours, notre travail, notre intérêt pour les humanimalités, nos haltes et les rencontres que nous avons faites jusqu'ici, le protocole de départ sera peu à peu oublié. Nous nous serons ainsi « sentis », la patte est blanche, nous pouvons poursuivre. Madame Colette demande des nouvelles de toutes les directrices de sanctuaires (ce sont effectivement toutes des directrices, et non des directeurs) rencontrées au gré du chemin. Je comprends que le monde des réfugiés animaux est un petit monde, un monde qui ne se dévoile pas facilement, mais qui devient instantanément chaleureux dès lors qu'il vous reconnaît comme l'un des siens. Madame Colette nous raconte son histoire, passe plusieurs minutes à nous rappeler le sort funeste de toutes ces bêtes qu'Hollywood s'arrache à prix d'or.

Elle parle d'un marché noir considérable. Elle nous raconte l'histoire d'un trafiquant de drogue et de sa panthère noire. Elle nous raconte comment, il y a quelques semaines, elle reçoit un appel du FBI qui lui demande avec gravité si elle connaît un certain Monsieur XXX. Madame Colette dit que non, et l'officier passe le combiné. Elle reconnaît alors la voix, une voix qui dit que, comme prévu, on pensait bien apporter l'animal cette semaine, mais que tout cela ne sera finalement possible que si Madame Colette signe la décharge quand les autorités apporteront effectivement la panthère. Même au FBI, on ne sait pas quoi faire des panthères noires. Madame Colette laisse traîner un long silence. Elle n'a ni place ni argent pour une nouvelle panthère. Puis, elle dit oui. Elle raconte ensuite qu'elle ne connaissait pas le nom de Monsieur XXX, simplement le son de sa voix. Ce dernier lui téléphonait de temps en temps pour prendre conseil, mais il n'avait jamais parlé de lui apporter l'animal, il appelait surtout pour savoir quoi faire avec la nourriture, les griffes, la cage. Il dit à Madame Colette avoir acheté une panthère noire sur un coup de tête et par fascination, mais il ne sait pas très bien comment faire lorsque cette dernière rugit violemment ou se comporte dangereusement en présence

d'invités à qui il faut pourtant bien montrer l'animal, sinon, à quoi bon. Madame Colette nous dit ensuite que ce n'est pas la première fois qu'on l'appelle au secours en lui demandant le mode d'emploi d'animaux exotiques dont on aura eu envie et dont on se sera facilement procuré un spécimen, mais qu'on connaît toujours, et finalement, très mal, trop mal. Elle nous raconte comment, petit à petit, l'ancienne maquilleuse est devenue, pour Hollywood, la confidente, la vétérinaire, la gardienne, la famille d'accueil, la grande prêtresse d'un commerce qu'elle condamne sans véritablement le réprouver. Je lui pose la question du bien et, donc, un peu celle du mal. Elle me répond que pour elle, il n'y a pas de situations bonnes ou mauvaises *a priori*, qu'elle connaît des tigres très heureux dans des propriétés gigantesques où les enclos sont suffisamment bien construits pour que l'animal et ses propriétaires en profitent. Elle connaît aussi des tigres misérables, des chimpanzés battus, des boas mal en point. Sur le ton de la confiance, elle nous dit qu'elle-même vit avec un chimpanzé femelle depuis 10 ans, que cette dernière a sa chambre, qu'elle va et vient, à sa guise, dans la propriété (je me rappelle la clôture qui n'était pas électrifiée). Elle lève la tête. En suivant son regard, nous découvrons une alcôve, un matelas et quelques couvertures. On se demande alors rapidement si l'on n'est pas en train de rêver, si la bête ne va pas surgir, là, comme si de rien n'était, comme un chien qui vient renifler les invités ou un chat quémander quelques caresses aux nouveaux venus, sauf qu'ici, le chien ou le chat serait capable d'arracher une tête ou de faire des pirouettes en montrant les dents, c'est selon. Madame Colette nous rassure, pas d'inquiétude, nous sommes samedi, l'animal est avec les siens (d'autres chimpanzés). Elle nous explique qu'il passe trois jours par semaine avec elle, dans la maison, et quatre avec d'autres chimpanzés logés un peu plus loin sur la propriété, à moins que ce ne soit les vacances, qu'elle ait un peu plus de temps ou alors que l'animal manifeste l'envie (et non le caprice, précise-t-elle) de rester plus longtemps à la « maison ». Je lui demande comment se passe la cohabitation, si cela ne pose pas de problème aux autres employés, par exemple. Elle me dit que sa dame mexicaine et le chimpanzé se disputent souvent, toujours à cause du frigo où le singe à ses habitudes et la dame aussi. Elle continuera pendant plus de deux heures de nous abreuver de thé et d'anecdotes, de pensées et de projets en tout genre. Puis, elle nous raccompagne à notre voiture, car son prochain rendez-vous est finalement arrivé. Mais avant de nous dire au revoir, elle tient absolument

à rencontrer Kanuk. J'ouvre alors la porte de notre maison, ils se regardent, elle le caresse, lui murmure quelque chose à l'oreille et nous salue. Longtemps, je repenserai à cette rencontre, quasi surréaliste, à cette femme qui a dédié sa vie aux animaux, qui bien sûr passe souvent pour la Brigitte Bardot locale, mais qui vit avec un chimpanzé dans sa maison et une cinquantaine d'autres fauves dans son jardin, sans que tout cela ne lui semble problématique. Plus tard, je lirai qu'à l'occasion, malgré de grands incendies qui ravagent ce coin de pays, Madame Colette avait refusé de quitter les lieux alors même que les autorités avaient décidé d'y sacrifier les animaux. Comme à La Nouvelle-Orléans, les plans d'évacuation intègrent rarement les animaux exotiques... Chamane à sa façon, elle aura ouvert, l'espace de quelques heures, les portes de son royaume animal.



Figure 18. Captivité, selon Madame Colette. À quelques centaines de mètres, le feu ravage déjà les forêts du parc.

VARIATIONS SUR LE THÈME DE... LA CAPTIVITÉ

Il y a à propos de la captivité beaucoup de choses à dire. Mais je trouve que toutes ces choses reviennent très souvent à une question, à un mot d'ordre plus précisément, quasiment hypnotique : « Suis-moi. » La racine est la même. Pourtant, entre être captif et être captivé, il y a un monde, précisément celui du mouvement. Or, ce mouvement peut rapidement devenir limité, notamment lorsque la captivité se fait muséale, lorsque précisément celui qui nous captive (par sa forme, sa matière, mais surtout son mouvement, y compris celui qui se fait entre sa forme, sa matière et nos pensées). Cette fascination risque alors

de basculer dans du fascisme (là encore, la racine est commune, les distinctions de degré, les seuils puissants, ce qui tient ensemble, donc, ce qui fagote ou phagocyte, la mesure est délicate). Ce mouvement, qui est probablement celui de la liberté, nous le trouvons retravaillé dans les zoos, les foyers et bien entendu, aussi, dans les jungles de garage. Vouloir disposer de l'animal revient très souvent à empêcher ses mouvements qui précisément nous captivaient. Voilà pourquoi je suggère de considérer les situations de captivité non seulement du point de vue du grillage et des barreaux, mais bien aussi depuis celui des mouvements empêchés par les barreaux, mais peut-être aussi permis par le grillage. N'est-ce pas ici la question du cadre et des contraintes qui se repose ?

Lorsque la forêt hollywoodienne prend feu, Madame Colette limite ses mouvements, au risque même d'y laisser sa peau. Pourquoi ? Pour permettre à son royaume de continuer les siens. Chez elle aussi, pourtant, il y a des cages, des cages qui, dans un monde idéal, n'existeraient pas, tout comme la faim, la maladie, les peurs et les gestes qui vont avec, gestes qui, amassés, finissent par cristalliser, par offrir à la peur non plus une fenêtre, mais un portique. Je viens de dire la relation « muséale », son côté totalitaire et morbide. Effectivement, la plupart des animaux qui peuplent nos jungles de garage habitent un espace très limité, confiné justement à la vue de ces admirateurs qui n'admirent alors qu'une toute petite fraction restante de l'animal. En limitant l'animation, c'est l'âme tout entière qui risque d'y rester, et les animaux de ne bouger que dans le cadre de la cage ou du bassin, là où les spectateurs peuvent les suivre, c'est-à-dire perdre leurs mouvements. Je crois qu'il y a dans la question de la suite, du mouvement enfilé, sans réelle latitude, mais tout en continuation, un axe précisément le long duquel quantités d'histoires postnatu-nelles s'écrivent aujourd'hui. Peut-être devrions-nous penser d'autres axes où la captivité ne serait pas le seul élément de jugement, mais bien une contrainte appréciée depuis la perspective du mouvement, c'est-à-dire précisément celle de la communication et de l'animalité. Suivre un animal ? Est-ce alors le capturer, pour pouvoir mieux le suivre, mais du même coup risquer de ne plus pouvoir le suivre ? Ou est-ce plutôt se faire suivre et non seulement suiveur ? Telle est ici l'importance de penser non seulement forme et matière, mais bien aussi mouvement... forme du mouvement et matière à mouvement.

Page blanche conservée intentionnellement

Individuation

Les relations entre les individus ne portent que très rarement sur ce qu'ils sont, mais sur cet espace d'indétermination, cette zone de préindividuations qui les relie à une nature plus large. Dès lors, nous pouvons faire l'hypothèse que, si la nature pré-individuelle précède toute distinction de domaines ou de modes d'existence, l'individu se constitue et prolonge des éléments qui sont à la fois physiques, biologiques, techniques et sociaux, et qui forment un milieu à l'intérieur même de l'individu.

Didier Debaise,

Qu'est-ce qu'une pensée relationnelle ?

Pour cette quatrième et avant-dernière étude, je reviens sur deux notions théoriques essentielles à ce livre, celle de communication et d'individuation. Nous avons vu, à propos des jungles de garage, certains des défis, en particulier animatifs, que posait à la pensée ce phénomène à la fois inédit, pionnier et explosif, phénomène qui ne saurait être appréhendé depuis une perspective strictement mécaniste (sous forme d'enchaînements causaux, sur le simple mode stimuli-réactions), ni d'ailleurs dans une perspective finaliste (sous forme de téléologie unilinéaire, où les effets se réduiraient à leurs seules causes, où la forme actualisée serait inévitablement à penser depuis ses dimensions programmatives). Or, ces impasses explicatives reposent en grande partie sur une conception formaliste du vivant autre qu'humain. C'est cette conception que je veux maintenant tâcher

de dépasser, en conceptualisant plus avant une autre compréhension possible du vivant.

Et je souhaite faire cela depuis, grâce et à partir des chapitres proposés plus haut, dans ce champ épais de relationalités émergentes que j'appelle « jungles de garage ». Je souhaite alors inscrire mon travail au cœur d'une généalogie de penseurs, en m'attachant comme eux à reconsidérer *la* forme (et en particulier les formes de vie animale), telle qu'étant non plus seulement l'incarnation d'une sorte de méta entité (passée, présente ou à venir, ouverte ou fermée, objective ou subjective, fonctionnelle ou catégorisable), mais bien plutôt comme *une* résolution possible d'un problème donné, posé par agencement et émergent. Résolution souvent créative et inscrite dans une certaine durée, d'un problème que nous dirons plus loin, avec Simondon, d'ordre disparatif.

Il faudra donc considérer la plupart des jungles de garage comme le résultat et le vivant processus de médiations, c'est-à-dire comme le puissant milieu d'individuations complexes. Dans ces *animalls*, la vie partagée d'humains et d'animaux produit non seulement des situations nouvelles, mais bien aussi des modes d'individuations inédits.

Je m'attache moins ici au produit, même provisoire, que serait alors *une* forme (y compris une forme de vie animale), plutôt qu'aux processus informationnels et communicationnels, tout aussi provisoires dans leurs manifestations, mais sans cesse exprimés *dans* et *par* les complexités transformationnelles (Simondon dirait probablement transductives) d'un champ, d'une consistance relationnelle toujours enceinte d'indétermination, à la fois réactive et irritante, concentrée et diluée, attractive et répulsive¹.

1. À propos toujours du plan de consistance déjà évoqué dans la Matrice, Deleuze précise, à Vincennes, dans son cours du 21 janvier 1974 : « À partir de Spinoza, dont nous avons besoin, on dégageait une espèce de plan de composition, de consistance, qui se définissait par l'unité des matériaux, ou d'une certaine manière (et c'est la même chose) par la position d'univocité. C'est une pensée qui ne passe ni par les formes, ni par les organes, ni par les organismes, une sorte de pensée informelle, et dire que le plan de consistance se définit par une unité des matériaux nous renvoie aussi à un système de variables, à savoir les variables consistaient, une fois dit que c'étaient les mêmes matériaux dans tous les agencements, les variables consistaient dans les positions et les connexions. C'était la variation des positions et des connexions des matériaux qui constituaient les agencements dits machiniques, agencements machiniques

Ainsi, l'animalité pourrait alors être conçue non plus comme les simples traits caractéristiques d'une forme (animale), mais aussi comme une inflexion non nécessairement (r)attachée à une forme, mais communicable et activable dans des champs, comme sur des plans constitutifs, alors définis du point de vue de leurs mouvements comme de leurs tendances.

En suivant le travail de Simondon (1924-1989), philosophe et penseur de l'individuation, je veux commencer par préciser la texture des rapports entre communication et animalité. Je rappelle ici que la communication est à distinguer de la prise d'information, car la communication comporte toujours une certaine part (pour ne pas dire une part certaine) d'*indétermination*, part qui est d'une importance capitale pour la réaction ou l'action qui prolonge et transforme ladite prise d'information. C'est là précisément dans cette part, au cœur d'un supplément², que repose toute l'importance d'une pensée de l'individuation, pensée qui dès lors permet de concevoir l'animalité comme un mouvement possible, nourri et développé à même cette indétermination (mouvement effectivement explosif, qui aurait ainsi ses modalités, ses régimes, ses puissances et ses intensités, tous à affectivité variable).

Mais avant de problématiser plus l'animalité et l'indétermination (étude 5), il me faut tout d'abord concevoir de manière plus précise les rapports entre indétermination et communication, de même que les rapports entre communication et individuation. En suivant une nouvelle fois notre structure ternaire : [D]escriptions, [R]éprésentations et [É]vocations, je déroule ce chapitre en trois *mouvements*, le long ici encore d'une structure génétique qui se songe en véritable ressort génératif. En effet, penser l'individuation, c'est commencer par penser les relations humains-animaux autrement et ne plus, nécessairement, devoir distinguer entre humains et animaux du point de vue exclusif de la matière ou de la forme (*filiation, capacité d'être affecté*). C'est alors poursuivre en pensée les rapports entre organismes vivants sur un mode non seulement réactif et informationnel, mais créatif et

dont le point commun était que tous réalisaient le plan de consistance suivant tel ou tel degré de puissance. »

2. Une part qu'il faut prendre soin de ne pas réduire à de simples termes quantitatifs, par exemple, à des pourcentages, mais bien plutôt qu'il nous faut élargir, dans nos registres mentaux, à des dimensions résolument qualitatives. C'est pourquoi il est difficile de localiser cettedite part, de la mesurer ou bien encore de l'isoler, mais bien plutôt l'apprécier. *Animo aestimatur...*

communicationnel (génération, *capacité d'affecter*). C'est enfin à partir d'une pensée relationnelle développée être en mesure de saisir la transpécificité des situations où l'idée même d'humanimalité devient constitutive (association, *affectivités*).

Ainsi, communication n'est donc pas information.

L'objet, vivant ou non, est récepteur des actions auxquelles il est soumis ; il produit en retour certaines actions qui peuvent être des signaux ou comporter des signaux, mais, entre ce qu'il reçoit et ce qu'il fait existe une réalité intermédiaire : il peut différer la réponse ou donner une réponse nouvelle, différente de celle qui était attendue ; s'il est vivant, il peut fuir, se dérober, attaquer ; il n'est pas un répondeur automatique ; le mur à écho impose un délai, affaiblissement, et distorsion du signal émis ; le miroir retourne l'image de gauche à droite ne serait-ce que par rapport à la possibilité d'être détecté et identifié, l'objet a déjà une conduite propre qui s'insère entre ce qu'il reçoit et ce qu'il émet (dissimulation, conduite « *deceptive* », ou au contraire affichage des phanères, « *display* »)³.

Relation *entre* n'est pas distinction, mais modes opératoires.

La communication minimum est donc un processus circulaire comportant l'action de deux réalités l'une sur l'autre ; ces réalités peuvent n'être qu'incomplètement individualisées ; mais, entre leur « entrée » et leur « sortie » (récepteurs et effecteurs) intervient une couche intermédiaire, une tierce réalité du type de la gnosie, de la motivation, de l'attitude ou de la tendance, parfois seulement de l'énergie potentielle recelée par chacun des deux termes en relation de communication ; même dans ce cas, l'énergie potentielle du système à entrée et sortie apporte un aspect aléatoire et partiellement imprévisible de la réponse à toute simulation. Tandis qu'individuation reste engagement (et l'humain, un agent de mutations aléatoires – *random mutagenic agent*)⁴.

3. Gilbert Simondon, *op. cit.*, p. 77.

4. Gilbert Simondon, *Communication et information*, Chatou, Éditions de la Transparence, 2010.

Remuer un tas de sable, ce n'est pas entrer en communication avec lui, si le sable est parfaitement homogène et ne recèle aucune singularité ; mais la communication s'amorce si la rencontre d'une pierre, primitivement invisible, modifie le geste ou cause un éboulement, ou bien encore s'il sort un animal caché⁵.

RÉGIME (OU PREMIER MOUVEMENT D'UNE PENSÉE DE L'INDIVIDUATION) :

De la distinction entre humains et animaux, aux rapports entre humains et animaux

Avant d'entrer dans les détails de l'individuation et de ses puisances, il est important de souligner le fait que cette pensée de l'individuation est nécessairement liée à un problème épistémologique fondamental, pour les sciences dures comme molles, et qui est de savoir quelles relations *d'individus* poser entre l'homme et l'animal. Comment appréhender, qui est aussi articuler et disposer, de tels rapports ? Pendant très longtemps⁶, la question de « l'individu » était réservée, en Occident pour le moins, aux seuls domaines et compétences humains. Dans cette logique, les animaux, contrairement aux humains, ne sont pas des individus (statut de distinction et d'infériorité qui aura assis nombre des rapports occidentaux à l'autre). Ainsi, une pensée qui n'est plus simplement celle d'individus, mais plutôt celle d'individuation (processus par lesquels se forment les individus), non seulement déborde, mais noie un tel cadre formel. Avec Simondon, il ne s'agit plus seulement de distinguer humains et animaux, comme le voulaient les traditions aristotéliennes, scholastiques ou positivistes, mais bien plutôt de penser les individus et leurs individualités depuis leurs individuations, c'est-à-dire en rapportant la question individuelle à des processus plus étendus, processus qui englobent alors l'ensemble des formes de vie qui, jusqu'ici

5. Gilbert Simondon, *op. cit.*, p. 77.

6. Cette longue histoire des représentations animales et de leurs évolutions, je l'ai introduite dans ma première étude. Je ne renverrai ici qu'à une seule source, qui pour autant me paraît centrale dès lors qu'il s'agit de mieux comprendre ces rapports historiquement marqués, texte que je discute par ailleurs en détail un peu plus loin dans ce chapitre : Gilbert Simondon, *Deux leçons sur l'animal et l'homme*, Paris, Ellipses, 2004.

À la traîne de ces
individuations
contemporaines flottent
désormais actes de
naissance mutants, gènes
manipulés, héritages
détournés, mais aussi
acquisitions vitales et
créativités inépuisables.

pourtant, faisaient l'objet de taxonomie aussi catégorielle que performative⁷.

Et tout ceci est dans le but non pas, me semble-t-il, de nier la variété du monde et la diversité des formes de vie qui le peuple, mais bien plutôt d'insister sur l'importance des mouvements transversaux qui fondent précisément cette diversité. Ces mouvements transversaux de formes

en formes, de forme à forme, suggèrent la variabilité plus que les variations, la différencialité plutôt que les différences et que l'on retrouve manifestes par le monde vivant. Un rapport de prédation, par exemple, n'est pas un simple rapport d'opposition (entre individus), mais bien de constitution (des individus eux-mêmes, depuis leurs enchevêtrements relationnels). Ce mouvement, communicationnel et individuationnel nous rappelle l'importance non seulement des animaux (formes) et de leurs animations respectives (mouvements associés à ces formes), mais bien leur animalité (mouvement de mise en forme de la vie humanimale). Ce *flux* prodigue risque bien d'être négligé à chaque découpage cognitif, c'est-à-dire chaque fois que la seule intelligence entend séquencer le monde pour mieux le saisir. Détacher une forme de vie de son fond, c'est risquer de la tuer, à tout le moins de perdre ce qui faisait, justement, sa forme.

S'il s'agit là d'une problématique simple à poser, elle n'en reste pas moins extrêmement difficile à résoudre, tant elle devient facile à compliquer à mesure que sa détermination fonde non seulement des définitions, mais des conduites vitales⁸.

7. Pour une présentation claire et efficace des concepts simondoniens, voir Didier Debaise, « Le langage de l'individuation », *Multitudes*, n° 18, octobre 2004, p. 101-106.

8. À propos d'animalité, de distinctions et de définitions ontologiques, voir précisément Dominique Lestel, *L'animalité : essai sur le statut de l'humain*, Paris, Hatier, 1996. L'auteur développe dans ce livre trois hypothèses centrales pour notre travail : « L'animal représente toujours une étrange figure de l'altérité pour l'homme avec qui il développe des relations étonnantes et d'une intensité parfois inattendue. L'identité de l'homme en tant qu'homme se joue en grande partie à travers la caractérisation de l'animalité, qui excède largement la définition de l'animal. Nous ressentons le sentiment, *a priori* contre-intuitif mais dont il est difficile de se débarrasser, que la

La laisse dit la main, et le collier suggère un corps qui tient et un autre tenu. La laisse impose un agencement entre ces corps, suppose les conditions de possibilité d'un état domestique, de contrôle, mais les mouvements qui se déroulent autour de la laisse, du fait de cette laisse ne peut en aucun cas se réduire à la lanière de cuir. Pour comprendre le je(u) des corps en laisse, on doit suivre la laisse, mais sans oublier que cette seule laisse ne saurait pouvoir expliquer *a posteriori*, ni complètement déterminer *a priori*, l'expérience explosive des corps reliés.

Plutôt, donc, que d'articuler concepts et données à partir de classiques concepts bicéphales, tels nature-culture, objet-sujet, bourreau-victime, je propose de penser ces vies animales en termes d'individuations et d'évolutions créatrices.

En résumé, cette question animale, qui est d'abord celle des animaux, ensuite, peut-être, celle de l'animal, repose jusqu'ici, entière, sur le problème de savoir *quoi* des rapports entre humains et animaux (différences, continuité, puissances, risques, etc.). C'est alors que cette question est rapidement devenue, par simple extension, peut-être par contagion, celle de l'autre, un *autre* que l'on a du même coup tendance à poser en termes comparatifs de ressemblances-différences, entre un *moi*, un *eux*, un *nous*. C'est là l'une des raisons principales de mon intérêt pour Simondon, qui invite la conception classique des rapports humains-animaux à bifurquer, à s'échapper en même temps qu'à s'affranchir de traditions humanocentristes, souvent dichotomiques⁹.

Cet *autre* que figure si bien et en même temps si mal l'animal n'est peut-être pas nécessairement à chercher et à construire du côté de cette autre forme (de vie, de couleur, de sexe, d'espèces), alors à différencier absolument de soi (qui n'est que couleur, sexe ou espèce). Ainsi, placer la ligne de fracture entre humains et animaux n'est pas placer la ligne de fracture entre vivant et non vivant, qui n'est pas non plus placer la ligne de fracture entre forme et mouvement, qui

technique moderne a radicalement transformé la question de l'animalité et ses enjeux. » (p. 10)

9. À propos de ces traditions, voir en particulier Gilbert Simondon, *op. cit.*, et Jacques Derrida, *op. cit.*

est encore différent de ne pas fracturer du tout¹⁰. C'est là un problème plus profond sur lequel reposent d'ailleurs la plupart des découpages opérés entre les sciences (physique, chimique, biologique, humaines) et les disciplines elles-mêmes (zoologie, anthropologie, éthologie, sociologie).

Savoir s'il faut distinguer ou non vie humaine et vie animale, jusqu'à quel point et comment, n'est, semble-t-il, pas une question à laquelle ne réponde directement aucune science, bien qu'un certain nombre puisse paraître dépendre, dans leur possibilité et dans leur définition, de la réponse à une telle question¹¹.

Ces lignes de fracturation ont donc une histoire, aussi longue que continue et qui traverse les époques comme les idées occidentales¹², de bout en bout. Il ne s'agira pas ici de revenir en détail sur cette histoire, mais bien plutôt d'en extraire quelques-unes des forces constituantes pour nous aider d'abord à identifier une série d'écueils majeurs tout en appréciant l'originalité et les puissances d'une pensée simondonnienne de l'individuation. J-Y. Chateau, dans son introduction aux *Deux leçons sur l'animal et l'homme*, écrites par Simondon, note cinq questions qui opèrent au cœur même de cette distinction. La première question est de savoir s'il y a une continuité entre l'homme et l'animal ou bien une différence essentielle entre eux. Le problème est ensuite, plus précisément, de savoir, au cas où la différence serait reconnue, si l'on est conduit à une « dichotomie » tranchée, isolant l'homme de la nature. Puis, s'il y a une différence entre l'homme et l'animal, quel est celui qui est supérieur ? Si c'est l'homme qui est supérieur, la question est alors de savoir si c'est par progrès par rapport à l'animal ou s'il y a dégradation de l'homme à l'animal. Au cas, enfin, où il n'y aurait pas lieu d'établir de différences dichotomiques et hiérarchiques entre l'homme et les animaux, mais d'affirmer leur homogénéité, il

10. Curieusement, la majorité des langues indo-européennes semblent ne disposer que d'un seul mot pour dire la vie, là où il en existe parfois plusieurs pour dire la neige (par exemple, en innu-aimon) ou encore ce qui pose problème (par exemple, en hébreu). Mon travail essaye ainsi de développer des modes d'expression, à la fois verbaux et non verbaux, capables précisément d'exprimer *qualitativement* l'existence de la « vie » ou d'une vie, et ce, par-delà le simple mot.

11. Gilbert Simondon, *op. cit.*, p. 8.

12. De ce point de vue, il serait très intéressant de regarder ce que d'autres traditions philosophiques font de la question animale, par exemple, les traditions orientales ou amérindiennes.

reste encore le problème à savoir si les animaux doivent être pensés sur le modèle des humains, tels que les conceptions traditionnelles les considéraient (dotés de raison, d'intelligence, d'âme rationnelle, etc.) ou bien si les hommes doivent être pensés sur le modèle des animaux.

Dans *tous* ces cas de figure, cependant, et ce, peu importe les réponses apportées, humains et animaux sont appréhendés d'abord et avant tout du point de vue de leur forme ou bien alors de leur matière. Récusant précisément ces avenues, hylémorphique ou substantialiste, Simondon cherche à construire une pensée de la troisième voie, qui s'attacherait à considérer l'individu à travers son individuation, ce qui est très différent que de penser l'individuation à partir des seuls individus¹³. Transposée en jungles de garage, une telle pensée permet ainsi de ne pas avoir, et ce, quasi automatiquement, à trancher dans l'analyse à partir de la participation (ou non) de tel animal, entendu au sens de telles formes, forme animale, alors plus ou moins fidèle, plus ou moins conforme à telle nature, à telle substance. Ainsi, il s'agit plutôt d'appréhender les espaces postnaturalisés que composent ces jungles de garage, tels des champs d'opérations *modales* et *transpécifiques*. C'est qu'il n'y a pas, pour Simondon, de différences de principe, ni d'ailleurs de différences de nature, entre un animal et un humain, entre des êtres qui ne seraient que vivants et d'autres qui seraient non seulement vivants, mais pensants. Il nous faudra ainsi préciser, à propos d'animation et dans l'étude 5, ce qu'une telle *non-distinction* implique. Nous verrons, notamment avec Bergson, que ne plus dissocier (comme cela se faisait jusqu'alors) entre des formes de vie au demeurant diversifiées (par exemple, animales et végétales) n'empêche en rien de les distinguer, dès lors non seulement à partir de leurs contours, mais bien aussi depuis leurs tendances. Par exemple, la tendance animale, ce mouvement d'animalité, se retrouve parfois chez des plantes et vice-versa, la tendance végétative, ce mouvement de végétalité, se retrouve parfois chez les animaux.

Il s'agit ici de penser en termes de mouvements et de repos, à la manière d'activités distribuées, modulables et intensifiables, bien plus qu'en termes de caractéristiques alors allouées et plus ou moins en propre.

Ceci ne signifie pas qu'il y ait des êtres seulement vivants et d'autres, vivants et pensants : il est probable que les animaux se

13. Gilbert Simondon, *op. cit.*, p. 24.

trouvent parfois en situation psychique. Seulement, ces situations qui conduisent à des actes de pensée sont moins fréquentes chez les animaux. L'homme, disposant de possibilités psychiques plus étendues, en particulier grâce aux ressources du symbolisme, fait plus souvent appel au psychisme ; c'est la situation purement vitale qui est chez lui exceptionnelle, et pour laquelle il se sent plus démuné. Mais il n'y a pas là une nature, une essence permettant de mieux fonder une anthropologie ; simplement, un seuil est franchi : l'animal est mieux équipé pour vivre que pour penser, et l'homme pour penser que pour vivre. Mais l'un et l'autre vivent et pensent, de façon courante ou exceptionnelle¹⁴.

À propos de symbolisme, pensons ici à Chantek, au langage des signes et aux *cheeseburgers*, c'est-à-dire à ces ressources figuratives désormais mises à la disposition de l'animal. Ceci nous renvoie par ailleurs à tout un courant de recherche, interdisciplinaire, attaché à penser la vie comme profondément ancrée dans des processus sémiotiques. En reprenant la triade peircienne, certains auteurs distinguent alors entre des registres de significations humains (le symbole) et d'autres pour autant communs au reste du vivant (icône et indice)¹⁵. Je veux donc dire ici en quoi je me distingue d'une telle conception. Les processus sémiotiques ont pour moi des épaisseurs et des portées différentes. Si je partage la prémisse, à savoir qu'une forme de conscience (non réductible à nos consciences humaines et mammifères, c'est-à-dire neuronales et corticales) s'exprime à tous les niveaux de la vie, je ne partage pas l'hermétique des registres sémiotiques, et préfère, encore une fois, appréhender le vivant non seulement depuis l'angle des spécificités de telle espèce, mais plutôt depuis la perspective combinée de mouvements non seulement sémiotiques, mais enregistrables, à la fois informationnels et communicationnels. De plus, si le symbolisme doit ainsi être considéré, comme l'un des propres de l'homme s'entend, je me demande quoi penser des processus sémiotiques catalysés par un Chantek, par exemple, processus qui me paraissent tout à fait symboliques, notamment dans leur capacité certaine d'abstraction

14. Gilbert Simondon, *op. cit.*, p. 165 (note de bas de page n° 6).

15. Voir notamment Jesper Hoffmeyer, *Biosemiotics: An Examination Into the Signs of Life and the Life of Signs*, Scranton, University of Scranton Press, 2008. Terrence Deacon, *The Symbolic Species: The Co-evolution of Language and the Human Brain*, London, Penguin, 1998. Eduardo Kohn, *op. cit.*

(« grève », « *cheeseburger* » ou « chien rouge » ne supposent-ils pas le maniement, réglementaire, de symboles qui, même si hérités d'un contact privilégié avec l'humanité, n'en reste pas moins manipulés et opérés par un orang-outan en ayant saisi les combinaisons). C'est pourquoi il me paraît encore une fois plus intéressant de considérer des modalités, par exemple, de nature symbolique, partagées par différentes formes de vie et, ce faisant, d'enquêter du côté de ces mouvements transverses et transductifs au cœur desquels opère la disparation, plutôt que de continuer à entretenir les murs du bastion « exception humaine ».

Pour Simondon, les seules différences qui existent entre l'homme et l'animal sont bien des différences de degrés, à la fois mobiles et mobilisables. Les différents régimes d'individuation ainsi supportés et du même coup activés (régimes qui ne sont pas hermétiques, mais au contraire qui s'enchevêtrent et se répondent, se nourrissent, parfois même s'avortent) font dès lors partie intégrante de la « vie », une vie qui est partagée et une vie qui ne saurait être coupée, encore moins détachée d'un ensemble plus vaste (le plan de nature, pour Simondon). Dans le cas particulier des jungles de garage, une telle perspective permet effectivement de repenser certaines des relations entre individus et milieux, comme d'ailleurs celles des individus entre eux (membres d'espèces différentes) et celles de l'individu à lui-même. En postulant ainsi, comme le fait Simondon, une nature « préindividuelle », manière de *physis* ou d'élan vital, alors partie intégrante des corps et de leurs activités, la perspective naturaliste se déplace. L'animal n'est donc plus le simple messenger d'une nature plus ou moins corrompue, qu'il s'agirait dès lors de retrouver. Non, dans la perspective simondonienne, l'animal devient ce complexe de vitalités, dès lors porteur d'une nature que l'on pourrait dire en *flux tendus* et qui serait alors à (ré)actualisée chaque fois qu'elle se trouverait affectée, dans les problèmes justement que les disparations savent poser aux organisations et dans le jeu, précisément, des résolutions qu'apportent alors leurs formes du vivant.

Plus loin, je ferai l'hypothèse que dans certaines jungles de garage, la multiplication des situations d'interactions entre humains et animaux, mais aussi l'intensification de ces humanimalités, que tout cela, ensemble, produit un nombre grandissant de situations psychiques inédites où la fréquence des actes de pensée des animaux va en augmentant et qu'il est probable qu'elles atteignent parfois des seuils de changements qualitatifs, seuils qui débouchent alors sur des

individuations pionnières où les animaux deviennent un peu plus humains et où les humains deviennent, à leur tour, un peu plus animaux. En fait, pour être plus juste et ainsi éviter l'interchangeabilité des identités, il faudrait dire où humains et animaux explorent alors les lignes d'une individuation singulière, attenante parfois à des seuils qualitatifs qui propulsent ailleurs *vie*, *animalité* et *pensée*. Ici, la relation me semble exponentielle à la durée de l'expérience. Ces différentes occasions d'expérience provoquent ainsi, chez chacun des organismes impliqués, une indépendance renouvelée, chaque fois possible comme d'ailleurs remise en jeu, et ce, en les confrontant à des situations inédites, singulières et en germe, porteuses de changements puissants (en ce sens, un chimpanzé qui joue aux poupées, mange bio, consomme des antidépresseurs et raffole des séries télé s'apparente plus à un explorateur qu'à toute autre chose). Ces montées disparates d'affects pourront alors, plus tard, lorsque tout cela aura cristallisé, supporter la singularité, et ce, dans un mouvement circulaire du dehors au-dedans et du dedans au-dehors. Voilà qui me semble être, justement, l'occasion d'un je(u).

L'enjeu consiste à reconsidérer sérieusement la formation du vivant animal en ne se limitant ni à la simple reproduction des êtres ni à l'étude exhaustive des éléments qui, de proche en proche, élaboreraient les individus.

Mais bien plutôt de chercher à construire, pour en combler le manque, une autre dimension, non séparée des constituants en présence, bien que différente, capable de décrire le changement d'état ainsi que le potentiel inhérent à tout changement.

À la prise en compte automatisée d'objets discrets se substitue donc, dans le travail de Simondon, l'observation localisée d'existences concrètes, existences qu'il est désormais possible de penser tel un vivant foyer de potentiels, comme un vivier d'animalités, en prise constante avec l'événement et dont les puissances topologiques au repos actualisent sans cesse les forces ainsi orientées. Dès lors, des résidus d'opérations multiples viennent en permanence alourdir l'individu et pour ainsi dire, le vieillir. Cet étrange régime de production excédentaire qu'est la vie métabolise ainsi tout un tas d'excréments qui finissent par pétrifier, en sourdine, tous les corps de la terre. Ce constat d'un univers processuel, partagé et

subi, sommes-nous capables de le penser, en rapport avec les jungles de garage, en termes de créativité et d'inventions plutôt qu'en simples termes d'adaptation et de répétition ?

INTENSITÉ (OU DEUXIÈME MOUVEMENT D'UNE PENSÉE DE L'INDIVIDUATION) :

Des rapports entre humains et animaux, à une pensée relationnelle humanimale

Nous venons de voir que penser l'individuation plutôt que l'indivision était une manière autre (et, dans le cas des jungles de garage, à résonnances multiples) de poser le problème des rapports humains-animaux. J'ai donc ci-dessus tâché de synthétiser les comment et les pourquoi de cette problématique en montrant notamment que même si aucune science ne semblait être maîtresse dans la définition d'une telle détermination (alors que précisément, de la détermination de ce problème résulte de nombreux découpages scientifiques et disciplinaires actuels), la question humanimale était très souvent cantonnée à l'arbitrage partial entre humanité et animalité, et ce, qu'il s'agisse alors de départager qui était humain de qui ne l'était pas, ou alors vraiment pas.

Dans ces conditions, les puissances développées par la pensée simondonienne de l'individuation résident précisément dans le refus d'une telle distinction et dans l'important travail fait pour proposer une nouvelle voie, une autre voie capable d'appréhender les relations entre les organismes d'espèces différentes autrement que sur une base comparative (+ ou -). En déplaçant ainsi le référent commun à l'aune duquel appréhender les relations humanimales depuis l'individu jusqu'à l'individuation (c'est-à-dire en passant d'une pensée de la matière et de la forme à une pensée du mouvement), Simondon propose de réfléchir non seulement à ceux que sont ou ne sont pas humains et animaux, mais bien à ceux que peuvent faire ou ne pas faire leurs relationnalités événementielles. Au cœur de l'individuation simondonienne gît ainsi une pensée relationnelle et processuelle importante.

Qu'apportent ces contraintes de l'individuation au niveau d'une pensée des relations ? Tout d'abord : que la question des relations, quel que soit le domaine dans lequel elle se pose, doit être

replacée dans le contexte d'une genèse de l'être-individuel (que celui-ci soit un objet technique, du vivant ou encore du physique), toute relation véritable étant essentiellement processuelle. C'est parce qu'elle a coupé la relation et l'individuation que la pensée moderne n'a pu que reproduire des faux problèmes comme ceux de savoir comment des individus peuvent former des groupes, comment des sujets peuvent entrer en relation avec des objets, etc. On suppose que la relation vient après la constitution des termes (sujets, individus, objets, groupes). Or, ce que la construction du plan de nature permet, c'est de placer la relation antérieurement au terme, à l'intérieur même de l'individuation. Les individus communiquent dans des groupes parce qu'ils sont pris chacun dans des individuations, des devenirs. De la même manière, des sujets sont en relation à des objets parce qu'ils tendent chacun à quelque chose d'autre qu'eux-mêmes, quelque chose qui participe à leur identité. Ce qui communique, ce ne sont pas des sujets entre eux, mais des régimes d'individuations qui se rencontrent¹⁶.

Une fois encore, il s'agit ici de penser l'individu depuis son individuation et non l'inverse. Cette idée que l'être tout entier est relation, que ce qui *est* est aussi ce qui *opère* en même temps que ce qui *s'opère*, nous la retrouvons en filigrane de toutes nos biographies. Là où l'appréhension identitaire et respectueuse de Honey, Rachel, Molloko ou Nellie relève moins des faits et gestes d'un individu *préexistant*, soumis à la contrainte des respirations du monde qui l'entoure, qu'elle ne relève en fait d'un régime d'individuation complexe à la croisée duquel souffle précisément le monde.

Ainsi, en nous attachant aux modularités existentielles de tel régime, aux qualités disparates de leurs intensités, il devient possible, et probablement nécessaire, de reconsidérer les relations humanimales non seulement du point de vue de ceux qui les animent, mais bien depuis la perspective de ce qu'elles permettent et engendrent dans leurs mouvements respectifs d'animation. Cette pensée relationnelle humanimale peut paraître paradoxale tant elle bouscule certaines de nos conceptions les plus installées. Elle n'en reste pas moins profonde.

16. Didier Debaise, « Qu'est-ce qu'une pensée relationnelle ? », *Multitudes*, vol. 18-4, octobre 2004, p. 15-23.

Il peut paraître étonnant de traiter des éléments aussi différents que des éléments physiques, biologiques, collectifs et techniques, en les reliant dans une pensée de l'être comme relation. Le risque est certainement de niveler les différences de ces domaines par une proposition trop générale à laquelle rien ne résisterait. L'« être est relation » ne signifie nullement qu'on puisse faire l'économie des spécificités d'existence de ces domaines ni des problèmes qu'ils posent. C'est une proposition qu'on peut appeler « technique », au sens où elle n'a de portée que dans son fonctionnement toujours local, situé, lié à des contraintes ; elle n'a de sens que dans le cadre d'une construction élargie d'un problème à partir duquel ces domaines peuvent être repensés à la fois dans leurs communications, nécessairement transversales, et dans leurs spécificités¹⁷.

Une telle proposition « technique », la pensée *estrangee* des jungles de garage en a besoin. Cette proposition permet de repenser sérieusement ces associations *a priori* problématiques du vivant, que j'appelle ici à repenser sous l'angle particulier de la communication et de l'animalité, c'est-à-dire devoir désormais reconsidérer ce(ux) qu'implique véritablement la mise en continuité de telles associations (Simondon dirait « couplage »¹⁸). Ici, les effecteurs de l'organisme deviennent aussi ses effecteurs (par exemple, les organes respiratoires remplissent des actions physiologiques, mais ils frayent en même temps les voies d'une communication plus étendue encore, de part et d'autre du mouvement qu'ils supportent alors). Ainsi, ces différents degrés de couplage et de sélectivité orientent la relation, mais ils informent en même temps la métastabilité de l'organisme. Une certaine charge préindividuelle est ici à rapporter au potentiel interne de chaque organisme, charge qui devient alors réactive aux incidences (de faible comme de forte intensité) qui traversent en permanence les systèmes.

Il s'agit donc d'interpeller le conditionnement relationnel que comporte le potentiel rattaché à chaque situation d'interaction, plus particulièrement encore, lorsque ces situations sont dites transpécifiques.

17. *Ibidem*.

18. Gilbert Simondon, *op. cit.*, p. 69.

Au moment du développement de l'organisme vivant, à l'âge où Nellie saute dans ses premiers cerceaux, où Rachel enfile ses premières robes, au moment où OncoMouse^{MD} développera ses premières tumeurs, toutes ces charges préindividuelles s'activent et charrient dans leurs mouvements (à la fois internalisés et externalisables), l'organisme dans son entier comme dans son devenir. Ces organismes découvrent alors d'autres niveaux d'organisation possible, niveaux qui sont encore et toujours ceux d'une individuation à venir comme à jouer¹⁹.

Ainsi, il s'agit moins de dire le choix ou l'orientation plus ou moins active de l'individu, dans un monde qui dès lors serait plus ou moins résistant, plus ou moins assujéti au vouloir, que de loger, précisément, la bascule de ces éléments qui, de proche, épousent mouvements et élaborent de nouvelles formes. Dans ce repos topologique activable gît l'indétermination, dans un collectif de puissances qui peut se faire volonté, bien plus que dans une volonté qui se rêverait toute puissante. De ce point de vue, les sociétés humaines, comme animales ou cellulaires, imposeraient moins une forme aux organismes ou à leurs organisations qui les composent et qu'elles composent qu'elles ne canaliserait un ensemble disparate de devenirs (y compris viraux²⁰). De la même manière, nos jungles de garage, en tant que *microcosmicités* et milieux particuliers, obligent moins les corps à telle posture qu'elles ne concentrent l'amplitude et la résonance possibles des corps eux-mêmes. Ce faisant, ces espaces postnaturalisés renvoient moins, par essence, à une structure préexistante (que l'on trouverait alors plus ou moins conforme, plus ou moins déformée) qu'ils n'impliquent avec plus ou moins d'intensité et d'urgence la vectorialisation comme la trajectoire d'individuations toujours *en train* de se faire. Dans de telles conditions, dire « je » serait une manière (tout autant qu'une aptitude), c'est-à-dire une latitude véritable tout entière occupée à maintenir une certaine stabilité vis-à-vis des variations actuelles (comme virtuelles) d'un milieu enveloppant (y compris par association ou projection).

19. Voir ici les précisions et autres éclairages utiles de Brian Massumi, « "Technical Mentality" Revisited: Brian Massumi On Gilbert Simondon », *Parrhesia: A Journal of Critical Philosophy*, 2009, p. 36-45.

20. À propos des sociétés de contrôle et de transduction virale, voir particulièrement la discussion de T. Bardini au sujet d'une biologie transcendante en devenir. Thierry Bardini, « Devenir animal et vie aérienne. Prolégomènes à une biologie transcendante », *Chimères*, n° 73, octobre 2010, p. 111-127.

SEUIL (OU TROISIÈME MOUVEMENT D'UNE PENSÉE DE L'INDIVIDUATION) :

D'une pensée relationnelle humanimale à une humanimité repensée

Désormais, penser en termes d'individuation plutôt qu'en termes d'individus implique la pensée nécessaire d'un *processus* qui, depuis son activation, voit flotter dans son sillage quelques traces, traces qui constituent alors autant d'incrémentés possibles pour la vie et ses modes d'existence à venir (en ce sens où de telles traces contiennent, en elles-mêmes et pour elles-mêmes, certaines résonances qui peuvent alors devenir opérationnalisés)²¹. Ces mouvements de va-et-vient entre individus et milieu, entre individus et individus, entre l'individu et lui-même composent ici la topologie sériée de durées plus ou moins activables. Le milieu s'entend ici non seulement au sens biotique ou géographique, mais aussi au sens énergétique. Un milieu est ainsi composé, localisable et chargé. Il est en même temps composable, mobilisable et rechargeable.

De la même façon, cette pensée de l'individuation semble dépasser le travail même de Simondon tant elle résonne, active, poursuit, fait bifurquer et finalement permet d'actualiser un courant beaucoup plus ample de pensées comme de penseurs, dont il est alors possible, *a posteriori*, de faire la filiation et pourquoi pas d'ouvrir à la génération contagieuse.

There is a genealogy that runs from Henri Bergson's account of the relation between matter and the indeterminacy of life that is sharpened, elaborated, and transformed in the work of Jakob von Uexküll (1864-1944), Gilbert Simondon (1924-1989) and Raymond Ruyer (1902-1987). This genealogy elaborates man, not as a special kind of being-conscious, rational, self-reflective, world-building but as a striving animal whose becoming coincides with and develops the openness of matter, capitalizing on and opening out the form-taking qualities of the material universe to direct life internally. It is a line of thought that insists on the temporality and spatiality that produces subjects and objects, a genealogy of the temporality of becoming. This tradition

21. À propos de traces devenues données, redevenues traces et de donné retrouvé, je renvoie à ma précédente variation sur le thème du silence (étude 3).

*culminates and finds its latest inflection in the work of Gilles Deleuze and Félix Guattari*²².

En considérant l'homme, et *a fortiori* l'animal, comme tout entier dirigé vers un véritable devenir, cette tradition replace le vivant au cœur d'un continuum protéiforme mêlé, du dedans, par une série de forces operationalisantes, et s'intéresse moins aux caractéristiques qu'aux tendances. Dans un tel mouvement, l'on considère évidemment les différences de degrés entre humains et animaux, mais l'on considère aussi les différents régimes d'individuation qui, à l'occasion de l'événement, entrent en résonance et peuvent alors produire, à l'occasion justement de certaines disparitions, d'autres régimes, en tout cas moduler, de manière différentielle, l'intensité de certaines affectivités et, ainsi, précisément dans le pli de cette indétermination attachée à toute entreprise de communication, déclencher de possibles explosions. Voilà pourquoi la transpécificité des jungles de garage n'est donc pas seulement celle d'organismes appartenant à des espèces différentes. Cette transpécificité est aussi celle d'échelles, de durées et de modes opératoires différents mis en relation par la rencontre interspécifique de certains organismes.

Autrement dit, considérée sous l'angle humanimal, la pensée relationnelle déplie ici un tout autre niveau de réalité, niveau qui dépasse nécessairement celui des constituants de départ en ce sens où il ne peut leur être complètement assujéti. Si l'émergence n'est pas possible sans causes, elle ne saurait pour autant devoir être réduite à ces dernières qui sont nécessaires, mais insuffisantes à son expression. Chimpanzés et humains ne sont donc pas, nécessairement, chimpanzé *ou* humain avant la rencontre (puisqu'il faudrait alors pouvoir définir précisément ce qu'est ou n'est pas un chimpanzé ou un humain²³ et

22. Elisabeth Grosz, « Deleuze, Ruyer, and Becoming-Brain: The Music of Life's Temporality », *Parrhesia*, 2012, p. 1-13.

23. À propos de ces définitions performatives et de ceux qu'elles risqueraient de nous faire oublier, à méditer : « *Whenever we see, whenever we perceptually feel, whenever we live abstraction, we are taking on nonhuman occasions of experience. We are inheriting their activity, taking it into our own special activity as human form of life: as a society of occasions of experience contributing to a continuing growth pattern it pleases us to call our human self. What we perceptually feel to be our "humanity" is a semblance of that life. Like all semblances, it is created through specific techniques of existence, in this case, of historic proportions. And like all semblances, it appears most for itself at the moment of its perishing. The "human" is a singularly historical virtual reality appearing through the animal body it also pleases us to call human. "Humanity" is a growth ring expressing a certain episode in the historic route of the collective life of our animal body* », dans Brian Massumi, *op. cit.*, p. 26.

devoir le faire en opposant trop souvent ces termes entre eux, ce qui les rend quelque part caducs).

Mais s'il est difficile de dire ce qu'*étaient* humains ou chimpanzés avant la rencontre, de le dire autrement qu'en des termes approximatifs, peut-être utiles, parfois même nécessaires, mais jamais complètement justes, il est impossible de les définir complètement *après* la rencontre (ce qui suppose toujours de devoir les fixer et de trancher au cœur même de ce qui, pourtant, est en train d'opérer à même leur individualité), dès lors qu'un devenir chimpanzé chevauche l'individuation humaine et qu'un devenir humain couve alors en creux d'une individuation chimpanzé.

Il s'agit non seulement, en suivant l'invitation spinozienne, de penser ce que *peut* un corps, mais aussi de comprendre ce que la fréquentation de ses capacités produit effectivement d'autres corps. Voilà pourquoi penser sur le principe de modes opératoires différentiels et disparates, les jungles de garage servent pour moi de catalyseurs aux devenirs, d'espace de rencontres comme de production, mais toujours d'espaces qui ne sauraient alors pouvoir être considérés sur le même *plan* que la rencontre elle-même. De ce point de vue, il existe moins des modes d'emploi de ce que serait un tigre, un singe, un dauphin ou un humain, que quantité d'emplois des différents modes d'existence qu'incarnent et deviennent, singulièrement toujours, chacun de ces organismes vivants. À la croisée de ces devenirs transpécifiques se jouent différentes intensités, de même que se logent leurs potentiels associés, qu'il est pourtant impossible de circonscrire à leurs simples actualisations.

Or, si les individuations d'organismes vivants désormais au cœur de jungles de garage peuvent être à la fois synchrones et asynchrones, qu'elles répondent à des processus déterministes ou aléatoires, qu'elles réagissent à des effets propagés depuis des niveaux d'organisations différents (quantiques, atomiques, moléculaires, cellulaires, tissulaires, organiques ou bien encore écologiques²⁴), alors il devient très pressant

24. À propos de ces différents niveaux d'organisation et leurs enchevêtrements respectifs, je rappelle que certaines cellules d'un corps pourtant mort peuvent encore être cultivées (leur durée et leurs modes d'existence étant non seulement disparates, mais singuliers). De la même manière, dans le cas de la xénotransplantation, par exemple, il est possible à un organe de porc de prolonger son existence dans un corps humain (tant cet organe se trouve compatible, par sa taille et sa matérialité, avec le corps d'une autre espèce, en l'occurrence humaine, et qui s'avère par ailleurs plus facile à « (re)produire » qu'un organe de primate).

de mieux comprendre les modalités d'émergence (ou non) entre tous ces niveaux. C'est alors la question du seuil et des changements qualitatifs qui se pose. Comment un mouvement stable peut-il produire des effets divergents alors même que la simple accumulation ne suffit à caractériser ce changement d'état ?

VARIATIONS SUR LE THÈME DU... CHANGEMENT QUALITATIF

Chaque fois qu'un drame survient, qu'un animal dit exotique « attaque » un humain, la même rengaine semble se déchaîner dans les médias et chez ceux qui ne vivent alors le drame et ses fantasmes qu'à distance. Ces animaux sont dangereux, martèle-t-on partout ! Et pourquoi, demande-t-on, rien n'est-il fait pour éviter ces drames, pour prémunir justement les uns et les autres de tels travers ? Les propriétaires d'animaux ont beau le redire, leur animal n'a pourtant pas changé, peut-être un peu grandi, oui, peut-être aussi un peu vieilli, mais enfin d'où vient cette explosion soudaine qui malheureusement a soufflé au passage une vie, un bras, une certitude et quelques confiances mutuelles. Quelque chose s'est bien exprimé, qui n'était pas nécessairement prévu, même si on le dit aujourd'hui non seulement prévisible, mais inévitable.

Que s'est-il donc passé pour que le compagnon de toujours se transforme aujourd'hui en redoutable fauve ? Et que dire alors de cet ordinaire devenu tout à coup extraordinaire ? Comment concevoir que quelque chose ait muté alors même que le quotidien, lui, n'a pas changé ? C'est ainsi qu'au-dedans, quelque chose aura pu résonner, en contact justement avec autre chose, peut-être au-dehors, peut-être au-dedans. Dire, comme c'est aussi le cas lorsqu'un meurtre de masse survient, qu'un tel événement n'a rien de surprenant, que ce qui est surprenant, c'est qu'il ne soit pas arrivé plus tôt, que nous ne l'ayons pas vu venir, et ce, malgré la relecture *a posteriori* si claire des tous ces indices aujourd'hui évidents. En réalité, dans l'arme comme dans l'animal était *inscrit* le triste sort avenir. Autrement dit, cause matérielle, cause efficiente et cause formelle se conjuguent pour mieux servir la cause finale. « Rien ne se perd, rien ne se crée, tout se transforme » disent les astres, qu'on peut encore et toujours lire avant (si la prophétie se réalise, vous êtes un Dieu, sinon, c'est que Dieu, justement, a ses raisons qu'il nous faut encore ignorer) ou bien relire après coup (la prophétie était bien là, formulée clairement, mais nous n'avons pas su la voir, tant pis pour nous).

Ce que je tâche de faire, dans ce travail, consiste à mettre au jour (et quelque peu à jour, peut-être) cette autre dimension que mes trois mouvements précédents avaient pour mission de déployer, non séparée des constituants en présence, bien que différente et irréductible à ces derniers, et capable de décrire ici le changement d'état (de même que le potentiel) inhérent à toute transformation. Comment dire la disparation et ces puissances individuatrices sans les réduire à leurs simples causes, mais sans, pour autant, supposer l'intervention extérieure, peut-être même transcendante, d'une autre forme de causalité, inaccessible à notre entendement ? Comment penser les drames humanimaux autrement que sur le mode facile, du tout prévisible (à condition d'avoir les clés et les antennes) ou bien encore sur le mode impondérable et mystique (malgré la puissance des clés et des antennes de certains) ?

Commençons par rappeler un paradoxe... et ses limites. Le paradoxe, d'abord, que l'on dit « sorite » (*sōros*, en grec ancien, signifiait « tas »)²⁵.

1. Un grain isolé ne constitue pas un tas.

L'ajout d'un grain ne fait pas d'un non-tas un tas.

L'on ne peut donc pas constituer un tas par l'accumulation de grains.

Mais alors existe-t-il un nombre n tel que n grains ne forme pas un tas, $n+1$ grains forment un tas ?

2. Un tas reste un tas si on lui enlève un grain.

Un grain unique ou même l'absence de grains constitue toujours un tas.

Combien de grains faut-il pour faire un tas ?

Ces vieux paradoxes sorites nous apprennent, encore aujourd'hui, deux choses : d'abord, il existe, dans chaque situation, la possibilité d'un saut à un autre niveau d'organisation que le niveau d'organisation immédiatement perceptible et duquel proviendrait ledit saut ; ensuite, certains des éléments nécessaires au saut ne figurent plus, après cette émergence, à un niveau comme

25. Pour une présentation exhaustive de ces différents paradoxes, voir Dominic Hyde, « Sorites Paradox », Edward N. Zalta, (éd.). *The Stanford Encyclopedia of Philosophy*, éd. Edward N. Zalta, hiver 2011.

à un autre alors même qu'ils font, toujours, partie intégrante du processus.

Autrement dit, il est impossible de savoir précisément *quoi* avant que ce quoi n'advienne véritablement. « Produire ou susciter ne signifie pas « contenir » : le possible ne contient pas déjà l'actuel avant que celui-ci n'émerge, car tout individu [...] est un événement qui ne peut être réductible à l'ensemble des éléments requis par sa genèse²⁶. »

Ainsi, les conséquences extérieures d'un tel saut (non seulement quantitatives, mais qualitatives) renvoient à une rupture de cet équilibre métastable dont parle Simondon. Il y a là toute une série d'interférences qui viennent briser la résonance interne et peuvent s'apparenter à une forme de mort, bien que cette mort puisse aussi servir de terreau à de futures résurrections. Quelque chose s'est donc effectivement passé, dans l'animal, qui déclenche non pas simplement une conduite, mais une possibilité de conduite, une émotion, peut-être, au sens alors d'une contradiction affective qu'il faut dès lors surmonter, ou bien une disparation physique ou énergétique. Dans tous les cas, c'est une certaine tension qui demande la résolution active et appelle le devenir.

Limites, maintenant.

C'est ainsi qu'en parallèle de ces conséquences que l'on pourrait dire *extérieures* (même si j'ai, un peu plus haut, récusé l'idée d'un espace délimité pour celles de champs) interviennent aussi des conséquences *intérieures* (là aussi, fin de quelque chose, en même temps que commence autre chose). L'organisme s'alourdit alors, lui-même, soi-même et en soi-même, du poids des résidus de l'opération, sorte d'excréments qui finiront par pétrifier. Voilà qui nous donne matière à repenser, par exemple, l'évasion de Zanesville ou le quotidien de la Fondation Fauna.

Ce champ n'est global et simultané par rapport à lui-même que comme champ, avant la prise de forme ; l'absence intérieure de frontières traduit la montée des énergies potentielles et l'homogénéité par dédifférenciation qui permettront à la prise de forme d'avancer transductivement : la matière est champ métastable avant la prise de forme. Mais la prise de forme est précisément

26. Didier Debaise, *op. cit.*

un passage de la métastabilité à la stabilité : la matière informée se différencie et n'est plus un champ ; elle perd sa résonance interne. La théorie de la forme attribuée à la totalité, à la fois les caractères d'un champ et ceux d'un organisme : or, le champ existe avant la prise de forme et l'organisme après. La prise de forme, envisagée comme une opération de modulation transductivement propagée, fait passer le réel de l'état métastable à l'état stable et remplace une configuration de champ par une configuration d'organisme²⁷.

C'est ainsi que l'on pourrait parler d'« amplitude », au sens d'un souffle devenu lui-même respiration au contact, précisément, d'individuations toujours singulières. Bien entendu, des probabilités existent qui *deviennent* les devenirs, mais la part d'indétermination propre à toute communication ne saurait être oubliée ni même négligée. Dans le cas des jungles de garage, par exemple, cette part d'indétermination devient essentielle à toute formalisation qui viserait à mieux comprendre ce que *fait* précisément la communication, tant les probabilités d'une rencontre de ce type sont non seulement vierges de tout précédent, mais difficiles à circonscrire tant s'enchevêtrent ici les corps, les instincts et les intelligences²⁸. De ce point de vue, nos jungles comme nos garagistes rendent visibles certains processus comme certaines de leurs implications, trop souvent invisibles, peut-être même par ailleurs insaisissables²⁹. Ici, individuations physiques, vitales, psychiques et collectives sont donc affaire de forces et d'intensités, de puissances et de rencontres. Singulières, elles sont aussi pionnières, en ce sens où elles me semblent explorer non seulement l'individuation propre à chaque événement, mais où fraye, en même temps, d'autres foyers d'individuation, par exemple, ceux d'une multiplicité à venir.

Dans le portrait à venir, que je tire d'OncoMouse^{MD}, nous verrons justement que dans le cas des souris oncogéniques, les identités s'échangent littéralement, puisque la souris semble se faire humaine

27. Gilbert Simondon, *op. cit.*, p. 547.

28. La langue anglaise dit bien la différence de posture et de souffles entre *growing* et *manufacturing*, entre « grandir » et « faire pousser » d'un côté, et « fabriquer » et « produire » de l'autre. De ce point de vue, nos jungles de garage sont moins des fabriques que de véritables serres.

29. Si le poète peut être considéré comme celui qui permet à deux mots qui s'ignoraient jusqu'alors de se rencontrer, alors il existe vraisemblablement une poétique des jungles de garage. De ce point de vue, je me demande si poète il y aurait d'un *medium* qui serait vie même...

jusque dans ses gènes. Mais loin de seulement tuer, ce mélange des genres un peu douteux que certains décrivent contre nature crée en fait du vivant, d'autres vivants, de la vie, du capital aussi, des affects et des vaccins encore, en deux mots : de l'animation et du mouvement, que la simple prise en compte formelle ou spécifique aurait du mal à contenir seule.

Ainsi, confrontés que nous sommes à ces humanimalités décidément troublées, penser de concert communication *et* individuation permet, me semble-t-il, de mieux saisir certains de ces modes d'existence aujourd'hui déployés au contact de ceux qui, confrontés à leur part d'indétermination, chevauchent effectivement et transductivement cette irritation qualitative aussi nommée « animalité ».

OncoMouse^{MD}

Souris (mat. med.) Les pharmacologistes ont célébré comme médicamenteuses plusieurs parties et préparations de la souris, la chair, la peau, le sang, la cendre, et cela fort arbitrairement, à leur ordinaire.

Diderot et D'Alembert,
*Dictionnaire raisonné des sciences,
des arts et des métiers*

À l'entrée du bâtiment réservé aux souris (Mouse House), un petit écriteau rappelle aux visiteurs l'histoire létale qui unit depuis des millénaires humains et rongeurs. La mise en scène de ce théâtre zoologique est pour le moins efficace. Un gros rideau de velours rouge garde la porte. Derrière, un très long couloir où le regard peine à distinguer, de part et d'autre d'une ligne blanche, apparaissent de grandes cages vitrées. À l'intérieur de ces mêmes cages, quelques (faux) rondins de bois et un tapis de feuilles mortes grouillent. Des pancartes savantes en balisent le parcours. Elles décrivent habitats naturels et habitudes alimentaires des espèces concernées, et insistent sur le rôle important que jouent rats, souris, campagnols et autres castors dans les écosystèmes du monde entier. Si quelques rares graphiques soulignent le pouvoir de contagion de ces « nuisibles », toutes les inscriptions rappellent l'indissociable *communauté* que nous formons en fait avec les rongeurs. Par-delà l'épidémiologie (ces derniers auraient provoqué plus de victimes humaines que toutes les guerres réunies), l'attraction du zoo du Bronx souligne à sa façon l'importance des relations humanimales et le rôle fondamental de certaines espèces animales dans l'évolution des sociétés humaines.

Or, voilà qu'une « branche » évolutive bien particulière du rongeur participe désormais à un véritable dispositif biopolitique, à la fois scientifique et médical. En effet, le corps de l'animal sert désormais d'appât aux maladies de notre siècle, par exemple, le cancer, plaie dont ces souris promettent, bien malgré elles, de dévoiler quelques-uns des mystères. Dès lors, intimement porteuse de la mort et de ses chemins, la variation *synthétique*, ingénérée et biotechnologique, du rongeur pourrait bien ne plus décimer l'humain, mais plutôt contribuer à le sauver¹.

Transgénique, voilà donc que ces souris portent désormais un peu de notre identité. Et voilà que nous partageons aussi un peu de la nôtre avec cet ancien « nuisible » désormais en voie d'homínisation. D'une banalité sommaire pour les biologistes, ce mystère de la vie quotidienne en laboratoire n'en reste pas moins, pour l'anthropologue comme pour ceux qu'intéressent nos humanités contemporaines, problématique. C'est ainsi que figurent, au rang des jungles de garage actuelles, certains de nos laboratoires de recherche, bunker légalisé d'un vivant retranché où l'attention portée aux protocoles ne peut faire oublier la réalité des mutants qui les accomplissent. Dans ce cinquième portrait, je m'intéresse au cas très particulier des animaux modifiés génétiquement, conçus sur cette base et élevés dans cette seule perspective. Ces animaux sont sous contrôle étroit, évoluant dans des environnements hypersurveillés, mais démontrant encore et toujours une certaine latitude créative, comme d'ailleurs une marge de manœuvre importante.

Voilà pourquoi je m'intéresse ici à ces formes limites du contrôle animal et à l'animalité délimitée qui semble alors s'en dégager. Puisque tel est le principe de mes biographies, je concentre mon propos sur une souris en particulier, au nom de scène évocateur : OncoMouse^{MD}. Mais attention, il ne faut pas s'y méprendre. L'animal en question n'a pas de corps propre, seulement une multitude d'incarnations. Ou alors, peut-être, cet autre corps, bioinformatisé, que constitue cet ADN répliquable à l'envie toujours reste singulier. Oncogénique, la particularité de cette souris réside dans cette mort qu'on aura sciemment injectée au cœur même de son identité, transformant ainsi l'organisme *vivant* en une véritable entreprise, sorte de colonie animalière

1. Il existe de nombreux précédents où l'animal joue un rôle crucial dans l'avancée de la science humaine, mais pour lequel il est toujours « remercié », sans jamais être vraiment reconnu. Pensons, par exemple, à la conquête spatiale, à Laïka et Ham.

industrialisée aujourd'hui produite sur demande et à la commande. En passe de devenir elle-même un véritable *leurre*, qui dépasserait alors, par sa forme et son mouvement, la simple biologie, OncoMouse^{MD} est un peu plus, ou un peu moins, qu'une souris. Elle est désormais aussi une marque déposée extrêmement lucrative, de même qu'un cliché, ô combien fantasmé, d'une culture scientifique populaire un peu inquiète et très excitée. Ce portrait cartographie cette étape supplémentaire (qui peut être aussi un seuil de changements qualitatifs) dans nos anicultures contemporaines et ainsi revient autrement que ce qui a déjà été fait² sur quelques-uns de ces devenirs plastiques désormais inéluctablement rattachés à nos humanités.

Ainsi, je commence cette avant-dernière biographie en revenant sur cette *transpécificité* à maintes reprises évoquée dans ce travail. Cette transpécificité, dans le cas d'OncoMouse^{MD}, se manifeste pourtant autrement, bien que tout aussi intensément, à des niveaux distincts de réalités, génétiques comme économiques, au contact toujours de ces devenirs biotechnologiques désormais partagés avec des souris, des chèvres ou encore des cochons (*Occupy MoneyMouse^{MD}?*). Puis, je m'interroge sur les implications d'un tel croisement, à la fois moléculaire et identitaire, entre deux espèces qui, jusqu'ici et bien qu'ayant toujours vécu en étroite association, ne s'en détestaient pas moins (*Des souris et des hommes*). Enfin, je termine en discutant plus de la question de la ruse animale, du leurre et de ce métissage contemporain, assurément important dans sa manœuvre, Troyenne, de chevaux organiques promettant vaccins, vaccin contre le cancer, mais vaccin aussi contre la rigidité de nos frontières ontologiques (*Leurrer la nature ?*).

OCCUPY DNA ?

Ce petit mammifère accompagne l'espèce humaine depuis qu'elle s'est sédentarisée et recherche dans ses maisons des chemins menant aux lieux les mieux scellés. La souris est en effet la gardienne du labyrinthe, des failles et des interstices, dans lesquels elle trouve sans cesse de nouvelles voies. On rapporte même que de nombreux prisonniers découvrirent en l'observant le passage par lequel ils purent enfin s'évader. Ainsi n'est-ce pas par hasard

2. Je pense ici au travail, presque canonique, de Donna Haraway, *Modest-Witness@Second-Millennium. FemaleMan-Meets-OncoMouse: Feminism and Technoscience*, New York, Routledge, 1997.

qu'une souris se trouve au centre d'un débat scientifique, juridique et économique fort important. Pourtant tout a changé : cette souris n'est plus « sauvage », mais « mutante » ; le secret des itinéraires, l'enclos bien protégé ne concernent plus le modeste trésor des provisions soigneusement conservées, mais des enjeux autrement plus importants pour l'espèce humaine, ceux notamment que soulève la découverte des chemins menant au décryptage du code génétique et à la transformation des génomes des êtres vivants, à celui de l'Homo sapiens enfin³.

Environ 40 % des mammifères seraient des... rongeurs⁴. Et si ces derniers continuent de peupler déserts, campagnes et autres biotopes naturels, ils habitent aussi placards, cages et paillasses. À New York encore, de l'autre côté et sous les grilles du zoo du Bronx vivent des populations entières de souris. La plupart d'entre elles se nourrissent encore d'ordures, de restes et autres déchets humains, et ce, irrégulièrement, au gré des trouvailles et des saisons. D'autres, en revanche, sont nourries de granules synthétiques, et ce, régulièrement, au rythme de la main humaine et de ses protocoles. Ainsi vont les souris⁵, dans des cales de bateaux et dans des égouts, sous des docks, des gratte-ciel et dans le métro, mais aussi dans des cages et des animaleries, des chambres d'enfant, des magasins et des laboratoires⁶. En effet, cette même promiscuité (spatiale, mais aussi alimentaire et physiologique) qui fait de certains rongeurs la figure historique de ces zoonoses devenues épidémies transforme aujourd'hui le muridé en l'un des animaux modèles les plus utilisés en laboratoire⁷. Reproduction rapide, cycle de vie court, manipulations (génétiques) accessibles sont autant d'atouts qui font de l'ancien paria un cobaye idéal. Aussi redoutables qu'étonnantes, les ressources adaptatives du rongeur

3. Michel Tibon-Cornillot, *Les corps transfigurés. Mécanisation du vivant et imaginaire de la biologie*, Éditions MF, 2011, 402 p.

4. Colin Tudge, *The Variety of Life: A Survey and a Celebration of All the Creatures that Have Ever Lived*, London, Oxford University Press, 2000.

5. Jason Munshi-South, « Urban landscape genetics: canopy cover predicts gene flow between white-footed mouse (*Peromyscus leucopus*) populations in New York City », *Molecular Ecology*, vol. 21-6, 2012, p. 1360-1378.

6. James G. Fox, Stephen Barthold, Muriel Davisson et coll., *The Mouse in Biomedical Research Volume 2, Diseases*. American College of Laboratory Animal Medicine, Elsevier Science & Technology, 2007.

7. Jim Endersby, *op. cit.*

poussent nombre de scientifiques à exploiter son potentiel évolutif, à un point tel que cette vitalité souricière alimente désormais une économie animale considérable⁸.

Autrefois craint, fui et exterminé pour cette mort qu'il transportait, le rongeur est aujourd'hui loué, recherché et même cultivé pour cette vie qu'il exemplifie, du dedans cette fois-ci.

With production facilities located worldwide, our extensive network provides continual research support, regardless of location. Through our core programs of Biosecurity, International Standardization, Animal Welfare and Model Quality, you receive animal models of a superior health and genetic status, ensuring that the integrity of your research results will be maintained over time⁹.

Comme la plupart des animaux modèles, les souris transgéniques sont des organismes à la fois techniquement conditionnés et biologiquement retravaillés. Comme la plupart des animaux modèles, ils sont donc conçus, produits, élevés, livrés et utilisés dans le plus strict respect d'une production standardisée dont la stabilité reste le gage de qualité le plus important. Ces animaux participent ainsi à une économie grandissante, qui, à l'exemple des laboratoires Charles River, entretient une quantité considérable de rats, de souris, de cochons d'Inde et de lapins, tous bricolés. Intelligemment redessinés, ces derniers font désormais l'objet de brevets, de publicités, de livraisons, mais aussi de factures, de certificats éthiques ou encore de protocoles. À l'image d'une commercialisation croissante du vivant, ces animaux modélisés participent à un bestiaire fiévreux où l'on distingue désormais nombre d'organismes classés, puis valorisés, selon une taxonomie inédite, peu orthodoxe, basée non plus sur la simple appartenance phylogénique, mais sur une pathologie manifeste. Grâce à un réseau international de production animale, il est ainsi possible d'obtenir, à partir de variétés génétiquement modifiées, modèles infectieux ou modèles immunodéficients.

8. En 2010, le chiffre d'affaires des laboratoires Charles River, probablement l'un des acteurs industriels le plus important en matière d'aniculture, s'élevait à plus de 600 millions de dollars. Voir *Charles River Lab., 2010 Annual Report*, [<http://ir.criver.com/phoenix.zhtml?c=121668&p=irol-reportsannual>] (30 mars 2019).

9. Charles River Lab., « Research Animal Models », [<http://www.criver.com/en-us/prodserv/bytype/resmodover/Pages/Home2.aspx>] (16 mars 2019).

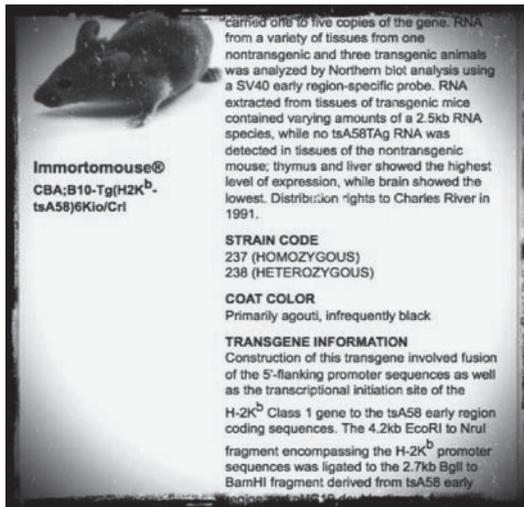


Figure 19. ImmortoMouse^{MD}. Produit phare du laboratoire Charles River¹⁰.

Quotidiennement, des milliers d'organismes vivants, volontairement bricolés, s'échangent ainsi pour *alimenter* un marché de cobayes aussi colossal que lucratif. Un tel marché est bien entendu constitué de rongeurs, mais aussi de gènes et de modélisation, de discours, de représentations, de pratiques, comme de tout un tas de promesses dont il faut se rendre compte si l'on espère saisir un peu plus de cette transpécificité attachée à notre *beastness*. Plus qu'un dispositif, un maillage.

Disponible selon un large choix d'âges, de poids, de tailles et d'inclinaisons pathologiques, les souris génétiquement modifiées se commandent facilement sur Internet¹¹. Leurs prix varient : de quelques dollars à plusieurs centaines (en particulier pour les modèles réalisés sur mesure). Dans ce dernier cas, notons qu'un service après-vente, assuré par une équipe volante de biologistes, garantit, à domicile, la « stabilité » des organismes. Ressources précieuses, ces souris coûtent

10. Extrait du site Web de vente en ligne d'animaux modèles pour la recherche. Plus de détails ici : « Immortomouse^{MD} | Genetically Engineered Models | Charles River », [<http://www.criver.com/en-US/ProdServ/ByType/ResModOver/ResMod/Pages/Immortomouse.aspx>] (29 janvier 2019).

11. Au sujet des différents animaux cobayes utilisés en laboratoire, voir la liste complète des modèles offerts par les laboratoires Charles River, [<http://www.criver.com/en-US/ProdServ/ByType/ResModOver/ResMod/Pages/transgenicmice.aspx>] (30 mars 2019).

donc très cher, non seulement à l'achat, mais aussi à l'entretien. Dans la plupart des cas, elles peuplent ainsi une animalerie sous haute surveillance où l'on vérifie avec attention la bonne nutrition et le sommeil de ces cobayes, dont seule l'existence parfaite¹² assure une recherche aussi stable qu'irréprochable. Granules et eau sont disponibles en permanence, sauf lorsqu'un jeûne est exigé par le protocole. Aucune obésité spontanée n'existe ici, mais des lignées génétiquement modifiées qui y remédient si besoin était. Lorsque les cages sont nettoyées, habituellement une fois par semaine, aucune manipulation n'est possible avant 24 heures. En effet, les souris pourraient, sous le coup du stress, tronquer le résultat des expériences¹³.

Rappelons enfin que la créature ne va pas sans créateur et qu'elle est toujours exclusivement commercialisée par l'entreprise DuPont¹⁴. L'organisme habite ainsi le monde entier, dans quantité de laboratoires.

12. Il y aurait beaucoup à dire sur cette perfection et les idéaux, comme les *épistémès* qui les sous-tendent. Je me souviens d'une présentation, dans un colloque sur la nature humaine, où un écologiste du comportement animal expliquait la fragilité de ses protocoles en disant que le défi était de leurrer l'animal (il travaille avec des oiseaux) pour que ces derniers se comportent *comme s'il* était dehors. Interrogé sur ce *comme si* et sur la possibilité que son laboratoire (une grande vitre, une plaque de métal trouée et de la nourriture rigoureusement placée dans les trous, permettant d'observer et de calculer les mouvements de la colonie, pour en inférer alors des tactiques et des stratégies) soit en réalité une jungle de garage (j'avais présenté un texte juste avant le sien, le concept de jungle de garage avait donc été détaillé), ce dernier a répondu sur un ton irrité que si les animaux ne se comportaient pas comme en « nature », alors il faudrait non seulement revoir les protocoles, mais la science elle-même ! En aucun cas n'a-t-il remis en question l'idée même de protocole, ni d'ailleurs la possibilité que dehors, comme dedans, en nature ou en laboratoire, les oiseaux, comme les animaux, s'agrègent à leurs différents milieux et développent ainsi des cultures extensives, partagées et innovantes. Sans pour autant faire d'amalgame, je me demande quelle est ainsi la validité de toutes ces études où l'on fantasme explicitement sur une certaine neutralité, alors que tant d'efforts sont investis dans cette même neutralité et qui décrivent les comportements « naturels » d'animaux dont on saurait très bien ce qu'ils *sont* en nature, puisqu'on les aura alors étudiés en laboratoire...

13. Les informations concernant le *beastness* des souris transgéniques proviennent essentiellement d'un travail de terrain (observations participantes et entretiens) réalisé de 2010 à 2012, au département d'immunologie de l'Université de Montréal. Importants furent ici mes échanges avec Maryse Cloutier, chercheure, qu'elle soit ici remerciée pour son temps et sa patience.

14. *E. I. du Pont de Nemours and Company* est une entreprise de biochimie américaine qui commence par vendre de la poudre à canon, mais qui figure aujourd'hui parmi les industries les plus importantes au monde. La multinationale dispose de nombreux brevets. On lui doit notamment l'invention du néoprène, du kevlar ou encore du nylon. OncoMouse^{MD} s'inscrit dans une longue tradition d'innovations techniques et sociales. Elle prolonge ainsi la liste des brevets commercialisés par l'entreprise depuis deux siècles. Pour une histoire (officielle) de la firme, voir Adrian Kinnane, *DuPont*:

Il incarne l'espoir de nombreux chercheurs et, derrière eux, celui de sociétés humaines de plus en plus touchées par la maladie.

C'est ainsi qu'OncoMouse^{MD} est devenu un animal modèle en même temps qu'un modèle animal, c'est-à-dire non seulement une source d'imaginaire scientifique comme populaire, mais bien aussi un principe légal, une vitrine économique des plus lucrative ou bien encore le cœur d'une controverse internationale, notamment éthique. Ici encore, l'existence même de ces organismes vivants reste indissociable d'un commerce animal non seulement scientifique et mercantile, mais bien affectif. Dès ses débuts, cette souris OGM est présentée comme un nouveau « modèle » animal en même temps que comme une révolution, c'est-à-dire non seulement comme un produit véritable, mais comme un véritable espoir. Ainsi, en avril 1990, le magazine *Science* publicisait pour la première fois l'organisme transgénique alors nouvellement breveté. L'entreprise DuPont affirmait : « OncoMouse^{MD} raccourcit le chemin vers la connaissance en matière de cancer. DuPont, des choses meilleures pour une vie meilleure¹⁵. » Non seulement transgénique, mais brevetable, OncoMouse^{MD} est rapidement devenu une double innovation technique. Contrairement aux autres animaux modèles déjà sur le marché, il s'agissait là du premier organisme transgénique modifié à partir d'ADN humain. L'un des gènes de l'animal portait ainsi une mutation induite encodant des protéines cruciales pour la régulation des cellules, leur développement et leur différenciation (appelé « oncogène » pour son rôle dans la croissance de tumeurs dans de nombreux types de tissus). De plus, OncoMouse^{MD} est ainsi l'un des tout premiers organismes vivants brevetés selon une double inscription : celle de l'écriture du vivant et celle de la vivante écriture¹⁶. Héritier d'une tradition de recherches humanimales couplées à la puissance des récentes biotechnologies, le bricolé muridé était devenu le fils couronné d'une fiction faite science¹⁷. Immolées sur l'autel du progrès, les souris oncogéniques payent ainsi de leur vie le prix de notre salut¹⁸. De la sorte, ces

from the banks of the Brandywine to miracles of science, Wilmington, Del., E.I. du Pont de Nemours and Co., 2002.

15. « OncoMouse^{MD} shortens the path to knowledge in carcinogenesis. DuPont: better things for better living », dans Donna Haraway, *op. cit.*

16. À propos de la brevetabilité du vivant et son histoire, voir *Who Owns Life?*, éd. David Magnus, Arthur L. Caplan et Glenn McGee, 1, Prometheus Books, 2002.

17. « OncoMouse^{MD} shortens the path to knowledge in carcinogenesis. DuPont: better things for better living », dans Donna Haraway, *op. cit.*

18. Donna Haraway, *op. cit.*

existences synthétiques me paraissent cristalliser autant qu'incarner nos velléités contemporaines de jouer au démiurge. Si ces souris sont encore des organismes vivants, ce sont aussi de véritables chimères, qui plus est, doublées d'une marque de fabrique déposée. Ces deux spécificités, la biologique et l'économique, font encore de l'animal une véritable vedette, et ce, que ce soit dans les laboratoires de recherches, les tribunaux, les éditoriaux de médias à grand tirage ou encore dans nos imaginaires collectifs¹⁹.

SOURICIÈRE

Modèle de biologie aussi célèbre que lucratif, les souris transgéniques sont ainsi devenues de véritables spectres culturels, en même temps qu'une invention brevetée dont les puissances paraissent encore difficiles à estimer tant elles imbriquent de dimensions²⁰. Or, d'un point de vue évolutif, ces modes d'existence sont véritablement problématiques : modelés pour développer cette mort que tout organisme vivant tente, en théorie et à tout prix, d'éviter, la maladie fait ici partie intégrante de l'animal. C'est ainsi que leur *raison d'être* est littéralement pathologique, tout programmés que sont ces mutants non pas pour tuer ou attaquer, mais bien pour mourir. Transgéniques, ces souris ont peu à voir avec leurs ancêtres, ni d'ailleurs avec leurs cousins de placards ou d'égouts. Génétiquement, cela se comprend aisément, puisque le génome trafiqué de l'animal sert précisément d'hôte (de milieu comme d'intermédiaire) aux gènes d'autres animaux. Mais des différences subsistent en matière de modalités existentielles, puisque changent aussi, dès lors, les conditions de vie de l'animal. Nutrition et reproduction se font sous étroite surveillance. Leur diète est semblable à celle d'athlètes de haut niveau. Leur quotidien est d'une routine implacable, tandis que l'accouplement est automatisé selon des procédures strictes, à la fois biologiques et hygiéniques. Et il n'est pas rare, si tant est que le protocole soit doux, qu'une souris vive plus longtemps dans un laboratoire que dans une plinthe d'appartement. Ce sont des organismes différents, mais des conditions de vie

19. Douglas Hanahan, Erwin F. Wagner et Richard D. Palmiter, « The origins of oncomice: a history of the first transgenic mice genetically engineered to develop cancer », *Genes & Development*, vol. 21-18, 2007, p. 2258-2270.

20. Fiona Murray, « The Oncomouse That Roared: Hybrid Exchange Strategies as a Source of Distinction at the Boundary of Overlapping Institutions », *The American Journal of Sociology*, vol. 116-2, 2010, p. 341-388.

différentes et... des représentations différentes. Ainsi, la vie partagée, à gène ouvert, pourrait-on dire, n'est pas sans animer de nouvelles problématiques à la fois biologiques, mais affectives et culturelles.

Dans une perspective à la fois anthropologique et médiatique, il me paraissait essentiel de souligner la puissance du *pouvoir souricier*. Les souris transgéniques ne sont donc pas seulement des véhicules passifs réductibles à un dispositif de transmission ou encore à des signaux. Elles sont elles aussi milieux, intermédiaires, dispositifs de production, messages. Ce double aspect, cette élévation au carré qui est le propre de la médiation, les théories modernes en sciences de l'information et de la communication l'ont bien souligné²¹. Ainsi, nous avons vu, dans notre variation sur le thème de l'animal *medium*, qu'un *medium* était tout sauf neutre : en tant qu'intermédiaire, il voit son pouvoir étendu et sa possibilité d'action augmentée proportionnellement (peut-être même exponentiellement, si l'on repense aux seuils et aux changements qualitatifs) à l'importance du message qu'il transporte, message qu'il transmet autant qu'il produit. L'animal n'est pas seulement un objet de la science, conséquence d'expériences et de manipulations, ni simplement sujet de discussions légales, d'intérêts économiques ou de fantasmes, mais bien tout cela à la fois. Pour prolonger la perspective chamanique abordée à propos de Rachel, de Gloria Grow et de la vie à la Fondation Fauna, je propose de considérer OncoMouse^{MD} en particulier, mais aussi la plupart des animaux de laboratoire en général, non plus simplement comme l'objet d'une médiation ou le sujet d'un sacrifice (peut-être même chamanique), mais bien comme le chaman lui-même. Médium réputé communiquer non plus avec les morts, mais grâce à la mort, avec la vie, le chaman est ici celui qui joue avec cette consistance moléculaire et universelle dont nous serions tous, à notre façon, (les) porteurs²².

Outil, mais aussi discours, le leurre n'en reste pas moins toujours *expérience*. Et l'on mesure alors l'affectivité de ces relations petit à petit installées entre l'homme et ses bêtes, rapports qui oscillent entre une conception purement utilitariste de l'animal cobaye, objectif, et une conception relativement affective de l'animal tout court. En effet, que se passe-t-il dans la tête des scientifiques lorsque ces

21. Thierry Bardini, *op. cit.*

22. À propos d'instase et d'exstase, de transe et de communication, voir Bertrand Hell, *Possession et chamanisme : les maîtres du désordre*, Paris, Flammarion, 1999, et Graham Harvey, *Shamanism: A Reader*, Routledge, 2003.

derniers non seulement travaillent *sur* les souris transgéniques, mais *avec* ces souris ? Suffisamment proie pour permettre la communication, l'hybridation doit pourtant reconnaître un seuil, seuils qu'il faut pouvoir franchir, mais desquels il est tout aussi important de savoir revenir. Cette ambivalence que l'on retrouve très souvent dans le jeu du chasseur ou du chaman, je l'ai identifiée chez certains chercheurs et laborantins dans le rapport quelque peu schizophrénique que certains développent au contact précisément de l'animal, un animal auquel on aura eu le temps de s'attacher, mais qu'il faudra pourtant, bientôt, sacrifier²³.

Ainsi, ces animaux deviennent non seulement le résultat d'expérimentations scientifiques, mais bien aussi un *mode de vie expérimental*. En tant qu'organisme génétiquement modifié dont la physiologie comme les activités diffèrent significativement de celles de ces ancêtres, OncoMouse^{MD} n'est plus la souris que nous connaissons, mais bien un mutant, littéralement humanimal. Elle est une forme de vie qui défie, par le simple fait de son existence, nombre de nos catégories ontologiques (nature-culture, humain-animaux, bien-mal). Sa réalité même est donc problématique, puisqu'elle renvoie inéluctablement à l'importante plasticité du vivant, aux différents modes et régimes d'individuation discutés plus haut et cette puissance routinière des plus élémentaire qu'une cohabitation millénaire entre humains et animaux ne semble jamais manquer d'animer. Enfin, si le rongeur n'apporte plus la peste, ce sont bien les stigmates d'une autre contagion qu'il transporte désormais. Importante est ici l'idée d'une dette infinie²⁴, contractée à l'endroit de certaines familles animales et sans le contact duquel nous ne serions pas ce que nous sommes, ni même ce que nous devenons, encore et toujours *avec* et au contact de l'autre, des autres (transindividuation dirait peut-être Simondon). Cette dette a une valeur, mais il reste trop difficile de véritablement pouvoir fixer le prix. Qu'il soit décidé de l'ignorer ou bien de l'honorer, tribut est

23. Lors des séances de dissections qu'elle supervise à l'Université de Montréal, madame Cloutier rappelle constamment à ses étudiants que les souris ne sont ni des jouets ni des animaux domestiques, et qu'il est très important de garder une frontière identitaire stable à l'endroit de ces rongeurs, qu'il s'agit somme toute de questionner. Sur une même note, il est éclairant de noter le fait que le domicile de certains chercheurs est aussi le domicile de centaines de souris. Contournant parfois les obligations d'euthanasie postprotocole, il n'est pas rare de voir une souris de laboratoire devenir... une véritable souris domestique.

24. Dominique Lestel, *L'animal est l'avenir de l'homme : munitions pour ceux qui veulent (toujours) défendre les animaux*, Paris, Fayard, 2010.

aujourd'hui dû à ses compagnons, à ceux avec qui se « partage le pain ».

LEURRER LA NATURE

Entendu au sens technique d'artefact, d'outil et de prothèse, mais aussi au sens technologique d'un ensemble de discours et de pratiques sur le maniement desdits artefacts, le leurre participe activement à la manipulation humanimale. En me demandant si les animaux de laboratoire en général et les souris transgéniques en particulier ne sont pas devenus les leurres (standardisés) d'une ruse (modernisée) opérant au cœur de nos dispositifs techniques et scientifiques actuels, je continue donc de problématiser la vie humanimale. Alors que, traditionnellement, le leurre prenait la forme d'artefacts servant d'appâts, toujours extérieurs à l'animal et à l'humain, il semble aujourd'hui pouvoir se déployer depuis l'intérieur même des organismes visés. À partir d'une lecture contemporaine et actualisée du leurre, je veux donc ici reconsidérer clonage et transgénèse comme autant de prétextes à la ruse moderne.

En effet, l'animal de laboratoire, véritable cheval de Troie scientifique, ne cesse d'ouvrir un accès animal privilégié non seulement aux mondes animaux questionnés²⁵, mais bien à cette nature commune qui fait du code génétique une réalité moléculaire propre au vivant²⁶. En examinant le cas d'organismes transgéniques, je veux montrer comment et pourquoi certains de nos cobayes biotechnologiques sont en passe de devenir eux-mêmes leurs leurres.

Métis-sage.

Si l'on s'accorde sur l'idée qu'un leurre (ou qu'un système de leurres) puisse être considéré non seulement comme un motif culturel récurrent, mais comme un marqueur relationnel déterminant, alors que se passe-t-il du côté de notre modernité ? Quels en seraient les leurres ? Quel bestiaire formeraient-ils alors ? Quelle forme d'intelligence pourrait ainsi s'y déployer ? La Grèce antique et sa métis

25. Jakob von Uexküll, Charles Martin-Fréville et Dominique Lestel, *Milieu animal et milieu humain*, Paris, Éd. Payot et Rivages, 2010.

26. Sarah Franklin, *Dolly Mixtures: The Remaking of Genealogy*, Durham, Duke University Press, 2007.

nous enseignent ici encore que l'interaction entre humains et animaux implique nécessairement une forme d'intelligence partagée²⁷, et que la manière dont l'humain traite ses animaux, l'actualité donc culturellement inscrite de ses traitements, ces derniers constituent un indice précieux, non seulement des rapports d'altérité qui président aux sociétés, mais des assises épistémologiques sur lesquelles reposent alors sciences et métaphysiques. Si les modes de cette interaction changent, il n'en reste pas moins qu'ils sont à la fois marquants et marqueurs. On retrouve ici la complémentarité de fait entre singularité et multiplicité, actualisation et tendance.

Plus spécifiquement, je me demande quelles intelligences et quels instincts se développent ainsi au contact des animaux de laboratoire. Quelle métis pour ces organismes vivants qui font et défont non seulement une bonne partie de la biologie contemporaine, mais aussi notre pharmacopée, certaines de nos connaissances scientifiques les plus abouties et, pour une large part, nos idéologies politiques (notamment celles qui assoient nos présupposés de type bioéthique ou environnemental)? Ainsi engagée dans le devenir, confrontée devant des situations ambiguës et inédites, dont l'issue est toujours suspendue, l'intelligence rusée n'assure pas seulement sa prise sur les êtres et les choses parce qu'elle est capable de prévoir, par-delà le présent immédiat, une tranche plus ou moins épaisse du futur²⁸, mais bien aussi parce qu'elle développe à chacune de ces occasions la pratique d'une autre dimension, non séparée des constituants en présence. Autrement dit, ce que *fait* la métis n'est pas simplement cognitif et ne saurait se limiter à une forme d'intelligence devenue habile en prédiction. Ce qu'elle fait aussi, c'est aiguïser cette autre dimension dont j'ai beaucoup parlé dans mon étude sur l'individuation (4) et qui n'est peut-être pas seulement intelligence, au sens humain dans son paroxysme neuronal, mais peut-être animale, retorse, inventive et sympathique (pour le dire dans le vocabulaire de Bergson).

Il s'agit donc pour moi de penser le leurre comme une manifestation récurrente des relations humains-animaux, soit comme un champ de questionnement stable et un marqueur des actualisations (anthropogéniques) opérant au cœur même de la diversité des sociétés humaines.

27. Marcel Detienne et Jean Pierre Vernant, *op. cit.*

28. Charles River Lab., *op. cit.*

Ce qui m'intéresse donc ici, c'est une métis qui n'est plus tout à fait grecque ni seulement mythologique, mais qui toujours porte notre attention sur ces formes d'animation développées par l'homo sapiens au contact d'une intelligibilité autre, animale et non humaine en l'occurrence. Si leurrer la nature passe encore par un mélange de nécessité et de curiosité, si cela renvoie continuellement à l'élaboration et au maniement de techniques, comme à une certaine matérialité *du* leurre, cela renvoie aussi à une puissance *de* leurre, qui résonne alors dans le caractère étrange de certaines manipulations en laboratoire. En se mettant à la place de l'animal visé (par exemple, en piratant son génome), ce sont non seulement des chasses et des traques qui s'engagent, mais bien aussi des perspectives qui ploient et revisitent alors un monde désormais partagé.

Traditionnellement, le leurre épousait les formes d'un artefact-appât résolument extérieur à la proie et au prédateur et qui faisait alors office de *medium* au sens le plus prosaïque du terme, tandis que le leurre contemporain, lui, dans sa version génétique et troyenne, se déploie effectivement depuis l'intérieur même des organismes visés. Il transforme l'ancienne proie en artefact, en un appât d'un genre nouveau, aux prises encore une fois avec cette vieille manie humaine qu'est le bricolage du vivant. Ici, l'animal modélisé est transformé en une utilité biomédicale, mais pas seulement cela. Ses processus métaboliques et physiologiques (partie de son animalité) sont employés, détournés, pourrait-on dire²⁹, au profit d'une quête de connaissances scientifiques, à la fois culturellement inscrite dans notre modernité, mais aussi socialement pétrie d'une idéologie « sacrificielle ».

Autrement dit, pour percer le secret des Dieux, pour investir non plus la ville, mais la vie assiégée, Ulysse a délaissé le glaive pour l'éprouvette, mais la ruse est toujours son conseil³⁰. Ainsi, le cheval n'est pas seulement un moyen, un véhicule, il est aussi indétermination, parfois même, lorsqu'il est irrité, chauffeur d'une conduite explosive³¹. Une transformation s'opère donc au cœur même des rapports

29. George M. Church, « From systems biology to synthetic biology », *Molecular Systems Biology*, vol. 1-1, mars 2005.

30. À propos de la guerre de Troie, de mythologie, d'archéologie et de représentation, voir Danielle Van Mal-Maeder, Florence Bertholet et coll., *Le cheval de Troie : Variations autour d'une guerre*, Gollion, Infolio, 2007.

31. Ici, l'écho mythologique est puissamment évocateur. Offrande déguisée, le cheval siège dans la ville un soir de célébrations. Lorsque le peuple et ses dignitaires sont bien repus, qu'ils dorment du sommeil du juste, alors se déchaîne le piège, se retourne contre eux l'animal. Il est intéressant de noter que seul Laocoon (« celui qui comprend

humains-animaux. Cette ruse, qui toujours enseigne et désespère, ne change pas réellement de nature. Les souris (et *a fortiori* la plupart des animaux de cette industrie mondialisée) nous servent toujours à apprendre, à apprendre quelque chose du vivant (par exemple, l'universalité de ses composés biochimiques), à apprendre quelque chose de nous-mêmes (par exemple, la singularité de nos agencements et leurs productions respectives), mais cet apprentissage n'est jamais immédiat. Il est toujours *médié*. Il est la conséquence, le produit et le processus d'une médiation, c'est-à-dire qu'il est opéré selon les *possibles* d'un intermédiaire, intermédiaire devenu alors, en même temps qu'un moyen, un véritable milieu.

Technologiquement orienté, industriel et moléculaire, cet étrange tissu de cultures abrite lui aussi un *bios* sous tutelle³². Ici, chaîne humaine et trame animale dessinent une nouvelle fois, sous l'effet d'une navette métissée, la texture d'un monde partagé. C'est en ce sens, me semble-t-il, que l'animal de laboratoire ouvre un accès privilégié non seulement à des environnements d'animaux particuliers, mais à la nature commune de certaines réalités moléculaires. Nous, c'est suffisant pour passer les tests de reproductibilité et de représentation, mais il n'en reste pas moins que c'est différent. Cette « mêmété » de *l'autre* s'applique aux gènes, mais non aux droits. On sait la raison d'être de cette organisation et de cette économie : il s'agit du bien de la science et des hommes qui en vivent. Cela explique (sans par ailleurs le justifier complètement) le sacrifice de ces animaux sur la paillasse d'une raison supérieure, maîtresse, pourrait-on dire. Il semble donc qu'un déplacement ontologique radical s'opère dans le fait que le leurre ne serve plus à attraper la souris (pensons, par exemple, au piège), mais que la souris serve de leurre pour capturer un animal, peut-être plus étrange encore et qui se dit simplement le *vivant*. Ainsi, en perçant plus avant le secret du code et de ses maladies, l'animal cobaye pourrait bien livrer quelques-uns des mystères de la grande

le peuple ») aura la bonne idée de lancer un javelot sur les flancs de la chimère pour en tester la réalité. Personne ne prête attention aux sons creux qui résonnent. Achéen, Ulysse figure le guerrier et la conquête. Troyen, Laocoon figure le prêtre et la prudence. Le cheval, lui, sert de milieu et d'intermédiaire. Il est le moyen de la bataille. Il est bien sûr celui qui transmet, mais aussi celui qui permet. Tapie à l'intérieur du génome, la manipulation du code génétique pourrait, elle aussi, avoir raison des murs et des identités.

32. À propos de tissus et de cultures, voir Louis van den Hengel, « Zoography: Per/ forming Posthuman Lives », *Biography*, vol. 35-1, 2012, p. 1-20.

vie. Pensé comme un leurre, il nous permet alors de reconsidérer clonage et transgénèse comme autant de moyens à la ruse moderne.

VARIATIONS SUR LE THÈME DES... REPRODUCTIBILITÉS (BIO)TECHNOLOGIQUES

Après m'être intéressé aux versions contemporaines d'un animal de laboratoire désormais légendaire, après avoir formalisé ce que je pensais être une zone de contact fondamentale (un rapport) entre métais et animaux modèles, entre leurre et animalité, après avoir finalement établi les filiations (humanimales) et les générations (biotechnologiques) qui peuvent y être associées, je voudrais désormais ouvrir une autre série de questionnements, encore une fois directement liés à l'exemple de ces organismes génétiquement modifiés, mais cette fois-ci en élargissant la réflexion à des processus plus vastes d'information et de communication et en posant, dans des termes peut-être plus contemporains, cette question chère à Walter Benjamin³³, qui est celle de la reproductibilité technique. J'essaye donc de penser à cette autre reproductibilité technique, qui n'est plus seulement celle d'une œuvre d'art³⁴, mais bien celle, orientée et transformée, de certaines formes de vie, organiques ou machiniques.

Une reproductibilité n'est donc plus seulement technique, mais bien biotechnique. Il ne s'agit plus ici, à proprement parler, d'œuvres d'art ou bien encore d'objets fabriqués, mais plutôt d'organismes vivants dont l'identité serait alors bricolée, identité non seulement objet de standardisation, mais sujette à un contrôle attentif porté à chacune de ses modifications pouvant venir briser l'équilibre fragile d'une reproduction sous une étroite surveillance. Je rappelle qu'il existe, dans le cas des souris oncogéniques, un service après-vente

33. Voir Walter Benjamin, Maurice de Gandillac et Rainer Rochlitz, *L'œuvre d'art à l'époque de sa reproductibilité technique*, Paris, Allia, 2011.

34. Quoi que... il faudrait alors ici parler plus longuement du bioart et de cette icône désormais planétaire qu'est devenue il y a peu cette autre souris, mutante et pas sourde du tout. Je pense ici à la chimère tout droit sortie des laboratoires bostoniens et qui s'est vu greffer une oreille sur le flanc. Ainsi, le vivant manipulé ne l'est pas toujours pour des raisons purement utilitaristes, alimentaires ou scientifiques. Il l'est aussi pour des raisons esthétiques, qui, en ce sens, boucle notre boucle médiatique et l'intensifie par la même occasion en nous rappelant que les biomédias donnent aussi dans l'art et la sensation, malheureusement peut-être aussi dans le divertissement et le sensationnalisme. Quoi qu'il en soit, il s'agit là d'un autre pan de notre *beastness*, à explorer peut-être dans un prochain travail.

responsable d'inspecter régulièrement les colonies pour s'assurer de la stabilité du modèle.

Ainsi, l'animal devenu standard voit petit à petit sa singularité amputée, d'autant plus handicapée qu'elle se voit obligée de participer à un dispositif orthopédique responsable de maintenir l'absence formelle de surprise. C'est ainsi à l'occasion de ce « plus de contrôle possible sur l'animal », à l'occasion de sa manipulation génétique, comme de sa stérilisation écologique, que l'on découvre certains des seuils aujourd'hui franchis par nos anicultures synthétiques. Or, ces changements de nature qualitative ne sont pas sans charrier leur part d'indétermination, dont certaines des modalités possibles d'expression (leur animalité) pourraient bien se révéler explosives. Non pas que les mutants se rebellent et répandent un déluge dont on devrait alors remercier le repent, mais bien plutôt parce qu'ils participent désormais à un mouvement plus large, nouveau sous certains aspects, qui fait de ces *synthèses* autant de disparations originales. Le flux de la vie ne peut être coupé, mais il est en permanence occupé par une multitude de corpuscules en étroite métastabilité, ce qui tue des souris permet aussi de soigner, d'alimenter un réseau dont les modes de fonctionnement disent beaucoup sur notre contemporanéité, ses *épistémès* comme ses angoisses.

Ainsi, la biögraphie d'OncoMouse^{MD} pose aujourd'hui, en des termes plus organiques, les questions que posait Walter Benjamin il y a quelques dizaines d'années, à savoir ce qui reste, dans des processus de reproduction mécanique, de la singularité, ce qui reste de l'œuvre d'art (ou se crée) dans des modes standardisés de copies, ce qui reste de l'animal dès lors qu'ingénié. Dès lors, comment penser cette artificialité, qui n'est finalement pas celle de l'organisme lui-même, mais des modes de reproduction comme d'existence dont il est désormais issu ? Dans une perspective simondonienne appliquée à l'état des arts médiatiques, je dirais donc que l'animal à l'heure de sa reproductibilité biotechnologique incarne cette nouvelle étape, qui est en même temps un nouveau mode d'existence pour nos anicultures, de l'animalité partagée.

Ainsi, plutôt que de considérer ces animaux leurrés comme ambassadeurs d'un cabinet de curiosités moderne, et de devoir décider qui, dans cette histoire, est leurre, leurré ou leurrant, j'ai ici proposé de penser cette transformation de manière coévolutive, depuis une perspective résolument transpécifique. Cette perspective me paraît la mieux à même d'appréhender la consistance (c'est-à-dire la texture et la

structure) de ces processus informationnels, au cœur desquels nos existences ne cessent d'être jouées et rejouées. En ouvrant ainsi une série³⁵ de questionnements liés à la transpécificité du leurre, je continue de me demander quel genre de promesses, de conquêtes, de connaissances, d'abondances ou encore de pouvoir (puisque telle est bien la visée du leurre) notre étrange trafic d'animalités tient-il... ou ne tient-il pas... La Grèce antique, dit-on³⁶, envoyait les siens fréquenter les animaux afin de développer une forme de sagesse difficile, voire impossible, à obtenir aux côtés et au contact des seuls humains. Mais que se passe-t-il lorsque l'animal en question est l'objet d'une reproduction à ce point standardisée et attentive que les surprises (le degré de liberté de l'organisme) sont féroce­ment combattues ? Que se passe-t-il lorsque l'animal devient effectivement machine, non plus la machine de Descartes, mais celle des généticiens ? Que reste-t-il alors de cette aura (pour parler comme Benjamin) animale ? Eh bien... beaucoup.

L'histoire de la métis et celle des leurres nous apprennent le caractère retors de l'animal, sa capacité à surprendre, à tromper, lui aussi, à tuer, même parfois. Ce rapport purement utilitaire et un

Le sang de bœuf,
mis dans le tigre,
lui donnerait des
cauchemars.

H. Michaux

peu trop simpliste, dans lequel on enferme très souvent l'animal, n'a jamais su entièrement contenir les logiques pour le moins affectives dont chaque organisme vivant témoigne dans sa capacité à produire des rapports, avec les siens ou avec les autres³⁷. Les modalités d'interactions de ces relations

(nonobstant leur finalité) ont pourtant un pouvoir considérable de transformation. Et si les surprises et le degré de liberté de l'organisme ne sont plus nécessairement visibles à l'œil nu (depuis l'extérieur), elles sont manifestes du côté des entrailles (depuis l'intérieur). Non, nous l'avons déjà vu, désormais humains et animaux ne partagent plus seulement un dehors, un environnement et une écologie, mais bien aussi, et peut-être surtout, un dedans, une intériorité et une ontologie.

35. « Leurres en série » pourrait être le titre de ce chapitre...

36. Marcel Detienne et Jean Pierre Vernant, *op. cit.*

37. Hal Herzog, *Some We Love, Some We Hate, Some We Eat: Why It's So Hard to Think Straight About Animals*, première éd., New York NY, Harper, 2010.

Le ver de terre au bout de l'hameçon sert à attraper le poisson. L'oncogène au fond de la souris sert quant à lui à attraper le poison. Voilà qui est déjà un changement, une modification importante de nos rapports non seulement aux animaux, mais à nous-mêmes, humains, devenus le temps d'un gène souris, poison et poisson. Chaque pêcheur sait qu'aller à la pêche n'est pas seulement une affaire de prise. Que cette prise soit vitale ou accessoire, cela n'empêche pas la partie de pêche d'être plus qu'une partie de pêche... C'est l'histoire éternelle d'une embarcation commune, de l'Arche et son Déluge. Voilà pourquoi quand Michaux parle de cauchemars, on peut se demander s'il s'agit des cauchemars du tigre ou des cauchemars du bœuf, des cauchemars de la souris ou des cauchemars de l'homme. Mais ce dont on peut être sûr, c'est que le sang, lui, continue son chemin. Ce qui fait aujourd'hui le succès de ces souris n'a que peu à voir avec leur forme, mais bien avec les mouvements qui traversent précisément leurs formes, avec leur sang comme on dit du sang qu'il coule et fait certaines de nos appartenances. C'est alors que la forme peut ici être pensée comme la résolution d'un problème posé par une disparition, en l'occurrence nouvelle et technomédicalement orientée. C'est aussi résorber l'individu (telle souris) dans un mouvement plus large d'individuation (OncoMouse^{MD}).

Voilà pourquoi il me semble nécessaire, pour faire sens de ces autres espaces postnaturalisés que sont les jungles de garage aseptisées, de déployer l'arsenal théorique offert notamment par Simondon et qui nous permet alors d'envisager l'aniculture comme notre *beastness* sous l'angle des mouvements plutôt que sous celui de la forme. Ces formes transgéniques ne sont précisément plus des formes au sens où elles seraient caractérisables depuis leur simple nature ou encore depuis un mélange, même douteux, de nature et de culture. Non, je crois que les organismes transgéniques nous rappellent deux choses : d'abord la compatibilité et l'indivisibilité de ce qui fait le vivant, donc l'affectivité, les régimes comme les puissances déployées alors par tel agencement, tel mode d'existence. Ensuite, cela nous rappelle la part non seulement d'indétermination qui gît au cœur même de ces processus, mais la créativité véritable dont ces processus peuvent faire preuve, précisément dans la nouveauté que supposent toujours de tels agencements. C'est donc bien cette créativité, cette part qualitative d'indétermination que je m'efforce d'appivoiser dans mon travail, notamment en la pensant sous l'étiquette d'animalité, mais que je tâche surtout de pratiquer lorsqu'un irritant se présente et que se

pressent aux portes quantité de réponses automatisées, qu'il faudra peut-être alors cantonner et faire patienter, le temps finalement de laisser à l'irritation la latitude de ses puissances, mais surtout de me mettre en selle pour la cavalcade à venir.

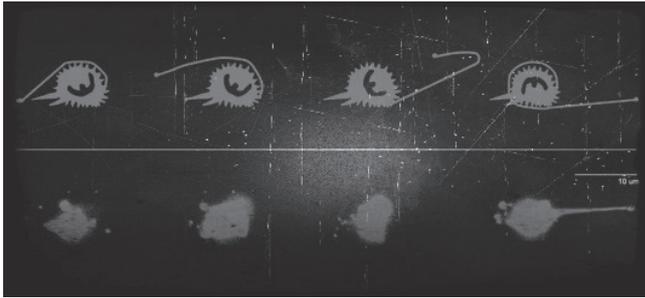


Figure 20. Artistes de l'immunité³⁸.

38. À propos de sang et de pieuvre (qui est, avec le renard, l'un des deux animaux totems de la ruse métissée), lire le compte rendu de cette découverte scientifique récente concernant les soldats de l'immunité. Ce globule blanc d'un genre un peu particulier est seul capable de résister aux forces de cisaillement énormes de la pression sanguine. Pour remonter les vaisseaux de toutes tailles, il « lance » l'un de ces bras servant de ventouse. Telle la pieuvre, il manœuvre sa petite taille dans un flux continu et sauvage. Une représentation graphique de la chose est disponible à l'adresse suivante : http://www.liai.org/files/Klaus_Ley_7-1-2012.mov. Pour une description plus fine, voir Alexander Zarbock, Klaus Ley, Rodger P. McEver et coll., « Leukocyte ligands for endothelial selectins: specialized glycoconjugates that mediate rolling and signaling under flow », *Blood*, vol. 118-26 décembre 2011, p. 6743-6751.

Animalité

Ce noyau instinctif du directement senti est la définition même de l'animalité : animal est celui qui tend instinctivement – à devenir ensemble – ; animal est celui qui ressent – sa tendance.

Brian Massumi,
Ceci n'est pas une morsure

Dans la précédente étude, je me suis efforcé de répondre à l'invitation simondonienne en pensant notamment l'animal individué depuis son individuation animale, plutôt que le contraire. Il me semble que nous avons ainsi progressé dans une appréciation plus juste de ces situations transpécifiques telles que les jungles de garage. Dans cette cinquième et dernière étude, je veux en quelque sorte boucler la boucle et viser ainsi un nouveau seuil de compréhension en faisant deux choses importantes. La première consiste à poursuivre ce mouvement, amorcé par Simondon et explicité plus haut, d'*émancipation* vis-à-vis de la question animale, comme cette question a pu historiquement être posée en Occident. Ensuite, je voudrais proposer une nouvelle *articulation* possible des rapports humanimaux, et ce, sur la base précisément de cette émancipation poursuivie, c'est-à-dire en associant la part d'indétermination logée au cœur de toute entreprise de communication avec cette animalité que j'ai commencé à définir (comme étant précisément l'une des *modalités d'expression possibles chevauchant affectivement ladite part d'indétermination*).

Je propose donc de repenser la question animale depuis celle de l'animalité, c'est-à-dire en rapport à un régime possible de communication (qui serait alors tendanciel et dynamique, non seulement

soufflé, mais soufflant). Corps existant, enceint de devenirs, l'animal est ainsi chargé d'animalités, animalités au demeurant capables d'être à leur tour déchargées dans tout ou en partie d'autres corps. *Medium*, l'animal abrite ainsi, mais cultive aussi, affectivement, on s'entend, un certain potentiel d'explosivité, immanquablement attaché à la communication de tout mouvement. Ces mouvements, dans leurs informations comme dans leurs communications, peuvent alors poursuivre, parfois même dépasser, le simple cadre des corps animaux. À la manière d'une cavalcade disparate, de tels mouvements savent alors *animer* d'autres corps, et ce, que ces corps soient machiniques, végétaux ou conceptuels.

Ainsi, une machine, une plante ou un concept ne sont en rien des animaux, mais peuvent tout à fait être traversés (et ainsi devenir porteurs) d'animalité, qui n'est dès lors plus une simple série de caractéristiques associées aux corps animaux, mais plutôt une qualité densifiée de mouvement, opérant directement sur cette part d'indétermination que nous avons dite rattachée à toute entreprise de communication. L'animal (dont nous sommes encore) peut alors charger une machine, une plante ou bien encore un concept, d'une partie de son animalité elle-même potentiellement transmissible à d'autres animaux, dans un mouvement plus large d'individuation (physique, vitale, psychique et collective) que l'on concevra désormais de manière croisée.

Ici, l'animal est impulsion, l'animalité élan et la communication, mouvement.

FISSION

À propos d'*émancipation*, d'abord.

Dans l'étude 4, j'ai insisté sur le renversement opéré par la perspective simondonienne, important et historiquement marqué d'un antique traitement métaphysique associé aux rapports humain-animaux. J'ai ainsi indiqué en quoi consistait ce renversement et selon quelles modalités, par ailleurs propres à chaque époque, il était dès lors possible de repenser un tel rapport, pour l'occasion ici rebaptisé « rapport humanimal ». Je voudrais désormais, dans une tentative d'affranchissement supplémentaire, approfondir cette pensée créative associée aux rapports humanimaux. Cette pensée particulière ne serait pas seulement celle *de* l'animal ou bien encore celle *de* l'animalité, mais bien une pensée qui serait elle-même *animalisée*, grâce

notamment à l'animation d'un mouvement transformel (c'est-à-dire capable d'habiter, d'intensifier ou encore de propulser une forme depuis une autre forme). Je veux ainsi essayer de repenser l'animalité depuis la perspective de ses tendances, et non seulement depuis celle de ses caractéristiques associées. Ce ne sont donc pas simplement les formes de vie animale que j'essaie ici de conceptualiser autrement, depuis précisément les tendances et les mouvements qui les traversent, mais ce sont plutôt les formes conceptuelles elles-mêmes. Modalité possible d'expression, l'animalité est pour moi de l'ordre d'une activation transductive, aux régimes et aux intensités particuliers. C'est pourquoi il me faut commencer par bien distinguer l'animalité telle que je la conçois ici, de ses possibles filiations formelles, comme si ce concept aurait pu être développé ailleurs.

Il faudrait pouvoir penser l'animalité sans devoir, obligatoirement, penser l'humanité. Cette humanité, il ne me paraît pas nécessaire de la considérer ici comme l'éternel terme opposé, ni d'ailleurs opposable, à l'animalité. Si humanité il y a, il s'agira pour moi d'un seuil différent, comme d'ailleurs d'un changement qualitatif différentiel, ici associé à d'autres modalités d'expression possibles rattachées à cette part d'indétermination dont parle Simondon. Cette humanité renverrait alors à une modulation créatrice rendue possible par l'animalité, et non seulement à cette spéciation adaptative laissant souvent derrière elle l'animalité. Ainsi, cette modalité d'expression possible chevauchant affectivement l'indétermination logée au cœur de toute entreprise de communication, et que je raccourcis ici sous le terme « d'animalité », ne se dissocie pas d'une autre modalité d'expression possible qui opérerait différemment, non pas chevaucherait, mais peut-être *problématiserait* cette même indétermination. La distinction entre ces deux tendances ne doit donc pas nous obliger à les séparer. Au contraire, ici encore, la cohabitation produit de nouveaux régimes et d'autres modes d'existence possibles. Cela dès lors ne sépare plus, mais rassemble, et ce, de manière disparate, en créant de nouveaux champs affectifs possibles et en activant de nouveaux foyers d'individuations.

Tout ceci permettrait alors, me semble-t-il, d'éviter deux écueils majeurs. Le premier est le suivant : *toujours penser l'animalité en miroir de l'humanité* (et devoir obligatoirement faire des caractéristiques liées à l'animal l'antithèse des caractéristiques liées à l'humain). Il s'agit donc ici d'émanciper une première fois le concept d'animalité de son carcan formel, en proposant notamment de penser cette même

animalité sur un mode non seulement qualitatif, mais non exclusivement organique, et développer ainsi l'idée qu'une forme animale n'est pas nécessaire pour qu'une forme d'animalité surgisse. Le deuxième est celui-ci : *considérer que l'animalité se définit en fonction de caractéristiques* (et avoir à collecter, pour mieux les comparer, tels traits). Il s'agit donc d'émanciper une seconde fois le concept d'animalité en rendant non seulement possible, mais nécessaire, la distinction entre les caractéristiques associées à un animal ou des tendances exprimées par un animal, mais aussi peut-être par un concept, une écriture, une machine, un sentiment, une multiplicité ou encore une heccéité. C'est-à-dire on ne doit plus nécessairement avoir à penser l'animalité depuis les seuls corps animaux, mais pouvoir commencer à le faire autrement, depuis précisément ce mouvement qui la qualifie (et qui, évidemment, peut avoir une certaine forme, mais qui, toujours, s'avère d'abord mouvement et affaire de souffle).

En résumé, l'animalité telle que je propose ici de la concevoir n'est donc plus seulement ce négatif de l'humanité. Elle n'est pas non plus alors, nécessairement, affaire de corps, même si elle reste, encore, bien incarnée.

Ensuite, à propos d'une nouvelle *articulation* possible des rapports humanimaux.

Dans l'étude précédente, on se souvient de mes développements à propos des rapports entre individuation et communication, ainsi que des rapports entre communication et indétermination. J'ai ainsi rappelé qu'il ne pouvait y avoir de pensée de l'individuation sans pensée de l'indétermination, donc sans une certaine pensée de la communication (qui précisément supporte cette indétermination). C'est pourquoi je veux maintenant rapprocher ma conception de l'animalité de la conception simondonienne de l'indétermination, en suggérant notamment qu'une telle animalité renvoie à une modalité bien particulière de la communication, en ce sens, justement, où elle donnerait à l'indétermination un tournant qualitatif particulier (instinctif et explosif, intensif comme extensif).

Si la communication correspond à la prise d'information doublée d'une indétermination (gnose pour Simondon), alors l'animalité serait ici cet excédent créatif jumelable à la prise d'information. C'est explosif, nous redit alors Bergson, cette définition qui servait d'incipit au préluce de ce livre et que j'ai, depuis, tâché de tenir pour fil rouge durant tout le texte : « Ce qui constitue l'animalité, c'est la faculté d'utiliser un mécanisme à déclenchement pour convertir en actions

“explosives” une somme aussi grande que possible d’énergie potentielle accumulée¹. »

Penser l’animalité en termes d’animation (plutôt que par opposition à l’humanité en termes, par exemple, de conscience ou de langage) ouvre de nouvelles avenues, de nouveaux champs et de nouvelles conditions de possibilités pour la pensée, qui est ainsi une pensée animale, de même qu’une animale pensée. Plutôt que de devoir l’isoler (pour mieux contrôler) ou diviser (pour mieux régner²), je propose de réfléchir à l’animalité comme étant le fait d’un seul et même souffle, aux régimes, aux modalités et aux puissances comme aux intensités certes diversifiées, mais qui, dans chacune de ces expressions porte cette inclusion mutuelle, qualitativement différenciée et différenciellement qualitative, dont parle Bergson à propos de ces *tendances* qui distinguent pour lui végétaux et animaux.

Ainsi, Henri Bergson écrit, à propos de tendance :

Le groupe ne se définira plus par la possession de certains caractères, mais par sa tendance à les accentuer. Si l’on se place à ce point de vue, si l’on tient moins compte des états que des tendances, on trouve que végétaux et animaux peuvent se définir et se distinguer d’une manière précise, et qu’ils correspondent bien à deux développements divergents de la vie.

Dès lors, ce qui nous différencierait véritablement des autres animaux (comme d’ailleurs des végétaux), ce ne sont donc pas des caractères propres dont il faudrait alors vérifier le partage et la (bonne) distribution, quant à leurs produits ou leurs adaptations. Pour comprendre les singularités de chacun, il vaudrait plutôt mieux en passer par les multiplicités, et ainsi vérifier les processus qui les concrétisent, c’est-à-dire pour les tendances partagées, et ce, en pensant non plus en termes exclusifs d’adaptation, mais aussi en termes inclusifs de créations. Ces tendances ne sont pas manifestées de la même manière, ni d’ailleurs avec les mêmes intensités, par les uns et les autres. Tous porteurs des mêmes tendances, nous voilà pourtant confrontés au je(u) des modularités et ainsi ouverts sur autant de

1. Henri Bergson, *op. cit.*, p. 107.

2. Par exemple, en situant toujours le langage, la pensée et d’autres traits que l’on dit propres à l’humanité depuis la seule perspective d’une exception, et ce, qu’elle soit accidentelle ou providentielle.

latitudes expressives. C'est pourquoi Bergson rajoute, au sujet de la conscience et de ses intensités (qui dès lors sont à comprendre comme des régimes et des modes d'existence différents) : « Il serait absurde de refuser la conscience à l'animal, parce qu'il n'a pas de cerveau, que de le déclarer incapable de se nourrir parce qu'il n'a pas d'estomac³. »

C'est ainsi que reconsidérée depuis l'animativité d'une pensée animale, l'humanité et ses modes d'existence mouvementés (que nous sommes désormais quelques milliards à jouer) se trouvent entièrement déplacés, pour être mieux replacés, au cœur d'un continuum historique et évolutionnaire non seulement adaptatif, mais créatif. Il ne s'agira donc plus de refuser l'humanité aux animaux, ni même de renier l'animalité de certains humains. Si l'animalité peut aussi se penser comme une tendance, partagée à des degrés divers par l'ensemble des êtres vivants⁴, alors tous les organismes sont en mesure d'actualiser, singulièrement, le potentiel d'une modalité d'expression possible, et ce, en chevauchant affectivement l'indétermination logée au cœur de toute entreprise de communication. De même, aux contacts répétés d'humains, certains animaux voient l'humanité les traverser. Ce sont précisément ces mouvements croisés, d'animalité et d'humanité, qui, pour moi, composent, décomposent et recomposent ces humanimalités de l'animal-livre.

Ainsi, notre animalité se manifeste et se réinvente à chaque occasion, c'est-à-dire dès qu'une indétermination entre en jeu. Cela ouvre de nombreuses pistes de réflexion, non seulement à la pensée, mais de la pensée. Plutôt que d'être associée à une caractéristique proprement humaine, la pensée animale devient ici l'une des manifestations possibles et de la pensée et de l'animalité. Du point de vue d'une animalité transindividualisable et transindividualisée, ce qui caractérise la pensée, c'est précisément la singularité de ses productions comme celle de ses processus, c'est-à-dire la connectivité qu'elle anime et rend possible, dans son exercice, entre des conduites et des suspensions, à partir d'irritations qui ne sont plus seulement des informations signaux. La pensée est ici réfléchie de manière modularisée, sur la base d'une inflexion kinesthétique, c'est-à-dire comme l'une des qualités possibles exprimées par une tendance au demeurant partagée par

3. Voir Henri Bergson, *op. cit.*, p. 107 et 111.

4. À ce sujet, Bergson distingue bien animaux et végétaux, mais sur la base de leur tendance à la végétation ou à l'animation, si bien que le devenir végétal est toujours latent chez l'animal de la même manière que le devenir animal est lui aussi en latence chez le végétal. *Ibidem.* p. 117 et 118.

d'autres (dans le cas des jungles de garage, par d'autres animaux) et qui consiste ici en la *mobilité* d'une véritable *conscience*. Voilà qui permet de ne plus nécessairement avoir à isoler l'humain du reste des animaux, et ce, sans pour autant devoir nier ses spécificités.

Je le dis autrement : réfléchir à l'animation comme ce mouvement primaire dont chaque animal serait empreint permet de considérer la pensée comme *une* opération sur des irritations, et non plus comme la simple faculté, humaine, on s'entend, de disposer, en le suspendant, du cours des choses. Je ne regarde pas un animal être animal. Mon regard est animal, lui qui distribue à cet autre organisme vivant traits et considérations. Je suis un animal qui anime des pensées, mais aussi des gestes, des conduites, des pratiques, des idées. Je *suis*, donc je *pense*. Et je *suis* parce que je *suis capable* de poser les problèmes à mon milieu, et non seulement d'y répondre machinalement. En un mot, je *suis* (l')animation. Faire à un animal quelque chose, c'est se rappeler que nous faisons, ensemble, des formations, c'est-à-dire que nous (nous) animons.

Cette animation se penserait alors de concert avec l'animalité, au sens d'une transduction activable des puissances potentialisées rattachées à l'animalité. Ici, l'animation est non pas *mesure*, mais *apprécie* l'animalité du monde et de ses souffles, qualitativement et précisément là où l'animalité expire d'une certaine animation, tandis que l'animation peut inspirer l'animalité. L'animalité se réinvente dans l'animation, tandis que l'animation peut aider l'animalité à se réinventer. Si ce qui est animé n'est pas nécessairement animal, ce qui est animal est nécessairement animé. Animé dit bien la recharge possible d'un mouvement, comme par ailleurs sa décharge. Modulatrice, l'animation est ce qui redistribue les charges (et nous verrons dans notre prochaine variation que dans le cas des premières peintures rupestres qui justement mettaient en scène et animaient des animaux, ce mouvement de recharge et de décharge est effectivement critique).

Si les animaux donnent à penser l'animation, l'animation peut en retour donner à repenser les animaux, dont nous sommes encore et toujours. Il s'agit là d'une très vieille aptitude, au demeurant partagée par beaucoup, qui consiste à *se mouvoir* le long d'une proprioception. Pour de nombreux organismes, cette aptitude est aussi vitale que créative, elle apparaît comme l'un des tout premiers ressorts de la conscience. L'animal est ainsi celui qu'anime *consciemment* le mouvement et dans l'animation duquel deviennent, parfois séparément, parfois conjointement, mais toujours mutuellement impliqués, animaux

et mouvements. Exposé à sa puissance d'animation, l'animalité se reconnaît. L'animativité du monde est ainsi un transducteur puissant en ce sens où elle offre à l'animalité les seuils de ses changements qualitatifs. Un lionceau qui suit sa mère à la chasse découvre dans cette animation sa capacité à chasser et *expérimente* un premier aller-retour créatif entre ce qu'il voit et ce qu'il serait capable de faire. Il n'apprend pas par simple imitation, mais par observation participante, sorte d'animographie (comme on dit « observation participante » pour l'ethnographie, où « ethno » devient *ethno* au contact de *graphie*, et vice-versa) dont la pensée (ou le traitement qualitatif) engendrera d'autres participations possibles et d'autres observations. La chasse n'est pas *dans* le lionceau. Elle n'est pas simplement innée. Elle est ce mouvement qui *traverse* lionne et petits, gazelle et savane, reportage animalier et thèse sur l'animalité.

En effet, la proprioception est entendue comme la *capacité* à se représenter son corps, pas de manière figurative ou au sens symbolique, mais plutôt de manière tout à fait pragmatique, à l'origine même de tout couplage. Par exemple, lorsqu'un organisme reconnaît ce qui peut être de la nourriture et qu'un couplage avec les nutriments s'opère, mais aussi lors de la découverte ou lors de l'absorption de cette même nourriture, cette proprioception est une tendance semblerait-il partagée par l'ensemble du royaume animal⁵. Que cette tendance à se représenter son mouvement ait pu donner lieu, au gré des évolutions, à une capacité spécifique à se représenter ses pensées (qui sont l'une des modalités cognitives du mouvement), voilà qui me paraît des plus importants⁶. Ces conduites réflexives ne sont pas l'apanage des seuls humains, mais bien une tendance partagée par l'ensemble des animaux et qui relève ici d'une nécessaire relation au mouvement. Ainsi, la *mise à distance* du monde (dont notre technique poursuit encore aujourd'hui l'antique tendance) n'est pas un travail

5. À ce sujet, voir notamment les travaux de Maxine Sheets-Johnstone, *The Primacy of Movement*, John Benjamins Publishing, 2011.

6. Particulièrement, il s'agit de réfléchir, comme j'ai tenté de le faire dans mes premiers chapitres, au conservatisme de certaines entreprises humanimales actuelles. En effet, s'interroger comme nous le faisons lorsque nous décidons, par exemple, d'un *Species Survival Plan*, c'est-à-dire lorsque nous nous représentons les causes et les conséquences de notre déluge, tout cela ne peut-il pas, dès lors, être compris comme une forme (résolution de problème toujours) de proprioception élaborée, humanocentrée, c'est-à-dire comme une forme renvoyant à un mouvement de pensées qui essaye de se situer dans et sur le cours du flux vivant, flux qui est aussi celui d'autres existences et donc aussi sous ou sur le cours d'autres pensées ?

conscient. Elle *est* cette conscience. Ce ne sont ici ni la conscience ni la pensée qui font le mouvement, mais bien le mouvement qui fait la conscience comme la pensée et qui donne à certains la conscience de leurs pensées ou bien encore qui permet de penser leur conscience. Même si nous ne partageons pas nécessairement les mêmes modes de conscience⁷, comme d'ailleurs de réflexion, avec le monde animal, nous partageons sans conteste une certaine forme de mouvement, c'est-à-dire un certain pouvoir de nous représenter le monde et de nous situer vis-à-vis de lui⁸. C'est alors que l'animation possible du vivant devient en même temps une animation des possibles eux-mêmes.

FUSION

Rappelons d'abord le mouvement de ce chapitre (au cas où sa conscience se serait un peu égarée). D'abord, il s'agit de réfléchir à l'animalité comme ce noyau instinctif (et potentiellement explosif) du directement senti (tendance kinesthétique). Ensuite, il s'agit d'essayer de penser les dimensions propres à l'animalité comme étant non seulement extensives (communicables), mais intensives (conscientisables).

Dès lors, plutôt que de nous demander si les animaux ont une conscience, s'ils ressentent ou « pensent » comme nous (ce qui est, encore une fois, de l'ordre de cette même manie rencontrée à plusieurs reprises dans le texte et qui consiste à penser la part humaine de l'animal pour déterminer la part animale de l'humain), pourquoi ne pas essayer de repenser les différentes façons dont *bougent* un animal, ou encore de quelles manières les animaux se meuvent et se déplacent dans le monde et comment ce mouvement (qui est aussi un pouvoir) permet la conscience, et peut-être même alors une forme de pensée, conscience de son propre corps, d'abord, mais conscience en même

7. À propos de conscience et de mouvement, notons ici, avec Bergson, que « La conscience est-elle ici, par rapport au mouvement, l'effet ou la cause ? En un sens elle est cause, puisque son rôle est de diriger la locomotion. Mais, en un autre sens, elle est effet, car c'est l'activité motrice qui l'entretient, et, dès que cette activité disparaît, la conscience s'atrophie ou plutôt s'endort. »

Henri Bergson, *op. cit.*, p. 111.

8. Attention, « mouvement » ne veut pas dire « mobilité ». Je pense ici aux végétaux qui me semblent avoir une conscience plutôt développée des rayons lumineux et de leurs orientations, mais qui ne se déplacent pas (ou alors pas à des échelles que nous percevons, et je crois ici que la question des échelles est centrale à notre propos, à la fois celle des échelles spatiales et celles des échelles temporelles).

temps de ces capacités. Faire quelque chose ou bien encore décider de faire quelque chose suppose toujours, me semble-t-il, la capacité primordiale de pouvoir le faire, non seulement pouvoir se représenter ses capacités, mais bien *l'essayage* empirique de telles capacités. L'abstraction n'est donc pas seulement cette aptitude à suspendre et à abstraire, mais bien aussi cette tendance à frayer, qui revient quant à elle non seulement à examiner le choix des possibles, mais bien aussi à rendre possible des choix examinés.

Voilà pourquoi à ce stade il me semble primordial de repenser la communication. En effet, si par communication on entend surtout une communication verbale, textuelle, cognitive, alors effectivement, nombreux sont ceux laissés sur le bord de la route humaniste (humains compris⁹). En revanche, si l'on considère la communication comme une manifestation, et non plus comme une simple collection de caractéristiques, il devient tout à fait possible de penser la communication des amibes, des cellules, des astres, des concepts, du monde et de nos mondes. Dès lors, la communication ne serait plus seulement cette faculté, mais bien aussi cette capacité à actualiser une tendance. Et l'on retrouve ici les racines du programme spinoziste, à savoir qu'est-ce que peut un corps ? Or, penser l'animalité (et les logiques de communication qui s'y rattachent) en termes d'animation est précisément une manière pour moi d'actualiser un tel impératif. En me demandant de quoi sont désormais capables les habitants de jungles de garage, humains comme animaux, je pose à nouveau cette question des capacités et des expressions. De quoi ces corps sont-ils doués ? De quels mouvements sont-ils enceints ? Comment ces mouvements se traduisent-ils à un niveau psychique, par exemple ? Dès lors, il s'agira non seulement de penser l'animal, mais de redonner à la pensée animale toute sa consistance, à savoir celle d'un souffle animatif véritablement puissant.

Ainsi, la communication pourrait être entendue comme ce je(u) opérant au cœur même d'un tel potentiel.

C'est ici les inflexions du mouvement, les forces et les intensités de ces modularités qui définissent l'activité de communication (actuelle comme virtuelle). La communication renvoie ainsi à cette part d'indétermination qui gît précisément au cœur de tout échange. Relationnelle et processuelle, la communication opère toujours sur

9. On se reportera ici avec intérêt au travail sur la perception autistique d'Erin Manning, *Always More Than One: Individuation's Dance*, Durham, Duke University Press, 2013.

la base d'informations transmises. Mais entre la réception de ces mêmes informations et la production d'autres informations existent les latitudes expressives de tout vivant (et avant eux de tout mouvement). C'est ainsi que je propose de reconsidérer l'animalité, à savoir telle une modalité particulière de la communication. Tout comme l'humanité, elle pourrait d'ailleurs en être une autre. Mais dans un cas comme dans l'autre, il s'agit toujours d'une certaine animation.

*Reality is that which, when
you stop believing in it,
doesn't go away.*

Philip K. Dick

C'est pourquoi je souhaite repenser le vivant (mais aussi la vie, ses dérivés organiques ou inorganiques) selon un *pouvoir* qui est celui de mettre effectivement en mouvement, comme d'être mouvementée, de rester en mouvement, voire de suspendre ou de stopper tel mouvement. Il faudra prendre soin de ne pas essentialiser un tel mouvement, en se rappelant qu'il n'y a pas de mouvement en soi, mais simplement des mouvements en acte ou potentiels, c'est-à-dire toujours des mouvements localisés, aux durées spécifiques et dont les différentiels d'intensité développent autant de puissances. Et c'est ici l'animativité même du monde, son anima, ses airs, ses souffles et ses visages.

Si le champ des possibles s'ouvre à chaque occasion, devenant ainsi événement, il se referme aussitôt engagé. Emprunter telle avenue, c'est du même coup délaissier toutes les autres avenues possibles, au moins pour le moment. Mais c'est aussi, en engageant le devenir, laisser d'autres avenues émerger. Si tous les souffles sont possibles, seuls certains seront effectivement soufflés. La respiration du monde comme son animation renvoient donc à une double articulation : celle des possibles, ouverts, et des projections, fermées. Les champs du souffle étant non seulement partagés, mais croisés, la projection de l'un ouvre les possibles d'un autre. Et c'est ainsi que les visages du monde non seulement se dessinent, mais se destinent. C'est ainsi que l'animalité est virtuellement présente dans chaque communication, mais que seule son actualisation permet effectivement l'explosion.

L'animalité agit donc sur plusieurs plans : celui, d'abord, de la *mise en relation*, celui, ensuite, de l'*expression*. Dans le cas des jungles de garage, nous avons vu ce que pouvaient être les produits et les processus liés à ces deux modes d'existence, celui de la présence et celui de l'animation, qui sont en même temps ceux de la filiation, de

la génération et de l'association. *Est animal* celui qui a une histoire, un pouvoir de faire et d'entrer en résonnance. Or, c'est précisément en creux de ces trois modes que se nourrit l'animalité. C'est dans le mouvement même de ces préindividualités, de ces individuations et de ces transindividualités que l'information et l'indétermination font la communication et ouvrent ainsi sur des modalités expressives potentielles (comme l'animalité justement). Si l'animalité a ses modes d'existence, elle est aussi, elle-même, un mode possible de l'existence. Dès lors se pose la question pratique de l'expérience. Comment non pas entrer dans l'animalité du monde, mais habiter cette animalité ? Peut-on alors s'y tenir, la chevaucher, peut-être même l'entretenir ?

Réponse première, qui est en fait une intuition, mais une intuition que je peux désormais élever au carré de l'expérience grâce aux apprentissages de ma recherche : goûter au silence... Par une sorte de contre-pied, alors que l'animalité est, depuis le début de mon travail, pensée sur le mode du mouvement et de l'explosion, je propose ici une certaine immobilité, toujours provisoire, bien sûr, mais qui encourage un retour à la proprioception des corps, à la respiration consciente et à l'observation des mouvements de la pensée (dès lors soumis à un autre rythme et à d'autres stimulations). Mon intuition est telle que lorsque je me demande ce qui pourrait bien décharger l'énergie du monde (et il faut penser pour cela à la respiration de tous les mammifères ou aux littoraux du monde entier, à ces vagues qui cassent et se retirent, aussi singulières que modélisables), ce qui donc saurait entretenir cette fameuse animalité serait précisément à saisir au moment même où surgit l'indétermination, sorte de bascule vitale que l'on pourrait dire vouloir renaître, peut-être en silence justement. Ce silence est non pas entendu au sens d'une surdité plus ou moins complète, mais bien plutôt d'une pause dans l'agitation (ce retour vers le centre, une fois la périphérie entamée)¹⁰. Je comprends ici que l'indétermination se déploie à plusieurs niveaux, que nous disons, en suivant Simondon, physique, vital, psychique, collectif.

Si cette indétermination opère simultanément et à différents niveaux, alors je me demande à quel genre d'indétermination ai-je, dans mes résolutions que sont mes formes, accès ou bien auxquelles

10. À propos du silence, pensé comme un espace et une durée spécifiques, voir Muriel Combes, *Simondon, individu et collectivité : pour une philosophie du transindividuel*, Paris, PUF, 1999 : « Le transindividuel ne nomme en somme que cela : une zone impersonnelle des sujets qui est simultanément une dimension moléculaire ou intime du collectif même. »

d'autres que le « je » ont-ils accès. Commencer par le silence ou plus exactement par recevoir les sons du monde plutôt que de les chercher, plutôt que de les sélectionner activement et devoir alors les repousser (je pense à des écouteurs, qui servent de membrane entre un dehors et un dedans, qui non seulement porte, mais apporte la musique), commencer par le silence permet ici d'apprécier autrement les possibles, plutôt que de vouloir les mesurer. Le silence, parce qu'il est pour moi ce momentum littéralement bouleversant, cet instant qui brouille les cartes sensorielles, dérouté la perception et réenclenche de nouvelles dynamiques d'action. En suspension pour un maigre instant, le monde donne alors l'impression d'hésiter. Plus probablement, le désormais sourd fait autrement l'expérience des souffles internes, de leurs mouvements, peut-être même l'expérience temporaire de la mort (donc de la vie) lorsqu'il peut alors essayer de retenir son souffle. C'est difficile et terrible, en effet, d'essayer de retenir sa respiration. Pourtant, ces rythmes qui sont ceux de la respiration sont chaque jour modulés et quelle force primordiale nos corps respectifs déploient-ils pour s'oxygéner.

Un mantra zen suggère justement de prendre conscience du moment qui sépare l'inspiration de l'expiration : une fois, dix fois, mille fois. Le rythme ainsi isolé dévoilerait alors le mouvement du monde et l'alphabet des astres. En expérimentant le mouvement initial des visages, de l'air et de la respiration, l'animalité ainsi redécouverte (dans toute sa potentialité, à l'occasion de ces $n+x$ expériences) pourrait alors en conduire certains en enfer, d'autres sur les chemins de l'illumination. Or, ce qui se fait dans le silence des hommes donne accès à un épais bouillonnement organique, lui-même tout sauf silencieux. C'est donc ici un moyen d'expérimenter, toujours partiellement, mais avec un peu plus d'acuité qu'à l'ordinaire, ces millions de microindividuations qui font d'un corps une foule.

Ainsi, donner l'impression de ne rien faire, de ne rien dire, d'être silencieux n'est qu'une question d'échelle et de perception. Penser que le méditant ne fait rien, c'est oublier les artères qui n'arrêtent jamais d'expulser leurs litres, c'est passer à côté d'une joyeuse multitude cellulaire qui continue inlassablement sa danse, c'est ne pas comprendre qu'il existe toute une vie à observer sous sa modeste carcasse, c'est, enfin, manquer d'imagination. Une fois acceptée l'idée que l'on ne peut pas ne *rien* faire, le monde et ses possibles se posent alors en termes de résistance ou d'acceptation, de tranquillité ou d'agitation, d'engagement ou de résignation, c'est-à-dire en termes de qualités

participatives. Dans ces conditions, l'imagination devient un acte véritable de création, comme d'ailleurs un acte de construction, et non plus cette simple dérivation à la surface du globe intérieur. Pris dans un réseau complexe mettant en relation des devenirs disparates, la marge de manœuvre s'avère aussi puissante que fragile.

Nous avons bien vu, dans le cas de Honey, Rachel, Nellie et Molloko, que cette latitude était véritablement mutagénique et que les jungles de garage figuraient autant de puissances bifurcatrices, ponctionnant à même le devenir même du monde. Artificialisés au possible, ces environnements sont effectivement construits de main humaine, mais ils sont encore et toujours habités (parfois même hantés) de corps animaux. Si la responsabilité humaine est bien ici engagée, les conséquences d'une

L'océan caresse
de ses nuages l'estuaire
ainsi avalé.

telle cohabitation dépassent nécessairement cette seule responsabilité humaine, tant elle implique l'animalité d'un monde collectif, une animalité à la fois latente et exprimée. En effet, les jungles sont faites d'animalités, de la même manière

qu'elles produisent elles-mêmes une animalité qui leur est propre. De nouveau, l'animalité renvoie ici à un *mouvement* sur lequel chancelle alors quantité d'organismes vivants (qui toujours dansent, parfois tiennent, parfois tombent) et dont les transpécificités ainsi entremêlées produisent à leur tour un autre mouvement, un rythme et une pulsation non seulement individuellement *accueillables*, mais collectivement partagés. En découpant ainsi l'occasion, la décision crée un terrain.

RADIATION

Il vient de pleuvoir. Les escargots sortent lécher le bitume. Coïncidence ou pas, ils encombrant cette route de montagne qui mène aux sentiers de grandes et petites randonnées. L'humain, frileux, mais techniquement équipé, enfle les lacés qui le séparent encore du stationnement. Sa voiture éclabousse autour, sans retenue, autant qu'elle écrase, dans un crépitement funèbre, sous ses roues drainées, la rangée de carapaces assoiffées. Ce qui devait arriver arrive peut-être, car la pluie est une commande naturelle à l'attention de tout un chacun. C'est ce que certains appellent la « sélection naturelle », d'autres, la « grande roue des réincarnations ». C'est en tout cas, certainement, un des micro-battements de ce bas monde.

VARIATION SUR LE THÈME DE... L'ANIMATION

Un peu avant le format Gif, les mangas et autres animations Pixar, il y a eu le clair-obscur des ombres. Mais avant les chinoises, les doigts chorégraphiés, la bougie et le mur, il y a eu peut-être ce qu'un collectif pluridisciplinaire de scientifiques appelle désormais le « protocinéma ». Il y a eu les peintures rupestres, celles justement qu'on imagine aujourd'hui avoir été *animées* (sur des murs déjà, depuis les flammes du brasier et dans un jeu subtil de vacillements entre ombre et lumière cavernes). Avant Hollywood, donc, il y a eu Chauvet. Avant les films d'animation, il y a eu peut-être les arts pariétaux. Ces intéressantes hypothèses¹¹ veulent que l'on ait projeté très tôt (dès nos débuts de *sapiens*, probablement), de la lumière sur un mur. Cette paroi où figuraient déjà quelques animaux, on l'a, d'un point de vue strictement statique, parfois décrite comme sommairement dessinée, mais on la redécouvre maintenant habilement représentée, dans une perspective dynamique et sur ce qui pourrait être l'une des toutes premières surfaces médiatiques. Ces surfaces ne sont pas lisses, mais pleines de reliefs qui, justement, donnaient alors cette impression de mouvement. Voilà qui à propos d'animation précisément pourrait bien nous aider à ancrer plus avant les liens entre animaux, animalité et mouvement contagieux que je discute ici.

D'abord, je souligne cette antique parenté entre ce qui a pu être l'une des premières formes d'animation graphique (ce que *pouvait faire* une peinture rupestre) et l'une des premières figurations esthétiques (ceux que *représentaient* effectivement ces dessins). Autrement dit, les premières formes d'arts graphiques mettaient non seulement en scène des animaux, mais bien aussi leurs mouvements... Que l'on pense désormais ces vestiges archéologiques en termes de cinéma, et non plus de dessins ou de photographie, voilà qui est peut-être signe d'une époque. Cependant, que de telles hypothèses aient changé à mesure des âges (peut-être ces grottes étaient-elles non seulement connues, mais fascinantes pour d'autres

11. Voir Marc Azéma et Florent Rivière, « Animation in Palaeolithic art: a pre-echo of cinema », *Antiquity*, vol. 86-332, 2012, p. 316-324.

Voir aussi la critique qu'a pu en faire, du côté des études en cinéma, François Amy de la Bretèque, « Marc Azéma, La Préhistoire du cinéma. Origines paléolithiques de la narration graphique et du cinématographe », *Mille huit cent quatre-vingt-quinze*, 2013, p. 169-172.

que nos scientifiques du xx^e siècle), voilà qui, en soi, constitue déjà une forme d'animation. Je veux donc ici être à la fois prudent et engagé. Je veux dire que l'on ne sait pas exactement ce qu'étaient, à l'époque, ces peintures ni même ce qu'elles faisaient. En revanche, on peut sans difficulté dire que ces peintures ont, depuis et à chaque époque, provoqué l'animation d'hypothèses comme autant de fascinations. Même sans mode d'emploi, combien d'emplois modélisés !

Voilà donc que l'animal continue de nous accompagner dans sa représentation graphique comme dans ces modularités, qui ont été peut-être autant de mises en scène (je dirais même de souffles, de souffleurs et de textes). Voilà ensuite que l'animalité, sur ces surfaces médiatiques, prend de la profondeur, qu'elle se détache petit à petit de ces formes initiales pour redevenir mouvement, mouvement à la lumière du feu préhistorique, mais mouvement aussi à la faveur de nos ombrages modernes. Voilà enfin qu'animaux, animal, animalité et animation se conjuguent ici pour raconter, encore et toujours, quelques bonnes histoires et pour *exploser* nos imaginations. Elles sont stimulées peut-être alors à la noirceur de la nuit, dans des grottes où le simple rai de lumière était alors réfléchi sur des parois aussi suggestives que terrifiantes (les animaux, les vrais, les ours et les félins partageaient encore à l'époque les mêmes espaces et pouvaient donc surgir non seulement sur ces murs, qui pouvaient servir à se faire peur, mais du fond même de la grotte, où l'on retrouve aujourd'hui encore quelques-uns de leur os). Mais stimulée qu'elles soient encore, à la faveur d'une autre lueur, électrique et numérique, qui est celle de nos écrans (puisqu'il est impossible de pénétrer en chair et en os dans les grottes de Chauvet, mais que l'inénarrable Werner Herzog a pourtant pu filmer¹²)? Ces premières animations sont encore d'actualité et, toujours, elles viennent chatouiller nos pourquoi dans un processus aussi déroutant que fascinant.

Ainsi, animer des formes, créer du mouvement, dans les corps, pour les yeux et la pensée, grâce à la flamme qui vacille et à des techniques à la fois rudimentaires (un peu de peinture, un mur) et très précises (la simplicité ne doit pas cacher le caractère extrêmement difficile de la réalisation de tels dessins), telles sont non pas les caractéristiques propres d'un protocinéma, mais bien les tendances partagées de l'animation graphique. Celles dans le noir de cortex

12. Werner Herzog, « Cave of Forgotten Dreams », 2011.

continuent de jeter un peu de lumière. Celles-ci ne sont jamais un simple texte, mais toujours une image en mouvement¹³.



Figure 21. Protocinéma. Chauvet.

Cette variation sur le thème de l'animation, je l'ai donc fait commencer très tôt et remonter très loin. Je voudrais désormais l'achever en la terminant par quelque chose de très récent (et en même temps qui relève d'un fantôme plutôt ancien) que l'on nomme, de manière un peu racoleuse, la « désextinction ». Cette nouvelle forme d'animation explose le cadre graphique traditionnel, fait voler en éclat les trois dimensions habituelles et nous ramène au centre de nos pouvoirs créateurs. La désextinction renvoie ainsi, sans scénario, mais avec script, à notre animal *medium*, devenu totem, trouvé mort pour être mieux ressuscité. Sur la couverture de son numéro d'avril, le magazine américain *National Geographic* titrait : « *Reiving extinct species. We can but should we?*¹⁴ »

Désormais modalités de production possibles d'une seule et même bête (la médiatique et la totémique, la reproduite biotechnologiquement, l'éconduite écologiquement et l'instruite culturellement), la résurrection d'animaux pourtant disparus, nous rappelle un point capital de toute animation : même si l'on ne peut animer deux fois la même expérience, l'expérience de l'animation, elle ne cesse de se répéter. Je veux dire qu'il y a dans ces effets d'annonces comme dans

13. À ce propos, voir Thomas LaMarre, *The Anime Machine: A Media Theory of Animation*, Minneapolis, MN, University of Minnesota Press, 2009.

14. Carl Zimmer, « Bringing extinct species back to life », *National Geographic*, vol. 223-4, 2013.

ces innovations biotechnologiques une vraie mythologie qui consiste à penser que l'on *peut* faire revivre une espèce. J'ai commencé ce travail par discuter de ce qu'était ou n'était plus une espèce. Je voudrais le clore avec ce que fait ou ne fait plus une espèce. Penser pouvoir recréer une espèce suppose d'abord la réanimation d'un individu, sorte d'être adamique postmoderne, puis d'être suffisamment chanceux pour que de l'un naisse le multiple.

Pour que le représentant devienne, et c'est probablement là que se jouera l'avenir, lui-même espèce, qu'une forme de vie non pas incarne une tendance, résolve une disparation dans une forme, mais que cette forme de vie soit toute la tendance, informe nos résolutions et ne fasse plus office de résolution, mais de problème... pourtant, pour effectivement « recréer » (mais le terme est lui-même hautement problématique), il faut nécessairement voler¹⁵ une vie qui elle est bien présente, en injectant, par exemple, l'identité génétique du disparu, recombinaison ou devinée, dans un noyau préalablement vidé de son identité (noyau qui, dès lors, sert lui aussi de cheval de Troie).

Pour faire revivre une espèce, il faut en fait faire vivre autrement une cellule, un cytoplasme, un œuf, une mère porteuse, mais aussi des fonds de recherche, des heures et des heures de manipulations, des effets d'annonces médiatiques, des peurs et des tentations. En deux mots : il faut animer, autrement, une animalité mouvementée.

Tout habile qu'elle puisse être, la science ne saurait pour autant s'affranchir d'une certaine animalité, encore et toujours jouée dans l'indétermination d'une communication. Que l'on travaille l'ADN ou la caverne, qu'il s'agisse alors de détourner, à des échelles moléculaires et en recombinant du code, les puissances reproductives du vivant ou qu'il s'agisse de poursuivre, à des échelles culturelles, la reproduction tout aussi puissante de vivants, voilà qui me paraît, encore, pouvoir être mieux compris sous l'angle non seulement de l'animalité ou de l'animation, mais sous celui de l'individuation. Jouer du mouvement animal sur un mur ou dans des éprouvettes, projeter alors nos humanités sur une surface médiatique ou scientifique, voilà qui me semble être un seul et même mouvement de disparations, dont les efforts de résolution créent ainsi leurs modularités, régimes, puissances et intensités.

15. Trois techniques sont aujourd'hui mises de l'avant permettant d'alimenter le mouvement de dés extinction, le *back-breeding*, le clonage et le *genetic engineering*. Voir Jacob S. Sherkow et Henry T. Greely, « What If Extinction Is Not Forever? », *Science*, vol. 340-6128, avril 2013, p. 32-33.

Mais encore une fois, ce qui me paraît crucial gît moins dans la forme animale que dans le mouvement d'animation qu'une forme animale ou animalisée saura finalement exprimer. Dans ses souffleries, continuellement, s'inscrit le monde vivant.

L'animal dont il est question dans cette thèse s'est donc, tour à tour, mué en une variété de formes (chaque fois une résolution est née d'un problème). De la question de l'animal, nous sommes passés à la question animale, puis à celle de l'animalité, enfin à celle de l'animation. Je veux dire ici qu'il s'agit moins de résoudre *le* problème de l'animal (qui est cet animal et quel est véritablement son problème) que de tâcher de résoudre, à mesure que les questionnements avancent, des questions animales, voire animalisées. Et l'on doit mieux saisir les puissances de ce mouvement qui traverse le corps animal pour se retrouver, parfois, incarné dans d'autres corps.

Autrement dit, ce qui me paraît capital à saisir ici, à propos d'animation, n'a rien à voir avec une nouvelle catégorisation (où l'on se demanderait alors ce qui est propre à l'animal si tout est animation), mais qui s'attache à montrer comment un même mouvement traverse des formes très différentes, mais communique toujours une nouvelle impulsion à un élan que l'on pourrait dès lors dire vital. Mais qui n'est pas essence ni même essentialisation ?

Page blanche conservée intentionnellement

Kanuk

I hold our actual knowledge very cheap. Hear the rats in the wall, see the lizard on the fence, the fungus under foot, the lichen on the log. What do I know sympathetically, morality, of either of these worlds of life ?

R. W. Emerson

C'est l'histoire d'un chien. L'histoire d'un animal, en fait. L'histoire d'un ami, surtout. Un chien, qui n'avait jamais quitté l'enclos du jardin où il était enfermé depuis tout petit, mais un chien qui vient de faire le tour de l'Amérique du Nord. Du point de vue de la captivité et du mouvement, un chien un peu spécial donc. Un chien qui, dans sa base de données voméronasale de chien, a désormais une odeur différente pour ce que nous, humains, désignons comme un tigre, un chimpanzé, un condor ou bien un dauphin. Un chien qui reconnaît très bien les formes du visage humain, mais qui confond aussi celles d'autres corps animaux. J'y reviens. Enfin, on peut dire que c'est un chien qui participe à l'écriture d'un livre...

BORN AGAIN

Dans cette énième description, je ne parlerai pas de mon chien, même si c'est tentant. Trop de gens parlent de leur chien. Je dirai simplement qu'il s'appelle Kanuk, qu'il va avoir 11 ans et qu'il est né à Bromont, dans les Cantons-de-l'Est, au Québec. C'est un retriever : mi-Labrador, mi-Chesapeake. La couleur de sa robe est chocolat. Il aime les balles et les bâtons, mais cela peut toujours changer. Ce chien a tellement changé. Lorsque je l'ai rencontré pour la première fois,

en octobre 2010, il avait la mine basse, la queue entre les jambes et il urinait partout. Il est arrivé dans mon ancien appartement l'après-midi d'Halloween. Je dis cela parce que le premier soir où il a dormi à la maison, il a vu arriver des dizaines de personnes habillées comme des humains (normaux, on s'entend), tandis que quelques heures plus tard, ces mêmes humains avaient laissé place à des capes, des épées, des tutus, des couleurs vives et des formes plutôt inquiétantes, pour un chien s'entend. Kanuk a donc continué d'uriner partout. C'est mon amie Geneviève qui me l'a apporté. Elle travaille dans un chenil, à Bromont justement. Je lui avais dit un jour, au détour d'une conversation, que j'aimerais bien avoir un chien, mais que je ne pourrais vraisemblablement pas m'en occuper tout le temps. Que je m'apprêtais, de toute façon, à faire un grand voyage et que je n'étais, de toute manière, que de passage au Québec. Elle n'avait trop rien dit, si ce n'est qu'il était dommage que l'on pense à un chien comme à une contrainte de sédentarité, car à son avis, un chien peut très bien aimer voyager.

Entre notre discussion sur un coin de table et l'arrivée de Kanuk, il s'est passé des mois, où je suis allé, plusieurs fois, à la SPCA de Montréal. J'avais été voir ces animaux en transit, observer leurs cages, leurs gueules et leur routine, découvrir que tous les jours, un bénévole promène chacun des chiens autour du bâtiment. Tous savent donc quand est venue ou non l'heure de la promenade. Entre ces sorties, un flot incessant de visiteurs qui plus ou moins sérieusement viennent « voir » les chiens. Les plus jeunes et les plus mignons ne restent jamais très longtemps. Les plus vieux et les moins désirables peuvent y finir leurs jours. À la SPCA flotte en permanence l'odeur âcre de la peur, mélange d'urine et d'hormones. Un petit poste de radio joue timidement de la musique classique, tandis que chaque nouvelle entrée dans la salle des bêtes provoque d'importants aboiements. Le petit monsieur qui remplit les bols d'eau et de nourriture dans les cages et qui travaille là depuis 20 ans a fini par en devenir sourd. Il n'entend plus les aboiements à répétition ni même les questions des visiteurs de passage, toujours les mêmes : « C'est lequel le plus gentil ? » Il m'a paru, ce petit monsieur, habité par une certaine tristesse, une manière désabusée, peut-être, dont je retiens surtout les expressions affectées lorsque revenaient de ballade les élus de cette rencontre humanocanin un peu malsaine. En réalité, il faut souvent des semaines à un animal déplacé pour trouver de nouveaux repères et *devenir* effectivement « le plus gentil ».

Là, dans cet *animall* comme on en compte désormais des milliers sur la planète, les bêtes ne disposent que de 10 minutes, au bout de la laisse, pour séduire, pour transformer l'essai, pour trouver un foyer, pour recommencer leur vie. Tous ne sont pas fous et comprennent très bien le lien entre « un étranger sort mon voisin de sa cage » et « le voisin ne revient pas » ou « le voisin revient ». Bref, il y a là une micropolitique humanimale à la fois très simple et extrêmement complexe dans ces développements. Il y a les animaux, bien sûr, avec leurs mondes, mais il y a aussi dans ces dispositifs d'adoption (on n'entre pas pour repartir avec un chien comme cela : on remplit d'abord une feuille, on passe ensuite un entretien avec un membre de la SPCA, puis on paye). Il y a donc des logiques affectives croisées, entre des chiens affolés et des humains excités. Je me rappelle un enfant laissé sans surveillance qui s'est mis à ouvrir la porte de la cage d'un pitbull. J'ai bondi, mais trop tard : l'animal était déjà sur lui, en train de lui lécher le visage... La mère est arrivée, a poussé des cris, a réprimandé le petit en lui expliquant qu'un chien comme cela, c'est méchant et qu'il ne faut surtout pas s'en approcher. Voilà comment, parfois, quand on est enfant, on fait connaissance avec l'animal. Il vous lèche, on vous dit que vous êtes fou, vous vous méfiez la prochaine fois, peut-être à raison, peut-être à tort. Ce sont des préjugés, qu'ils disent...

Après ces visites à la SPCA, j'avais, un soir, finalement décidé de ne pas prendre de chien. C'était trop de responsabilités, et je n'avais pas assez de temps à lui consacrer. J'avais ma vie, après tout. Autour de moi, les uns et les autres semblaient soulagés. Pour tous, c'était de la pure folie que de s'attacher à un chien, surtout avant le voyage. Puis, j'ai reçu un message de Geneviève. Elle arrivait le lendemain à Montréal avec un chien, pour moi. Une vieille dame l'avait apporté au chenil, demandant à ce qu'on l'euthanasie sur-le-champ parce que la bête était agressive et incontrôlable, disait-elle. Geneviève avait pris le chien, remercié la vieille dame avant de ramener l'orphelin chez elle, en « pension », comme elle dit, pour quelques jours, histoire de voir et de mesurer l'ampleur du travail. Elle dit « travail » quand elle parle de chien. Mais elle avait pensé à moi. Elle était convaincue que nous nous entendrions bien. Je lui dis que non, que c'est impossible, que je ne peux pas, que ce n'est ni sérieux ni souhaitable pour personne. Elle me dit qu'elle comprend bien ce que je lui dis, mais qu'elle apportera

quand même l'animal, pour voir, juste comme ça. Et de toute façon, je ne dois pas m'en faire, si cela ne fonctionne pas, elle l'adoptera. Il est trop mignon, agressif, mais mignon... Je me demande bien ce que je vais voir arriver. Mes colocataires ne sont pas très chauds à l'idée d'avoir un chien à la maison, et mon propriétaire non plus, d'ailleurs, sans parler de Laura, qui n'a vraiment aucun intérêt pour les chiens. Arrive le lendemain en question. J'ai déjà raconté la mine basse, la queue entre les jambes et l'urine. J'ai aussi raconté l'Halloween. J'ai dit ce que faisait le chien, ce que faisaient les humains. Je n'ai pas encore raconté ce que le chien faisait aux humains.

Kanuk est couché dans son panier : une vieille couverture pliée et un tapis Ikea dont je ne savais pas quoi faire (les paniers coûtent si cher, c'est le début, je ne suis pas encore devenu client de ce marché colossal qui est celui des produits dérivés pour animaux de compagnie). Une petite musique joue timidement dans ma minuscule chambre, qui pendant les premières semaines sera le seul lieu autorisé par mes colocataires pour Kanuk. D'ailleurs, quand je retourne dans cet appartement que mes colocataires habitent encore, Kanuk va directement dans cette chambre et pas ailleurs... Bref, Laura arrive, elle pousse la porte, voit la bête. Elle va lui dire bonjour, lui ne bouge pas. Elle s'assoit, elle le trouve beau. Le plus difficile est fait... le reste, les journées qui commencent à 6 h au lieu de 10 h, les promenades obligées avant d'aller se coucher, par -20 degrés Celcius, les plans avortés parce qu'avec un chien, on ne peut pas aller au restaurant, au cinéma, pas plus de quelques heures, en tout cas. Toutes ces nouvelles contraintes allaient devenir autant de nouvelles occasions pour autres choses. Avec un chien, la vie change, et avec Kanuk, elle change dans le bon sens.

Peut-être nos modes de vie étaient-ils encore assez souples pour bien accueillir ce genre de bouleversements. Peut-être ce genre de bouleversement était-il assez souple pour s'adapter à nos modes de vie. Qui sait ? Toujours est-il que Kanuk n'est jamais reparti à Bromont, qu'il est rapidement devenu la coqueluche de mes colocataires et de nos voisins. Toujours est-il qu'on sonne encore aujourd'hui à ma porte pour me demander si on peut aller le promener, pour savoir quand Laura et moi partons en France parce qu'on voudrait bien le garder ou bien l'emmener à la campagne quelques jours. Voilà donc un peu plus de cinq ans que Kanuk est là. Il n'a plus la mine basse ni la queue entre les jambes. Il n'urine

plus partout. Il n'a jamais été agressif, bien au contraire. Ce n'est donc pas un chien *méchant*, juste un animal qui avait besoin d'un peu plus d'espace pour grandir. Cet espace, c'est précisément celui de notre jungle de garage à nous. J'ai quand même fini par parler beaucoup de mon chien.

Trop de gens parlent de leur chien, moi y compris...

So, dogs have become patients, workers, technologies, and family members by their action, if not choice, in very large industries and exchange systems in lively capital : (1) pet food, products and services ; (2) agribusiness ; (3) scientific biomedecine. Dogs' roles have been multifaceted, and they have not been passive raw material to the action of others. Further, dogs have not been unchangeable animals confined to the supposedly ahistorical order of nature. Nor have people emerged unaltered from the interactions. Relations are constitutive ; dogs and people are emergent as historical beings, as subjects and objects to each other, precisely through the verbs of their relating. People and dogs emerge as mutually adapted partners in the naturecultures of lively capital. It is time to think harder about encounter value¹.

Je voudrais maintenant partager quelques bribes de ce que j'ai pu observer de ses interactions humanimales pendant le temps de cette ethnographie transpécifique qui nous a menés, tous les trois, d'un bout à l'autre du continent. Si jusqu'ici les animaux qui font ma recherche et composent désormais les portraits de ce texte sont tous des animaux *croisés*, en passant comme mon ethnographie, Kanuk, lui, est le seul avec lequel je vis, qui reste. Et si pendant tout ce périple, Laura et moi avons rencontré une faune postnaturelle surprenante, lui aussi, à visiter des sanctuaires, entendre les cris de chimpanzés et voir de très gros chats. À propos d'animalité, il y a eu avec Kanuk cette animalité du quotidien, partagée entre des humains et un chien. Il y a eu cette animalité occasionnelle, entre deux humains et un tigre, un chimpanzé, etc., mais aussi entre un chien et un tigre, un chimpanzé et un chien. Puis, il y a eu aussi cette animalité émergente au carrefour de toutes ces rencontres précisément. Or, c'était là que devait se jouer l'animation justement visée par notre méthodologie et, de manière plus large, par ce voyage d'études.

1. Donna J. Haraway, *When Species Meet*, University of Minnesota Press, 2007, 360 p.

Mais voilà qu'aujourd'hui, nous sommes rentrés. Voilà que depuis des mois, j'écris, assis devant un écran, et que Kanuk, lui, se demande bien ce que je fais pendant toutes ces heures (il vient régulièrement vérifier si tout va bien, que les poissons de mon fond d'écran sont bien inoffensifs). Entre deux sorties et toutes ces balles lancées, ramenées, relancées ensemble, Kanuk dort, de tout son souffle, sur un panier, un vrai cette fois-ci (je suis maintenant un client actif de ce marché gigantesque). Au moment de finir cette représentation, je le regarde. Il n'est pas seulement en train de dormir. Il a l'air de rêver. Ses pattes sont prises de spasmes, et ses paupières, convulsées. Il pousse de petits cris. De cette vie intérieure, je ne sais rien, mais je me dis au moins qu'elle existe, peut-être justement parce qu'il dort maintenant sur ses deux oreilles. Peut-être est-il, lui aussi, en train de poursuivre le voyage, à sa façon.

Après tout, j'observe tous les jours le travail de ces tendances. Kanuk est là, devant moi, il penche la tête sur le côté et remue la queue. Ce qu'il veut dire, je n'en sais rien. Ce qu'il dit, j'essaye de le deviner, de le lire. Ce qui se passe alors, nous le faisons ensemble. Anecdote (qui n'en est encore une fois pas une...) : nous sommes à Norfolk, au quartier général de PETA dont j'ai parlé plus haut. À l'extérieur du bâtiment, les membres de l'association ont construit un grand parc à chiens. Pour le voisinage, c'est essentiel, me dit-on, pour leur chien, c'est accessoire, puisque tous viennent travailler avec leurs animaux (étrange, d'ailleurs, ces bureaux pleins d'animaux, l'ambiance est particulière, je recommande). La particularité aussi de ce parc à chiens qui donne sur l'eau est qu'une rampe en bois descend progressivement jusque dans le port, où mouillent toujours quelques bateaux. La plupart des chiens s'en donnent donc à cœur joie, sautent, attrapent la balle ou le bâton, remontent. Il faut dire ici que l'eau n'est pourtant pas calme et que remonter n'est manifestement pas une chose facile, d'autant plus que la planche de bois est un peu vermoulue. Je rappelle ici que Kanuk est de la race des Chesapeake, doublé d'un Labrador (« *Is it a Lab ? Oh man, Labs they love to swim !* »), qu'il a donc les pieds palmés et qu'il n'est jamais aussi concentré que lorsqu'une balle est en jeu. Mais c'est un retriever...

Pour la première fois depuis que nous le connaissons s'offre pourtant l'occasion de la nage. Je ne sais pas s'il a déjà vu l'eau, j'en doute. C'est probablement là son baptême. Je suis persuadé qu'il va plonger et ramener le bâton, qu'il va se laisser guider par ses instincts et s'en donner, lui aussi, à cœur joie. Je jette donc le bâton à l'eau,



Figure 22. Mouvements. Par V. Veličković.

le plus loin possible du rivage tout en continuant de discuter avec la directrice des opérations de PETA, qui me parle du dernier projet de niche pour tous. Cette initiative vise à fournir à ces maîtres peu regardants un abri pour leur chien, chiens qui la plupart du temps vivent dehors, été comme hiver. Et il fait froid à Norfolk. Mais voilà que Kanuk s'est arrêté, en bas de la passerelle, qu'il essaye, avec sa patte, de ramener l'eau à lui et, accessoirement, le bâton. Les questions se bousculent dans ma tête... Est-ce effectivement la première fois qu'il touche de l'eau ? Cela fait quoi pour un chien d'eau d'expérimenter pour la première fois le milieu pour lequel ses pattes semblent-il *faites* ?

Qu'est-il là précisément en train de se passer, de se jouer ? Que dit l'instinct, que fait-il, dans ces moments précisément où la résonance devrait être la plus forte, que fait-il donc notre noyau instinctif ? Bien... pas grand-chose ! Il tremble et fait trembler. Kanuk est là, en bas, sur la passerelle, la patte tendue le plus loin possible, pas assez loin pourtant pour toucher l'autre bâton que j'ai lancé plus près. Cela prendra une dizaine de minutes avant que l'animal ne glisse finalement lamentablement de la passerelle et se retrouve, sans le vouloir, à l'eau. Comme il est manifestement terrorisé et incapable de remonter sur la passerelle, j'entreprends moi-même la descente et manque à mon tour de tomber à l'eau. Finalement, nous remontons, sans bâton, devant le regard amusé de Laura et les yeux, un peu sceptiques, de notre interlocutrice. Je dis alors regretter de ne même pas avoir vu la chute, absorbé que j'étais dans ma conversation. Karen me dit alors, tout sourire, de ne pas m'en faire, qu'elle va me donner la vidéo du

drame... La vidéo ? Quelle vidéo, je demande ? Celle des caméras de surveillance ! Karen m'explique alors que le parc à chiens est sous constante attention. Je lui demande s'il y a beaucoup de vandalisme à Norfolk. Elle me dit que non, ce n'est pas du vandalisme qu'ils ont peur, mais du comportement de certains maîtres. Je ne comprends toujours pas très bien. Elle m'explique alors que le parc est aussi un endroit visant à *éduquer* les maîtres. En observant la manière dont ces derniers interagissent avec leur animal, notamment face à l'eau, on peut facilement en déduire le mode relationnel qui est le leur et les corriger... C'est un dispositif de contrôle. Et voilà que cette expérience de l'eau qui était pour Kanuk un premier contact un peu gauche avec ce milieu dont il raffole désormais (il faut le voir sauter depuis les pontons dans les lacs du Québec l'été) a été ainsi capturée par un dispositif de vidéosurveillance dont la raison d'être principale est orthopédique.

J'assistais là à une sorte de paradoxe humanimal, entre d'un côté ce que fait le vivant animal, de lui-même, lorsque confronté à un désir (aller chercher la balle) et à une hésitation (devoir se mouiller et dépasser ses limites), et de l'autre côté, une gestion des comportements, véritablement biopolitique, à la fois orientée et idéologiquement marquée (le vivant est ici capturé sur écran, avant d'être analysé pour être corrigé). Une fois encore se reposent nos questions d'articulations des rapports humanimaux.

En effet, considère-t-on les relations humain-chien depuis la perspective d'individus déjà construits qui feraient alors les bons ou les mauvais gestes, et ce, sur le mode prescriptif d'une conduite décidée à l'avance ? Et les caméras de filmer ce maître qui réprimande son chien parce qu'il essaye de monter celui du voisin et qui du même fait ne comprend pas le jeu politique des dominations canines, ce maître, faut-il le blâmer, faut-il lui apprendre, comme à un enfant, à devenir un maître, et si oui, selon quelle ligne ? Au contraire, laisse-t-on à chaque situation la liberté de ces devenirs ? Aimer l'eau, pour Kanuk, n'a rien eu du coup de foudre. Pourtant, c'est un chien d'eau, ses pattes et son éthogramme le disent : il *doit* aimer l'eau (« *Is it a Lab ? Oh man, Labs they love to swim !* »). Il y avait bien sûr l'attraction et le désir, mais il y avait surtout son caractère, son rapport à l'indétermination nageuse, sa façon bien à lui de tester et à son rythme de repousser ses limites. On ne naît pas chien d'eau en réalité, même si on a les pattes palmées. On le devient, et selon des modalités tout à fait singulières et circonstanciées. Voilà pourquoi à mesure que



Figure 23. Seconde tigre.

nous apprivoisons Kanuk, au même titre que lui nous apprivoise, ma perspective sur l'animalité se voit constamment informée par ce genre d'événement. Quand je dis que Kanuk est peut-être le seul chien à faire une thèse de doctorat, je le pense sérieusement. S'il ne fait pas un doctorat, il participe à la thèse, non pas vraiment comme un cobaye, comme un acolyte, plutôt, comme celui qui sait me rappeler la réalité d'une animalité qui est aussi la sienne. En ce sens, il fait avec moi et avec d'autres encore cette thèse de doctorat. Je pense donc ici à cet animal thèse que tous ensemble animons, chacun à sa manière, chacun selon ses inclinaisons, ses engagements. Cet animal thèse, que je cultive depuis maintenant quelques années et qui ne cesse de grandir au contact précisément de cette faune postnaturelle, développe lui aussi ses puissances et en ce sens est peut-être un peu un totem.

Au cours de ce voyage, une complexité relationnelle s'est déployée, qui mélangeait aspirations (ce que j'allais chercher, ce que j'avais en tête comme objectifs, méthode, connaissances, etc.), corps animaux (le mien, celui de Laura et celui de Kanuk, ceux des animaux rencontrés, ceux d'autres humains, etc.) et mouvements (rythmes, durées, pulsations, qui relie alors corps et représentations). C'est ainsi que selon une logique d'animation un peu particulière, je me rendais petit à petit à l'évidence et commençais à concevoir avec plus de finesse chaque fois les logiques intimes qui existent entre communication et animalité, non seulement en les pensant, mais en les vivant, plus exactement en rendant vivante ma pensée et en pensant vivement.

Ainsi, ces deux dernières études, celle sur l'individuation et sur l'animalité, ne sont pas le fruit d'un simple mouvement de la pensée, mais plutôt les fruits de plusieurs mouvements, toujours animatifs, gorgés d'animalités et capables de traduire, dans les faits comme dans les textes, ce *beastness* qui reste le véritable leitmotiv de mon travail.

Matrice¹

Un hombre se propone la tarea de dibujar el mundo. A lo largo de los años puebla un espacio con imágenes de provincias, de reinos, de montañas, de bahías, de naves, de islas, de peces, de habitaciones, de instrumentos, de astros, de caballos y de personas. Poco antes de morir, descubre que ese paciente laberinto de líneas traza la imagen de su cara.

Jorge Luis Borges

Avant de ressortir des entrailles de cet étrange animal qu'est un livre, je voulais dire un peu de quoi et comment a été faite notre bête littéraire.

La première chose à expliciter, dans cette matrice, est de l'ordre du rappel. Le rappel d'un problème est aussi le retour d'une problématique et la persistance lancinante d'une tension. À savoir : comment rend-on compte d'un animal ? Comment peut-on rapporter quoi que ce soit de pertinent à propos du silence de ceux qui, précisément, ni ne lisent, ni n'écrivent, ni même, croit-on parfois, ne disent ? En d'autres termes, comment faire un travail valable sur la communication et l'animalité sans instrumentaliser ni essentialiser animal comme animaux ? Et comment, dès lors, penser cette *distance* animale autrement qu'à l'image d'un simple effet collatéral, sans devoir alors

1. « Matrice » vient du latin *matrix* (*matricis*), lui-même dérivé de *mater*, qui signifie « mère ». En français vieilli, « matrice » est synonyme d'« utérus ». Au sens figuré, le mot désigne un milieu où quelque chose prend forme et se développe. Plus largement, matrice renvoie à un élément qui fournit un appui ou une structure, et qui sert à entourer, à reproduire ou à construire...

nécessairement réifier ces organismes, pourtant vivants, à la manière d'un objet que l'on dirait d'études et qui serait résolument muet ? Comment appréhender conjointement la source du silence manifeste de ceux que l'on voudrait pourtant interroger et ce torrent discursif des plus bavards, bruisant de nos déclarations intempestives et visant précisément à justifier les raisons d'un tel silence ? Rappelons-nous Chantek, les expériences qui supposément nous aident à déterminer son intelligence et ses capacités. Rappelons-nous ses signes, son amour pour les hamburgers au fromage et ce chien rouge, figure indépassable de l'altérité. Beaucoup d'interprétations, de raisons et d'intelligence président le plus souvent à l'effort explicatif. C'est pourtant à une autre modalité de la pensée que j'en appelle ici, suivant le travail de Bergson sur l'intuition.

Au cœur de ces nodosités épistémocritiques se dessine en fait (et se destine) une véritable piste pour la pensée d'une communication animale. Dans l'intensité d'une réflexivité productive, celui qui demande au muet de bien vouloir parler risque fort de redécouvrir le je(u) du langage et de ses animativités singulières. En intensifiant mon travail, parfois même en le court-circuitant, de tels questionnements avaient au moins le mérite de la polarité et d'une circulation entre les pôles. D'un côté, il me fallait éviter de considérer les animaux comme de simples dispositifs mécaniques, composés de parties qui ne seraient en fait que des assemblages plus ou moins savants, assemblages que l'on pourrait alors non seulement reproduire, mais contrôler. De l'autre, je ne pouvais pas non plus fixer ces derniers dans une forme idéelle, quintessentiellement irréductible à une substance déterminante, forme qui subirait alors les assauts répétés d'un apprenti démiurge essayant tant bien que mal de maîtriser ce qui lui échappe par principe. Entre ces deux écueils, entre ces deux vertiges philosophiques que sont l'instrumentalisation et l'essentialisation, je me devais de poser² la question non plus simplement de l'animal, mais bien *animale* (question à laquelle il me faudrait bien alors soumettre le chercheur lui-même).

2. Et ainsi poser cette question animale à des niveaux disparates, à la fois épistémologiques, théoriques, méthodologiques, mais aussi physiques, respiratoires et comportementaux.

PENSER L'ANIMALITÉ, ANIMALISER SA PENSÉE

Confronté à une telle problématique, mon point de départ a été tout d'abord interspécifique. Au commencement de mes recherches, je m'intéressais ainsi à ce qui se passait *entre* deux espèces, entre deux organismes vivants d'espèces distinctes. En me demandant³ ce que la cohabitation, la vie partagée, la communauté hybride pouvaient produire comme travail, capital, force, affect, attachement et questionnement, je pensais alors résoudre le double écueil de l'instrumentalisation et de l'essentialisation en optant pour une certaine fonctionnalisation animale. Ainsi, je pensais distinguer clairement les animaux de laboratoire des animaux d'élevage, mais aussi les animaux domestiques des animaux de montre. En miroir, je discriminais alors entre le scientifique et l'éleveur, le maître et le dompteur, et avais dès lors, devant moi, comme outils de travail et comme constructions du réel à travailler de véritables catégorisations taxonomiques, biologiques, économiques ou bien encore politiques. Or, dans cette perspective construite *a priori* d'une animalité conceptuellement distribuée, les situations que je rencontrais, comme les dispositifs méthodologiques que je commençais à mettre en place, avaient alors tendance à relever de ces mêmes catégories. J'avais ainsi construit figures et rôles, et ce, tandis que chacun se voyait assigner des espaces préconçus, des activités marquées, mais aussi des modes relationnels à l'avance déterminés. Au cœur de ces humanimalités que je voulais expliciter, j'avançais alors sûr de mes conceptions, c'est-à-dire prêt à classer, organiser, relayer et raconter ce que patiemment j'aurais pris le temps et la peine de construire *a priori*. Ma carte faisait donc le territoire. Tout allait bien, et ma construction était propre et rassurante.

Puis, il y eut, comme souvent, la résistance du réel et ses retours de concrétude. Il y a eu la rencontre véritable avec ces animaux qui étaient à la fois domestiques, de laboratoire et de montre. Il y a eu la découverte d'existences (pour le coup *véritables*) de chimpanzés qui avaient été cobayes avant de devenir peintres, et qui, du même fait, brouillaient mes pistes. En miroir (et comme pour me rappeler ce que « humanimalités » voulait dire), il y a eu la rencontre d'humains à la fois scientifiques et éleveurs, aux modes opératoires non seulement mécaniques, mais créatifs, et qui, dès lors, déstabilisaient toutes mes belles étiquettes. À leur manière, chacune de ces

3. À la suite de Dominique Lestel, *op. cit.*

rencontres humanimales m'enseignait avec force, et sans négociation possible, deux choses essentielles. La première est que mes catégories préconstruites ne tenaient pas et ne tiendraient probablement jamais la route, tant elles recyclaient de vieilles distinctions véritablement inopérantes dans le cadre précisément de ces associations inédites qui m'intéressaient (un chimpanzé qui maîtrise le langage des signes, un lion qui affectionne particulièrement l'eau et les ballons en plastique, etc.). La seconde est que ce serait désormais exactement à ce genre d'indéterminations (et aux défis qu'elles poseraient sans cesse) que je devrais invariablement consacrer les forces vives de mon travail. Lentement, je me mis à considérer ma recherche non plus comme étant celle d'un travail qui voudrait rendre compte de l'animal (comment pourrait-il y prétendre ?), mais bien encore comme une élaboration aspirant sérieusement à de bonnes généralisations, plutôt que comme une entreprise cartographique qui s'attacherait à dessiner (que pouvais-je faire d'autre qu'esquisser ce qui, par essence, resterait trop mouvant pour être non seulement fixé, mais peut-être même accessible) non plus la simple gueule animale, mais bien les figures complexes de certains animaux. Je me mettais à tirer le portrait non pas du vivant, mais de vivants, en m'attachant évidemment aux conditions de possibilité de la vie elle-même, à ses produits et à ses processus, mais bien aussi à ces devenir, à leurs impasses comme à leurs avenues, en un mot : à ces *frayages*⁴.

Plutôt qu'une approche interspécifique, je développais progressivement, presque par incrémentation, une approche transpécifique de l'animalité, et ce, en me concentrant sur ces mouvements (parfois bruyants, souvent silencieux) d'individuation, mais aussi de dividuation, desquels émergent continuellement, le long des souffles vitaux (qui, en latin, se dit précisément *anima*) fonds et formes, structures et fonctions, filiations et générations, mais aussi associations, formations et interactions, bref *figures en mouvement*.

Mon travail n'était dès lors plus un travail sur les animaux, encore moins un travail sur l'animal, mais bien un travail d'animation, tout entier occupé d'humanimalités. J'ai déjà dit mon intérêt

4. À propos de frayages, on se reportera avec intérêt au travail de Derrida, qui, à la suite de Freud, développe à sa façon le concept de *bahmung*. Je reprends donc ici l'idée d'amorce et d'ouverture spatiotemporelle pour penser partie du devenir humanimal, ainsi que cette indétermination qu'amorce nécessairement toute entreprise de communication. Voir Jacques Derrida, *L'Écriture et la différence*, Paris, Seuil, 1967, et la thèse de Jochen Thermann, *Kafkas Tiere: Fährten, Bahnen und Wege der Sprache*, Tectum-Verl, 2010.

pour le mouvement et mes résistances vis-à-vis des approches substantialistes et hylémorphiques. C'est ainsi que nous avons vu, dans l'étude 4, à propos d'individuation, que dans une logique simondonienne, une forme correspond toujours à la résolution, métastabilisée, d'un problème. Je voulais concevoir la matrice du livre sur le même mode, c'est-à-dire proposer une organisation textuelle et une structure qui répondent à un certain nombre de problématiques posées par le milieu. Ce texte⁵ développe ainsi lui-même un mode de résolution particulier, à mesure justement qu'il se doit d'élaborer une forme capable de soutenir (mais aussi d'encaisser) non pas le simple compte rendu de quelque chose qui aurait pu être observé par ailleurs, mais l'animation elle-même, au fil du texte, d'un véritable mouvement nourri au contact de participations.

Je ne voulais donc pas (ni d'ailleurs, ne saurais) faire un livre *sur* l'animal. Il me fallait plutôt faire un livre « animal », c'est-à-dire écrire un texte qui non seulement traiterait de l'animalité, mais respirerait l'animalité même, et ce, précisément dans le creux soufflé de nos actualités humanimales. Il est donc essentiel de redire ici que cette animalité à laquelle renvoie un tel mouvement ne saurait être comprise d'un point de vue exclusivement quantitatif, ni même nécessairement liée à la matière organique. Je veux dire qu'« animalité » renvoie pour moi à un « potentiel d'animation », c'est-à-dire à une intensification possible des souffles⁶. Or, si l'on retrouve bien entendu ce potentiel animatif chez un animal, on le découvre tout aussi présent chez un concept, une machine, un sentiment ou encore une pensée.

L'animalité est alors ce qui *insuffle*.

FORMES, MATIÈRES, MOUVEMENTS

Avant de poursuivre, axiomatisons ce que j'entends par animalité, et ce, que le principe d'animation, qui y est dès lors associé, signifie pour ce texte.

5. Texte qui reste bien entendu la justification académique d'une longue méditation sur le sujet, mais qui, en même temps, n'est qu'un des multiples effets d'une recherche qui le dépasse nécessairement.

6. Ici, « souffles » renvoie bien entendu à l'air et à la respiration (nous verrons un peu plus loin qu'il s'agit même là d'une des toutes premières acceptions du mot « anima »), mais « souffles » renvoie aussi à ces mouvements du monde et à nos rythmes, mouvements qu'incarnent, par exemple, les marées, les saisons, les fluctuations boursières, les histoires d'amour, les danses du monde, les lunatismes en tout genre et les autres cyclothyms créatrices.

Animation is a term that differs from, but is often confused with, motion. While motion implies movement and action, animation implies the evolution of a form and its shaping forces ; it suggests animalism, animism, growth, actuation, vitality and virtuality⁷.

Étymologie... je rappelle ici la racine indo-européenne *an(u)*⁸, racine originelle du latin *anima* (air, souffle, esprit), donnant *animalis* (animé, vivant), *animosus* (doué d'esprit) et du grec *ànemos* (vent) ou *ânos* (visage). Plus proche de nos langues actuelles, on retrouve cette même racine, en français, dans « animal », bien sûr, mais aussi dans « équanimité », « pusillanimité », « magnanimité » ou encore « unanimité ». Tous ces mots expliquent bien, me semble-t-il, non seulement le corps constitué ou les corps destitués, mais les constitutions progressives de corps. D'humeur égale, timoré, pondéré ou tout entier dirigé, qu'il s'agisse de comportements ou d'attitudes, de postures ou de positions, de souffle ou d'esprit, de visages ou de caractères, *an(u)* et sa descendance sémantique suggèrent toujours le mouvement *et* la communication, l'air devenu souffle, devenu visage, devenu airs, et respire la mise en forme d'une matière plastique qui se laisserait alors, plus ou moins, polir. Animer ou souffler la vie pour qu'un visage apparaisse (à moins que ce soit le visage qui apparaisse pour animer et souffler la vie), dans chacun de ces cas, pourtant, le mouvement transforme air et esprit.

À propos d'étymologie, cependant, précisons que cette dernière sert ici non pas de convocation officielle, tel un élément d'autorité à bien des égards arbitraire⁹, mais plutôt à la manière d'un seuil cognitif devenu repère, d'invitation singulière. L'étymologie est pour moi un point de départ et un champ de retour. Douée d'intensifications possibles, elle se mue en un jalon linguistique capable d'insuffler, aux emplois d'aujourd'hui, le pouvoir d'une filiation oubliée. Cette généalogie est quelque peu égarée, mais qui, pour autant, n'en reste pas moins continuellement présente, en ce sens véritablement actualisable. Ce petit détour par l'étymologie est pour nous rappeler deux

7. Greg Lynn, *Animate form*, New York, Princeton Architectural Press, 1999.

8. Jonathan Slocum, « Indo-European Lexicon: PIE Etymon and IE Reflexes », [<http://www.utexas.edu/cola/centers/lrc/ielex/X/P0708.html>] (22 janvier 2013).

9. Qu'est-ce qu'une origine si ce n'est le balisage cognitif d'une manifestation qui dépasse l'acte même de balisage ? L'origine peut aussi renvoyer à un seuil, à un changement de nature qualitative qui, dans le frayage de son émergence, dote son champ de nouvelles conditions de possibilités.

choses. La première est cette idée de souffle et de mouvement qui semble indissociable des *vies* et des *visages*, mouvement que nous dirons dorénavant d'animation. La seconde est ce lien indéfectible entre les formes animales constituées et les constitutions animalisées. Penser animalité et communication de concert renvoie précisément à ces deux inflexions, celle qui fait de la communication une animation et l'autre, celle qui fait de l'animalité une communication, et ce, toujours, semblerait-il, dans un mouvement (qui est aussi un déplacement et un emplacement). Un mouvement de fond entre le dedans et le dehors semble se faire (et se défaire) par l'intermédiaire d'une respiration.

Finalement, notons que l'on retrouve cette distinction fondamentale au cœur de nos conceptions occidentales du vivant (animales, végétales ou techniques) dans l'antique distinction grecque, dont j'ai un peu parlé plus haut, entre *bios* et *zoé*. Cette distinction, nous pourrions la résumer comme la vie informée et la vie sans forme. Ce qui me semble intéressant dans cette antique distinction réside moins dans la binarité entre une vie (correctement) soufflée et un reliquat organique en attente de souffle que dans les processus respiratoires qui circulent d'une forme à l'autre, étant entendu que ces formes sont toujours en devenir.

Ainsi, l'animalité pourrait être caractérisée non pas uniquement du point de vue d'une forme de vie douée de mouvement (l'animalité animale), mais bien aussi du point de vue du mouvement doué d'une forme de vie (par exemple, l'animalité conceptuelle).



Figure 24. The Wilds. Réserve privée d'Ohio.

Animal, anima, animation renvoient une nouvelle fois à un concept qualitatif et relationnel (non exclusivement corporel ou organique), indissociable de tout mouvement de mise en forme. Ce mouvement circule ainsi continuellement entre des faits et leurs analyses, entre ce qui existe (chez un animal, de l'ordre de la matière) et ce qui consiste ou insiste (dans l'action qui se porte sur un animal, de l'ordre de l'information et de la communication). C'est alors que l'on mesure peut-être un peu mieux l'importance, pour les humanités qui nous intéressent, non seulement de la vie elle-même, mais de sa vivacité, de sa vitalité ou bien encore de sa viralité.

Je souhaite ainsi ouvrir, toujours dans un souci d'animation, non seulement la réflexion, mais bien aussi le texte lui-même, à ce qui depuis le début de ma recherche fait le moteur, à savoir cette forme de mouvement dont l'expression comme le silence remue les souffles, fraye un chemin et du même jet entraîne vie et mort dans son sillage.

Mais l'animal inspire, comme tout être, comme l'écrivain, c'est-à-dire qu'il respire. Il inspire l'air, il inspire donc le souffle, *anima* est dans son nom d'animal. Le souffle vient du dehors, mais il va dedans. On ne peut pas attendre que l'air vienne, il ne vient jamais, on l'attire dans soi, on va le chercher, il nous le faut. Il nous faut inspirer, et il nous faut aussi expirer c'est à la fois la condition de la vie, c'est aussi notre condition de mortel et la condition de la mort. Un jour l'inspiration cesse, il n'y a plus qu'une seule expiration, une seule. L'animal inspire. Quoi, de l'air. Du souffle, donc ce que les philosophes nomment l'âme. *De anima*. Or l'animal n'a pas d'âme, selon eux. L'animal d'un poète, ou l'anima-poète, prend alors la relève, tant au niveau du souffle, que de l'âme ou de la vision¹⁰.

Qu'il s'agisse d'études en communication ou d'anthropologie, un tel principe d'animation est, me semble-t-il, central. Dans les deux cas, il pourrait bien s'agir de creuser plus avant non seulement ce qu'est un message, une information, une technologie ou encore ce qu'est un humain, une société, une culture, mais bien aussi ce que *fait* un message, une information, une technologie, un humain, une société, une culture, un livre. Non pas que l'essence ou l'ontologie d'une chose ne

10. Isabelle Baladine Howald, « L'animal inspire », *Le Portique. Revue de philosophie et de sciences humaines*, n° 23-24, septembre 2009, paragraphe 80.

soient pas chose pertinente, mais plutôt cette perspective identitaire ne me semble pas suffisamment exhaustive pour rendre compte de la complexité de certaines situations, en particulier les situations où la nature d'une chose ne suffit plus à caractériser cette même chose. De plus, aucune essence ni ontologie n'émergent « telles quelles » (il y a toujours un processus de constitution à la base de toute essentialisation), ensuite parce qu'une telle essence n'est souvent, me semble-t-il, que provisoire et temporaire, sans cesse prise dans le fil des jours et le mouvement du monde.

Fixer son attention (donc ses souffles) sur le mouvement plutôt que sur la forme (et découvrir alors que le mouvement a lui aussi ses formes) me paraissait ainsi une expérience non seulement des plus intéressantes, mais sérieusement déterminante tant elle mettait au jour des dynamiques transversales, constituantes et mutagènes, par ailleurs rarement explicitées pour ce qui a trait à nos humanités traditionnelles.

C'est ainsi qu'au fil de chaque portrait et de chaque étude, nous découvrons l'importance de suivre le mouvement plutôt que la forme. Cela s'avère pour moi un moyen original de rendre effectivement compte de situations par définition contre nature, bien que non réductibles à une simple manifestation culturelle. Par exemple, un tigre né dans une station-service, acheté par un automobiliste de passage, revendu à un producteur de cinéma, saisi par les autorités, désormais réfugié dans un sanctuaire, n'est plus ni tout à fait un tigre ni complètement le jouet d'une humanité un peu folle. Il serait plutôt le réservoir d'une animalité en devenir, tantôt bridée, tantôt bricolée, mais sans cesse retravaillée au gré de circonstances plus ou moins extravagantes. Et s'il est l'incarnation des mouvements du monde, il les incarne tout autant. Nous dirons plus tard « produit et processus ». Or, nous verrons que ces circonstances, loin d'être anecdotiques, nourrissent (ou affament) non seulement l'existence de tel individu, mais téléguident aussi l'avenir d'une population par ailleurs fragilisée.

Il ne s'agit donc plus simplement de trancher à propos du fait de savoir si les conditions particulières d'une vie ont ou non des conséquences sur les capacités reproductives (donc sur la descendance) d'un organisme ou d'une lignée, tout comme il ne s'agit plus seulement de concevoir le vivant du simple point de vue filial et ainsi de clore le vieux débat entre caractères innés et caractères acquis.

Non, il s'agit plutôt de considérer la génération comme un vecteur mutagénique profond où les capacités reproductives (comme

d'ailleurs les capacités productives) ne sont en rien limitées à l'intraspécificité des organismes qui la porte ou la supporte, mais sont bien aussi du ressort de l'interspécificité de même que de la transpécificité, c'est-à-dire du ressort d'individuations croisées, que nous pourrions dire alors conjuguées par-delà la conception même d'espèce.

Les portraits et les études qui précèdent répondent ainsi à un véritable souci d'animation, à une tentative de réfléchir à l'animalité des destinées depuis la prise en compte d'existences animales véritables, c'est-à-dire depuis ce qui est fait, et non seulement à partir de ce qui devrait être. Dans un mouvement dédoublé, concepts et biographies se répondent, portraits et études s'animent, toujours avec l'idée qu'au creux d'un tel mouvement cognitif, une certaine animalité puisse non seulement prendre forme, mais sache véritablement se communiquer et ainsi devenir. Certaines des existences dont il sera ici question se révéleront extraordinaires ou bien encore tragiques, là où tant d'autres se font banales, heureuses ou malheureuses, mais toutes se retrouvent convoquées pour nous rappeler, chacune à leur façon, l'animal *medium* que nous sommes, c'est-à-dire cet espace très spécial de tendances, de cultures, de projections et de réactivité que nous nous efforçons d'occuper et d'animer.

Conclusion

L'infini n'est autre
Que le va-et-vient sans fin
Entre ce qui se cherche
Et ce qui se perd
Entre source et nuage
Mille veines ouvertes
d'un cœur l'autre

François Cheng

Écrire... pourquoi écrire ?

Saisissant le point de Deleuze dans son abécédaire lorsqu'à la lettre A, « A » comme « animal », il parle de l'écrivain comme d'un sorcier¹, occupé d'affaires qui ne sont pas privées et responsable devant les animaux. Écrire, dit-il, c'est pour repousser les limites, ses limites et peut-être aussi celles de quelques autres, précise-t-il, mais surtout pour repousser les limites qui séparent le langage du silence, insiste-t-il. Écrire, c'est *pour* les animaux qui vivent et meurent de silence, en silence et ainsi porter le langage à ses limites, à la limite même de son animalité, comme aux limites de l'animalité même. Pourquoi ? De manière à ne plus en être séparé...

Dans cette conclusion, qui est à la fois provisoire, partielle et partiale (on ne finit jamais vraiment un livre, on accepte surtout de le laisser aller, d'en voir d'autres s'en emparer et commencer de le

1. Gilles Deleuze, Claire Parnet et Pierre-André Boutang, *L'abécédaire de Gilles Deleuze*, Paris, Éd. Montparnasse, 2004.

Sorcier comme je disais chamane ou médium un peu plus haut, mais sorcier comme on pourrait aussi dire « sourcier », peut-être même souricier si l'on repense à OncoMouse^{MD} et à la manœuvre troyenne.

réécrire), je veux revenir sur cette question de l'écriture, une écriture protéiforme et multiple, écriture humaine et écriture du vivant, d'abord parce que j'ai, ici, beaucoup écrit et qu'il est engageant d'écrire, peut-être aussi d'ailleurs de lire et que ce travail d'écriture ne saurait en aucun cas être séparable d'un mouvement plus profond d'engagement.

Cet engagement est bien sûr le mouvement des corps et l'implication de la pensée, comme on s'engagerait *dans* quelque chose ou à quelque chose. Mais cet engagement est aussi dans les quelques animations qui j'espère sauront jaillir d'un tel mouvement et d'une telle implication, comme on dirait de quelque chose qu'il *est* désormais engagé et *fait* amorce. En détournant quelque peu la formule de Simondon, j'ai dit plus haut que « penser l'animalité était aussi animaliser sa pensée ». En cela réside justement toute la puissance de ces engagements. Et c'est bien ici, aussi, ce que l'écriture peut faire : aider à individuer une pensée de l'animalité à mesure qu'elle animaliserait une pensée de l'individuation. Quoi qu'il en soit, voilà ce que cette écriture aura fait *pour* moi et *de* moi. L'ensemble de ce travail visait, en définitive, l'amplification d'un seul et même mouvement, celui précisément que des corps animaux (re)chargent continuellement et que chaque jungle de garage, à sa façon, continue d'animer.

Passant ainsi d'une pensée de l'animal à une pensée des animaux, d'une pensée de l'animalité à une pensée de l'animation, je me suis efforcé d'embrasser un tel mouvement. En considérant chaque corps animal comme étant doué d'un pouvoir d'animation, j'espérais mieux saisir ce qui, au-delà et en deçà des corps individués, travaille continuellement, en sourdine, pourrait-on dire. Déchargeant une partie de son animalité dans d'autres corps (organiques ou pas), l'« animal » est aussi celui qui mobilise et entraîne.

Plus prosaïquement, *ce qui fait* les jungles de garage m'est apparu moins significatif que *ceux que font* ces jungles. En m'intéressant ainsi au devenir de ces espaces postnaturalisées, je découvrais une autre dimension, non séparée des constituants en présence, mais qui ne saurait s'y réduire, puisque traversant (je pourrais aussi écrire soufflant) le cœur même de ces jungles. Dès lors, il s'agissait pour moi non seulement d'appréhender, mais aussi de plonger au cœur même du complexe relationnel de toutes ces formes, en espérant alors saisir, avec le plus de finesse possible, ce qui jusqu'ici me semblait faire défaut. Je veux dire qu'il me paraissait impossible de *coller* à la réalité de ces jungles de garage en tâchant de les découper le long d'une

série de caractères formels, de manière statique, et cela, bien que je comprenne l'avantage de dénombrer, ici et là, les forces en présence et que je sache attribuer, aux uns comme aux autres, pouvoirs et responsabilités. Mais un tel découpage me semble toujours devoir manquer l'essentiel, c'est-à-dire manquer ce qui précisément faisait et défaisait ces jungles, à savoir le dynamisme d'un mouvement animant continuellement de tels espaces et sous-tendant alors non seulement leurs réalités, mais leurs devenirs.

Ce sont non plus des animaux (exotiques, sauvages ou domestiques), mais de l'animalité chargée et déchargée, contenue ou exprimée, latente comme explosive, intensifiée ou diluée, mais toujours dans des mouvements qui communiquent et se partagent. C'est non plus un simple organisme et son milieu complexe (ou encore un organisme complexe et son milieu simplifié), mais une valse organique débordante. Voilà ce que je ne voulais pas seulement *dire* en écrivant, mais ce que je voulais *faire* en écrivant, *d'écriture* et *avec* l'écriture.

J'écris depuis un clavier, sur un écran (c'est aussi comme cela qu'on écrit aujourd'hui des livres : électroniquement), mais surtout j'écris avec les chairs, dans le pli du dossier de ma chaise, en usant ma vue, les bords de mon bureau et la surface de mes deux doigts (je ne tape malheureusement qu'avec deux doigts...). C'est qu'*écrire* renvoie non seulement à nos graphies traditionnelles, à ce *logos* que l'on dit si central, mais aussi au *soma*, non moins traditionnel et qu'on aurait parfois tendance à oublier. Cette écriture aux rythmes d'une activité cellulaire intense, dans l'apparente immobilité du squelette, bouillonne chaque jour un peu plus à mesure que les chapitres avancent. Cette écriture se trace sur le sol et les murs, écriture du plancher, le long des lignes que tracent les roulettes de ma chaise, écriture des muscles de Kanuk qui, à intervalles réguliers, s'approche, s'étire et me rappelle les heures qui filent et les sorties qui s'imposent, et ainsi de suite. Il y a donc, toujours, dans les opérations d'une pensée animalisée le mouvement d'une animalité opératoire. Cette pensée est, elle aussi, écriture : écriture du temps, dans l'ensemble de ces durées qui finalement deviennent à mesure qu'elles se déroulent. L'écriture du vivant, finalement, est un mouvement sans cesse relancé, croisé et partagé non seulement dans un texte et dans ce texte, mais dans les corps et leurs pensées, leurs modes d'existence comme de disparitions. Ce mouvement se nourrit d'abord de vies animales, dans le déplacement desquelles aura su se loger l'observation desquelles accoucheront ici quelques pensées. Cesdits mouvements, qui sont

d'abord animaux, puis animalisés, finalement animés, sont justement ceux de mes biographies. Et en ce sens, ils nous renvoient directement à l'écriture même d'une pensée qui, bien sûr, ne saurait être mise au même niveau que celle des gènes ou des conduites, mais qui, pour autant, ne saurait être sans liens ni résonances.

Cette écriture physique, vitale, psychique et collective présente des lignes toujours disparatives, instinctives, inventives ou intellectuelles, du directement senti ou du mûrement réfléchi, mais ouvre la prise d'information à l'indétermination et offre alors la sympathie en communication.

C'est pourquoi je voudrais, au moment de conclure ce texte, poser quelques-unes des limites associées à cette même écriture, comme d'ailleurs quelques-unes des arêtes indissociablement liées à cette pensée humanimale, qui, de bout en bout, aura tâché d'appivoiser un peu de cette animalité mouvementée. C'est important, je crois, non seulement de reconnaître ses limites, mais de les occuper de manière à la fois spéculative et pragmatique. Il y a dans ce travail quelques kilomètres parcourus, nombre de lieux « visités », maintes rencontres et réflexions, plusieurs concepts et penseurs, tour à tour invoqués. Il y a donc, là encore, dans la matière de ce travail, une certaine forme d'écriture ou, plus exactement, une forme certaine donnée à la matière ainsi inscrite. Il y a des données, des traces et du silence. Il y a finalement du *donné* (qui est aussi du déconstruit et du reconstruit dans le travail de méthode et d'individuation explicité plus haut). C'est pourquoi nous pourrions ici parler d'un texte lui-même individué et animalisé. Et c'est là, je crois, le grand défaut de sa qualité.

Ce travail est avant tout un travail exploratoire, une percée en territoires mal connus, l'entreprise d'une cartographie qui non pas mesure et tire des traits, mais arpente et apprécie des seuils. Ce travail mêle donc, tour à tour, sciences de l'information et de la communication, anthropologie, éthologie, philosophie et biologie. Ce travail mobilise, c'est-à-dire convoque et provoque. Il rend disponible et, ce faisant, active plusieurs régimes disparates et autres modes d'existence dont il module certaines des intensités. Il y donc, dans ces lignes, non seulement des positions, mais des puissances et du mouvement qui traversent et soufflent continuellement (sur) des corps animaux vivants et conceptuels, de part et d'autre donc, de cette trajectoire, de cette plongée (qui était aussi ascension). Il est fait de *vide*, celui des manques et des vertiges, celui que crée l'angoisse lorsque se devine l'immensité des possibles ouverts par telle rencontre, telle idée, telle

question. Ce vide immense s'ouvre, mais ouvre tout autant. Si vous avez eu la bravoure (par intérêt, obligation, folie ou tout cela mêlé) de lire ces lignes jusqu'ici, vous avez probablement remarqué que ce qui, toujours, m'intéresse n'est jamais à chercher du côté de ce qui sépare, de la distinction, mais plutôt du côté de ce qui rapproche, de l'association.

C'est que ce monde dont je m'efforce ici de penser quelques-uns des mouvements ne me paraît ni séparé ni distinct, bien qu'il puisse séparer et distinguer. Dans cette immanence de tout et du tout, je cherche donc à mieux saisir (habiter serait plus juste) un mouvement commun, partagé (bien que sur des modes très différents) par une cellule, un tigre ou un concept. C'est donc dans cet esprit, avec cette anima en tête, que je me suis penché sur l'étrange cas des jungles de garage, que j'ai tâché de frayer un chemin de traverse dans la complexité dudit monde, et ce, en direction de ces tendances à chaque instant rejouées. Face à cette complexité, j'ai résolument opté pour le mariage et non le divorce, pour les épousailles et non les séparations. Ce flux permanent qui anime la jungle, de garage ou pas, j'ai tenté de le chevaucher, bien plus que de le disséquer. Je n'ai donc pas de vrai protocole, de véritables murs, de blouse blanche et de gants. Mais je suis armé d'une solide méthodologie, d'un véhicule doublement automobile, mécanique et organique, à la fois nu et plein de vie, doté de poumons et d'un autre appareillage respiratoire, eux-mêmes doués de quelques souffles. Je suis mobile et mobilisable, je suis animal et animé. Mais je n'évolue pas, ni d'ailleurs mes pieds ni mes idées dans un laboratoire. J'arpente un champ, dans un silence qui n'est définitivement pas absence, mais écoute. De ce fait, je me suis beaucoup moins intéressé à la *matière* vivante ou aux *formes* de vie qui la cristallise qu'aux mouvements de leur rencontre.

Non pas que je les refuse absolument, au contraire, il y a, dans toute individuation (animale ou non) de l'indivis, des corpuscules, si l'on préfère, qui, de l'infiniment petit à l'infiniment grand, composent et rythment justement cettedite matière. Je ne suis donc pas contre l'hylémorphisme ou le matérialisme, mais je considère qu'ils ne sont pas tout. Alors que beaucoup de choses sont dites, écrites, cultivées à propos de formes et de substances, peu le sont, me semble-t-il, à propos du mouvement et de cette créativité que toujours charrie cette part d'indétermination inhérente au vivant. C'est précisément cette part, qualitative et pleine de je(u) possible à laquelle je voulais me coller, et ce, au tempo de trois cadences : la filiative, la générative et

l'associative. C'est ainsi que dans mon frayage en jungles de garage, j'ai d'abord tâché de mieux concevoir d'où ces dernières pouvaient bien provenir (et vous voyez que la causalité n'est pas excommuniée de ce travail).

Au départ de cette recherche, alors que je tâchais justement de mieux comprendre non seulement la réalité, mais les puissances de ces espaces postnaturels tout à fait aliénés, j'ai commencé par envisager les rapports *entre* espèces, et ce, dans une perspective *inter* (active-participative, constitutive-évolutive). Rapidement, pourtant, je me suis mis à considérer non plus l'*inter*, mais le *trans*, en m'apercevant que de tels espaces abritaient évidemment des formes et des substances, des corps constitués et de la chair animale, des représentations et des idées, mais qu'ils nourrissaient surtout des mouvements affectifs beaucoup plus larges, capables d'entretenir non seulement les processus informationnels à l'origine même de ces existences (la mienne comprise), mais aussi d'animer un véritable chantier réflexif sur l'animalité et la communication. C'est ainsi que j'ai tâché de mieux saisir non plus ce qui serait l'apanage des seuls corps constitués, mais bien aussi ce qui, toujours, me semblait se jouer d'indéterminé *entre* ces corps et *dans* ces corps.

J'ai ainsi proposé de comprendre les humanimalités qu'abritent et reproduisent ces jungles à l'aune d'un mouvement plus ancien (et peut-être plus profond), essentiel non seulement à notre anthropogénie, mais à la constitution, à l'entretien et à l'évolution d'une entreprise animalière dont nous aurions bien du mal à nous défaire. J'ai proposé le concept d'aniculture pour saisir ce qu'il y avait de même, d'encore et de toujours dans ces garages que l'on peut par ailleurs observer dans des champs plus classiques de codomestication. Puis, je me suis attaché à certains des organismes vivants croisés sur ma route et dont mon frayage révélait l'existence. Ces animaux, j'en ai livré la biographie en tâchant de faire, pour eux et avec eux, le même travail que pour moi, c'est-à-dire en leur imprimant la même cadence que mon frayage, filiative (d'où il venait, ce qui pouvait bien l'avoir affecté ou continuer de le faire), générative (ce qu'il faisait, ce qu'il pouvait bien de son côté affecter en retour) et associative (s'il participe à un mouvement plus vaste d'affectivités possibles).

Fort de ces portraits, il me devenait possible de mieux penser cette même cadence à des échelles infra ou supra, et non plus d'inférer simplement du particulier au général (en supposant, par exemple, que toute la jungle fonctionnait de la sorte) ou bien encore du général

au particulier (en supposant alors que la jungle intérieure devait elle aussi s'écrire de la sorte). Au contraire, en m'attachant aux limites du mouvement des animaux, à leurs repos respectifs comme à leurs agitations, il me devenait possible d'ouvrir le champ à d'autres mouvements et, ce faisant, de penser d'autres niveaux d'organisation possibles à partir non plus de leurs caractéristiques partagées (puisque chaque organisme était pour moins singulier, d'autant plus singulier que ces jungles de garage les propulsent le plus souvent dans des régimes de singularité puissants, parfois pour les broyer, parfois pour les sauver, mais qui sont des régimes de singularisation), mais bien de tendances.

C'est-à-dire qu'en pensant ces jungles comme autant de centres commerciaux animaliers, je pouvais réfléchir en termes macroéconomiques ou macroécologiques, et non plus simplement devoir remonter les filières causales (supposées à l'origine de tel phénomène, de telle manifestation ou de tel organisme, par matérialité, efficience, formalisme ou finalité), mais bien aussi pouvoir saisir ce qui était latent de mouvements dans chacune de ces situations. Ce qui est génétique n'est pas forcément à inscrire dans une causalité, dans un code ou dans un germe, mais peut aussi être découvert le long d'une trajectoire, en suivant précisément ce qui s'apparenterait plutôt à un élan contagieux qu'à un simple alphabet doublé d'un mode d'emploi. En d'autres termes, chevaucher le flux m'apprenait que l'élan ne peut se réduire à l'impulsion.

En proposant de penser conjointement *beastness* et biographie, je faisais passer mes frayages d'un mode filiatif à un mode génératif. Je montrais que ce qui faisait précisément la forme de ces animaux singuliers, dont je tirais alors le portrait, faisait aussi la forme de mes concepts (ces autres animatifs), en même temps que cette forme n'était plus le fait d'une modélisation à laquelle dès lors se rapporter, mais bien d'une résolution modale précisément incarnée par la forme. Je saisisais les formes dans leur durée, sur un mode spatiotemporel singulier, mais aussi dans leurs multiplicités et vis-à-vis de modes d'existence à la fois disparates et créateurs. C'est alors que je réfléchissais à mon frayage, à l'existence non seulement de mes données (que je devais définitivement perdre), mais du donné (que je devais finalement retrouver). Depuis ce pouvoir d'affecter et les puissances d'affectations qu'il charrie dans son sillage, je me mettais à considérer autrement l'association, à moduler le tempo de mes puissances, à

réfléchir l'animalité et la communication en animalisant et en communiquant ma réflexion.

C'est dans l'association que je rejoignais les régions théoriques, et développais, depuis la concrétude sauvage des jungles de garage et ce *beastness* qui les anime, une conceptualisation là encore ternaire : individuation-communication-animalité. Dans le jeu à trois de cette organisation logeait précisément cette part d'indétermination avec laquelle j'ai commencé ce paragraphe et revenait une nouvelle fois à la question de l'écriture. La boucle n'était pas simplement bouclée. Au passage, elle était intensifiée, positivement récursive, devenant elle-même une sorte de ruban de Moebius. J'écrivais un texte sur l'écriture d'un mouvement, dont les tendances finissaient par animer les mouvements de mon texte. Ce que j'avais directement senti au cœur de ces jungles et que j'avais alors mûrement réfléchi devait aussi pouvoir être directement senti avant peut-être que d'être mûrement réfléchi. J'en venais alors à ne plus considérer mon texte comme un travail muséal, figé et destiné à la poussière des étagères d'une bibliothèque, mais bien plutôt comme un réservoir d'animation possible. Il me fallait donc, moi-même, devenir tendance et accepter le fait que la forme *écrivain*, comme la matière *idée*, ne seraient rien sans les souffles d'un mouvement *animatif* (en tout cas, rien de ce qui me paraissait valable pour ce que j'entreprenais ici).

Pensons au jardinage. Peut-être se dira-t-on alors qu'il y a là, précisément dans cette histoire de culture, des plantes et de la terre, du soleil et peut-être un peu d'engrais, puis le talent (ou l'absence de talent) de celui qui *sait* faire s'en occuper. On pourrait également considérer le jardinage à l'aune de cet incroyable cadeau qui est finalement celui de *tout* ce qui pousse. Les mêmes considérations, au demeurant, apparaissent avec nos garagistes. Il y aurait des acteurs et des actants, un système et peut-être quelques forces, mais il y aurait surtout des pouvoirs. Mais la poussée elle-même ? Que fait-on alors de ce qui relie entre eux acteurs, actants et système, plante, terreau, main verte et arrosoir, tigre, chamane, cage et marché noir ? Ce qui, me semble-t-il, manque à ces deux perspectives jardinières, ce sont justement les va-et-vient dont parle Cheng, de cœur à cœur, mille veines ouvertes, c'est-à-dire ce qui circule *entre* et *dans* ces cœurs, ce qui fait que le végétal ne se meut plus simplement depuis le soleil et au gré de processus strictement chlorophylliens, mais aussi autour d'une humanité jardinière, qui, elle-même, se nourrit de végétation et d'animation, grâce au soleil et le long d'une irrigation particulière.

Que ce qui caractérise le mieux toutes ces transductions et leurs disparations, ce n'est pas un dispositif, ce n'est pas un réseau, mais peut-être un maillage, en tout cas une certaine danse entre des corps, des plantes, des rayonnements, des fauves que l'on dit « informés », mais qui ne sont en fait que des formes en mouvement permanent, *prises* dans des processus d'individuation ou de désindividuation qui semblent devoir les dépasser sans cesse.

Mais que veut dire alors la tendance d'un texte, la tendance de mon texte ? Que veut dire, suivant Simondon, le fait de ne plus penser l'écriture ni comme hylémorphique ni comme matérialiste ? Et quelles en seraient les implications pour une pensée de l'écriture développée au rythme de mon tempo ? Peut-on penser l'acte d'écriture comme quelque chose d'animal, et ce, non seulement depuis son animalité, mais aussi depuis son animativité ? Je pense affectivement que oui, qu'il est tout à fait possible de penser l'écriture humaine comme une dimension particulière de l'écriture du vivant, comme une variation de tendance à la fois explosive et instinctive, mais cependant pas *comme* une métaphore, pas comme on dit « le livre de la vie », comme si la vie pouvait écrire et savoir lire à l'image même de ce que nous écrivons ou lisons. Non, il s'agit là de penser l'écriture autrement que comme nous la pratiquons, ou de penser notre écriture, essentiellement graphique, comme une variation sur un thème beaucoup plus large, qui serait celui des inscriptions. Il s'agit non pas de lire l'avenir dans les carcasses (au demeurant souvent animales), mais bien plutôt apprendre à *s'inscrire* soi-même dans le jeu des carcasses et ainsi (re)découvrir le pouvoir de toute inscription organique, précisément dans cette faculté d'animation inhérente au mouvement du monde.

Inscription devenue écriture, souffle faisant respiration.

C'est ainsi que se pose une question importante de ce texte et qui mériterait des développements futurs. Il s'agit du problème du langage, rapporté au silence... non seulement la question du signe et, dès lors, de ce traitement sémiotique du monde qui serait alors l'apanage du *bios*, non pas comme une simple conscience de quelque chose, mais comme une construction, comme l'élaboration d'une animalité ouverte de mille veines, d'un cœur à l'autre. Je ne voulais donc pas rentrer de plain-pied dans une théorie de signe et alors devoir tâcher de penser l'animalité en rapport à *des* signes, encore moins comme une conduite en réaction à *des* stimuli. C'est pourquoi

il me paraîtrait important de réfléchir ultérieurement non seulement le traitement sémiotique animal, comme le propose la biosémiotique, mais aussi l'animalité des signes. Autrement dit, il s'agirait de penser non seulement le signal, mais l'irritant, ce qui pourrait se faire grâce à une perspective communicationnelle renouvelée. Faire une théorie de l'irritant obligerait à penser le passage créatif entre entités. À l'instar du langage, je peux utiliser des signes pour communiquer quelque chose à autrui. Je peux aussi utiliser des signes comme aide à la perception, comme une couche codante de ce qui arrive ou m'arrive. Je suis alors dans la sensation, et non plus dans la simple perception. Ce rapport entre perception et sensation mériterait, je crois, d'autres développements que ceux amorcés ici. Et je crois aussi qu'il faudrait alors revenir à un autre mouvement, à un autre processus, à d'autres modes d'individuation et à la question d'une accélération.

Lorsque je regarde un enfant apprendre à parler, je me rejoue souvent mentalement et en accéléré l'évolution du langage humain, et reste indéfectiblement fasciné par ce processus à la fois millénaire et quotidien, multiple et singulier², processus donc qui transforme sons en mots, produit phrases comme syntaxes et souffle finalement langues et systèmes expressifs hautement complexes. Je me demande alors ce que cette avenue évolutive, ancrée sur un possible physique, aurait à nous dire rapportée à ce chemin minuscule, principalement proprioceptif, et que j'ai baptisé plus haut « kinesthétique ». Si vous vous rappelez les tremblements dont j'ai parlé dans ma variation sur le thème du silence, cette peur chevillée au corps et qui secoue (mais qui, pour autant, ne saurait être réduite à une simple sensation, tant elle implique l'équilibre de tous les sens et affecte nos capacités de mouvement), que se passerait-il si ces tremblements se voyaient offrir le même genre d'avenue évolutive que celle patiemment construite par et pour le langage parlé ? Autrement dit, que deviendrait notre kinesthétique si elle devait être supportée par autant d'attention, d'efforts et d'énergie que ceux portés à nos langues ? Que voudrait dire une expression des tremblements qui ne soit pas simplement brouillonne et émotive, mais structurée et pourquoi pas communicable ?

C'est là un nouveau chantier, où l'écriture aidera certainement, mais où, me semble-t-il, ce sera la pratique des souffles qui supporterait

2. À propos d'émergence, de mémoire et de transmission collectives, voir Bruce H. Weber et David J. Depew, *Evolution and Learning: the Baldwin Effect Reconsidered*, MIT Press, 2003.

au mieux l'entreprise cartographique elle-même. Et c'est là aussi, précisément, tout le potentiel d'une animalité cultivée, toujours entendue au sens d'*une modalité d'expression chevauchant affectivement l'indétermination logée au cœur de toute entreprise de communication.*

Par ailleurs, il y a aussi dans cette même question de l'écriture un autre principe qui lui est associé, puisque indissociable et qui en même temps doit lui être applicable et qui est une sorte de principe de cohérence. Cette cohérence, il faut cependant s'efforcer de la penser non seulement de manière fixe, mais mobile, c'est-à-dire animée. Si l'écriture peut être instinctive, elle se doit aussi d'être non seulement vitale, mais viable. Or, dans cette ethnographie transpécifique, dans cette multitude de données, dans l'itinéraire et les rencontres qui les produisent, ne peut-on pas distinguer (peut-être même sentir) une explosion, un jaillissement, une animalité en quelque sorte révélée, d'autant plus manifeste qu'elle serait alors considérée du point de vue de l'indétermination et de la communication ? En d'autres termes, si l'on peut écrire animalément, que peut alors cette écriture animalisée ?

Je rappelle ici le sous-titre de ce livre : « f(r)ictions humanimales en Amérique du Nord ». J'ai ainsi beaucoup parlé du continent nord-américain et précisé ce que j'entendais par « cartographie ». J'ai ainsi répété que par cartographie, j'entendais précisément cette entreprise non seulement de représentation, mais de création de sens.

Penser l'individuation et l'animalité qui la meut, depuis la perspective redoublée de la communication et de l'indétermination, c'est *insister* sur l'imbrication de niveaux multiples, non pas microcosme et macrocosme sans cesse reflétés, mais bien physique, vital, psychique et collectif en permanence imbriqués et mouvementés. Je dis cela sur un mode très sérieux, qui n'est pas celui d'un certain animisme moderne (Gaïa n'est pas, pour moi, cette jeune femme fringante devenue en moins d'un siècle cette vieille dame dont il faudrait désormais prendre le bras pour l'aider à traverser le siècle), ni d'ailleurs depuis la perspective d'un spiritisme revu et corrigé par nos éthers contemporains (bien qu'anima dise encore et toujours l'âme). Non, ce que je suggère ici c'est une éthique relationnelle qui incite à réfléchir la richesse (ou la pauvreté) du monde en fonction des relations que nous sommes alors capables (ou incapables) *d'entretenir* avec lui.

Cette éthique est nécessairement circonstancielle, puisqu'elle repose sur la prise en compte du mouvement avant même celle de la matière ou des formes. Rappelons-nous ici Madame Colette. Souvenons-nous de ces jurisprudences, de ces quelques garagistes

qui vivent bien (c'est-à-dire heureux et stressés), tandis que d'autres goûtent quotidiennement les affres d'un enfer (résultat préjudiciable aux conséquences multiples d'une bien mauvaise animation).

Mais attention, il ne s'agit pas de revenir ici aux thèses déterministes qui nous font trop souvent dire qu'une situation n'est en réalité ni bonne ni mauvaise en soi, mais bien plutôt qu'elle le devient, en fonction de ce que l'on en fait, bonne ou mauvaise. Ce serait nier les puissances préindividuelles et oublier un peu trop vite les limitations intrinsèques aux corps, justement, à leurs formes et à leur matière. Je ne crois pas qu'un corps de tigre vive bien, caresse ou pas caresse, dans une cage où un chien aurait déjà du mal à se dégourdir les pattes. C'est là une question d'espace (que je ne dis pas vital pour des raisons purement historiques, tant le mot est surchargé, mais que j'engage quand même à penser sur le mode d'une certaine amplitude de mouvement, ce qui est rendu de plus en plus difficile par les densités de notre *xxi^e* siècle). Chaque organisme dispose ainsi de rythmes et de fréquences de résonnance, malheureusement souvent niés particulièrement lors de nos interactions humanimales actuelles, dont la tendance est plutôt à l'imposition de nos rythmes, humains, on s'entend, plutôt qu'à l'écoute de celui des autres. Ainsi, mon travail suggère non seulement le silence, mais l'écoute et la patience.

Parce que nous ne réglerons jamais la question de l'animalité (ni d'ailleurs celles de la conservation, de la captivité ou encore d'une planète en crise, qui découlent encore une fois, pour moi, d'une triste prise en compte de l'animalité), sans avoir, au préalable, pris la peine d'écouter et de laisser un peu plus de place à ce noyau instinctif du directement senti, non seulement chez ces autres organiques que sont les animaux, mais chez nous-mêmes, chez ces mêmes organismes que nous habitons chaque jour. Continuer alors de chercher un humanisme par opposition à une animalité du même coup annexée, c'est très souvent oublier ses souffles, c'est aussi, me semble-t-il, éprouver quelques difficultés à se regarder dans le miroir ou à s'endormir le soir tout en espérant ne pas trop se réveiller d'ici le petit matin. En un mot, c'est angoissant. C'est aussi ne pas encore savoir dissocier, dans son corps, l'esprit de l'âme. C'est ainsi que mon travail s'adresse d'abord à l'âme plutôt qu'à l'esprit (sans pour autant, et c'est très important, le missionnariat qui d'habitude accompagne ce genre d'entreprise).

Je n'ai jamais vu un enfant maltraiter un animal après avoir pris la peine de faire sa connaissance, c'est-à-dire non pas de faire *de* cet animal ce qu'il plaît à l'enfant, mais bien plutôt de faire *avec lui* ce

qui peut plaire aux deux. Je renvoie ici à cette étude très intéressante, où l'on s'est attaché à distinguer les rapports pouvant exister entre la façon dont des enfants considèrent le statut des êtres humains vis-à-vis des animaux et leur tendance, alors à déshumaniser, ou à animaliser des individus d'une autre origine ethnique que la leur³. Les résultats de cette étude montrent que *plus* les enfants blancs avaient tendance à considérer les humains comme supérieurs aux animaux, *plus* ils exprimaient des préjugés négatifs à l'encontre des enfants noirs. Autrement dit, catégoriser suppose le positionnement et la hiérarchie, tandis qu'apprécier les différences ouvre plutôt sur le jeu d'espaces créatifs. C'est comme si cet *autre* historiquement fabriqué qu'est la bête n'avait pas encore intégré les rangs de nos démocraties. Enfin, respecter l'autre pour ce qu'il est (peut-être aussi pour ce qu'il est *en train* de devenir) est certainement très différent que de respecter l'autre pour ce qu'il manifeste de ressemblant ou d'apparenté avec soi-même (et je parle ici de caractéristiques qui dissocient et excluent, plutôt que de tendances qui distinguent, mais n'excluent pas). Bien entendu, tout cela est souvent plus facile à dire qu'à faire. Bien entendu, le dire est plus aisé à conduire que le faire, le poisson, plus facile à recevoir qu'à pêcher. Mais il reste qu'apprécier « l'autre » pour ce qu'il est (noir ou chien) suppose d'en apprendre un peu plus sur ce qu'est son existence précisément (ce qui me paraît très différent que de commencer par déterminer *a priori* ce qu'ils ne sont pas, c'est-à-dire blanc ou humain). Mais voilà que l'on retrouve encore une fois toute la difficulté d'articuler nos rapports humanimaux autrement qu'en termes comptables ou moraux. Il n'y a pas de microphone ni d'interview possibles, mais seulement des occasions de rencontres et d'expériences *incertaines*, au demeurant singulières et multiples, de cette différence créative. Voilà pourquoi il faudrait bien, à l'occasion, réapprendre à se fondre dans le silence des bêtes et, au passage, peut-être perdre un peu de notre bêtise en renouant justement avec notre animalité.

Pourquoi ? Parce que je ne pense pas que l'on puisse réduire ce qui *est* à ce qui *a été*, encore moins à ce qui *sera*. Au contraire, il y a pour moi une autre dimension, irréductible à un passé même spécifié

3. Voir Kimberly Costello et Gordon Hodson, « Explaining dehumanization among children: The interspecies model of prejudice », *British Journal of Social Psychology*, 2012. Gordon Hodson et Kimberly Costello, « The human cost of devaluing animals », *New Scientist*, vol. 216-2895, décembre 2012, p. 34-35.

et qui rentre en ligne de compte dans tout passé. Il y a pour moi une certaine réalité qui dépasse, en fait, la causalité, non qu'elle descende du ciel (bien au contraire, tout cela est foncièrement immanent), mais bien qu'elle *émerge* littéralement de toute situation. Tout ne se transforme pas selon une logique naturelle de stabilité et d'omniscience. Certaines choses se perdent, d'autres se créent, et pas toujours pour une raison particulière, car il y a aussi, dans la nature, de l'invention, de la surprise, de l'essai et de l'indétermination continue qui ne sauraient être réductibles à l'accident ou bien encore pris à partie dans une circularité homéostasiée. C'est donc précisément le moment et les conditions de cette émergence que je cherche à mieux circonscrire dans mon travail. En faisant l'hypothèse d'une explosivité, tel que l'animalité s'y emploie sans cesse, je m'efforce ainsi de penser ces effets qui dépassent leurs causes, mais qui, pour autant, n'auraient pas pu advenir sans ces mêmes causes.

Toute cette vitalité dit l'activité des chairs, l'amplitude affective mobilisable des corps, les tendances végétatives et animatives des êtres. Ainsi, les processus qu'implique un tel élan, ceux de la vie animale comme ceux qui en découlent (par exemple, ceux de la pensée animalisée), sont non seulement immanents, mais absolus. Voilà pourquoi *penser l'animalité revient à animaliser sa pensée*⁴.

Ainsi, épouser les mouvements du monde, dans leurs manifestations et selon quelques-uns de leurs patrons, voilà qui intéresse notre travail, voilà qui devrait permettre la vitalité des souffles comme la pratique orientée des respirations. N'importe quel surfeur pourrait en témoigner : le devenir animal (selon une disparation *adrélinique*). Ce n'est ni la planche, ni la vague, ni même le corps ou les embruns, mais bien cet ensemble animatif qui fait de l'événement une expression unique d'éternité. Peut-être est-ce là aussi la pratique de nos gargistes. La matrice de cette thèse rappelle ainsi cette idée importante pour moi qu'il faut un mouvement pour avoir un animal et qu'il faut une forme d'animation pour avoir un mouvement. Voilà pourquoi ma visée⁵ était de produire un champ et un moment, une construction intellectuelle et une occasion en mesure d'accueillir l'animalité d'un

4. Sur le même mode, transductif et simondonien, qui veut que penser l'individuation, c'est individuer sa pensée.

5. Et j'écris ici « visée » en pensant au sens chinois d'une orientation ou d'un effet engagé bien plus qu'au sens occidental d'un objectif fixé et mesurable à atteindre absolument. Voir François Jullien, *La pensée chinoise : dans le miroir de la philosophie*, Paris, Seuil, 2007.

tel mouvement. À cette occasion, la communication (et son principe associé d'animation) mobilise de véritables milieux, des moyens et des intermédiaires capables d'entraîner⁶ la résonance, l'effectivité, l'intensité et, pourquoi pas, le plaisir d'une pensée animalisée. C'est alors que l'écrivain, le chercheur et le biographe se font, tour à tour, observateurs, dompteurs, éleveurs... en un mot : compagnons.

Je conclus simplement en rappelant ce fait étrange, à savoir que la plupart des animaux rencontrés pendant ce voyage m'ont toujours semblé très interpellés de voir un humain silencieux, comme si cela ne collait pas vraiment avec ce que tous observent habituellement de ce que nous, humains, serions. Peut-être est-ce là aussi l'un des grands défis de nos humanités contemporaines : installer une autre modalité de la communication pour qu'une autre animation de ce *directement senti* devienne alors non seulement possible, mais joyeuse.

6. Entraîner qui n'est pas faire parler, qui n'est pas dompter, qui n'est pas nourrir, qui n'est pas non plus élever, mais qui est certainement un peu de tout cela à la fois.

Page blanche conservée intentionnellement

Bibliographie

- ABRAM, David. *The Spell of the Sensuous: Perception and Language in a More-Than-Human World*, 1^{re} éd., New York, Pantheon Books, 1996.
- ACAMPORA, Ralph R., PEDERSEN, Helena, DIAN, Natalie, et coll. *Metamorphoses of the Zoo: Animal Encounter after Noah*, Rowman & Littlefield, 2010, 271 p.
- AGAMBEN, Giorgio. *Qu'est-ce qu'un dispositif ?*, Paris, Payot & Rivages, 2007.
- AGAMBEN, Giorgio. *Signatura rerum: sur la méthode*, Paris, J. Vrin, 2008.
- AKRICH, Madeleine. « Les formes de la médiation technique », 1993, p. 87-98.
- AKRICH, Madeleine, LATOUR, Bruno, et Michel CALLON. *Sociologie de la traduction : textes fondateurs*, Paris, École des mines de Paris, 2006.
- Animals and Science: From Colonial Encounters to the Biotech Industry*, éd. Maggie Bolton et Cathrine Degnen, Cambridge Scholars Publishing, 2010, 270 p.
- ARGO, Allison. « Chimpanzees. An Unnatural History », Chicago, Questar, 2008.
- ARNOLD, Michael. *Natural Hybridization and Evolution*, New York, Oxford, Oxford University Press, 1997.
- ARNOLD, Michael. *Reticulate Evolution and Humans: Origins and Ecology*, Oxford, Oxford University Press, 2009.
- ASA, Cheryl S., et Ingrid J. PORTON. *Wildlife Contraception: Issues, Methods, and Applications*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 2005.
- AZÉMA, Marc, et Florent RIVIÈRE. « Animation in Palaeolithic art: a pre-echo of cinema », *Antiquity*, vol. 86-332, 2012, p. 316-324.
- BARATAY, Éric, et Elisabeth HARDOUIN-FUGIER. *Zoos : histoire des jardins zoologiques en Occident (xvr^e-xx^e siècle)*, Paris, Éditions La Découverte, 1998.

- BARDINI, Thierry. « Devenir animal et vie aérienne. Prolégomènes à une biologie transcendantale », *Chimères*, no 73, octobre 2010, p. 111-127.
- BARDINI, Thierry. *Junkware*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 2011.
- BARDINI, Thierry, BROYE, Lionel, CITTON, et coll. « Manifeste Médiarchéologue », Cerisy-la-Salle, 2016, [http://pamal.org/wiki/Manifeste_M%C3%A9diarch%C3%A9ologue].
- BATAILLE, Georges. *L'expérience intérieure*, Paris, Gallimard, 1967.
- BATESON, Gregory. *Steps to an Ecology of Mind ; Collected Essays in Anthropology, Psychiatry, Evolution, and Epistemology.*, San Francisco, Chandler Pub. Co., 1972.
- BENJAMIN, Walter, GANDILLAC, Maurice, et Rainer ROCHLITZ. *L'œuvre d'art à l'époque de sa reproductibilité technique*, Paris, Allia, 2011.
- BERGER, Anne. *Demanageries Thinking (of) Animals after Derrida*, Amsterdam, Rodopi, 2011.
- BERGSON, Henri. *L'évolution créatrice*, Paris, Presses universitaires de France, 1941.
- BIRNBAUM, Jean. *Qui sont les animaux ?*, Paris, Gallimard, 2010.
- BOEHRER, Bruce Thomas, HAND, Molly, et Brian MASSUMI. *Animals, Animality, and Literature*, 2018.
- BONNEUIL, Christophe, et Jean-Baptiste FRESSOZ. *L'événement Anthropocène : la Terre, l'histoire et nous*, 2016.
- BORGES, Jorge Luis. *Labyrinthes : L'Immortel, Histoire du guerrier et de la captive. L'Écriture du dieu, La Quête d'Averroës*, Paris, Gallimard, 1953.
- BRAIDOTTI, Rosi. « Animals, Anomalies, and Inorganic Others », *PMLA*, vol. 124-2, mars 2009, p. 526-532.
- BRETÈQUE, François Amy de la. « Marc Azéma, La Préhistoire du cinéma. Origines paléolithiques de la narration graphique et du cinématographe », *1895-1895. Mille huit cent quatre-vingt-quinze*, 2013, p. 169-172.
- BURGAT, Florence. *Une autre existence : la condition animale*, Paris, A. Michel, 2011.
- CHARLES RIVER LAB. « Research Animal Models », [<http://www.criver.com/en-us/prodserve/bytype/resmodover/Pages/Home2.aspx>] (16 mars 2012).
- CHRISTY, Bryan. *The Lizard King: The True Crimes and Passions of the World's Greatest Reptile Smugglers*, 1^{re} éd., New York, Twelve, 2008.
- CHRULEW, Matthew. « Managing Love and Death at the Zoo: The Biopolitics of Endangered Species Preservation », *Australian Humanities Review*, 2011, [<http://www.australianhumanitiesreview.org/contributors.html#C>].
- CHUANG-TZU. *Le rêve du papillon*, Paris, Albin Michel, 1994.
- CHURCH, George M. « From systems biology to synthetic biology », *Molecular Systems Biology*, vol. 1-1, mars 2005, [<http://www.nature.com/msb/journal/v1/n1/full/msb4100007.html>].

- COHEN, Jon. *Almost Chimpanzee: Searching for What Makes Us Human, In Rainforests, Labs, Sanctuaries, and Zoos*, 1^{re} éd., New York, Times Books, 2010.
- COLLARD, Rosemary-Claire Magdeleine Solange. *Animal Traffic: Making, Remaking and Unmaking Commodities in Global Live Wildlife Trade*, University of British Columbia, 2013, [<https://open.library.ubc.ca/cIRcle/collections/ubctheses/24/items/1.0165692>].
- COMBES, Muriel. *Simondon, individu et collectivité : pour une philosophie du transindividuel*, Paris, PUF, 1999.
- CONNIFF, Richard. *The Species Seekers: Heroes, Fools, and the Mad Pursuit of Life on Earth*, 1^{re} éd., New York, W.W. Norton, 2011.
- COSTELLO, Kimberly, et Gordon HODSON. « Explaining dehumanization among children: The interspecies model of prejudice », *British Journal of Social Psychology*, 2012.
- COULDRY, Nick. « Passing ethnographies: Rethinking the sites of agency and reflexivity in a mediated world », *Global Media Studies: Ethnographic Perspectives*, Routledge, New York, P. Murphy et M. Kraidy, 2003, p. 40-56.
- DAIVE, Jean. « Entretiens avec Jorge Luis Borges », Genève, Radio France, 2005, [<http://www.quartier-latin.fr/3415822118630-entretiens-avec-jean-daive-jorge-luis-borges/>].
- DANCHIN, Étienne, CHARMANTIER, Anne, CHAMPAGNE, Frances A., et coll. « Beyond DNA: integrating inclusive inheritance into an extended theory of evolution », *Nat Rev Genet*, vol. 12-7, juillet 2011, p. 475-486.
- DAVIES, Gail. « Writing biology with mutant mice: The monstrous potential of post genomic life », *Geoforum*, 2011, [<http://www.sciencedirect.com/science/article/pii/S0016718511000406>].
- DEACON, Terrence. *The Symbolic Species: The Co-Evolution of Language and the Human Brain*, London, Penguin, 1998.
- DEBAISE, Didier. « Qu'est-ce qu'une pensée relationnelle ? », *Multitudes*, vol. 18-4, octobre 2004, p. 15-23.
- DEKOVEN, Marianne, et Michael LUNDBLAD. *Species Matters: Humane Advocacy and Cultural Theory*, Columbia University Press, 2012, 333 p.
- DELEUZE, Gilles. *Spinoza, Philosophie pratique*, Paris, Éditions de Minuit, 1981.
- DELEUZE, Gilles, et Felix GUATTARI. *Mille plateaux*, Paris, Éditions de minuit, 1980.
- DELEUZE, Gilles, PARNET, Claire, et Pierre-André BOUTANG. *L'abécédaire de Gilles Deleuze*, Paris, Éditions Montparnasse, 2004.
- DEMATTEO, Anthony. « Marineland's Nellie the dolphin turns 58 », *The Florida Times Union*, 28 février 2011, [<http://jacksonville.com/news/florida/2011-02-28/story/marinelands-nellie-dolphin-turns-58>].
- DERRIDA, Jacques. *L'animal que donc je suis*, Paris, Galilée, 2006.
- DERRIDA, Jacques. *L'Écriture et la différence*, Paris, Seuil, 1967.

- DERRIDA, Jacques. *Séminaire La bête et le souverain*, Paris, Galilée, 2008.
- DESPRET, Vinciane. *Que diraient les animaux, si... on leur posait les bonnes questions ?*, Paris, la Découverte, 2012.
- DESPRET, Vinciane, et Jocelyne PORCHER. *Être bête*, Arles, Actes Sud, 2007.
- DETIENNE, Marcel, et Jean Pierre VERNANT. *Les ruses de l'intelligence : la mêtis des Grecs*, Paris, Flammarion, 1974.
- DIAMOND, Jared. *Guns, Germs, and Steel: The Fates of Human Societies*, New York, W.W. Norton & Co, 1999.
- DIEBEL, Linda. « Marineland animals suffering, former staffers say », *The Toronto Star*, 15 août 2012, [http://www.thestar.com/news/canada/2012/08/15/marineland_animals_suffering_former_staffers_say.html].
- DINDO, M., et STOINSKI et WHITEN. « Observational learning in orangutan cultural transmission chains », *Biology Letters*, 2010.
- DONALDSON, Sue, et Will KYMLICKA. *Zoopolis: A Political Theory of Animal Rights*, Oxford University Press, 2011, 264 p.
- ELLENBERGER, Henri. « Jardin Zoologique et Hôpital Psychiatrique », *Psychiatrie animale*, Éd., Paris, A. Brion, 1965, p. 559-578.
- ELLIS, Richard. *Tiger Bone and Rhino Horn: The Destruction of Wildlife For Traditional Chinese Medicine*, Washington, Island Press ; Shearwater Books, 2005.
- ENDERSBY, Jim. *A Guinea Pig's History of Biology*, Cambridge, Mass., Harvard University Press, 2007.
- FERRY, Luc, et Claudine GERMÉ. *Des animaux et des hommes : anthologie des textes remarquables, écrits sur le sujet, du xv^e siècle à nos jours*, Librairie Européenne des Idées, Paris, Poche, 1994.
- FINKELSTEIN, Myra E., DOAK, Daniel F., GEORGE, Daniel, et coll. « Lead poisoning and the deceptive recovery of the critically endangered California condor », *Proceedings of the National Academy of Sciences*, vol. 109-28, juillet 2012, p. 11449-11454.
- FOX, James G., BARTHOLD, Stephen, DAVISSON, Muriel, et coll. *The Mouse in Biomedical Research Volume 2, Diseases. American College of Laboratory Animal Medicine.*, Elsevier Science & Technology, 2007.
- FRANKLIN, Sarah. *Dolly Mixtures: The Remaking of Genealogy*, Durham, Duke University Press, 2007.
- GARDNER, Allen R. *Teaching Sign Language to Chimpanzees*, Albany, State University of New York Press, 1989.
- GIROUX, Dalie. *La généalogie du déracinement : enquête sur l'habitation postcoloniale*, 2019, [<http://collections.banq.qc.ca/ark:/52327/3617126>].
- GONTIER, Thierry. *De l'homme à l'animal : Montaigne et Descartes ou les paradoxes de la philosophie moderne sur la nature des animaux*, Paris, Librairie philosophique J. Vrin, 1998.

- GORMAN, James. « U.S. Suspends Use of Chimps in New Research », *The New York Times*, 15 décembre 2011, [http://www.nytimes.com/2011/12/16/science/chimps-in-medical-research.html?_r=1&emc=eta1].
- GOULD, Stephen Jay. *The Structure of Evolutionary Theory*, Cambridge Mass, Belknap Press of Harvard University Press, 2002.
- GREEN, Alan. *Animal Underworld: Inside America's Black Market for Rare and Exotic Species*, 1^{re} éd., New York, Public Affairs, 1999.
- GREEN, Alan. *Animal Underworld: Inside America's Black Market for Rare and Exotic Species*, Public Affairs, 2006, 330 p.
- GROSS, Aaron, et Anne VALLELY. *Animals and the Human Imagination: A Companion to Animal Studies*, Columbia University Press, 2012, 371 p.
- GROSZ, Elisabeth. « Deleuze, Ruyer, and Becoming-Brain: The Music of Life's Temporality », *Parrhesia*, 2012, p. 1-13.
- GROUPE DE RECHERCHE ASTER. *Le déluge et ses récits : points de vue sémiotiques*, Sainte-Foy, Québec, Presses de l'Université Laval, 2005.
- GRUEN, Lori. « Chimpanzee Stories – The First 100 », [<http://www.nytimes.com/interactive/2011/11/08/science/08science-chimps.html?ref=science>] (16 décembre 2011).
- GUATTARI, Félix. *Chaosmose*, Paris, Galilée, 1992.
- HAMILTON, J. A., et A. J. PLACAS. « Anthropology Becoming...? The 2010 Sociocultural Anthropology Year in Review », *American Anthropologist*, vol. 113-2, 2011, p. 246-261.
- HANAHAN, Douglas, WAGNER, Erwin F., et Richard D. PALMITER. « The origins of oncomice: a history of the first transgenic mice genetically engineered to develop cancer », *Genes & Development*, vol. 21-18, 2007, p. 2258-2270.
- HARAWAY, Donna. *Modest-Witness@ Second Millennium. FemaleMan-Meets-OncoMouse: Feminism and Technoscience*, New York, Routledge, 1997.
- HARAWAY, Donna J. *When Species Meet*, University Of Minnesota Press, 2007, 360 p.
- HARAWAY, Donna Jeanne. *Staying With the Trouble: Making Kin in the Chthulucene*, 2016.
- HAR-PELED, Misgav, JOLIVET, Vincent, BARTHOLEYNS, Gil, et coll. *Adam et l'Astragale : essais d'anthropologie et d'histoire sur les limites de l'humain*, 2013.
- HARVEY, Graham. *Shamanism: A Reader*, Routledge, 2003, 482 p.
- HEDRICK, Philip W. « Genetic conservation in captive populations and endangered species », S. K. Jain, L. W. Botsford, (éd) *Applied Population Biology*, vol. 67, éd. S. K. Jain et L. W. Botsford, Dordrecht, Springer Netherlands, 1992, p. 45-68, [<http://www.springerlink.com/content/j44kp356r66l8180/>].
- HELL, Bertrand. *Possession et chamanisme : les maîtres du désordre*, Paris, Flammarion, 1999.

- HELMREICH, Stefan, et Sophia ROOSTH. « Life Forms: A Keyword Entry », *Representations*, vol. 112-1, 2010, p. 27-53.
- HENGEL, Louis van den. « Zoography: Per/forming Posthuman Lives », *Biography*, vol. 35-1, 2012, p. 1-20.
- HERZFELD, Chris. *Petite histoire des grands singes*, Paris, Éditions du Seuil, 2012.
- HERZFELD, Chris et Patricia VAN SCHUYLENBERGH. « Singes humanisés, humains singés : dérive des identités à la lumière des représentations occidentales », *Social Science Information*, vol. 50-2, 2011, p. 251-274.
- HERZOG, Hal. *Some We Love, Some We Hate, Some We Eat: Why It's So Hard To Think Straight About Animals*, 1^{re} éd., New York NY, Harper, 2010.
- HERZOG, Werner. « Cave of Forgotten Dreams », 2011.
- HODSON, Gordon, et Kimberly COSTELLO. « The human cost of devaluing animals », *New Scientist*, vol. 216-2895, décembre 2012, p. 34-35.
- HOFFMEYER, Jesper. *Biosemiotics: An Examination into the Signs of Life and the Life of Signs*, Scranton, University of Scranton Press, 2008.
- HOQUET, Thierry. « Bricolages », *Critique*, no 709-710, juillet 2006, p. 516-528.
- HOUE, Karen L. F., et Anne QUERRIEN. « Devenir-plante », *Chimères*, vol. 76-1, 2012, p. 183.
- HOWALD, Isabelle Baladine. « L'animal inspire », *Le Portique. Revue de philosophie et de sciences humaines*, septembre 2009, [<http://leportique.revues.org/index2441.html>].
- HUHTAMO, Erkki, et Jussi PARIKKA. *Media Archaeology: Approaches, Applications, and Implications*, 1, University of California Press, 2011, 368 p.
- HYDE, Dominic. « Sorites Paradox », dans Edward N. Zalta (éd.). *The Stanford Encyclopedia of Philosophy*, éd. Edward N. Zalta, hiver 2011, [<http://plato.stanford.edu/archives/win2011/entries/sorites-paradox/>].
- « Immortomouse^{MD} | Genetically Engineered Models | Charles River » [<http://www.criver.com/en-US/ProdServ/ByType/ResModOver/ResMod/Pages/Immortomouse.aspx>] (29 janvier 2013).
- INGOLD, Tim. *Being Alive: Essays on Movement, Knowledge and Description*, London, New York, Routledge, 2011.
- INGOLD, Tim, RENAUT, Sophie, et ZONES SENSIBLES. *Une brève histoire des lignes*, Bruxelles, Zones Sensibles, Pactum Serva, 2014.
- INNIS, Harold Adams. *The Bias of Communication*, Toronto, University of Toronto Press, 1951.
- INNIS, Harold Adams. *The Fur Trade in Canada: An Introduction to Canadian Economic History*, S.I., University of Toronto Press, 1973.
- JOHN CAMERON SWAYZE. « Timex Watches – Classic TV Commercials », Marine Studios, 1960, [<http://tesla.liketelevision.com/liketelevision/tuner.php?channel=841&format=tv&theme=guide>].

- JULLIEN, François. *La pensée chinoise : dans le miroir de la philosophie*, Paris, Seuil, 2007.
- JULLIEN, François. *Les transformations silencieuses*, Paris, Grasset, 2009.
- KAUFMAN, Leslie. « Zoos Divide Over Contraception and Euthanasia for Animals », *The New York Times*, 2 août 2012, [http://www.nytimes.com/2012/08/03/science/zoos-divide-over-contraception-and-euthanasia-for-animals.html].
- KEEPER, Bird. « California Condor Conservation, Blog Archive, Twenty Years of Molloko », [http://cacondorconservation.org/2008/02/twenty-years-of-molloko/] (13 mars 2013).
- KINNANE, Adrian. *DuPont: From the Banks of the Brandywine to Miracles of Science*, Wilmington, Del., E.I. du Pont de Nemours et Co, 2002.
- KIRKSEY, Eben, et Stefan HELMREICH. « The Emergence of Multispecies Ethnography », *Cultural Anthropology*, vol. 25-4, 2010, p. 545-576.
- KISLING, Vernon N. *Zoo and Aquarium History: Ancient Animal Collections to Zoological Gardens*, CRC Press, 2001, 456 p.
- KOHN, Eduardo. « How dogs dream: Amazonian natures and the politics of transspecies engagement », *American Ethnologist*, vol. 34-1, février 2007, p. 3-24.
- LAMARRE, Thomas. *The Anime Machine: A Media Theory of Animation*, Minneapolis, MN, University of Minnesota Press, 2009.
- LAUFER, Peter. *Forbidden Creatures: Inside the World of Animal Smuggling and Exotic Pets*, Guilford Conn., Lyons Press, 2010.
- LEROI-GOURHAN, André. *Le geste et la parole 1, Technique et langage*, Paris, A. Michel, 1964.
- LEROI-GOURHAN, André. *Le geste et la parole 2, La mémoire et les rythmes.*, Paris, A. Michel, 1965.
- LESTEL, Dominique. *Apologie du carnivore*, Paris, Fayard, 2011.
- LESTEL, Dominique. « How Chimpanzees Have Domesticated Humans: Towards an Anthropology of Human-Animal Communication », *Anthropology Today*, vol. 14-3, juin 1998, p. 12-15.
- LESTEL, Dominique. « Language and the Constitution of Human Societies », *Generalized Science of Humanity Series*, vol. 4, 2008, p. 73-83.
- LESTEL, Dominique. *L'animal est l'avenir de l'homme : munitions pour ceux qui veulent (toujours) défendre les animaux*, Paris, Fayard, 2010.
- LESTEL, Dominique. *L'animal singulier*, Paris, Éditions du Seuil, 2004.
- LESTEL, Dominique. *L'animalité : essai sur le statut de l'humain*, Paris, Hatier, 1996.
- LESTEL, Dominique. *Paroles de singes l'impossible dialogue homme-primate*, Paris, Éd. la Découverte, 1995.
- LESTEL, Dominique. « What Capabilities for the Animal? », *Biosemiotics*, vol. 4-1, avril 2011, p. 83-102.

- LOISEL, Gustave-Antoine-Armand. *Histoire des ménageries de l'antiquité à nos jours*, Paris, O. Doin et fils, H. Laurens, 1912.
- LORIUS, Claude. *Voyage dans l'anthropocène : cette nouvelle ère dont nous sommes les héros*, Arles, Actes Sud, 2010.
- LUNDBLAD, Michael. *The Birth of a Jungle: Animality in Progressive-Era U.S. Literature and Culture*, New York, Oxford University Press, 2013.
- LUO, S., JOHNSON, W., MARTENSON, J., et coll. « Subspecies Genetic Assignments of Worldwide Captive Tigers Increase Conservation Value of Captive Populations », *Current Biology*, vol. 18-8, 2008, p. 592-596.
- LYNN, Greg. *Animate Form*, New York, Princeton Architectural Press, 1999.
- MAL-MAEDER, Danielle Van, BERTHOLET, Florence, et coll. *Le cheval de Troie : Variations autour d'une guerre*, Gollion, Infolio, 2007, 190 p.
- MANNING, Aubrey, et James SERPELL. *Animals and Human Society: Changing Perspectives*, London, New York, Routledge, 2006.
- MANNING, Erin. *Always More Than One: Individuation's Dance*, Durham, Duke University Press, 2013.
- MARCUS, George. « Ethnography In/Of The World System: The Emergence of Multi-Sited Ethnography », *Annual Review of Anthropology*, vol. 24, 1995, p. 95-117.
- MARCUS, George. *Para-sites: A Casebook Against Cynical Reason*, Chicago, University of Chicago Press, 2000.
- MARGULIS, Lynn, et Dorion SAGAN. *Acquiring Genomes*, New York, Basic Books, 2003.
- MARSH, Bill. « Fretting About the Last of the Tigers », *The New York Times*, 6 mars 2010, [<http://www.nytimes.com/2010/03/07/weekinreview/07marsh.html>].
- MASSUMI, Brian. « Ceci n'est pas une morsure. Animalité et abstraction chez Deleuze et Guatarri », *Philosophie animale française*, hiver 2011, p. 67-91.
- MASSUMI, Brian. *Semblance and Event: Activist Philosophy and the Occurrent Arts*, Cambridge Mass, MIT Press, 2011.
- MASSUMI, Brian. « "Technical Mentality" Revisited: Brian Massumi On Gilbert Simondon », *Parrhesia: A Journal of Critical Philosophy*, 2009, p. 36-45.
- MCLUHAN, Marshall. *Understanding Media: The Extensions of Man*, New York, McGraw-Hill, 1964.
- MEAD, Margaret. « Papers in Honor of Melville J. Herskovits: Socialization and Enculturation », *Current Anthropology*, vol. 4-2, avril 1963, p. 184-188.
- MESSINGER, Cheryl, et Terran MCGINNIS. *Marineland*, Arcadia Publishing, 2011, 132 p.
- MICHAUX, Henri. *Poteaux d'angle*, Paris, Gallimard, 1981.
- MONDZAIN, Marie-José. *Le commerce des regards*, Paris, Seuil, 2003.
- MOORE, Jason W. *Anthropocene or Capitalocene?: Nature, History, and the Crisis of Capitalism*, Oakland, CA, PM Press, 2016.

- MUNSHI-SOUTH, Jason. « Urban landscape genetics: canopy cover predicts gene flow between white-footed mouse (*Peromyscus leucopus*) populations in New York City », *Molecular Ecology*, vol. 21-6, 2012, p. 1360-1378.
- MURRAY, Fiona. « The Oncomouse That Roared: Hybrid Exchange Strategies as a Source of Distinction at the Boundary of Overlapping Institutions », *The American Journal of Sociology*, vol. 116-2, 2010, p. 341-388.
- NATIONAL PARK SERVICE. « Condor Update Archive – Grand Canyon National Park », [http://www.nps.gov/grca/naturescience/condor_updates.htm] (14 mars 2013).
- « Nellie's 58th Birthday Celebration! – Swim With Dolphins in Florida » [<http://www.marineland.net/page.php?id=1329>] (27 octobre 2011).
- NEWKIRK, Ingrid. *The PETA Practical Guide to Animal Rights: Simple Acts of Kindness to Help Animals in Trouble*, New York, St. Martin's Griffin, 2009.
- NORTON, Bryan G. « Ethics on the ark: zoos, animal welfare, and wildlife conservation », *Smithsonian Institution Press*, Washington, 1995.
- NOWELL, Kristin. *Far From a Cure: The Tiger Trade Revisited*, Cambridge, TRAFFIC International, 2000.
- ONFRAY, Michel. *Féeries anatomiques: généalogie du corps faustien*, Paris, Grasset, 2003.
- PASTOUREAU, Michel. *Les animaux célèbres*, Paris, Bonneton, 2001.
- RILEY, Christopher. « The dolphin who loved me: the Nasa-funded project that went wrong », *The Guardian*, 6 août 2014, [<https://www.theguardian.com/environment/2014/jun/08/the-dolphin-who-loved-me>].
- RITVO, Harriet. *Noble Cows and Hybrid Zebras: Essays on Animals and History*, University of Virginia Press, 2010, 239 p.
- RITVO, Harriet. *The Platypus and the Mermaid, and Other Figments of the Classifying Imagination*, Cambridge, Mass, Harvard University Press, 1997.
- ROSS, Steven. « Where Are Chimpanzees in the United States? », [<http://www.chimpcare.org/map>] (17 mai 2012).
- RUYER, Raymond. *La genèse des formes vivantes*, Paris, Flammarion, 1958.
- SCHWARTZ, Donald. *Noah's Ark: An Annotated Encyclopedia of Every Animal Species in the Hebrew Bible*, édition annotée, Jason Aronson, 2000, 452 p.
- SHEETS-JOHNSTONE, Maxine. « Consciousness: A Natural History », *Journal of Consciousness Studies*, vol. 5-3, 1998, p. 260-294.
- SHEETS-JOHNSTONE, Maxine. *The Primacy of Movement*, John Benjamins Publishing, 2011, 607 p.
- SHERKOW, Jacob S., et Henry T. GREELY. « What If Extinction Is Not Forever? », *Science*, vol. 340-6128, avril 2013, p. 32-33.
- SHIPMAN, Pat, BACKWELL, Lucinda, D'ERRICO, Francesco, et coll. « The animal connection and human evolution. », *Current Anthropology*, vol. 51-4, 2010, p. 519-538.

- SHUKIN, Nicole. *Animal Capital: Rendering Life in Biopolitical Times*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 2009.
- SIMONDON, Gilbert. *Communication et information*, Chatou, Éditions de la Transparence, 2010.
- SIMONDON, Gilbert. *Deux leçons sur l'animal et l'homme*, Paris, Ellipses, 2004.
- SIMONDON, Gilbert. *L'individuation à la lumière des notions de forme et d'information*, Grenoble, Millon, 2005.
- SLOCUM, Jonathan. « Indo-European Lexicon: PIE Etymon and IE Reflexes », [<http://www.utexas.edu/cola/centers/lrc/ielex/X/P0708.html>] (22 janvier 2013).
- SNYDER, Noel F. R, et Helen SNYDER. *The California Condor: A Saga of Natural History and Conservation*, San Diego, Academic Press, 2000.
- SQUIER, Susan. *Poultry Science, Chicken Culture: A Partial Alphabet*, Rutgers University Press, 2012, 272 p.
- STIEGLER, Bernard. *La technique et le temps.*, Paris, Galilée, Cité des sciences et de l'industrie, 1994.
- THACKER, Eugene. *Biomedica*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 2004.
- THERMANN, Jochen. *Kafkas Tiere: Fahrten, Bahnen und Wege der Sprache*, Tectum-Verl, 2010.
- THRIFT, Nigel, et Sarah WHATMORE. *Artificial Life*, Sage Publications, 2012, 160 p.
- TIBON-CORNILLOT, Michel. *Les corps transfigurés. Mécanisation du vivant et imaginaire de la biologie*, Éditions MF, 2011, 402 p.
- TONSING, Ernst. *The Interpretation of Noah in Early Christian Art and Literature*, Ann Arbor, Univ. Microfilms International, 1984.
- TSING, Anna Lowenhaupt. *Friction: An Ethnography of Global Connection*, Princeton, N.J., Princeton University Press, 2005.
- TSING, Anna Lowenhaupt. *The Mushroom at the End of the World: On the Possibility of Life in Capitalist Ruins*, Princeton, N.J., Princeton University Press, 2017.
- TUDGE, Colin. *The Variety of Life: A Survey and a Celebration of all the Creatures That Have Ever Lived*, London, Oxford University Press, 2000.
- UEXKÜLL, Jakob von, MARTIN-FRÉVILLE, Charles, et Dominique LESTEL. *Milieu animal et milieu humain*, Paris, Éditions Payot et Rivages, 2010.
- WEBBER, Michael. « The Elephant in the Living Room », 2010, [<http://www.theelephantinthelivingroom.com/>].
- WEBER, Bruce H., et David J. DEPEW. *Evolution and Learning: The Baldwin Effect Reconsidered*, MIT Press, 2003, 360 p.
- WELLS, Paul. *The Animated Bestiary: Animals, Cartoons, and Culture*, Rutgers University Press, 2009, 240 p.
- WESTOLL, Andrew. *The Chimps of Fauna Sanctuary*, 1^{re} édition canadienne, Toronto, HarperCollins Publishers, 2011.

- Who Owns Life?* 1, dans David Magnus, Arthur L. Caplan et Glenn McGee, Prometheus Books, 2002, 300 p.
- WILLIAMS, Timothy. « Preserve Owner Was Bitten By Big Cat, Authorities Say », *The New York Times*, 20 octobre 2011, [<http://www.nytimes.com/2011/10/21/us/preserve-owner-was-bitten-by-big-cat-authorities-say.html>].
- WOLFE, Cary. *Before the Law: Humans and Other Animals in a Biopolitical Frame*, Chicago, London, The University of Chicago Press, 2013.
- WOODS, Andrew. « Me Cheeta ... no, me Cheeta: the myth of Tarzan's favourite chimp », *The Guardian*, 28 décembre 2011, [<http://www.guardian.co.uk/commentisfree/2011/dec/28/cheeta-tarzan-chimp?newsfeed=true>].
- ZARBOCK, Alexander, LEY, Klaus, MCEVER, Rodger P., et coll. « Leukocyte ligands for endothelial selectins: specialized glycoconjugates that mediate rolling and signaling under flow », *Blood*, vol. 118-26, décembre 2011, p. 6743-6751.

Un tigre borgne, sous pilule contraceptive, qui barbote anxieusement dans une petite piscine en plastique durant l'été et que l'on nourrit de viande de supermarché, ce tigre est-il toujours (un) tigre? En examinant l'existence troublée de plusieurs animaux réputés sauvages, mais vivant désormais de conditions domestiques et artificielles puissantes, ce livre cartographie une zone grise de nos savoirs étho-écologiques actuels. Se pose ici la double question de l'animalité et de la communication, des rapports entre trafic d'animaux exotiques et individuations mutantes.

La vie accidentée de ces animaux postnaturalisés – tour à tour désirés, capturés, échangés, transportés, consommés et rejetés – cette vie transpire nos changements écologiques contemporains. Cette cohabitation, apparemment si difficile, entre humains et animaux renvoie à la détérioration accélérée de nos habitats dits naturels. Elle assoit en même temps la disparition vertigineuse de vivants et de leurs espèces.

Ce livre propose d'étranges biographies animales. Celle, par exemple, de ce chimpanzé cobaye amateur de bières et de pornographie évoluant désormais dans un sanctuaire évangéliste (Rachel). Ou encore, celle d'un dauphin au « chômage » mis aux enchères après la faillite du parc d'attractions qui l'a vu naître (Nellie). Mises en résonance, chacune de ces biographies confectionne un véritable bestiaire d'êtres qui pourraient sembler tout droit sortis d'histoires fictives et abracadabrantesques, mais qui, pourtant, sont tout sauf imaginaires...

Voilà donc qui permet de reposer (autrement) la vieille question de l'espèce.

« Les définitions historiquement données au mot animal peuvent aussi se lire en décalque des définitions historiquement forgées pour définir ce que serait notre humanité. »

David Jaclin est professeur adjoint à l'École d'études sociologiques et anthropologiques de l'Université d'Ottawa, où il dirige le HAL (humanimalab.org). Il s'intéresse à la contre-histoire des domestications du vivant et aux rapports contemporains mutants qui associent désormais humains, animaux et machines. À partir d'un matériel ethnographique transpécifique, son travail problématise plusieurs enjeux anthropocéniques.

